



La fontaine pétrifiante

Priest, Christopher

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Christopher

Priest

La fontaine pétrifiante



Christopher Priest

La fontaine pétrifiante

*Traduit de l'anglais
par Jacques Chambon*



Gallimard

Titre original :
THE AFFIRMATION

© *Christopher Priest, 1981.*
© *Éditions Gallimard, 2003, pour la présente édition.*

Ô sages installés dans le saint feu de Dieu
Comme dans les points d'or d'un mur de mosaïque,
Descendez du saint feu, aigles majestueux.
Et soyez de mon âme les maîtres de musique.
Faites flamber mon cœur plein d'un désir furieux
Et lié à une bête en sa mort fatidique.
Il ne sait ce qu'il est ; et puis accueillez-moi
En votre éternité, artifice des rois.

Hors de ma condition, je n'emprunterai pas
Ma forme matérielle au règne naturel,
Mais chez l'orfèvre grec j'irai chercher l'état
D'un de ces bijoux d'or comme l'art en cisèle
Pour tenir éveillé un empereur trop las,
Ou qui viennent orner un rameau d'étincelles
Pour chanter aux seigneurs et dames de Byzance
Passé, présent, ou bien futur de l'existence.

W. B. YEATS
Voile vers Byzance

1

De ceci au moins je suis sûr :

Je m'appelle Peter Sinclair, je suis anglais et j'ai, ou avais, vingt-neuf ans. Déjà il y a là une incertitude et mon assurance faiblit. L'âge est une variable ; je n'ai plus vingt-neuf ans.

Autrefois je croyais que la force des mots était garante de vérité. Qu'à condition de trouver le mot juste, il ne dépendait que d'un acte de volonté approprié que je parvinsse à consigner sous une forme affirmative tout ce qui était vrai. J'ai appris depuis que les mots n'ont d'autre valeur que celle de l'esprit qui les choisit, de sorte qu'il entre dans l'essence de toute prose d'être une forme d'imposture. Choisir trop soigneusement fait verser dans le pédantisme, ferme l'imagination à de plus larges visions, tandis que l'excès inverse équivaut à convoquer l'anarchie au sein de l'esprit. Si je dois me révéler, je préfère que ce soit selon mes choix plutôt que selon mes aléas. Sans doute pourrait-on dire que de tels aléas sont le produit de l'inconscient et, à ce titre, présentent un intérêt intrinsèque, mais au moment même où j'écris cela, je me trouve mis en garde par ce qui doit suivre.

Beaucoup de choses ne sont pas claires. En ce début j'ai besoin de cette rebutante qualité de pédantisme. Il me faut choisir mes mots avec soin. Je veux être sûr.

Je vais donc recommencer. En été 1976, l'année où Edwin Miller m'a prêté son cottage, j'avais vingt-neuf ans.

Je puis être aussi certain de cela que je le suis de mon nom, car je tiens ces deux faits de sources indépendantes. L'un me vient de mes parents, l'autre est une donnée du calendrier. Aucun des deux n'est sujet à discussion.

Au cours du printemps de cette même année, alors que j'avais encore vingt-huit ans, je suis arrivé à un tournant de mon existence. Lequel s'est traduit par une série de malchances, résultat d'un certain nombre d'événements extérieurs échappant peu ou prou à mon contrôle. Ces malheurs étaient tous indépendants les uns des autres, mais comme ils se produisirent tous ensemble en l'espace de quelques semaines, grande était la tentation de penser qu'ils faisaient partie d'une terrible conspiration dirigée contre moi.

Ce fut d'abord la mort de mon père. Une mort inattendue et

prématurée, due à un anévrisme cérébral non dépisté. J'entretenais d'excellentes relations avec lui, où entraient à la fois de l'intimité et de la distance ; après la mort de notre mère une douzaine d'années auparavant, ma sœur Félicité et moi-même avions fait corps avec lui à un âge où la plupart des adolescents sont en opposition avec leurs parents. En l'espace de deux ou trois ans, en partie à cause de mon départ pour l'Université, en partie à cause de l'abîme qui s'était creusé entre Félicité et moi, cette proximité s'était brisée. Il y avait désormais plusieurs années que nous vivions tous les trois dans différentes parties du pays, et nous n'avions que rarement l'occasion de nous retrouver ensemble. Cependant, les souvenirs de cette courte période de mon adolescence créaient un lien tacite entre mon père et moi, auquel nous attachions tous deux le plus grand prix.

Il mourut solvable sans être riche pour autant. Il mourut aussi intestat, ce qui eut pour effet de m'imposer un certain nombre de fastidieuses rencontres avec son avoué. Finalement, Félicité et moi reçûmes chacun la moitié de sa fortune. Elle n'était pas assez importante pour apporter de grands changements dans nos vies, mais dans mon cas cela suffit à me prémunir un peu contre ce qui allait suivre.

Car en second lieu, quelques jours seulement après la nouvelle de la mort de mon père, j'appris que j'allais bientôt être licencié.

Le pays traversait une période de récession, avec hausse des prix galopante, chômage, pénurie de capitaux. Fort de la confiance que me donnait mon éducation bourgeoise, je tenais pour établi que mes diplômes me garantiraient de tout cela. J'étais chimiste expert dans une fabrique de parfums artificiels qui fournissait une grosse compagnie pharmaceutique, mais une fusion avec un autre groupe eut lieu, ainsi qu'un changement de politique, et ma firme dut fermer mon département. Là encore, je partis du principe que trouver un autre emploi ne serait qu'un détail technique. J'avais des qualifications et de l'expérience, et j'étais en mesure de m'adapter, mais beaucoup d'autres diplômés scientifiques avaient été licenciés en même temps et il ne restait que peu d'emplois disponibles.

Puis je fus sommé de quitter mon appartement. La législation en vigueur, en protégeant largement le locataire aux dépens du propriétaire, avait rompu l'équilibre de l'offre et de la demande. Plutôt que de louer, il devenait plus avantageux d'acheter et de vendre. Dans mon cas, je louais un appartement au premier étage d'une grande vieille maison à Kilburn ; il y avait des années que je vivais là. La maison fut malgré tout vendue à une compagnie immobilière, et je me vis aussitôt prié de vider les lieux. Il y eut des recours en justice dans lesquels je me laissai embarquer, mais les soucis qui étaient déjà les miens m'empêchèrent de réagir avec suffisamment de promptitude et

d'efficacité. Il devint bientôt clair que je devrais plier bagage. Mais dans quelle autre partie de Londres pouvait-on se transporter ? Mon cas était loin d'être exceptionnel et de plus en plus de gens étaient en quête d'un appartement sur un marché qui allait en se réduisant. Les loyers grimpaient à toute allure. Les gens qui possédaient la garantie d'un bail restaient où ils étaient ou, s'ils déménageaient, le cédaient à des amis. Je me débrouillai comme je pus : je me fis connaître des agences, répondis aux petites annonces, demandai à mes amis de m'alerter au cas où ils entendraient parler d'un endroit qui viendrait à se libérer, mais dans l'intervalle de temps que me laissait mon avis de congé je ne réussis même pas à visiter un seul logement, et encore moins à trouver quelque chose à ma convenance.

C'est dans ce concours de circonstances désastreuses que Gracia et moi rompîmes. C'est là, de tous mes problèmes, le seul où j'ai eu un rôle actif à jouer, où j'ai ma part de responsabilité.

J'étais amoureux de Gracia, et elle, j'en ai la conviction, de moi. Nous nous connaissions depuis longtemps et étions passés par toutes les étapes successives de la nouveauté, de l'acceptation, de l'approfondissement de la passion, du désenchantement temporaire, de la redécouverte, de l'habitude. Sexuellement, elle était pour moi irrésistible. Nous pouvions entretenir des rapports très agréables ; nous compléter dans nos humeurs, tout en conservant suffisamment de différences pour nous ménager des surprises.

Ce fut là l'origine de notre faillite. Gracia et moi éveillions l'un chez l'autre des passions autres que sexuelles dont aucun de nous deux n'avait connu l'équivalent avec quelqu'un d'autre. J'étais calme de nature, et pourtant, lorsque je me trouvais avec elle, j'étais capable de me laisser aller à des accès de colère, d'amour ou d'âpreté qui me choquaient toujours moi-même, tant était grande leur puissance. Avec Gracia tout prenait une dimension superlative, tout revêtait une urgence ou une importance qui faisaient des ravages. Elle était versatile, capable de changer d'avis ou d'humeur avec une enrageante facilité, et elle était bourrée de névroses et de phobies que je trouvais d'abord attachantes mais qui, à mesure que je la connaissais mieux, ne faisaient qu'entraver tout le reste. À cause d'elles, elle était à la fois agressive et vulnérable, capable de blesser et d'être blessée en proportion égale, quoique à des moments différents. Je n'ai jamais réussi à savoir comment me comporter avec elle.

Les scènes, quand nous en avions, éclataient avec autant de soudaineté que de violence. J'étais toujours pris au dépourvu, ce qui ne m'empêchait pas, une fois qu'elles étaient en train, de me rendre compte que l'orage couvait depuis des jours. En général ces scènes purifiaient l'atmosphère et trouvaient leur compensation dans une intimité renouvelée, ou dans le sexe. La nature de Gracia voulait

qu'elle pardonnât rapidement ou pas du tout. À une exception près, j'eus toujours droit à son pardon, et la seule fois où il n'en fut pas ainsi fut naturellement la dernière. Cette scène affreuse, sordide, eut lieu au coin d'une rue de Londres, au milieu des passants qui s'efforçaient de ne pas nous regarder ou nous écouter, Gracia m'accablant d'injures tandis que je restais figé dans une impénétrable froideur, bouillant intérieurement mais affichant une impassibilité de fer. Dès que je l'eus quittée, je rentrai chez moi et rendis tripes et boyaux. J'essayai de lui téléphoner, mais elle n'était jamais là ; impossible de l'atteindre. Cela se passait au moment où j'étais en quête d'un travail, d'un appartement, tout en essayant de me faire à la mort de mon père.

Tels sont donc les faits, pour autant que mes choix linguistiques puissent les décrire.

Comment j'y ai réagi, c'est là une autre question. Un seul de ces événements se serait produit, j'aurais pu faire face. Presque tout le monde doit affronter la perte d'un parent à un moment ou à un autre de sa vie, un nouveau travail et un nouvel appartement sont des choses qu'on arrive toujours à trouver avec le temps, et le chagrin qui suit la fin d'une liaison s'envole un jour ou l'autre ou se trouve remplacé par l'émoi d'une nouvelle rencontre. Mais dans mon cas tout est venu à la fois ; je me sentais dans la peau de quelqu'un qui se serait fait jeter à terre et piétiner avant même d'avoir eu le temps de se relever. J'étais démoralisé, meurtri et atrocement malheureux, obsédé par l'injustice répétée de la vie et l'écrasante pagaille de Londres. Je projetais une grande part de mon déséquilibre sur la ville : je n'en remarquais que les aspects négatifs. Le bruit, la saleté, la cohue, la cherté des transports publics, l'inefficacité du service dans les magasins et les restaurants, les lenteurs et les embrouillaminis, tout cela me semblait symptomatique des hasards qui avaient bouleversé ma vie. J'étais las de Londres, las de moi-même et de la vie que j'y menais. Mais une telle réaction n'offrait aucun espoir, car elle menait à l'introspection, à la passivité et à l'autodestruction.

Et puis, un hasard heureux. À l'occasion d'une opération de tri dans les papiers et les lettres de mon père, je repris contact avec Edwin Miller.

Edwin était un ami de la famille, mais il y avait des années que je ne l'avais vu. Mon dernier souvenir de lui, à vrai dire, remontait à une visite qu'il nous avait faite à la maison en compagnie de sa femme alors que j'allais encore à l'école. Je devais avoir treize ou quatorze ans. Les impressions d'enfance sont incertaines : je me souvenais d'Edwin, et d'autres adultes amis de mes parents, avec un sentiment d'affection sans réserve, mais c'était là un héritage de mes parents. Je n'avais pas d'opinions personnelles. Un vague mélange de préoccupations scolaires, de rivalités et de passions adolescentes, de

découvertes glandulaires, et de tout ce qui est propre à cet âge, devaient alors produire sur moi une impression plus immédiate.

Il était revigorant de le rencontrer depuis la position avantageuse que me donnait mon propre statut d'adulte. Je découvris un homme qui venait d'entrer dans la soixantaine, au teint hâlé, tout en nœuds, plein de spontanéité dans l'affabilité. Nous dînâmes ensemble à son hôtel en bordure de Bloomsbury. On était encore au début du printemps et la saison touristique avait à peine commencé, mais Edwin et moi formions comme un îlot d'anglicité dans le restaurant. Je me souviens d'un groupe d'hommes d'affaires allemands à une table voisine de la nôtre, de quelques Japonais, d'un certain nombre de Levantins ; même les serveuses qui nous apportèrent nos tranches de filet de bœuf devaient être originaires de Malaisie ou des Philippines. Tout cela était mis en relief par l'accent bourru, provincial, d'Edwin, qui me rappelait irrésistiblement mon enfance dans les faubourgs de Manchester. Je m'étais accoutumé au caractère de plus en plus cosmopolite des boutiques et des restaurants londoniens, mais c'était Edwin qui faisait en quelque sorte ressortir la chose, la faisait paraître anormale. Je me sentis pénétré durant tout le repas d'une dérangeante nostalgie d'un temps où la vie était plus simple. Plus étroite aussi, et ces vagues souvenirs me dérangeaient car ils étaient loin d'être tous agréables. Edwin était une manière de symbole du passé, et durant la première demi-heure, alors que nous en étions encore à échanger des bagatelles, je vis en lui comme un représentant du milieu que j'avais fui avec joie pour venir m'installer à Londres.

Et pourtant, je l'aimais bien lui aussi. Il était un peu intimidé en face de moi – peut-être constituais-je aussi une espèce de symbole à ses yeux – et compensait cela par des considérations trop généreuses sur ma réussite. Il avait l'air de savoir beaucoup de choses à mon propos, du moins à un niveau superficiel ; sans doute tenait-il tout cela de mon père. À la fin son manque de malice me fit passer aux aveux et je lui dis franchement ce qu'il en était de mon travail. Ce qui me conduisit inévitablement à lui raconter presque tout le reste.

« La même chose m'est arrivée, Peter, dit-il. Il y a longtemps, juste après la guerre. On aurait pu croire qu'il y avait un tas d'emplois disponibles à ce moment-là, mais il y avait tous ces jeunes gars qui revenaient de l'armée, et on a eu de sales hivers.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je devais avoir à peu près ton âge à l'époque. On n'est jamais trop vieux pour prendre un nouveau départ. Je suis resté quelque temps au chômage, et puis j'ai eu un boulot chez ton père. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés, tu sais bien. »

Je ne savais pas. Un autre résidu de l'enfance : je croyais, comme je l'avais toujours cru, que les parents et leurs amis ne se rencontraient

jamais vraiment mais se connaissaient en quelque sorte de toute éternité.

Edwin me rappelait mon père. Bien que physiquement différents, ils avaient à peu près le même âge et partageaient un certain nombre d'intérêts. Les ressemblances étaient pour la plupart le fruit de ma création dans la mesure où elles relevaient d'une perception intérieure. Peut-être était-ce l'accent traînant du nord, la modulation des phrases, le pragmatisme typique des vies en pays industriel.

Il correspondait exactement au souvenir que je gardais de lui, mais c'était là une chose impossible. Nous étions tous les deux plus vieux de quinze ans, et il ne devait pas être loin des cinquante ans la dernière fois où je l'avais vu. Il avait des cheveux gris qui se faisaient rares au sommet du crâne ; son cou et ses yeux étaient marqués de rides profondes ; il éprouvait une raideur dans le bras droit à laquelle il fit une ou deux fois allusion. Il n'était pas possible que ce fût là le même homme qu'autrefois, et pourtant, assis là avec lui dans cet hôtel-restaurant, j'étais rassuré par le caractère familier de son aspect.

Je songeai à d'autres personnes revues au bout d'un long intervalle de temps. Il y avait toujours un premier effet de surprise, un choc interne : il a changé, elle a pris un coup de vieux. Et puis, en quelques secondes, la perception change et l'on ne voit plus que les similitudes. L'esprit corrige, l'œil accepte ; les progrès de l'âge, les différences de vêtements, de coiffure et d'allure sont refondues par la volonté de discerner une continuité. On ne fait pas appel à la mémoire pour ce qui est de la reconnaissance de caractéristiques plus importantes. Une voix reste la même, des maniérismes subsistent, un sens de l'humour bien spécifique ne change pas. Le poids d'une personne peut varier, pas sa taille ou son ossature. Et bientôt c'est comme si rien n'avait bougé. L'esprit retrouve le passé par effacement, recréant la réalité du souvenir.

Je savais qu'Edwin possédait une affaire à lui. Après avoir travaillé quelques années pour mon père, il s'était mis à son compte. Il s'était d'abord lancé dans la construction mécanique en général, mais il avait fini par monter une usine spécialisée dans les valves mécaniques. Désormais son principal client était le ministère de la Défense, et il approvisionnait la Royal Navy en valves hydrauliques. Il avait songé à prendre sa retraite à soixante ans, mais les affaires étaient prospères et il aimait son travail. Celui-ci occupait la majeure partie de son existence.

« J'ai acheté un petit cottage dans l'Herefordshire, près du Pays de Galles. Rien d'extraordinaire, mais c'est parfait pour Marge et moi. On devait s'y retirer l'année dernière, mais l'endroit a sérieusement besoin d'être remis en état. C'est toujours vide.

— Qu'est-ce qu'il y a comme travaux à faire ? demandai-je.

— Il faut surtout repeindre et retapisser. Ça fait deux ans que la maison n'est plus habitée. L'installation électrique a besoin d'être refaite, mais ça peut attendre. Et la plomberie est un peu vétuste, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Ça te dirait que je m'y mette ? Je ne suis pas sûr d'être de taille à m'attaquer à la plomberie, mais je pourrais m'essayer au reste. »

C'était une idée aussi soudaine que séduisante. Un moyen d'échapper à mes problèmes venait de se présenter. Dans la haine que j'avais récemment développée contre Londres, la campagne avait acquis une présence poignante, romantique, au sein de mon esprit. Avec l'arrivée du cottage d'Edwin dans la conversation, ce rêve prenait une forme concrète et je devins certain que si je restais à Londres je ne ferais que m'enfoncer davantage dans l'impasse de l'auto-apitoiement. Tout devenait plausible à mes yeux, et j'essayai d'amener Edwin à me louer son cottage.

« Je te le prête pour rien, mon garçon, dit-il. Tu peux l'occuper aussi longtemps que tu en auras besoin. Pourvu, bien sûr, que tu fasses un brin de décoration. Et quand Marge et moi estimerons qu'il est temps de décrocher, il faudra alors que tu cherches un autre endroit où aller.

— Ce sera juste pour quelques mois. Le temps de me remettre d'aplomb.

— On verra ça. »

Nous discutâmes de certains détails, mais notre arrangement fut conclu en quelques minutes. Je pouvais m'installer là-bas dès que je le désirerais ; Edwin m'expédierait les clés par la poste. Le village de Weobley se trouvait à moins de huit cents mètres, le jardin aurait besoin d'un peu d'entretien, il y avait un bon bout de chemin jusqu'au centre ferroviaire le plus proche, ils voulaient de la peinture blanche en bas et Marge avait des idées bien précises en ce qui concernait les chambres à coucher, le téléphone était coupé mais il y avait une cabine téléphonique au village, il faudrait vider la fosse septique et peut-être la récurer.

Edwin me força presque à accepter sa maison une fois que nous nous fûmes réciproquement convaincus que c'était une bonne idée. Ça l'ennuyait qu'elle restât vide, me dit-il ; une maison était faite pour être habitée. Il chargerait un entrepreneur local de venir réparer la plomberie et arranger un peu l'installation électrique, mais si je tenais absolument à m'acquitter de mon séjour, je pouvais exécuter tous les travaux que je désirais. Il n'y avait qu'une condition : Marge voudrait que le jardin soit fait d'une certaine façon. Peut-être viendraient-ils me rendre visite aux week-ends, pour me donner un coup de main.

Durant les jours qui suivirent cette rencontre je me mis à agir positivement pour la première fois depuis des semaines. Edwin

m'avait aiguillonné, et j'avais vers un but. Naturellement, je ne pouvais pas me transporter tout de suite dans l'Herefordshire, mais dès que j'eus quitté Edwin tout ce que je fis tendait directement ou indirectement vers ce but.

Il me fallut deux semaines pour me libérer de Londres. J'avais du mobilier à vendre ou à donner, des livres à entreposer, des factures à régler et des comptes à solder. Je voulais être libre de mes mouvements après mon départ ; désormais je n'aurais avec moi que le strict nécessaire. Puis ce fut le déménagement proprement dit ; l'affaire de deux aller et retour au cottage avec un fourgon de location.

Avant de quitter définitivement Londres, je fis de nouvelles tentatives pour localiser Gracia. Elle avait déménagé et la fille avec laquelle elle habitait auparavant me claqua presque la porte au nez quand je me présentai à l'ancienne adresse. Gracia ne voulait plus me voir. Si je lui écrivais, on ferait suivre la lettre, mais je devais me garder de l'importuner. (Je lui écrivis quand même, mais n'obtins aucune réponse.) J'essayai le bureau où elle travaillait, mais là encore elle avait donné son congé. J'essayai des amis communs, mais ils ne savaient pas où elle était ou n'étaient pas disposés à me le dire.

Tout cela m'inquiéta et m'attrista profondément ; j'avais le sentiment d'être injustement traité. C'était un dur rappel de mon impression première d'une véritable coalition des événements contre moi, et une bonne partie de l'euphorie que m'inspirait le cottage s'en trouva dissipée. Je suppose que je m'étais inconsciemment imaginé ce départ à la campagne en compagnie de Gracia, me berçant du rêve que loin des tensions de la vie dans une grande ville nous ne nous disputerions plus, mais développerions l'amour mûr que nous éprouvions l'un pour l'autre. Cet espoir secret n'avait cessé de m'accompagner pendant que je réglais les détails de mon déménagement, mais devant le reniement total dont je venais d'être l'objet à la dernière minute, il m'apparut que j'étais complètement seul.

Durant quelques jours d'excitation je m'étais vu au seuil d'un nouveau départ, mais lorsque je fus enfin installé au cottage, il me fut impossible de me débarrasser de l'idée que j'avais touché le fond de l'abîme.

Moment propice à la contemplation, à l'introspection. Rien n'était comme je l'avais voulu, mais j'avais eu droit à tout.

2

Le cottage se dressait dans un paysage de cultures, au bout d'un chemin de terre d'environ deux cents mètres qui partait de la route reliant Weobley et Hereford. Il était isolé et à l'abri des regards indiscrets grâce aux arbres et aux haies qui l'entouraient. Le bâtiment lui-même comprenait deux étages, avec toit d'ardoises, murs blanchis à la chaux, fenêtres à petits carreaux et portes d'écurie. Il y avait environ deux mille mètres carrés de terrain, qui descendaient sur l'arrière jusqu'à un ruisseau d'eau claire. Les propriétaires précédents avaient cultivé des fruits et des légumes, mais présentement tout était en friche. De petites pelouses s'étendaient à l'arrière et sur le devant de la maison, ainsi que plusieurs parterres de fleurs. Près du ruisseau se trouvait un verger. Les arbres avaient besoin d'être élagués, et tout ce qui était plantes et fleurs devrait être taillé à ras et désherbé.

Un élan possessif me porta vers le cottage dès mon arrivée. Je m'en emparai dans tous les sens du terme, sauf que je n'en étais pas le propriétaire légal, et sans le vouloir je me mis à former des plans à ce propos.

J'imaginai des parties de campagne durant les week-ends, avec des amis qui viendraient en voiture de Londres profiter d'une saine nourriture et du calme de la vie champêtre, et je me voyais moi-même m'endurcir contre les rigueurs d'une existence moins civilisée. Peut-être ferais-je l'acquisition d'un chien, de bottes en caoutchouc, d'un attirail de pêche. Je pris la résolution de m'initier à certaines activités artisanales : tissage, travail du bois, poterie. Quant à la maison, j'allais rapidement la transformer en cette sorte de paradis bucolique dont la plupart des citadins se contentaient de rêver.

Il y avait beaucoup à faire. Comme Edwin me l'avait dit, l'installation électrique était vétuste et défectueuse ; il n'y avait que deux prises de courant qui fonctionnaient dans toute la maison. La tuyauterie cognait brutalement chaque fois que j'ouvrais les robinets, et il n'y avait pas l'eau chaude. Les W.-C. étaient bouchés. Certaines pièces étaient humides ; tout le bâtiment, à l'intérieur comme à l'extérieur, avait besoin d'être repeint. Le plancher des pièces du bas était visiblement travaillé par les vers à bois, et les poutres de la charpente étaient rongées par la moisissure.

Les trois premiers jours furent entièrement occupés par mon

installation. J'ouvris toutes les fenêtres, balayai partout, nettoyai placards et étagères. Je fis coulisser un long morceau de fil de fer dans l'évacuation des W.-C. et jetai ensuite un coup d'œil prudent sous la plaque de métal rouillée de la fosse septique. Je m'attaquai au jardin avec plus d'énergie que de savoir-faire, arrachant tout ce que je pensais être des mauvaises herbes. En même temps, je me fis connaître de l'alimentation générale de Weobley et pris les dispositions nécessaires pour être livré en épicerie une fois par semaine. J'achetai toutes sortes d'outils et d'ustensiles dont je n'avais jamais eu besoin : des pinces, des pinceaux, une spatule de plâtrier, une scie et une petite batterie de cuisine. Puis le premier week-end arriva. Edwin et Marge vinrent me rendre visite, et mon ardeur disparut aussitôt.

De toute évidence, la générosité d'Edwin n'était pas partagée par Marge. Dès leur arrivée, je me rendis compte qu'il en était à regretter l'offre amicale qu'il m'avait faite. Il resta en retrait avec l'air de s'excuser, tandis que Marge prenait la direction des opérations. Elle me fit tout de suite comprendre qu'elle avait ses propres plans en ce qui concernait le cottage, et que ceux-ci ne prévoyaient pas la présence de quelqu'un comme moi dans les lieux. Pas de façon directe, mais c'était sous-entendu dans le moindre de ses regards, le moindre de ses commentaires.

Je me souvenais à peine de Marge. Autrefois, à l'époque où ils venaient chez nous, c'était Edwin l'élément dominant. Marge était alors quelqu'un qui buvait du thé, parlait de ses problèmes de reins et aidait à faire la vaisselle. C'était à présent une femme boulotte et prosaïque, volubile et ayant des opinions sur tout. Elle regorgeait de conseils sur la façon de nettoyer les lieux, mais se gardait bien de mettre la main à la pâte. Dans le jardin, elle se surpassa, désignant ce qui devait être conservé et ce qui devait être sacrifié sur le tas de compost. Plus tard, je les aidai à décharger les nombreux pots d'enduit et de peinture qu'ils avaient transportés dans la voiture, et Marge m'expliqua très précisément quelles couleurs devaient aller sur quels murs. Je notai tout par écrit et elle s'assura que j'avais bien pris ses consignes.

Comme ils ne pouvaient loger nulle part dans la maison, ils furent obligés de prendre une chambre au-dessus du pub dans le village. Le dimanche matin, Edwin me prit à part et m'expliqua qu'en raison d'une grève des conducteurs de camions-citernes il y avait de longues files d'attente aux stations-service de l'autoroute, et que si je n'y voyais pas d'inconvénient ils partiraient après déjeuner. Ce furent les seules paroles qu'il m'adressa durant tout le week-end, et cela me fit de la peine.

Après leur départ je me sentis découragé et déçu dans mes espérances. Ç'avait été un week-end pénible, difficile. Je m'étais senti

pris au piège : ma reconnaissance envers Edwin, ma fâcheuse découverte des ennuis que je lui avais valus avec Marge, mon continuel besoin de m'expliquer et de me justifier. Il m'avait fallu faire preuve de complaisance à leur égard, et je détestais cette onction qui se glissait dans ma voix quand je parlais à Marge. Ils m'avaient rappelé le caractère temporaire de mon séjour dans leur maison, que le nettoyage et les réparations dans lesquels je m'engageais n'étaient pas quelque chose dont je devais finalement profiter, mais une manière de payer mon loyer.

J'étais sensible à la plus petite contrariété. Pendant trois jours j'avais oublié mes ennuis, mais après cette visite je me mis à ressasser mes anciennes préoccupations, en particulier ma perte de Gracia. Qu'elle eût disparu de ma vie de cette façon – colère, larmes, sentiments avortés – était profondément dérangeant, surtout après une aussi longue liaison.

Je me pris à regretter tout ce que j'avais laissé derrière moi par ailleurs : amis, livres, disques, télévision. Mon isolement me pesait et j'étais obsédé par l'idée que le téléphone le plus proche se trouvait au village. J'attendais absurdement l'arrivée du courrier du matin, bien que je n'eusse donné ma nouvelle adresse qu'à quelques amis et que je ne visse aucune raison pour que l'un d'entre eux m'écrivît. À Londres, j'étais toujours resté ouvert sur le monde, en lisant le journal du jour, en achetant divers hebdomadaires, en fréquentant des amis, en écoutant la radio ou en regardant la télévision. Désormais j'étais coupé de toutes ces choses. C'était de ma propre volonté, et pourtant, de façon aberrante, tout cela me manquait jusqu'à me donner l'impression d'un dénuement complet. Bien sûr, j'aurais pu acheter un journal au village, et c'est ce que je fis une ou deux fois, mais je découvris que mes besoins n'étaient pas tournés vers l'extérieur. Le vide était en moi.

À mesure que les jours passaient mon humeur s'assombrit. Je devins moins soucieux de mon environnement. Je restais des jours sans changer de vêtements, je cessai de me laver et de me raser et je ne me nourrissais que des aliments les plus simples et les plus pratiques. Je me réveillais tard et j'étais presque toute la journée en proie à d'atroces migraines et à des raideurs dans tout le corps. Je me sentais malade et avais l'air malade, bien que j'eusse la certitude que rien n'allait de travers sur le plan physique.

On était alors début mai, et le printemps s'installait. Depuis que j'avais emménagé dans le cottage, le temps était resté généralement gris, avec un peu de pluie certains jours. Et voilà qu'il s'améliorait tout à coup : les arbres du verger, jusque-là en retard, commencèrent à se couvrir de fleurs. J'aperçus des abeilles, des papillons, une guêpe ou deux. Le soir, des nuages de moucherons flottaient devant les portes et

sous les arbres. Je devins sensible au gazouillement des oiseaux, tout particulièrement le matin. Pour la première fois de mon existence j'étais touché par la vie mystérieuse de la nature ; toute une existence citadine en appartement, ou de vagues promenades à la campagne durant mon enfance, m'avaient mal préparé aux banalités de la nature.

Quelque chose s'agitait en moi, et je me sentis pris d'un furieux désir de sortir de mes ruminations. Elles n'en continuèrent pas moins, comme un contrepoint à l'allégresse qui m'animait par ailleurs.

Pour essayer de me libérer à la fois de mon effervescence et de mon abattement, je fis un effort sérieux pour me mettre au travail. Je ne savais pas très bien par où commencer. Dans le jardin, par exemple, j'avais à peine désherbé un coin que les endroits où j'étais passé quelques jours auparavant paraissaient tout aussi sales et laissés à l'abandon que si je n'avais rien fait. Dans la maison, la remise en état des murs et des plafonds était de ces travaux aux ramifications apparemment sans fin. Ce ne serait pas de sitôt que je pourrais me mettre à peindre, tant il y avait de réparations préliminaires à faire.

Je trouvai de l'aide à imaginer les résultats. Si j'arrivais à susciter une image du jardin, taillé, ratissé, en fleurs, je trouvais là une stimulation. Visualiser les pièces fraîchement repeintes, propres et nettes, c'était déjà, en un certain sens, la moitié du travail de fait. Ce fut là une découverte, un pas en avant.

Je répartis mon temps entre le jardin et la maison. Je n'avais guère d'expérience dans les deux domaines, et je commis un certain nombre d'erreurs. Je suivis le peu d'instinct que j'avais, ainsi que les directives inscrites au dos des sachets de graines et sur les pots de peinture. Ce fut lent, mais je me mis à faire des progrès.

Dans la maison, je me concentrai sur la pièce du rez-de-chaussée où j'avais pris l'habitude de dormir. C'était une vaste pièce qui s'étendait sur toute la largeur du bâtiment. À un bout, une petite fenêtre donnait sur le jardinet du devant, la haie et le chemin d'accès ; à l'autre bout, une fenêtre beaucoup plus spacieuse s'ouvrait sur le jardin ménagé à l'arrière.

Je travaillai dur, puisant un encouragement dans ma vision de ce que serait la pièce une fois terminée. Je lessivai les murs et le plafond, remis en état les endroits où le plâtre tombait en morceaux, grattai la boiserie, puis passai deux couches de l'émulsion blanche qu'avaient achetée Edwin et Marge. Quand la boiserie fut peinte, la pièce était transformée. D'un galetas provisoire j'avais fait un local clair, aéré, dans lequel on pouvait vivre dignement. Je nettoyai à fond les taches de peinture, teignis le plancher et lavai les carreaux. Dans mon élan, je partis à Weobley acheter toute une cargaison de nattes dont je recouvris le plancher.

Ce qui souleva le plus mon enthousiasme fut la découverte que ce que j'avais imaginé pour cette pièce était devenu réalité. La conception avait influencé l'exécution.

Il m'arrivait de rester dans cette pièce des heures d'affilée, debout ou assis, à savourer sa bienfaisante tranquillité. Il suffisait d'ouvrir les deux fenêtres pour créer un tiède courant d'air sur toute sa longueur, et la nuit, le chèvrefeuille qui poussait sous la fenêtre du devant exhalait un parfum que je n'avais été jusque-là qu'en mesure d'imaginer à partir d'imitations chimiques.

Pour moi, c'était ma pièce blanche. J'y pensais en ces termes et elle devint le centre de ma vie au cottage.

En ayant terminé avec cette pièce, je retombai dans mon humeur introspective, mais parce que j'avais eu quelque chose à faire durant les derniers jours, il se trouva que mes pensées étaient plus convergentes. Tout en bricolant au jardin, tout en me lançant dans la rénovation des autres pièces, je considérais ce que j'étais en train de faire de ma vie et ce que j'en avais fait dans le passé.

Je percevais ma vie passée comme un tohu-bohu d'événements hasardeux. Rien n'avait la moindre signification, rien ne se raccordait à rien. Il me parut important de faire une tentative pour mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Il ne me vint jamais à l'idée de m'interroger sur les motifs d'une telle entreprise. Elle m'apparaissait seulement comme de la plus haute importance.

Un jour, m'arrêtant devant le miroir piqué de la cuisine, je vis le visage familier qui m'observait, mais je ne pus l'identifier avec rien de ce que je savais de moi. Tout ce que je savais, c'était que ce visage terreux, hirsute, aux yeux ternes, était à moi, produit de presque vingt-neuf ans de vie, et tout cela semblait n'avoir ni rime ni raison.

J'entrai dans une période d'autoquestionnement : comment en étais-je venu à me trouver dans cette situation, à cet endroit, dans cet état d'esprit ? Était-ce simplement le résultat d'une série de malchances, comme le voulait la première excuse venue, ou la conséquence d'une déficience plus profonde ? Je me mis à ruminer.

D'abord, ce fut la véritable chronologie de la mémoire qui m'intéressa.

Je connaissais le déroulement général de ma vie, l'ordre dans lequel se succédaient les événements les plus importants ou les plus marquants, parce que j'avais subi comme tout le monde le processus qui va de la petite enfance à la maturité. Les détails, toutefois, m'échappaient. Des fragments de ma vie passée – endroits que j'avais visités, amis que j'avais connus, choses que j'avais accomplies – étaient présents dans le chaos de mes souvenirs, mais la place précise qui leur revenait dans l'ordre des événements demandait à être revue.

Au départ, je me fixai pour but de rassembler la totalité de mes

souvenirs, en prenant, par exemple, ma première année de collège, et en essayant à partir de là de faire le tour des nombreux détails qui s'y rattachaient : l'enseignement que j'avais reçu cette année-là, les noms de mes professeurs, ceux de mes camarades d'école, l'endroit où j'habitais, celui où mon père travaillait, les livres que j'avais lus et les films que j'avais vus, les amis que je m'étais faits et les ennemis que je m'étais attirés.

Je marmonnais tout seul tout en poursuivant mes travaux de rénovation, me racontant cette histoire sans queue ni tête, décousue, aussi embrouillée que ma vie avait dû l'être.

Puis la forme devint plus importante. Ce n'était pas assez d'établir seulement *l'ordre* dans lequel ma vie s'était déroulée ; encore fallait-il dégager la signification relative de chaque événement. J'étais le produit de ces événements, de ces expériences, et j'avais perdu le contact avec qui j'étais. J'avais besoin de les redécouvrir, peut-être de réapprendre ce que j'avais laissé échapper.

J'étais devenu vague et diffus. Je ne pouvais regagner le sens de mon identité qu'à travers mes souvenirs.

Il devint impossible de conserver ce que je découvrais. Je sombrais dans la confusion à force de me concentrer sur mon travail de remémoration et de préservation. Je clarifiais une période particulière de ma vie, ou du moins le pensais-je, et voilà qu'en passant à une autre année ou un autre endroit je tombais sur de troublantes similarités, ou m'apercevais que j'avais commis une erreur la première fois.

À la fin je me rendis compte qu'il était nécessaire de coucher tout cela sur le papier. À l'occasion des dernières fêtes de Noël, Félicité m'avait fait cadeau d'une petite machine à écrire portative, et je l'extirpai un soir de mon bazar personnel. J'installai une table au milieu de ma pièce blanche. Je me mis immédiatement au travail, et presque aussitôt j'étais en train de découvrir des mystères à mon propos.

3

Mon imagination m'avait installé dans l'existence. J'écrivais sous l'empire d'une nécessité intérieure, et cette nécessité me commandait de créer une vision plus claire de moi-même. Écrire, c'était *devenir* ce que j'écrivais.

Ce phénomène était inaccessible à ma compréhension. C'était quelque chose que je sentais à un niveau purement instinctif ou émotionnel.

C'était là un processus absolument semblable à la création de ma pièce blanche. Il ne s'était d'abord agi que d'une idée, et j'avais ensuite concrétisé cette idée en peignant la pièce comme je l'imaginai. Je me découvris de la même façon, mais par le biais de l'écriture.

Cependant, c'était une chose d'être capable de concevoir une pièce transformée par deux couches de peinture, et tout autre chose d'imaginer les immenses subtilités d'une existence.

Je commençai à écrire sans me douter des difficultés de mon entreprise. J'avais l'enthousiasme d'un enfant qui vient de recevoir sa première boîte de crayons de couleurs. J'agissais en dehors de toute discipline, de toute règle, sans aucun complexe. Tout cela devait changer plus tard, mais ce premier soir je travaillai avec une énergie pleine d'innocence, laissant un flot indiscipliné de mots s'étaler sur le papier. J'étais profondément, mystérieusement passionné par ce que je faisais, et je relisais fréquemment ce que j'avais écrit, griffonnant des corrections sur les feuillets et notant de nouvelles réflexions en marge. Je ressentais comme un vague mécontentement, mais je n'y fis pas attention : l'impression dominante était de soulagement et de satisfaction. Accéder à l'existence par l'écriture !

Je travaillai tard dans la nuit, et lorsque je finis par me glisser dans mon sac de couchage, je dormis mal. Le matin suivant, je me remis à la tâche, laissant en plan mes travaux de rénovation. Mon énergie créatrice n'avait pas diminué, et les feuilles défilaient dans le rouleau de la machine à écrire comme si rien ne devait jamais en endiguer le flot. Quand j'en eus fini avec elles, je les éparpillai sur le sol autour de la table, semant provisoirement le chaos dans l'ordre que je créais.

Inexplicablement, je m'arrêtai brusquement.

Cela se passa le quatrième jour, alors que j'avais plus de soixante pages de copie terminées autour de moi. Je connaissais intimement chaque page, tant était puissant mon besoin d'écrire, fréquentes mes relectures. Ce qui restait à écrire possédait la même qualité, le même caractère de nécessité. Je n'avais pas de doutes sur la suite, sur ce qui demandait à être dit. Et pourtant je tombai en panne au milieu d'une page, incapable de continuer.

C'était comme si j'avais épuisé ma manière d'écrire. Je devins extrêmement scrupuleux et commençai à mettre en question ce que j'envisageais de faire. Je jetai un coup d'œil sur une page prise au hasard, et aussitôt ce qu'elle contenait me parut naïf, complaisant, plat et inintéressant. Je remarquai que les phrases étaient le plus souvent dépourvues de ponctuation, que mon orthographe était capricieuse, que j'utilisais sans arrêt les mêmes mots, et que même les jugements et les observations dont je m'étais tellement félicité constituaient des évidences ou manquaient d'à-propos.

Il n'y avait rien dans cette masse de texte hâtivement dactylographié qui ne laissât à désirer, et je fus pris d'un sentiment de désespoir et de médiocrité.

J'abandonnai provisoirement ma machine à écrire et cherchai un dérivatif aux énergies qui bouillonnaient en moi dans la trivialité des travaux domestiques. J'achevai de peindre une des pièces du haut et y transportai mon matelas et mes effets personnels. Je décidai que dorénavant ma pièce blanche ne me servirait que pour écrire. Un plombier se présenta, envoyé par Edwin, et commença à arranger les tuyaux bruyants et à installer un chauffe-eau. Je profitai de cette interruption pour repenser ce que je faisais et m'organiser plus soigneusement.

Jusque-là, tout ce que j'avais écrit reposait entièrement sur le souvenir. L'idéal aurait été que je puisse m'entretenir avec Félicité, pour voir ce qu'elle se rappelait, peut-être même pour résoudre quelques-uns des petits mystères de l'enfance. Mais Félicité et moi n'avions plus grand-chose en commun ; nous nous étions souvent disputés ces dernières années, notre querelle la plus récente – et la plus âpre – se situant juste après la mort de notre père. Elle ne se serait pas sentie concernée par ce que j'étais en train de faire. Et de toute façon, c'était mon histoire *à moi* ; je ne tenais pas à ce qu'elle fût dénaturée par son interprétation des événements.

Au lieu de cela, je lui téléphonai un jour pour lui demander de m'envoyer les albums de photos de famille. Elle avait embarqué la plupart des affaires de mon père, y compris celles-ci, mais à ma connaissance elle n'en avait aucun usage. Félicité fut manifestement déconcertée par mon soudain intérêt pour ces documents – après les obsèques elle m'avait proposé les albums et j'avais dit non – mais elle

me promet de me les expédier par la poste.

Le plombier parti, je retournai à ma machine à écrire.

Cette fois, après mon débrayage, j'abordai le travail avec plus de soin et le désir d'être plus rigoureux. J'apprenais à questionner mon sujet.

La mémoire est un véhicule défectueux, et les souvenirs d'enfance sont souvent faussés par des influences qui ne peuvent être perçues sur le moment. Les enfants manquent d'une perspective générale sur le monde ; leurs horizons sont étroits. Leurs intérêts sont égocentriques. Une grande partie de ce qu'ils vivent est interprétée pour eux par leurs parents. Ils n'opèrent aucune sélection dans ce qu'ils voient.

De plus, ma première tentative n'avait guère abouti qu'à une série de fragments interdépendants. À présent je cherchais à raconter une histoire, et à la raconter de façon qu'il y ait une structure, un agencement dans le récit.

Presque aussitôt je découvris la nature profonde de ce que je voulais faire.

Mon sujet était toujours inévitablement moi-même : ma vie, mes expériences, mes espoirs, mes déceptions et mes amours. Là où je m'étais trompé, raisonnai-je, c'était en adoptant une présentation chronologique de cette vie. J'avais commencé par mes plus anciens souvenirs et essayé de me développer sur le papier comme je m'étais développé dans la vie. Désormais je comprenais qu'il me fallait procéder de façon plus oblique.

Pour traiter de moi-même, il me fallait faire preuve d'une plus grande objectivité à mon égard, m'examiner de la façon dont le personnage principal d'un roman se trouve examiné. Une vie décrite n'est pas du tout la même chose qu'une vie réelle. Vivre n'est pas un art, mais mettre la vie par écrit en est un. La vie est une série d'accidents et de revers mal enregistrés et mal compris, n'apportant que des leçons mal assimilées.

La vie est désorganisée, elle manque de forme, elle manque d'intrigue.

Tout au long de l'enfance, le monde reste un lieu de mystères. Ce ne sont des mystères qu'autant qu'ils ne sont pas convenablement expliqués, ou faute d'expérience, mais ils restent dans la mémoire en raison même de leur aptitude à exciter la curiosité. À l'âge adulte, les explications se présentent souvent d'elles-mêmes, mais il est alors bien trop tard : elles n'ont plus pour l'imagination le charme du mystère.

Qu'est-ce qui est pourtant le plus authentique : le souvenir ou le fait ?

Dans le troisième chapitre de ma seconde version, j'abordai un épisode qui illustrait parfaitement cela.

Il concernait mon oncle William, le frère aîné de mon père.

De toute mon enfance, je n'ai pratiquement jamais vu William... ou Billy, comme l'appelait mon père. Une sorte de brouillard avait toujours plané autour de son nom : il n'était manifestement pas du goût de ma mère, tandis qu'aux yeux de mon père il faisait un peu figure de héros. Je me souviens d'avoir entendu très tôt mon père me raconter les mésaventures qui leur étaient arrivées, à Billy et à lui, lorsqu'ils étaient enfants. Billy avait le don de s'attirer toujours des ennuis et le génie des mauvaises plaisanteries. Mon père avait fini par devenir un ingénieur respectable et prospère, mais Billy s'était lancé dans un certain nombre d'entreprises peu honorables consistant, par exemple, à travailler sur des navires, à vendre des voitures d'occasion ou à faire le commerce des surplus du gouvernement. Je ne voyais rien de répréhensible là-dedans, mais pour une raison ou pour une autre ma mère considérait ces activités comme douteuses.

Un jour, oncle William débarqua à la maison, et ma vie se trouva aussitôt remplie d'excitation. Billy était un grand gaillard au teint hâlé qui arborait une grosse moustache en guidon de vélo et conduisait une décapotable munie d'un avertisseur à l'ancienne mode. Il parlait d'une voix traînante que je trouvais absolument sensationnelle et, m'arrachant de terre, il me fit faire le tour du jardin la tête en bas en poussant des hurlements de Sioux. Ses grosses mains étaient pleines de cals sombres, et il fumait une pipe crasseuse. Il y avait quelque chose de lointain dans ses yeux. Un peu plus tard, il me fit faire un tour ahurissant dans sa voiture, filant à toute allure sur les petites routes de la campagne et allant jusqu'à donner un grand coup de trompe à un policeman à bicyclette. Il m'acheta une mitrailleuse pour enfant, une belle qui tirait des balles de bois à plusieurs mètres, et me montra comment construire une cabane dans un arbre.

Puis il partit, aussi soudainement qu'il était arrivé, et on m'envoya au lit. Allongé dans ma chambre, j'entendis mes parents se disputer. Je ne pouvais pas distinguer ce qu'ils disaient, mais mon père criait et une porte claqua. Puis ma mère se mit à pleurer.

Je ne revis jamais plus mon oncle William ni n'entendis mes parents parler de lui. Une ou deux fois je les interrogeai à son sujet, mais la conversation fut détournée avec cette habileté propre aux parents contre laquelle les enfants ne peuvent rien. Environ un an plus tard mon père me dit que Billy travaillait désormais à l'étranger (« quelque part dans l'est »), et que j'avais peu de chances de le revoir un jour. Il y avait dans la façon dont mon père m'annonça cela quelque chose qui me fit douter de ses paroles, mais je n'étais pas un enfant particulièrement subtil et j'aimais infiniment mieux croire ce que l'on me disait. Par la suite, les aventures de Billy à l'étranger restèrent longtemps un des thèmes privilégiés de mon imagination : en m'aidant un peu des bandes dessinées que je lisais, je le voyais en

train d'escalader des montagnes, de faire des safaris, de construire des voies de chemin de fer. Tout cela s'accordait avec ce que je savais de lui.

Plus tard, quand je fus en mesure de penser par moi-même, j'acquis la certitude que ce que l'on m'avait raconté avait de grandes chances d'être faux, que la disparition de Billy devait pouvoir s'expliquer de la façon la plus naturelle du monde, mais l'image prestigieuse que j'avais de lui n'en subsista pas moins.

Ce n'est qu'après la mort de mon père, alors que j'avais à fouiller dans ses papiers, que je tombai sur la vérité. Je trouvai une lettre du directeur de la prison de Durham, disant qu'oncle William avait été hospitalisé ; une deuxième lettre, datée de quelques semaines plus tard, annonçait sa mort. Je me renseignai au ministère de l'Intérieur, et découvris que William était à ce moment-là en train de purger une peine de douze ans de détention pour vol à main armée. Le forfait qui lui avait valu sa condamnation avait été commis quelques jours après cette folle et palpitante journée d'été.

Pourtant, au moment même où je confiais tout cela au papier, tout un côté vigoureux de mon imagination continuait de placer Billy dans quelque contrée exotique, en train d'affronter des mangeurs d'hommes ou de descendre des pentes neigeuses à ski.

Ces deux versions de lui étaient vraies, mais d'une vérité différente. L'une était sordide, déplaisante et définitive. L'autre tenait sa vraisemblance de ma seule imagination et, qui plus est, présentait la qualité particulièrement précieuse à mes propres yeux d'autoriser l'espoir de voir un jour reparaître Billy.

Pour discuter de questions de ce genre dans mon texte, il me fallait avoir du recul par rapport à moi-même. Cela supposait un dédoublement de moi-même, peut-être même un « détriplement ».

Il y avait le moi qui écrivait. Il y avait le moi dont je me souvenais. Et il y avait le moi sur lequel j'écrivais, le protagoniste de l'histoire.

La différence entre la vérité des faits et la vérité de l'imagination était constamment présente à mon esprit.

La mémoire demeurait quelque chose de fondamental, et j'avais tous les jours l'occasion de me rendre compte de sa faillibilité. J'appris par exemple que la mémoire en elle-même ne livrait pas une histoire. Les événements importants se présentaient dans un ordre commandé par le subconscient, et c'était un effort constant pour les redistribuer dans mon récit.

Tout gosse, je m'étais cassé un bras, et il y avait des photos pour me le rappeler dans les albums que Félicité m'avait envoyés. Mais cet incident se situait-il avant ou après mon entrée à l'école, avant ou après la mort de ma grand-mère maternelle ? Ces trois événements

m'avaient profondément marqué à l'époque, tous trois avaient constitué des leçons précoces sur la nature hostile, aveugle du monde. Tout en écrivant, j'essayais de me rappeler l'ordre dans lequel ils étaient survenus, mais cela s'avéra impossible ; la mémoire me faisait défaut. Je fus obligé de réinventer les trois épisodes, les disposant dans un ordre suivi mais faux, de façon à pouvoir exprimer leur influence sur moi.

Même les renforts de la mémoire étaient sujets à caution, et mon bras cassé m'en apportait un surprenant exemple.

C'était le bras gauche que je m'étais fracturé. Je le sais sans doute possible ; c'est là le genre de chose que l'on n'oublie pas, et encore aujourd'hui je suis légèrement plus faible de ce bras que de l'autre. Un tel souvenir n'a pas à être mis en question. Et pourtant, la seule mention objective de cette blessure se trouvait dans une petite suite de photographies en noir et blanc prises au cours de vacances familiales. Là, sur plusieurs clichés pris au soleil de la campagne, apparaissait un enfant à la mine triste dans lequel je me reconnus, le bras *droit* en écharpe.

Je tombai sur ces photographies à peu près dans le même temps où je racontais l'incident, et cette découverte me causa comme un choc ; durant quelques instants je demeurai interdit et confondu par cette révélation, ou ce qui en avait tout l'air, et je me vis forcé de remettre en question toutes les suppositions que j'avais pu émettre sur la nature des souvenirs. Naturellement, je ne tardai pas à me rendre compte de ce qui avait dû se passer : tout le film avait apparemment été tiré à partir du mauvais côté du négatif. En examinant les épreuves de plus près – mon attention ne s'était d'abord portée que sur moi-même – je remarquai un certain nombre de détails secondaires qui confirmèrent cette hypothèse : le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture inversé, la circulation à droite, les vêtements boutonnés du mauvais côté et ainsi de suite.

Tout cela était parfaitement explicable, mais j'appris à cette occasion deux choses de plus sur mon compte. D'une part que je commençais à avoir l'obsession de vérifier et d'authentifier ce que je tenais jusque-là pour acquis, d'autre part que je ne pouvais me fier à rien de ce qui venait du passé.

Je connus une nouvelle interruption dans mon travail. Quoique je fusse satisfait de ma nouvelle manière de procéder, chaque nouvelle découverte me renvoyait à mon point de départ. Je devenais conscient du caractère trompeur de ma prose. Chaque phrase contenait un mensonge.

Je me lançai dans une vaste opération de révision, reprenant mes pages achevées et réécrivant nombre de fois certains passages. Chaque version successive allait subtilement un peu plus loin que la vie.

Chaque fois que je récrivais une *partie* de la vérité, je me rapprochais d'une vérité totale.

Lorsque je fus enfin en mesure de poursuivre là où je m'étais arrêté, je rencontrai bientôt une nouvelle difficulté.

À mesure que mon histoire progressait de l'enfance à l'adolescence, puis aux premières années de l'âge adulte, d'autres personnes intervenaient dans le récit. Il ne s'agissait pas de membres de ma famille, mais d'étrangers, de gens qui étaient apparus par la suite dans ma vie et qui, dans certains cas, en faisaient toujours partie. Il y avait en particulier un groupe d'amis que je connaissais depuis l'Université, et un certain nombre de femmes avec lesquelles j'avais eu des aventures. L'une d'entre elles était une fille prénommée Alice avec laquelle j'étais resté plusieurs mois fiancé. Nous envisagions sérieusement de nous marier, mais tout tourna mal à la fin et nous nous séparâmes. Alice était à présent mariée à quelqu'un d'autre, avait des enfants, mais restait une excellente amie sur laquelle je pouvais compter. Puis il y avait eu Gracia, dont l'influence sur ma vie avait été profonde au cours des dernières années.

Si je devais satisfaire à mon désir obsessionnel de vérité, il me fallait traiter de ces relations d'une façon ou d'une autre. Chaque nouvelle amitié était un pas en avant dans mon existence, et chaque amour avait en quelque sorte changé ma vision des choses en bien ou en mal. Bien qu'il y eût peu de chances que quiconque cité dans mon manuscrit le lût un jour, je n'en étais pas moins inhibé par le fait que je connaissais encore ces personnes.

Une partie de ce que j'avais l'intention de dire serait mal reçue, et je voulais être libre de décrire mes expériences sexuelles en détail, sinon dans *tous* les détails.

La méthode la plus simple eût été de changer les noms et de brouiller les temps et les lieux de façon à rendre impossible toute identification. Mais cela ne correspondait pas au genre de vérité que je cherchais à raconter. Et je ne pouvais pas davantage m'en sortir en laissant tout le monde à l'écart ; ces expériences avaient été importantes pour moi.

Je découvris enfin la solution dans la pratique du truquage. J'inventai de nouveaux amis et de nouvelles amours, leur donnant des origines et des identités fictives. J'en fis surgir un ou deux de mon enfance, pour ainsi dire, donnant à entendre qu'il s'agissait d'amis de toute une existence, alors qu'en réalité j'avais perdu de vue tous les enfants en compagnie desquels j'avais grandi. Cela donnait plus d'unité au récit et l'histoire en acquérait plus de consistance. Tout paraissait plein de cohérence et de signification.

Pratiquement rien n'était perdu ; chaque événement ou personnage décrit avait son corrélatif quelque part ailleurs dans

l'histoire.

Ainsi travaillais-je, ne cessant d'avancer dans la connaissance de moi-même. La vérité était servie aux dépens de l'exactitude des faits, mais c'était une forme plus haute, plus *précieuse* de vérité.

À mesure que mon manuscrit avançait, j'entrais dans un véritable état d'effervescence mentale. Je ne dormais pas plus de cinq ou six heures par nuit, et dès mon réveil j'allais directement à mon bureau relire ce que j'avais écrit la veille. Tout était subordonné à l'acte d'écrire. Je ne mangeais que lorsque cela devenait absolument nécessaire, ne dormais que lorsque j'étais épuisé. Tout le reste demeurait à l'abandon ; la rénovation des lieux pour Edwin et Marge était indéfiniment différée.

À l'extérieur, le long été s'obstinait à rester brûlant. Le jardin tenait de la jungle, mais le sol était à présent desséché et craquelé et l'herbe toute jaunie. Les arbres étaient en train de crever, et le ruisseau au fond du jardin était à sec. Les rares fois où je me rendis à Weobley, j'entendis les gens parler du temps. La vague de chaleur s'était transformée en sécheresse ; on abattait le bétail, l'eau était rationnée.

Jour après jour je restais assis dans ma pièce blanche, caressé par le courant d'air tiède qui circulait entre les fenêtres. Je travaillais torse nu, ne me souciant pas de me raser, à l'aise et décontracté dans ma crasse.

Puis, de façon tout à fait inattendue, j'arrivai à la fin de mon histoire. Elle s'arrêtait brutalement, faute d'événements à raconter.

J'avais de la peine à y croire. Je m'étais imaginé l'instant du point final sous les espèces d'un brusque soulagement, d'une nouvelle connaissance de moi-même, de la fin d'une quête. Mais le récit ne faisait que s'interrompre, sans conclusion ni révélation.

J'étais déçu et désorienté, ayant le sentiment que tout mon travail n'avait servi à rien. J'épluchai mes pages, me demandant où j'avais péché. Tout dans le récit progressait vers une conclusion, mais il s'arrêtait là où je n'avais plus rien à dire. J'en étais à ma vie à Kilburn, avant ma rupture avec Gracia, avant la mort de mon père, avant la perte de mon travail. Je ne pouvais pas aller plus loin, parce qu'il n'y avait ensuite que ceci, la maison d'Edwin. Où était la fin ?

Il me vint à l'esprit que la seule fin adéquate était une fin forgée de toutes pièces. En d'autres termes, étant donné que j'avais recombiné mes souvenirs pour en faire une histoire, la conclusion de cette histoire devait elle aussi être fictive.

Mais pour cela il me fallait d'abord reconnaître que j'étais bien devenu deux personnages : moi-même et le protagoniste de l'histoire.

À ce point, je fus frappé par l'état d'abandon dans lequel se trouvait la maison. J'étais déçu par mon discours, comme par mon

incapacité de le maîtriser, et j'en profitai pour prendre un peu de relâche. Je passai quelques jours au jardin, durant les derniers jours de canicule de septembre, à tailler l'excédent de végétation et à cueillir ce qui restait de fruits sur les arbres. Je tondis la pelouse, bêchai ce qui subsistait du carré de légumes complètement déshydraté.

Ensuite, je peignis une autre des chambres du haut.

Loin de mon manuscrit avorté, je recommençai à y penser. Je savais que j'avais besoin de faire un dernier effort pour l'arranger. Il me fallait lui donner définitivement forme, mais je devais d'abord mettre de l'ordre dans ma vie de tous les jours.

Le secret d'une vie bien réglée, décidai-je, réside dans l'organisation de la journée. Je me fixai un emploi du temps bien précis : une heure par jour pour le nettoyage, deux heures pour la rénovation de la maison et du jardin, huit heures de sommeil. Je me laverais régulièrement, mangerais à l'heure, me raserais, ferais ma lessive, et il y aurait pour tout ce que ferais une heure dans la journée et un jour dans la semaine. Mon besoin d'écrire était quelque chose d'obsessionnel, il dominait ma vie, probablement au détriment de l'acte lui-même.

Alors, paradoxalement libéré par les contraintes que je m'étais imposées, je commençai à rédiger une troisième version, plus aisément et plus efficacement que jamais.

Je savais enfin exactement comment mon histoire devait être racontée. Si les vérités les plus profondes ne pouvaient être dites que par le biais du mensonge – c'est-à-dire en termes métaphoriques –, pour atteindre à une vérité totale il me fallait créer un mensonge total. Mon manuscrit devait devenir une métaphore de moi-même.

Je créai un décor imaginaire et une vie imaginaire.

Mes deux premiers essais étaient étriés jusqu'à la suffocation. Je me décrivais d'un point de vue intérieur et affectif. Les événements extérieurs avaient une présence vague, presque fantomatique, à l'horizon du champ de vision. Tout cela parce que je trouvais le monde réel stérile dans l'ordre de l'imaginaire ; il était trop anecdotique, trop dépourvu d'intrigue. La création d'un décor imaginaire me donnait la possibilité de le façonner à ma guise, de lui faire véhiculer certains symboles personnels. J'avais déjà accompli un pas essentiel loin du pur récit autobiographique ; à présent, je poussai le processus plus loin et plaçai le protagoniste, mon moi métaphorique, dans un décor vaste et stimulant.

J'inventai une cité que j'appelai « Jethra », mon intention étant d'en faire un composé de Londres, où j'étais né, et des faubourgs de Manchester, où j'avais passé la plus grande partie de mon enfance. Jethra était situé dans un pays du nom de « Faiandland », terre sage et légèrement vieillotte, riche de traditions et de culture, fière de son

histoire mais éprouvant quelques difficultés dans un monde moderne et compétitif. Je donnai à Faiandland une géographie, des lois et une constitution. Jethra, situé sur la côte sud, en était la capitale et le port principal. Plus tard, j'esquissai les détails constitutifs de quelques-uns des autres pays qui composaient ce monde ; je dessinaï même une carte grossière, mais m'en débarrassai rapidement car cela codifiait l'imagination.

À mesure que j'écrivais, cet environnement devenait presque aussi important que les expériences de mon protagoniste. Je découvris, comme auparavant, que c'était par l'invention des détails que les plus grandes vérités émergeaient.

Je ne tardai pas à trouver mon rythme. Les fictions de mes essais précédents me semblaient à présent maladroites et forcées, mais dès que je les eus transférées dans ce monde imaginaire, elles acquirent vraisemblance et force de conviction. Auparavant, j'avais changé l'ordre des événements uniquement pour les rendre plus clairs, mais je découvrais à présent que tout cela obéissait à une intention que seul mon inconscient avait saisie. Le passage à un cadre inventé conférait un sens à ce que je faisais.

Les détails s'accumulaient. Bientôt, je travaillai à ce qu'il y eût des îles dans la mer située au sud de Faiandland, un vaste archipel de petites nations indépendantes. Pour les habitants de Jethra, et pour mon protagoniste en particulier, ces îles représentaient une forme d'aspiration ou d'évasion. Partir en voyage pour ces îles revenait à réaliser un certain type de désir. Tout d'abord je ne savais pas très bien de quoi il s'agirait, mais en cours de route je commençai à comprendre.

Dans ce cadre, l'histoire que je voulais tirer de ma vie se précisa. Mon protagoniste avait mon propre nom, mais tous les gens que j'avais connus furent pourvus de fausses identités. Ma sœur Félicité devint « Kalia », Gracia devint « Seri », mes parents furent camouflés.

Parce que tout cela était étrange à mes propres yeux, mon imagination était excitée par ce que j'écrivais ; mais parce que, d'un autre côté, tout m'était parfaitement familier, le monde de l'autre Peter Sinclair devenait un espace que je pouvais reconnaître et habiter mentalement.

Je travaillais dur et régulièrement, et les pages du nouveau manuscrit commençaient à s'empiler. Tous les soirs je m'arrêtais à l'heure prévue sur mon emploi du temps, puis je reprenais les pages achevées, apportant de petites corrections à mon texte. Parfois je restais assis sur ma chaise dans ma pièce blanche, mon manuscrit sur les genoux, et j'en appréciais le poids, sachant que je tenais dans mes mains tout ce qui valait la peine d'être dit ou pouvait être dit à mon sujet.

C'était une individualité distincte, un moi identique, qui n'en était pas moins situé en dehors de moi et fixé une fois pour toutes. Il ne vieillirait pas à mon exemple, pas plus qu'il ne pouvait être détruit. Il possédait une vie au-delà du papier où il s'inscrivait ; si je le brûlais, ou si quelqu'un me le dérobait, il continuerait d'exister sur un plan supérieur. La pure vérité avait une qualité qui la mettait à l'abri de l'âge ; elle me survivrait.

Cette version finale n'aurait pu être plus différente de ces premières pages d'essai que j'avais écrites quelques mois auparavant. C'était la relation mûre et distanciée d'une vie, une histoire fidèlement contée. Tout y était inventé, hormis mon propre nom, et pourtant tout ce que contenait ce récit, chaque mot et chaque phrase, était vrai au sens le plus fort du terme. Cela ne faisait pour moi absolument aucun doute.

Je m'étais trouvé, je m'étais expliqué, et dans un sens très particulier du mot je m'étais *défini*.

Je sentis enfin que la conclusion de mon histoire était proche. Ce n'était plus là un problème. Au cours de mon travail je l'avais sentie prendre forme dans mon esprit, dès que l'histoire elle-même avait pris tournure. Il s'agissait seulement de la coucher sur le papier, de la dactylographier. Je ne faisais que pressentir cette fin ; je n'en connaîtrais les mots exacts que lorsque viendrait le moment de les écrire. Alors viendraient en même temps mon soulagement, mon accomplissement, ma réhabilitation au sein du monde.

Et puis, alors qu'il me restait moins de dix pages à rédiger, tout fut irrémédiablement brisé.

La sécheresse avait fini par passer, et cela faisait une semaine qu'il pleuvait sans interruption. Le chemin qui menait à la maison s'était transformé en un bournier presque impraticable. J'entendis la voiture avant de la voir : le moteur qui avait tendance à s'emballer ainsi que le bruit de succion des pneus dans la boue gluante. Je me courbai sur ma machine à écrire, redoutant une interruption, et fixai les derniers mots que j'avais écrits, les gardant là, sous mes yeux, de peur qu'ils ne s'échappent.

La voiture s'arrêta devant la maison, de l'autre côté de la haie, tout juste hors de vue. Je pouvais entendre le moteur tourner au ralenti et le va-et-vient des essuie-glaces sur le pare-brise. Puis le moteur fut coupé, et une portière claqua.

« Hello ? Peter, tu es là ? » Je reconnus la voix qui venait de l'extérieur comme étant celle de Félicité.

Je continuai de fixer ma page inachevée, espérant que le silence pourrait me servir de parade. J'étais si près de la fin. Je ne voulais voir personne.

« Peter, laisse-moi entrer ! Il pleut à verse ! »

Elle s'approcha de la fenêtre et frappa aux carreaux. Je me tournai vers elle parce qu'elle empêchait le jour d'entrer.

« Ouvre la porte. Je suis presque trempée.

— Qu'est-ce que tu veux ? dis-je en fixant ma page inachevée où je voyais les mots s'enfuir.

— Je suis venue te voir. Tu n'as pas répondu à mes lettres. Allez, ne reste pas planté là. Je me mouille !

— Le verrou n'est pas mis », dis-je avec un geste vague en direction de la porte d'entrée.

Un instant plus tard, j'entendis tourner la poignée et le raclement de la porte sur le plancher. Je me mis à genoux pour ramasser mes feuillets impeccablement tapés, les rassemblant en un tas. Je ne voulais pas que Félicité lise ce que j'avais écrit, je ne voulais laisser voir ça à personne. Je fis sauter la dernière page de la machine à écrire et la plaçai au bas de la pile. J'essayais de disposer le tout dans l'ordre que j'avais soigneusement établi lorsque Félicité pénétra dans la pièce.

« Il y a un tas de courrier dans l'entrée, dit-elle. Pas étonnant que

tu n'aies pas répondu. Tu ne regardes jamais dans ta boîte aux lettres ?

— J'ai été occupé », dis-je. J'étais en train de passer en revue les pages numérotées, craignant que l'une d'entre elles ne fût pas à sa place. Je regrettais de ne pas avoir fait de double au carbone que j'aurais conservé dans un endroit secret.

Félicité s'était avancée dans la pièce et me dominait de toute sa hauteur.

« Il fallait que je vienne, Peter. Tu avais l'air si bizarre au téléphone... James et moi avons tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Comme tu ne répondais pas à mes lettres, j'ai téléphoné à Edwin. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Laisse-moi tranquille, dis-je. Je suis occupé. Je ne veux pas que tu me déranges. »

J'avais soigneusement numéroté chaque page, mais la 72 manquait. Je me mis à sa recherche, et d'autres pages glissèrent du paquet.

« Dieu, cet endroit est une véritable porcherie ! »

Pour la première fois, je la regardai droit dans les yeux. J'eus la curieuse impression de reconnaître en elle quelqu'un que j'avais créé. Je me souvenais d'elle d'après le manuscrit : elle y était présente sous le nom de Kalia. Ma sœur Kalia, de deux ans plus âgée que moi, mariée à un homme du nom de Yallow.

« Félicité, qu'est-ce que tu veux ?

— Je me faisais du mauvais sang à ton sujet. Et j'avais bien raison d'être inquiète. Regarde dans quel état est cette pièce ! Est-ce qu'il t'arrive parfois de faire le ménage ? »

Je me redressai, serrant mes pages manuscrites. Félicité tourna les talons pour se rendre dans la cuisine. J'en profitai pour réfléchir à un endroit où je pourrais cacher le manuscrit jusqu'au départ de Félicité. Elle l'avait vu mais ne pouvait pas avoir la moindre idée de ce que j'avais écrit, ni de l'importance que j'y attachais.

Il y eut un bruit de casseroles et de vaisselle, et j'entendis suffoquer Félicité. J'allai à la porte de la cuisine regarder ce qu'elle fabriquait. Elle était près de l'évier, en train de déplacer assiettes et casseroles sur le côté.

« Est-ce qu'Edwin et Marge ont vu le foutoir que tu es en train de faire de leur maison ? dit-elle. Tu n'as jamais été capable de te débrouiller tout seul, mais là, c'est le comble. Toute la baraque empeste ! »

Elle ouvrit la fenêtre d'un coup sec et le bruit de la pluie envahit la pièce.

« Tu veux une tasse de café ? » proposai-je, mais Félicité se contenta de me lancer un regard furieux.

Elle se rinça les mains sous le robinet et chercha une serviette des

yeux. Finalement elle s'essuya les mains sur son manteau ; j'avais égaré ma serviette quelque part. Félicité et James habitaient un pavillon de style moderne dans ce qui avait été autrefois un champ à la périphérie de Sheffield. C'était à présent une petite cité, comprenant trente-six maisons identiques en bordure d'une avenue parfaitement circulaire. J'étais allé les voir là-bas en quelques occasions, une fois avec Gracia, et il y avait tout un chapitre de mon manuscrit décrivant le week-end que j'y avais passé après la naissance de leur premier enfant. L'envie me vint de montrer à Félicité les pages en question, mais je songeai ensuite qu'elle risquait de ne pas les apprécier.

J'ai gardé le manuscrit serré contre ma poitrine.

« Peter, qu'est-ce qui t'arrive ? Tes vêtements sont dégoûtants, la maison est un vrai dépotoir, tu as l'air de ne pas avoir fait un repas convenable depuis des semaines. Et tes doigts !

— Qu'est-ce qu'ils ont, mes doigts ?

— Ça n'a jamais été ton habitude de te ronger les ongles. »

J'ai tourné les talons. « Laisse-moi tranquille, Félicité. J'ai un dur travail en train et je veux arriver au bout.

— Je n'ai pas l'intention de te laisser tranquille ! Il m'a fallu mettre en ordre toutes les affaires de papa, vendre la maison, te servir de nourrice tout au long de ces formalités juridiques dont tu ne voulais rien savoir... *tout en continuant* à faire marcher ma maison et à m'occuper de ma famille. Tu n'as rien fait ! Et Gracia ?

— Quoi, Gracia ?

— Il a fallu que je me tourmente aussi à son sujet.

— Gracia ? Comment se fait-il que tu l'aies vue ?

— Elle m'a contactée quand tu l'as quittée. Elle voulait savoir où tu étais.

— Mais je lui ai écrit. Elle n'a pas répondu. »

Félicité ne dit rien, mais il y avait de la colère dans ses yeux.

« Comment va-t-elle ? dis-je. Où habite-t-elle ?

— Sale égoïste ! Tu sais bien qu'elle a failli mourir !

— Mais non, voyons.

— Elle s'est bourrée de somnifères. Tu devrais être au courant !

— Ah oui, dis-je. La fille avec qui elle habitait m'a raconté. »

Je me souvenais à présent : les lèvres pâles de la fille, ses mains qui tremblaient, ses paroles me pressant de partir, de ne pas embêter Gracia.

« Tu sais que Gracia n'a pas de famille. Il m'a fallu rester toute une semaine à Londres à cause de toi.

— Tu aurais dû m'avertir. Je n'ai pas arrêté de la chercher.

— Peter, ne te mens pas à toi-même ! Tu sais bien que tu as pris la fuite. »

Je pensais à mon manuscrit, et je me rappelai soudain ce qui était

arrivé à la page 72. Alors que je numérotais les pages, un soir, j'avais commis une erreur. Je me proposais depuis lors de renuméroter les autres pages. Je me sentis soulagé à l'idée que la page en question n'était pas perdue.

« Est-ce que tu m'écoutes ? »

— Oui, bien sûr. »

Félicité m'écarta de son chemin pour retourner dans ma pièce blanche. Là, elle ouvrit les deux fenêtres, créant un courant d'air glacial, puis grimpa bruyamment à l'étage. Je la suivis dans l'escalier, en proie à la plus vive inquiétude.

« Je croyais que tu étais censé repeindre et retapisser, dit Félicité. Tu n'as rien fait. Edwin va être furieux. Il est persuadé que tu as presque terminé.

— C'est le dernier de mes soucis », dis-je. J'allai refermer la porte de la pièce où je dormais. Je ne voulais pas qu'elle regarde à l'intérieur à cause de mes magazines qui traînaient partout. Je m'appuyai contre la porte pour l'empêcher d'entrer. Va-t'en, Félicité. Va-t'en, va-t'en.

« Mon Dieu, qu'est-ce que tu as fait là ? » Elle avait ouvert la porte des toilettes pour la refermer aussitôt.

« C'est bouché, dis-je. Je comptais arranger ça.

— Tu vis vraiment comme un animal.

— Ça ne fait rien. Il n'y a personne ici.

— Laisse-moi voir les autres pièces. »

Félicité s'avança vers moi et essaya de m'arracher mon manuscrit. Je le serrai plus fort contre moi, mais c'était une feinte de sa part. Elle saisit la poignée de la porte et l'avait ouverte avant que je puisse l'en empêcher.

Ses yeux plongèrent par-dessus mon épaule et s'attardèrent quelques instants sur la pièce. Puis elle me regarda avec une expression chargée de mépris.

« Ouvre la fenêtre, dit-elle. Ça empeste là-dedans. » Elle traversa le palier pour inspecter les autres pièces.

J'entrai dans ma chambre pour ranger ce qu'elle avait vu. Je refermai les magazines et les fourrai sous mon sac de couchage comme un enfant pris en faute, puis je chassai du pied mes vêtements sales, les entassant dans un coin.

En bas, je trouvai Félicité dans ma pièce blanche, debout près de mon bureau qu'elle contemplait fixement. À mon arrivée, elle désigna mon manuscrit d'un mouvement des yeux.

« Est-ce que je peux voir ces papiers, s'il te plaît ? »

Je fis non de la tête et me cramponnai à mon bien.

« Ça va. Tu n'as pas besoin de les tenir comme ça.

— Je ne peux pas te les montrer, Félicité. Je veux seulement que

tu partes. Laisse-moi tranquille.

— Très bien, ne bouge pas. » Elle attira à elle la chaise du bureau et la plaça au centre du plancher. L'équilibre de la pièce en fut soudain rompu. « Assieds-toi, Peter. Il faut que je réfléchisse.

— Je ne vois pas ce que tu viens faire ici. Je ne demande rien à personne. Je vais bien. J'ai besoin d'être seul. Je travaille. »

Mais Félicité n'écoutait déjà plus. Elle fila dans la cuisine et fit couler de l'eau dans la bouilloire. Je m'assis sur la chaise, le manuscrit serré contre ma poitrine. Je la suivis des yeux par la porte de la cuisine, la regardant passer deux tasses sous le robinet et chercher autour d'elle l'endroit où je rangeais le thé. Elle trouva mon café soluble à la place et en versa quelques cuillerées dans chaque tasse. Pendant que la bouilloire était sur le feu, elle s'employa à empiler la vaisselle sale sur le côté et remplit l'évier d'eau en gardant les doigts sous le robinet.

« Il n'y a pas d'eau chaude ?

— Si... ça chauffe. » Je pouvais voir la vapeur qui s'élevait entre ses bras.

Félicité referma le robinet. « Edwin m'a dit qu'il avait fait installer un chauffe-eau. Où est-il ? »

Je haussai les épaules. Félicité découvrit l'interrupteur et l'actionna. Puis elle resta plantée devant l'évier, le menton sur la poitrine. Il me sembla la voir frissonner.

Je n'avais jamais vu Félicité comme ça ; c'était la première fois depuis des années que nous nous trouvions seuls ensemble. La dernière fois remontait peut-être au temps où nous habitions encore la maison familiale, pendant un de mes congés universitaires, alors qu'elle était fiancée. Depuis, James avait toujours été à ses côtés, ou James et les enfants. Cela me donnait un nouvel aperçu de sa personnalité, et les difficultés que j'avais rencontrées avec le personnage de Kalia dans le manuscrit me revinrent en mémoire. Les scènes d'enfance avec elle avaient été parmi les plus difficiles de toutes, et celles pour lesquelles j'avais dû le plus inventer.

Je la regardai donc là, dans la cuisine, en train d'attendre que l'eau de la bouilloire soit à la bonne température, tout en la pressant silencieusement de partir. Son interruption portait à son comble mon besoin d'écrire. Peut-être était-ce le rôle involontaire qu'elle avait à jouer en venant ici : me déranger pour m'aider. Je n'avais qu'un désir : qu'elle parte afin que je puisse finir ce que j'avais en train. Je voyais même la possibilité d'une autre version de mon histoire, une version qui se livrerait plus profondément à la voie royale de l'invention dans ma quête d'une plus haute vérité.

Félicité regardait par la fenêtre en direction du jardin, et la tension ambiante s'était en partie relâchée. Je posai le manuscrit sur le

plancher à mes pieds.

« Peter, je crois que tu as besoin d'aide, dit Félicité. Veux-tu venir t'installer à la maison, avec James et moi ? »

— Impossible. Il faut que je travaille, je n'ai pas fini ce que je suis en train de faire.

— Et qu'es-tu en train de faire ? » C'était moi qu'elle regardait à présent, appuyée contre le rebord de la fenêtre.

J'essayai de calculer une réponse. Je ne pouvais pas tout lui dire. « Je suis en train de dire la vérité à mon sujet. »

Quelque chose bougea dans ses yeux, et je pressentis ce qu'elle allait me dire.

Chapitre 4 dans mon manuscrit : ma sœur Kalia, mon aînée de deux ans. Nous étions assez proches par l'âge pour être traités semblablement par nos parents, mais assez éloignés l'un de l'autre pour que fussent sensibles de réelles différences entre nous. Elle avait toujours cette petite avance sur moi, à l'école, pour ce qui était de veiller tard et d'aller à des sauteries. Mais je parvenais à la rattraper parce que j'étais un élève brillant alors qu'elle n'était que jolie, et elle ne me le pardonnait jamais. Passé les douze ans, à mesure que nous devenions des personnes, un net fossé se creusait entre nous. Aucun de nous deux n'essayait de jeter un pont par-dessus, mais chacun prenait position à portée de l'autre de chaque côté de l'affaissement de terrain. L'attitude qu'elle adoptait le plus volontiers consistait à affecter de tout savoir de ce que je faisais ou pensais. Tout était déclaré inévitable, rien de ce que je pouvais faire ne la surprenait, soit que je fusse entièrement prévisible à ses yeux, soit qu'elle fût passée par là avant moi. J'en venais à exécrer le sourire entendu de Kalia, son rire chargé d'expérience, dans son effort pour me replacer toujours deux ans derrière elle. Et comme je disais à Félicité ce qu'était l'objet de mon manuscrit, je prévoyais le même sourire, le même claquement de langue dédaigneux.

J'avais tort. Félicité se contenta de hocher la tête et de détourner les yeux.

« Il faut que je te sorte d'ici, dit-elle. N'as-tu aucun endroit où tu pourrais aller à Londres ? »

— Je vais très bien, Félicité. Ne te tracasse pas pour moi.

— Et qu'est-ce que tu fais de Gracia ?

— Quoi, qu'est-ce que je fais d'elle ? »

Félicité prit un air exaspéré. « Je ne peux plus me mêler de ça. Il faudrait que tu la voies. Elle a besoin de toi, et elle n'a personne d'autre.

— Mais elle m'a quitté ! »

Chapitre 7 dans mon manuscrit, et plusieurs chapitres à la suite : Gracia était Seri, une fille sur une île. J'avais rencontré Gracia dans

l'île grecque de Kos un été. J'étais allé en Grèce pour essayer de comprendre pourquoi ce pays représentait une obscure menace dans ma vie. La Grèce m'apparaissait comme le genre d'endroit où l'on allait pour tomber amoureux. C'était un lieu qui se posait comme un rival.

Des amis revenaient des voyages organisés qu'ils y avaient faits complètement subjugués, soumis jusque dans leurs rêves à l'ascendant de la Grèce. Je finis donc par aller affronter ce rival, et c'est là que je rencontrai Gracia. Nous fîmes durant un certain temps les îles de la mer Égée, partageant le même lit, puis regagnâmes Londres, où nous nous perdîmes de vue. Quelques mois plus tard le hasard nous remettait en présence, comme cela ne manque jamais d'arriver à Londres. Nous étions tous les deux hantés par les îles, par tout ce charme lointain et pénétrant. C'est à ce moment-là que nous tombâmes amoureux, et les îles s'effacèrent lentement. Nous devînmes comme tout le monde. À présent elle était devenue Seri et serait seule à Jethra à la fin du manuscrit. Jethra était Londres, les îles étaient derrière nous, mais Gracia avait forcé sur les somnifères et nous avions rompu. Tout cela était dans le manuscrit, traduit dans sa plus haute vérité. J'étais fatigué.

La bouilloire se mit à siffler et Félicité alla faire le café. Il n'y avait ni sucre, ni lait, ni siège pour elle. Je repoussai les pages du manuscrit sur le côté et lui cédai ma chaise. Elle resta quelques minutes sans rien dire, sa tasse de café noir à la main, buvant à petites gorgées.

« Je ne peux pas continuer à venir te voir en voiture, dit-elle.

— Je ne te le demande pas. Je peux me tirer d'affaire tout seul.

— Avec des W.-C. bouchés, pas de nourriture et toute cette saleté ?

— Je ne recherche pas les mêmes choses que toi. » Elle ne dit rien, mais parcourut ma pièce blanche du regard. « Qu'est-ce que tu vas raconter à Edwin et Marge ? poursuivis-je.

— Rien.

— Je ne veux pas les voir ici eux non plus.

— C'est leur maison, Peter.

— Je nettoierai. C'est une chose que je ne néglige jamais de faire.

— Tu n'as pas fait un brin de ménage depuis que tu es ici. Je me demande comment tu n'as pas attrapé la diphtérie ou autre chose dans cette porcherie. Comment c'était dans les grandes chaleurs ? Ça devait empester à cent lieues à la ronde.

— Je n'ai pas fait attention. Je travaillais.

— Que tu dis. Au fait, d'où m'as-tu téléphoné ? Il y a une cabine dans le coin ?

— Pourquoi cette question ?

— Je vais téléphoner à James. Je veux qu'il sache ce qui se passe ici.

— Il ne se passe *rien du tout* ici ! J'ai seulement besoin d'avoir la paix, le temps de faire ce que je suis en train de faire.

— Et ensuite tu nettoieras et repeindras la maison, et tu débroussailleras le jardin ?

— J'en ai fait des petits bouts tout l'été.

— Non, Peter, tu sais très bien que non. Tu n'as touché à rien. Edwin m'a dit ce qui était convenu entre vous. Il te faisait confiance pour remettre les lieux en état à leur intention, et c'est maintenant pire qu'avant ton installation ici.

— Que fais-tu de cette pièce ? dis-je.

— C'est l'endroit le plus dégoûtant de toute la baraque ! »

Cela me fit un choc. Ma pièce blanche focalisait toute ma vie dans la maison. Parce qu'elle était devenue ce que j'avais imaginé, elle était au centre de tout ce que je faisais. Le soleil rejaillissait contre les murs fraîchement repeints, la natte était délicieusement rugueuse sous mes pieds nus, et chaque matin, quand je descendais au sortir du sommeil, l'odeur de la peinture fraîche me sautait aux narines. Je me sentais toujours revivifié et revigoré par ma pièce blanche, parce qu'elle était un paradis de santé et d'équilibre dans une vie en proie à la confusion. Et voilà que Félicité jetait le doute dans mon esprit. Si je posais sur la pièce le regard qui était manifestement le sien... Oui, je n'étais pas encore vraiment allé jusqu'à la peindre. La boiserie était à nu, le plâtre craquelé et boursoufflé par des nids de champignons, et des plaques de moisissure adhéraient à l'encadrement des fenêtres.

Mais la faute en revenait à Félicité, pas à moi. Elle percevait mal les choses. J'avais appris à rédiger mon manuscrit en observant ma pièce blanche. Félicité n'apercevait qu'une vérité étroite et terre-à-terre. Elle était inaccessible à une vérité plus haute, à la cohérence qui présidait aux créations de l'imagination, et elle ne pouvait que passer à côté des types de vérité que j'exposais dans mon manuscrit.

« Où se trouve la cabine téléphonique, Peter ? Au village ?

— Oui. Qu'est-ce que tu comptes raconter à James ?

— Je veux juste lui dire que je suis bien arrivée. Il a les enfants sur les bras ce week-end, au cas où tu te poserais la question.

— On est en week-end ?

— On est aujourd'hui samedi. Dois-je comprendre que tu n'en savais rien ?

— Je n'y avais pas pensé. »

Félicité finit son café et rapporta la tasse dans la cuisine. Elle récupéra son sac à main, puis traversa ma pièce blanche en direction de la porte d'entrée. Je l'entendis l'ouvrir, puis elle revint sur ses pas.

« Je vais rapporter de quoi manger. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— N'importe quoi...»

Elle n'était pas plutôt partie que je ramassais mon manuscrit. Je retrouvai la page sur laquelle j'étais en train de travailler lorsque Félicité était arrivée ; je n'avais écrit que deux lignes et demie, et l'espace blanc qui s'étendait au-dessous s'imposa à moi comme un reproche. Je lus les lignes en question, mais sans leur trouver le moindre sens. À mesure que j'avancais dans mon travail, j'avais remarqué que ma vitesse de frappe augmentait, au point que je pouvais désormais écrire presque aussi vite que je pensais. Raison pour laquelle mon style était relâché et spontané, livré dans son développement au caprice du moment. Durant le temps où Félicité avait été dans la maison j'avais perdu le fil de ma pensée.

Je relus les deux ou trois pages précédant mon abandon forcé, et je repris aussitôt confiance. Écrire revenait en quelque sorte à graver un sillon sur un disque de phonographe : mes pensées étaient fixées sur le papier, et les relire revenait à faire passer l'enregistrement pour entendre mes pensées. Au bout de quelques paragraphes l'enchaînement de mes idées me revint.

Félicité et son intrusion étaient oubliées. C'était comme si j'avais retrouvé mon vrai moi. Une fois que j'étais plongé dans mon travail, c'était comme si je redevais entier. Félicité m'avait fait perdre mon calme, ma raison, mon équilibre.

Je repoussai la page inachevée sur le côté et glissai une feuille vierge dans la machine à écrire. J'eus tôt fait de recopier les deux lignes et demie, prêt à continuer sur ma lancée.

Mais je m'arrêtai, et c'était au même endroit qu'auparavant : « Un instant je crus savoir où j'étais, mais lorsque je tournai les yeux...»

Lorsque je tournai les yeux vers quoi ?

Je relus la page précédente, m'efforçant de suivre l'enregistrement de mes pensées. Il s'agissait des prémisses de ma grande scène avec Gracia, mais Seri et Jethra conféraient à l'événement une certaine distance. Les couches de réalité dans lesquelles je me mouvais me désorientèrent momentanément. Le manuscrit ne décrivait pas une dispute mais plutôt une incompatibilité entre deux façons d'interpréter le monde. Qu'est-ce que je m'efforçais alors de dire ?

Je me remémorai la véritable altercation. Nous étions dans Marylebone Road à l'angle de Baker Street. Il pleuvait. La dispute avait éclaté à partir de rien, probablement quelque désaccord sans importance sur le choix entre aller voir un film ou passer la soirée chez moi, mais en réalité les tensions couvaient depuis des jours. J'avais froid, j'étais de mauvaise humeur, et par-dessus le marché, démesurément sensible aux voitures et aux camions qui s'élançaient au feu vert, leurs pneus chuintant bruyamment sur la chaussée mouillée. Le pub jouxtant Baker Street Station venait d'ouvrir, mais s'y

rendre signifiait traverser la rue et emprunter pour cela le passage souterrain. Gracia était claustrophobe ; il pleuvait ; la discussion tourna à l'engueulade. Je la plantai là et ne devais jamais plus la revoir.

Comment avais-je envisagé de rendre compte de cela ? Je devais le savoir avant l'arrivée de Félicité ; tout dans le texte portait la marque d'une continuité calculée.

L'arrivée de Félicité avait été doublement importune. Non seulement elle m'avait interrompu, mais elle avait remis en question ma perception de la réalité.

Par exemple, elle m'avait fourni une nouvelle information concernant Gracia. Je savais que Gracia s'était bourrée de somnifères après notre scène, mais je n'y avais pas attaché d'importance. Une fois déjà, au cours de notre liaison, Gracia s'était offert une petite overdose après une dispute ; elle-même m'avait dit plus tard que c'était une façon d'attirer l'attention sur elle. D'autre part, lorsque j'avais été reçu de si glaciale façon, condamné à rester sur le pas de la porte, par la fille avec qui elle logeait, cette dernière avait minimisé l'importance de l'incident. À travers l'antipathie qu'elle avait pour moi, à travers l'évident mépris que je lui inspirais, *le pénible* message avait été transmis, mais comme amorti ; je n'avais pas à me soucier de ça. Je pris cela pour argent comptant. Alors qu'en cet instant Gracia était peut-être à l'hôpital. Félicité m'avait dit qu'elle avait failli mourir.

Mais la vérité, la vérité suprême, c'était que je m'étais dérobé. Je n'avais rien voulu savoir. Il était probable que Gracia avait très sérieusement tenté de mettre fin à ses jours.

Je pouvais, dans mon manuscrit, décrire une Gracia qui cherchait à attirer l'attention sur elle ; je ne connaissais pas de Gracia qui eût sérieusement essayé de se suicider.

Félicité m'ayant révélé un aspect du caractère de Gracia que je n'avais pas su discerner, devais-je en conclure qu'il y avait dans ma vie d'autres domaines où j'avais fait de semblables erreurs de jugement ? Jusqu'à quel point étais-je capable de dire la vérité ?

Et puis il y avait la source de l'information. Félicité elle-même. Dans ma vie, elle n'avait rien d'une figure impartiale. C'était un élément de sa tactique à mon égard, comme cela l'avait toujours été, de se présenter comme plus mûre, plus avertie, plus raisonnable, plus au fait des réalités de la vie. Depuis l'époque où, enfants, nous jouions ensemble, elle avait toujours cherché à me dominer, soit qu'elle tirât un avantage provisoire de sa taille légèrement supérieure à la mienne, soit qu'elle fût persuadée, ou affectât de l'être, d'avoir un peu plus d'expérience en tant qu'adulte. Félicité s'arrogeait une normalité qu'elle jugeait supérieure à la mienne. Alors que je restais célibataire et vivais en meublé, elle avait une famille, une maison, une

respectabilité bourgeoise. Son mode de vie n'était pas le mien, mais elle partait du principe que j'y aspirais, et comme je n'y étais pas encore parvenu, elle se permettait de faire des critiques.

Son comportement depuis son arrivée s'accordait parfaitement avec son attitude ordinaire avec moi : un curieux mélange de sollicitude et de réprobation, qui n'était qu'incompréhension non seulement à mon égard mais aussi à l'égard de ce que j'essayais de faire de ma vie.

Tout était là dans le chapitre 4, et je pensais avoir réglé cette question une fois pour toutes en la mettant par écrit. Félicité n'en avait pas moins semé ses dégâts, et le manuscrit se trouvait arrêté à quelques pages de la fin.

Elle remettait en cause tout ce que j'avais essayé de faire, et là, au point de jonction, les derniers mots que j'avais écrits, j'en avais l'évidence. La phrase inachevée s'étalait sur la page : «... mais lorsque je tournai les yeux...»

Quoi donc ? Je tapai : « Seri attendait », puis barrai aussitôt ces mots. Ce n'était pas ce que j'avais eu l'intention de dire, même si, ironiquement, c'était bien là les mots que j'avais été sur le point d'écrire. La motivation était morte avec la phrase.

Je reparcourus la masse du manuscrit. Cela faisait un pavé d'un poids respectable : plus de deux cents pages dactylographiées. J'avais l'impression de tenir quelque chose de solide, une preuve de mon existence.

Et voilà qu'il me fallait remettre en question ce que j'avais fait. Je cherchais la vérité, mais Félicité m'en rappelait soudain la nature fugace. Elle n'arrivait pas à voir ma pièce blanche.

À supposer que quelqu'un *contestât* ma version de la vérité ?

Félicité n'y manquerait pas, en admettant que je la lui laisse lire. Et Gracia aussi, d'après ce que disait Félicité, se souviendrait probablement d'une autre version des mêmes événements. Mes parents, s'ils étaient encore là, seraient probablement choqués par certaines de mes considérations sur l'enfance.

Donc la vérité était quelque chose de subjectif, mais je n'avais jamais prétendu le contraire. Mon manuscrit ne se voulait rien d'autre qu'un récit de ma propre vie, rédigé en toute honnêteté. Je ne me réclamaï même pas de la qualité ou de l'originalité de ma vie. Elle n'était nullement exceptionnelle, sauf de mon point de vue. Elle représentait tout ce que je savais de moi, tout ce que je possédais au monde. Personne ne pouvait la discuter car les événements étaient rendus de la façon dont moi seul les avais perçus.

Je relus la dernière page achevée et considérai une fois de plus les deux lignes et demie qui suivaient. Je commençai à entrevoir ce que j'allais dire. Gracia, sous le masque de Seri, était au coin de la rue

parce que...

La porte d'entrée trembla bruyamment, comme sous l'effet d'un coup d'épaule. J'entendis ferrailler la poignée, et les bruits de l'extérieur affluèrent. Félicité pénétra dans la pièce, les bras chargés d'un gros sac en papier détrempé par la pluie.

« Je vais préparer le déjeuner, mais tu ferais bien d'emballer tes affaires tout de suite après. James dit qu'il vaudrait mieux que nous rentrions à Sheffield dès ce soir. »

Je fixai sur elle un regard incrédule, non à cause de ce qu'elle disait mais en raison de ma stupéfaction devant sa précision. Il était à peine croyable qu'elle ait pu m'interrompre par deux fois exactement au même endroit.

Je baissai les yeux sur la page retapée. Elle était en tout point semblable à celle qu'elle avait remplacée.

Lentement, je la fis sortir du chariot de la machine à écrire et la rangeai à sa place sous le reste du manuscrit.

Je restai assis sans dire un mot tandis que Félicité s'activait dans la cuisine. Elle avait acheté un tablier au village. Elle lava la vaisselle sale et mit des côtelettes à cuire.

Quand nous eûmes mangé, je restai tranquillement assis à table, me déroband à Félicité avec ses plans, ses opinions et sa sollicitude. Sa normalité était une infusion de folie dans ma vie.

On me nourrirait, me blanchirait, me remettrait d'aplomb. C'était la mort de Père qui était la cause de tout. J'avais craqué. Pas beaucoup, d'après Félicité, mais j'avais quand même craqué. J'étais incapable de m'occuper de moi, elle allait s'en charger. Je verrais par son exemple de quoi j'étais en train de me priver. On ferait des expéditions au cottage d'Edwin pendant le week-end, elle et moi et James, et aussi les enfants, et on manierait balais et pinceaux, et James et moi débroussaillerions le jardin, et en un rien de temps nous rendrions la maison habitable, et Edwin et Marge viendraient la voir. Quand j'irais mieux, on irait tous faire un tour à Londres, elle et moi et James, mais peut-être pas les enfants cette fois, et on irait voir Gracia, et on nous laisserait seuls ensemble, rien que nous deux, pour faire ce que bon nous semblerait. On ne me permettrait plus de craquer. Je viendrais à Sheffield toutes les deux ou trois semaines, et on ferait de grandes promenades sur la lande, et peut-être pourrais-je même partir en voyage à l'étranger. J'aimais la Grèce, non ? James pourrait me trouver du travail à Sheffield, ou à Londres si j'y tenais vraiment, et Gracia et moi serions très heureux ensemble et nous nous marierions et aurions...

Je lâchai : « De quoi es-tu en train de parler, Félicité ?

— Est-ce que tu as seulement écouté ce que j'ai dit ?

— Regarde, la pluie s'est arrêtée.

— Dieu du ciel ! Tu es impossible ! »

Elle fumait une cigarette. J'imaginai la fumée dérivant dans ma pièce blanche, se déposant sur la peinture fraîche, la jaunissant. Elle finirait par atteindre les pages de mon manuscrit, les ternissant elles aussi, les imprégnant de l'influence de Félicité.

Le manuscrit ressemblait à un morceau de musique inachevé. Son existence s'effaçait derrière son incomplétude. Tel un accord de septième de dominante, il appelait sa résolution, son aboutissement harmonique sur la tonique.

Félicité se mit à débarrasser les assiettes, les faisant s'entrechoquer dans l'évier. J'en profitai pour ramasser mon manuscrit et gagner l'escalier.

« Tu vas faire tes paquets ?

— Je ne viens pas avec toi, dis-je. Je veux finir ce que j'ai en train. »

Elle jaillit de la cuisine, les mains ruisselantes d'eau savonneuse.

« Peter, c'est une chose bien décidée. Tu rentres avec moi.

— J'ai du travail à faire.

— Qu'est-ce que tu as écrit là ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Laisse-moi voir ça. » Sa main couverte de mousse se tendit, et je serrai étroitement mon manuscrit.

« Personne ne verra jamais ça. »

C'est alors qu'elle réagit comme je m'y étais attendu antérieurement. Elle fit claquer sa langue, eut un petit mouvement de tête en arrière : quoi que j'eusse pu faire, j'avais perdu mon temps.

Je m'assis tout seul au milieu de mon sac de couchage en bataille, étreignant mon manuscrit. J'étais au bord des larmes. En bas, Félicité avait découvert mes bouteilles de whisky vides et me criait après, m'accusant de je ne sais quoi.

Personne ne lirait jamais mon manuscrit. C'était ce qu'il y avait de plus secret au monde, une définition de moi-même. J'avais raconté une histoire, et je m'étais employé à la rendre lisible, mais le public que je visais se réduisait à moi seul.

Je redescendis enfin au rez-de-chaussée, pour découvrir que Félicité avait aligné mes bouteilles vides dans le petit vestibule d'où partaient les escaliers. Il y en avait tant que je dus les enjamber pour entrer dans ma pièce blanche. Félicité était là, à attendre.

« Pourquoi as-tu rentré ces bouteilles ? dis-je.

— On ne peut pas les laisser dans le jardin. Qu'est-ce que tu voulais faire, Peter, te soûler à mort ?

— Ça fait plusieurs mois que je suis là.

— Il faudra les faire emporter par quelqu'un. La prochaine fois qu'on viendra ici.

— Je ne pars pas avec toi, dis-je.

— Tu pourras prendre la chambre d'ami. Les enfants ne sont pas là de la journée, et je te laisserai tranquille.

— Tu ne l'as jamais fait. Pourquoi commencerais-tu maintenant ? »

Elle avait déjà pris une partie de mes affaires et les avait rangées à l'arrière de sa voiture. À présent elle fermait les fenêtres, coupait l'eau, vérifiait les prises électriques. Je l'observais sans un mot, mon manuscrit contre ma poitrine. Il était définitivement compromis. Les mots étaient condamnés à demeurer non écrits, la pensée à rester inachevée. J'entendis une mélodie imaginaire dans ma tête : la septième de dominante retentit, à tout jamais en quête de sa cadence. Elle commença à s'estomper, comme dans un enregistrement sur disque parvenu au bout de sa course, lorsque la musique est remplacée par un grésillement non prévu. Bientôt le saphir de mon esprit s'installerait dans le dernier sillon, près du centre, voué à le parcourir indéfiniment mais produisant un petit craquement sec, apparemment doué de signification, trente-trois fois par minute. Enfin, il y aurait quelqu'un pour soulever le bras du tourne-disque, et le silence s'établirait.

Soudain le navire pénétra dans la lumière du soleil, et ce fut comme si j'avais rompu avec ce qui se trouvait derrière moi.

Je plissai les yeux face au soleil éclatant, et vis que le nuage était un effet de la terre, car il s'étirait en une ligne est-ouest nettement définie. Devant, tout n'était que clarté et azur, chaleur prometteuse et mers calmes. Nous nous dirigions vers le sud, comme poussés par le vent froid qui soufflait en poupe.

Il me semblait que mes sens se dilataient, qu'une bulle de conscience se formait autour de moi à la façon de délicates cellules nerveuses allant au-devant de la sensation. Je devins conscient. Je m'ouvris.

Je fus frappé par une odeur de mazout, de sel, de poisson. Le vent froid m'atteignit, malgré la protection que m'offrait la superstructure du navire ; mes vêtements de ville me parurent légers et inappropriés. Je respirai un grand coup, retenant l'air plusieurs secondes dans mes poumons, comme s'il avait pu contenir des agents purificateurs susceptibles de récurer mon organisme, de me restaurer l'esprit, de me rajeunir et de me faire retrouver l'inspiration.

Sous mes pieds, le pont vibrait du ronron des moteurs. Je sentais tanguer le navire, mais mon corps accompagnait le mouvement sans perdre l'équilibre.

Je m'avançai vers la proue du navire, et là, je me retournai pour contempler ce qu'il y avait derrière moi.

À bord du navire lui-même, quelques passagers étaient entassés sur l'avant-pont. Beaucoup d'entre eux étaient des couples âgés, assis ou debout les uns à côté des autres, et la plupart portaient des coupe-vent ou des imperméables en plastique. Ils semblaient ne regarder ni vers l'avant ni vers l'arrière, mais à l'intérieur d'eux-mêmes. Mon regard se porta plus loin, au-delà de la superstructure et de la cheminée, au-dessus desquelles des mouettes silencieuses planaient sans effort, vers la côte que nous avions quittée. Le navire avait légèrement obliqué depuis sa sortie du port, et une grande partie de Jethra était visible. La ville semblait s'étendre le long de la côte, à l'abri de ses grues et de ses entrepôts de quai, remplissant sa large vallée d'estuaire. J'essayai d'imaginer sa vie quotidienne se poursuivant sans moi pour en voir le spectacle, comme si tout pouvait

cesser en mon absence. Déjà, Jethra était devenu une idée.

Devant moi se trouvait notre première escale : Seevl, l'île en haute mer que je n'avais jamais visitée. C'était l'île de l'Archipel du Rêve la plus proche de Jethra, et toute ma vie elle s'était bornée pour moi à faire partie du paysage, La masse sombre et dépourvue d'arbres de Seevl bouchait la vue au sud de Jethra, et pourtant, exception faite de quelques personnes qui y avaient de la famille, Seevl était interdite aux Jethriens. Politiquement, elle faisait partie de l'Archipel, et tant que la guerre continuait les territoires neutres étaient inaccessibles. Seevl était le premier, le plus proche ; il y avait dix mille îles neutres au-delà.

J'aurais voulu que le navire aille plus vite, car tant que Jethra était en vue, j'avais l'impression que mon voyage n'avait pas vraiment commencé, mais la mer était peu profonde à l'embouchure de l'estuaire, et le navire changea plusieurs fois de cap. Nous approchions de Stromb Head, les grandes falaises brisées à l'extrémité est de Seevl ; une fois que nous les aurions contournées, ce serait l'inconnu.

J'arpenai le pont, soupirant après cette traversée, glacé par le vent et déçu par mes compagnons de voyage. Avant de m'embarquer je m'étais imaginé que je voyagerais avec de nombreuses personnes de mon âge, mais il semblait qu'en dehors de l'équipage presque tout le monde était à l'âge de la retraite. Il s'agissait en définitive de gens uniquement préoccupés d'eux-mêmes qui gagnaient leurs nouveaux foyers ; un des rares moyens d'entrer légalement dans les îles était d'acheter une maison ou un appartement sur l'une des quelque douze îles en liste.

Nous dépassâmes enfin Stromb Head pour entrer dans la baie qui s'étendait devant Seevl Ville. Jethra disparut à l'horizon.

J'étais entièrement tendu vers cette première vision d'une ville de l'Archipel, dont j'attendais un aperçu de ce qu'étaient peut-être les autres îles, mais Seevl Ville fut une déception. Des maisons de pierre meulière s'étagaient en terrasses irrégulières sur les collines entourant le port, d'aspect terne et malpropre. Il était facile d'imaginer l'endroit en hiver, portes et volets clos, la pluie lessivant les toits et les rues, les gens courbant l'échine contre le vent du large, quelques lumières brillotant çà et là. Je me demandai si les habitants de Seevl avaient l'électricité, ou l'eau courante, ou des voitures automobiles. Il n'y avait pas de circulation visible dans les rues étroites qui partaient du port, mais la chaussée était pavée. Seevl Ville ressemblait tout à fait à un de ces villages perdus dans les collines au nord de Faiandland. La seule différence frappante tenait au fait que de la fumée s'élevait de la plupart des cheminées ; c'était pour moi une nouveauté, car il y avait des lois antipollution très strictes à Jethra et dans le reste de Faiandland.

Pas un seul passager ne débarqua à Seevl, et notre arrivée créa peu d'émoi dans la ville. Quelques minutes après notre amarrage en bout de quai, deux hommes en uniforme s'avancèrent à pas lents et montèrent à bord. C'était des agents du Service de l'immigration archipélien, comme cela devint clair quand tous les passagers furent priés de se rassembler sur le pont numéro Un. Le spectacle de l'ensemble des passagers me confirma dans l'idée qu'il y avait très peu de jeunes à bord. Tandis que nous faisions la queue pour faire contrôler nos visas, je pensais que les neuf jours qu'il faudrait pour atteindre Muriseay, où je devais quitter le navire, risquaient d'être bien solitaires. Il y avait une assez jeune femme dans la file d'attente derrière moi – je lui donnai autour de la trentaine – mais elle était plongée dans un livre et semblait ne se préoccuper de rien d'autre.

J'avais envisagé mon voyage dans l'Archipel du Rêve comme une rupture avec le passé, un recommencement, mais je me voyais déjà condamné à passer au moins les premiers jours dans le morne isolement auquel j'avais fini par m'habituer à Jethra.

J'avais eu de la chance. Tous les gens que je connaissais disaient cela de moi, et j'en étais venu à le croire moi-même. On avait commencé par fêter ça, mais à partir du moment où nous commençâmes tous à saisir ce qui m'était arrivé, je me retrouvai de plus en plus coupé des autres. Lorsque enfin le moment était venu de quitter Jethra et d'aller dans l'Archipel du Rêve pour y recueillir mon prix, j'étais content de partir. Je brûlais de voyager, de connaître la chaleur des tropiques, d'entendre des langues différentes, de voir d'autres coutumes. Et pourtant, maintenant que cela commençait à prendre forme, je découvrais que ce serait plus agréable en compagnie.

Je dis quelque chose à la jeune femme derrière moi, mais elle me répondit à peine, sourit poliment et se replongea dans son livre.

Arrivé en tête de file, je tendis mon passeport. Je l'avais déjà ouvert à la page où la Haute Commission de l'Archipel à Jethra avait apposé son visa, mais l'officier le referma et l'examina depuis le début. Assis à côté de lui, son collègue me dévisageait.

L'officier examina ma photographie et les détails me concernant.

« Robert Peter Sinclair », dit-il en levant pour la première fois les yeux vers moi.

Je confirmai la chose, mais me trouvai distrait par le fait que c'était le premier accent insulaire authentique que j'eusse jamais entendu. Il prononçait mon prénom usuel avec une voyelle diphtonguée : « Peyter. » Je n'avais guère entendu cet accent qu'au cinéma, dans la bouche de certains acteurs ; l'entendre au naturel dans celle de cet homme me donnait l'étrange impression qu'il affectait cet accent pour m'amuser.

« Quelle est votre destination, monsieur Sinclair ?

— Muriseay, tout d'abord.

— Et ensuite ?

— Collago », dis-je, attendant sa réaction.

Rien n'indiqua qu'il eût entendu. « Puis-je voir votre billet, monsieur Sinclair ? »

Je plongeai ma main dans une poche intérieure et produisis la liasse de volets en papier pelure délivrés par la compagnie maritime, mais il les repoussa d'un geste de la main.

« Pas ceux-là. Le billet de loterie.

— Bien sûr », dis-je, tout gêné de m'être mépris, bien que ce fût une erreur naturelle. Je rangeai les titres de transport et trouvai mon portefeuille. « Le numéro est inscrit sur le visa.

— Je veux voir le billet lui-même. »

Je l'avais glissé à l'intérieur d'une enveloppe qui se trouvait pliée dans la poche la plus profonde de mon portefeuille, et il me fallut m'escrimer quelques secondes pour le retrouver. Je le gardais à titre de souvenir, et personne ne m'avait averti qu'il serait inspecté.

Je le présentai et les deux officiers de l'immigration l'examinèrent de près, comparant méticuleusement le numéro de série avec celui qui était marqué sur mon passeport. Après ce qui me parut une inspection exagérément zélée, ils me rendirent le billet et je le remis en lieu sûr dans mon portefeuille.

« Quels sont vos projets quand vous aurez quitté Collago ?

— Je ne sais pas encore. J'ai entendu dire qu'il y avait une longue convalescence. Je pensais prendre une décision ensuite.

— Avez-vous l'intention de revenir à Jethra ?

— Je ne sais pas.

— Très bien, monsieur Sinclair. » Il tamponna un timbre dateur au bas du visa, referma le passeport et le fit glisser dans ma direction. « Vous avez bien de la chance.

— Je sais », répondis-je platement malgré mes doutes à ce sujet.

La femme derrière moi s'avança vers le bureau, et je gagnai le bar situé sur le même pont. Beaucoup de passagers que j'avais vus faire la queue devant moi étaient déjà là. Je m'offris un grand whisky et restai en compagnie des autres. J'engageai bientôt un début de conversation avec deux personnes qui se rendaient sur le lieu de leur retraite à Muriseay. Ils répondaient aux noms de Thorrin et Dellidua Sineham. Ils venaient de la ville universitaire d'Old Haydl au nord de Faiandland. Ils avaient acheté un luxueux appartement donnant sur la mer dans un village situé juste à la sortie de Muriseay Ville, et ils promirent de m'en montrer une photographie au prochain tour qu'ils feraient dans leur cabine.

C'était apparemment des gens ordinaires, sympathiques, qui se

donnaient toutes les peines du monde pour expliquer qu'un appartement de luxe dans l'Archipel ne revenait pas plus cher à l'achat qu'une petite maison en métropole.

Je bavardais avec eux depuis quelques minutes quand la femme qui avait fait la queue derrière moi pénétra dans le bar. Elle jeta un bref coup d'œil dans ma direction, puis alla se commander une consommation. Elle vint se placer près de moi, et dès que les Sineham eurent annoncé qu'ils descendaient dans leur cabine, elle s'adressa à moi.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit-elle. Je n'ai pu éviter d'entendre tout à l'heure. Vous avez vraiment gagné à la Loterie ? »

Je me sentis aussitôt sur la défensive. « Oui.

— Je n'ai jamais vu de gagnant en chair et en os.

— Moi non plus, dis-je.

— Je ne pensais pas que c'était sérieux. Ça fait des années que j'achète des billets, mais les numéros gagnants sont toujours si différents des miens que je croyais à une escroquerie.

— Je n'ai jamais acheté qu'un billet. Et j'ai gagné. J'ai encore du mal à y croire.

— Pourrais-je voir ce billet ? »

Dans les semaines qui avaient suivi la nouvelle selon laquelle j'avais gagné le gros lot, un nombre incalculable de gens avaient demandé à voir mon billet, comme si le fait de le regarder ou de le toucher avait pu les imprégner un peu de ma chance. Il était à présent passablement fatigué et légèrement effrangé, mais je le ressortis de mon portefeuille et le montrai à mon interlocutrice.

« Et vous l'avez acheté normalement ?

— À un de ces petits stands dans le parc. »

Une belle journée de fin d'été : j'attendais un ami dans Seigniory Park, et j'étais en train d'aller et venir quand je remarquai un des stands de la Loterie Collago. Ces petites guérites de fortune étaient un spectacle familier à Jethra et dans les autres grandes villes, et probablement aussi dans d'autres parties du monde. Les concessions étaient normalement octroyées aux handicapés ou aux blessés de guerre. Des centaines de milliers de billets étaient vendus chaque mois, mais chose étrange, il était rare de voir quelqu'un s'approcher des stands pour en acheter un. De même que les gens n'auraient jamais parlé ouvertement d'un tel achat, bien que presque toutes mes connaissances eussent acheté quelques billets à un moment ou à un autre, et que le jour où les gagnants étaient annoncés on vît régulièrement des gens arrêtés dans les rues en train de parcourir la liste que donnaient les journaux.

Comme la plupart des gens j'étais fasciné par le gros lot, même si les chances de gagner étaient si minces que je n'avais jamais

sérieusement songé à participer au tirage. Mais ce jour-là, flânant dans le parc, j'avais remarqué un des vendeurs. C'était un soldat, probablement de dix ans mon cadet, assis dans une attitude raide et fière à l'intérieur de sa guérite de bois, en uniforme d'apparat. Il était horriblement mutilé : il lui manquait un œil et un bras, et son cou était pris dans une minerve. Pris de pitié – la pitié coupable, impuissante du civil qui avait réussi à échapper au service militaire – je m'approchai et lui achetai un de ses billets. L'opération se déroula rapidement et, en ce qui me concernait, furtivement, comme si j'avais acheté de la pornographie ou des drogues illégales.

Deux semaines plus tard, j'appris que j'avais gagné le gros lot. J'allais recevoir le traitement athanasique et vivre éternellement. Surprise et saisissement, incrédulité, extrême jubilation... telles furent quelques-unes de mes réactions, et même à présent, quelques semaines après la nouvelle, je ne m'étais pas encore complètement fait à cette perspective.

Il était de tradition que les gagnants de la Loterie, même ceux qui gagnaient les prix subsidiaires en espèces, retournent à l'endroit où ils avaient acheté le billet gagnant pour gratifier le vendeur d'un cadeau ou d'une petite rétribution. Je m'exécutai tout de suite, avant même de faire valoir mes droits, mais le petit stand du parc n'était plus là et les autres vendeurs ne savaient rien de leur collègue. Plus tard, je parvins à obtenir des informations par la Loterie, et j'appris qu'il était mort quelques jours après mon emplette ; l'œil et le bras manquants, le cou brisé, n'étaient que les blessures les plus visibles.

La Loterie affirmait que vingt gros lots étaient décernés chaque mois, mais on entendait très peu parler des gagnants. J'en découvris une des raisons quand je fis valoir mes droits à ce titre. La Loterie me conseilla la plus grande discrétion en ce qui concernait la nature du prix, et me recommanda de ne pas parler aux médias. Bien que Loterie Collago apprécîât la publicité, l'expérience avait montré que rien n'était plus dangereux pour les gagnants. On me raconta plusieurs cas de gagnants projetés sous les feux de la publicité qui s'étaient fait attaquer dans la rue ; trois d'entre eux avaient été tués.

Une autre raison tenait au fait que la Loterie était internationale, et qu'il n'y avait de la sorte qu'une petite proportion de gagnants qui venait de Faiandland. Il se vendait des billets dans chaque pays du continent nord, et dans tout l'Archipel du Rêve.

Le personnel de la Loterie m'inonda de documents et de fiches de renseignements, me pressant de leur confier le soin de régler mes affaires. Je considérai durant quelques jours la montagne de démarches que cela représentait pour un homme seul, puis je me rendis à leur suggestion. Depuis, je m'en remettais à eux pour tout. Ils m'aidèrent à liquider mes affaires à Jethra, mon travail, mon

appartement, les quelques placements que j'avais faits, se chargèrent d'obtenir mon visa et de retenir mon passage sur le bateau. Ils continueraient à gérer mes affaires jusqu'à mon retour. J'étais devenu un rouage impuissant de leur organisation, irrésistiblement emporté vers la clinique athanasique sur l'île de Collago.

La jeune femme me rendit mon billet, et je le repliai une nouvelle fois à l'intérieur de son enveloppe, à l'intérieur de mon portefeuille.

« Quand commencerez-vous le traitement ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Probablement dès mon arrivée sur Collago. Mais je n'ai encore pris aucune décision.

— Mais enfin... ça ne pose pas de problème ?

— Non, il se trouve seulement que je ne suis pas encore sûr. »

Je commençais à me sentir embarrassé, à parler de cela dans un bar bondé avec quelqu'un que je connaissais à peine. Durant les dernières semaines j'étais devenu las des spéculations d'autrui sur ce fameux gros lot, et parce que je n'avais pas les certitudes des autres à ce propos, j'étais devenu tout aussi las d'être sur la défensive.

Je m'étais imaginé que le long et lent voyage entre les îles serait le temps de la méditation, et j'espérais cette solitude propice à la réflexion. Les îles me donneraient l'espace. Mais le bateau était encore amarré à Seevl Ville, et Jethra n'était qu'à une heure de là.

Peut-être la jeune femme sentit-elle ma réticence, car elle se présenta à ce moment-là. Elle s'appelait Mathilde Englen, et elle possédait un doctorat en biochimie. Elle avait obtenu un contrat de deux ans auprès du centre de recherche agricole de l'île de Semell, et elle parla quelque temps des problèmes qui se posaient dans les îles. À cause de la guerre, certaines régions de l'Archipel connaissaient des difficultés de ravitaillement. À présent, cependant, plusieurs îles auparavant inhabitées étaient en cours de défrichement, et des fermes s'y implantaient. On y manquait de toutes sortes de choses : semences, matériel, main-d'œuvre. Elle-même était spécialisée dans les céréales hybrides, et on était en train d'en développer plusieurs sortes qu'on pût utiliser dans les îles. Elle doutait que deux années fussent suffisantes pour ses recherches, mais selon les termes de son contrat celui-ci pouvait être renouvelé pour une seconde période de deux ans.

Le bar se remplissait de plus en plus à mesure que les passagers étaient libérés par les agents du Service de l'immigration, et comme nous avions tous les deux fini nos verres je lui proposai d'aller déjeuner. Nous fûmes les premiers à pénétrer dans la salle à manger, mais le service était lent et la nourriture médiocre. Le plat principal se composait de feuilles de paqua farcies de viande hachée épicée ; brûlante au palais sur le plan du goût, la chose n'était qu'à peine tiède sur le plan de la température. J'avais déjà mangé dans des restaurants archipéliens à Jethra, aussi cette nourriture ne m'était-elle pas

étrangère ; mais en ville les restaurants étaient obligés d'offrir un service compétitif. À bord du navire il n'y avait pas de compétition. D'abord déçus, nous trouvâmes absurde de gâcher cette journée en nous répandant en récriminations, et préférâmes employer notre temps à nous parler.

Quand nous eûmes fini, le navire appareillait. Je me rendis sur le pont arrière et restai près du bastingage à regarder la sombre Seevl et, dans le lointain, le littoral continental s'éloigner derrière nous.

Cette nuit-là, je rêvai de Mathilde de façon très précise, et quand je la revis le matin suivant la perception que j'avais d'elle avait subtilement changé.

À mesure que le navire voguait toujours plus au sud et que le temps se mettait au beau fixe, il m'était de moins en moins loisible de peser le pour et le contre de ce que j'avais gagné à la loterie. J'étais distrait par le paysage, le défilé des îles, et Mathilde occupait constamment mon esprit.

Je ne m'étais pas vraiment attendu à rencontrer quelqu'un à bord, mais à partir du second jour je ne pensais pratiquement à rien d'autre. Mathilde, je crois, se plaisait en ma compagnie et se trouvait flattée de l'intérêt que je lui portais, mais cela s'arrêtait là. Je me rendis compte que je la poursuivais de mes assiduités dans un but si précis que c'en était gênant même pour moi. Je fus bientôt à court d'excuses pour justifier ma présence auprès d'elle, car c'était le genre de femme à qui il fallait fournir des excuses. Chaque fois que je l'abordais, je devais songer à un nouvel expédient : un verre au bar ? Une promenade sur le pont ? Un petit tour à terre ? Après ces menues excursions elle se défilait toujours avec une excuse de son cru : un petit somme, ses cheveux à laver, une lettre à écrire. Je savais qu'elle ne s'intéressait pas à moi de la même façon que je m'intéressais à elle, mais cela n'avait aucun effet dissuasif.

Par certains côtés il était inévitable qu'on nous vît souvent ensemble. Nous étions d'âge voisin – elle avait trente et un ans, deux ans de plus que moi – et nous fréquentions plus ou moins les mêmes milieux à Jethra. Comme moi, elle se sentait en nette infériorité par rapport au nombre de retraités qui se trouvaient à bord avec nous, mais contrairement à moi elle se faisait des amis parmi eux. Je découvrais en elle une personne intelligente et perspicace et, après quelques verres, douée d'un sens de l'humour aussi grivois qu'inattendu. Elle était mince et avait des cheveux blonds, lisait beaucoup, avait pris une part active à la vie politique de Jethra (nous découvrîmes un ami d'ami en commun), et les une ou deux fois où nous eûmes la possibilité de descendre un petit moment à terre, elle se révéla parfaitement au courant des us et coutumes des îles.

Le rêve qui avait fait démarrer tout cela était un de ces rares rêves transparents qui restent compréhensibles au réveil. C'était quelque chose d'extrêmement simple. Sur un mode légèrement érotique j'étais sur une île avec une jeune femme, dans laquelle Mathilde était

facilement reconnaissable, et nous étions amoureux.

Quand je vis Mathilde le matin suivant, je me sentis soulevé par un élan d'une telle chaleur que je me comportai comme si nous étions de vieilles connaissances et non des gens qui n'avaient fait que se rencontrer brièvement la veille. Probablement sous le coup de la surprise, Mathilde réagit avec une chaleur presque égale, et avant même que nous en eussions pris conscience, un certain type de rapports s'était établi entre nous. À partir de ce moment-là, je la poursuivis de mes assiduités, et elle, avec tact, fermeté et un amusement indulgent, se dérobait.

Ma seconde grande occupation à bord était ma découverte des îles. Appuyé au bastingage, je ne me lassais pas de contempler le paysage, et nos fréquentes escales constituaient toujours de riches expériences visuelles.

La compagnie de navigation avait fixé une immense carte stylisée sur le mur du salon principal ; la mer Centrale y était représentée dans toute son étendue, ainsi que les principales îles et routes maritimes. À regarder cette carte, on était tout d'abord frappé par la complexité de l'Archipel et le nombre d'îles qui y fourmillaient, et stupéfait que les navires pussent y naviguer sans encombre. La mer était sillonnée de bateaux : en une journée normale sur le pont je voyais passer vingt ou trente navires marchands, au moins un ou deux paquebots dans le genre de celui qui nous transportait, et d'innombrables petits ferries qui faisaient la navette d'une île à l'autre. Autour de quelques-unes des îles les plus importantes circulaient des bateaux de plaisance privés, et il n'était pas rare d'apercevoir des flottilles de pêche.

On disait souvent que les îles de l'Archipel étaient impossibles à dénombrer, bien qu'on en eût recensé plus de dix mille. La mer Centrale avait été entièrement explorée, on en avait dressé la carte, mais à côté des îles habitées et des plus grandes parmi celles qui ne l'étaient pas, il y avait une multitude d'îlots, récifs et affleurements rocheux, dont beaucoup apparaissaient et disparaissaient au gré des marées.

J'appris par cette carte que les îles qui s'étendaient immédiatement au sud de Jethra formaient ce que l'on appelait le Groupe Torqui ; l'île principale, Derril, était celle où nous avions fait escale le troisième jour. Plus au sud on trouvait les Petites Serques. Les îles étaient groupées de la sorte pour des raisons administratives et géographiques, mais chaque île, du moins en théorie, était politiquement et économiquement indépendante.

En gros, la mer Centrale encerclait le monde au niveau de l'équateur, mais elle était beaucoup plus vaste que l'une ou l'autre des deux masses continentales qui la limitaient au nord et au sud. Il y avait un endroit où la mer n'était séparée du pôle Sud que de quelques

dégrés, et dans l'hémisphère nord le territoire de Koillin, un des pays avec lesquels nous étions actuellement en guerre, se prolongeait en un endroit au-delà de l'équateur ; en général, cependant, le climat des continents était tempéré tandis que celui des îles était franchement tropical.

Une des particularités anecdotiques de l'Archipel du Rêve que l'on enseignait à l'école, et que j'entendis plusieurs fois répéter par les autres passagers, était que les îles atteignaient un tel nombre et étaient si rapprochées les unes des autres que de chaque île on pouvait en apercevoir au moins sept autres. Je n'en doutais pas un instant, sinon pour penser qu'on était probablement au-dessous de la vérité ; même du point de vue relativement peu élevé qu'offrait le pont du navire, il m'arrivait fréquemment d'apercevoir plus d'une douzaine d'îles à la fois.

Il était extraordinaire de songer que j'avais passé ma vie à Jethra dans une ignorance totale de cette étrange région. Deux jours de traversée, et j'avais l'impression d'être passé dans un autre monde, encore que je fusse à une moindre distance de chez moi que ne l'étaient, par exemple, les chaînes montagneuses du nord de Faiandland.

Et si je continuais mon voyage dans l'Archipel, vers le sud, l'ouest ou l'est, je pourrais naviguer des mois sans cesser de voir se dérouler sous mes yeux la même diversité, impossible à décrire, impossible même à absorber dans sa totalité. Du grand au petit, du rocailleux au fertile, du montagneux au plat, on pouvait assister à ces simples variations en un après-midi sans avoir besoin de passer d'un bord à l'autre du navire. La variété du paysage finissait par émousser les sens, et l'imagination prenait le relais. Je me mis à voir les îles comme les éléments d'un décor sur toile mobile, une toile qui aurait doucement défilé le long du navire, constamment inventive, méticuleusement exécutée.

Mais venaient alors les escales, qui brisaient le rêve.

Nos brèves haltes dans les îles étaient les véritables régulateurs de la vie à bord. Les ports bouleversaient tout. J'eus vite fait de l'apprendre et renonçai à essayer de manger ou de dormir à heures fixes. Le mieux, pour dormir, était d'attendre qu'on fût en mer, car le rythme régulier du navire s'y prêtait ; quant à la nourriture du restaurant, elle aussi était meilleure, car l'équipage mangeait à bord.

Le navire était toujours attendu, qu'il accostât à midi ou à minuit, et son arrivée constituait de toute évidence un événement d'importance. Le quai grouillait généralement de monde. En retrait de la foule, des rangées de camions et de carrioles attendaient d'enlever les marchandises et le courrier que nous transportions. Puis venait le chaotique échange de passagers de pont, et tandis que ça montait ou

descendait il y avait toujours des querelles, des paroles d'accueil ou d'adieu, des messages de dernière heure criés du rivage qui troublaient notre existence par ailleurs tranquille. Les ports nous rappelaient que nous étions sur un navire : quelque chose qui faisait escale, quelque chose que l'on utilisait comme moyen de transport, quelque chose de l'extérieur.

Je quittais le navire chaque fois que je le pouvais, et faisais de brèves expéditions dans les petites villes. Mes impressions demeuraient superficielles : je me sentais comme un touriste, incapable d'apercevoir au-delà des monuments aux morts et des palmiers les gens qu'il y avait derrière. Et pourtant l'Archipel n'était pas aménagé pour les touristes, et les villes ne possédaient ni guides, ni bureaux de change, ni musées locaux. Sur plusieurs îles j'essayai d'acheter des cartes postales pour envoyer chez moi, mais quand je finis par en trouver je découvris que le courrier pour le nord ne pouvait être expédié que sur présentation d'un permis spécial. À force de tâtonnements, je parvins à me débrouiller dans un certain nombre de domaines : l'emploi de la vieille monnaie non décimale, le repérage des différentes sortes de pain et de viande, la comparaison par voie empirique des prix locaux avec ceux de chez nous.

Mathilde m'accompagnait parfois dans ces expéditions, et sa présence suffisait à me fermer à l'environnement. Durant tout le temps où j'étais avec elle, je savais que je commettais une faute, mais elle n'en continuait pas moins à m'attirer. Je crois que nous éprouvâmes le même soulagement, encore qu'il entrât dans le mien une certaine perversité, quand, le quatrième jour, nous arrivâmes à Semell Ville et qu'elle débarqua. Nous prîmes toutes les dispositions utiles en vue de nous revoir, bien que sa voix fût trop empressée pour être sincère. Quand elle fut à terre, je me mis au bastingage et la regardai remonter le wharf, ses cheveux pâles brillant dans la lumière du soleil. Une voiture l'attendait. Je vis un homme charger ses bagages à l'arrière et, avant de prendre place, elle se tourna vers le navire. Elle me fit un petit signe de la main, puis disparut.

Semell était une île aride, avec des oliviers qui poussaient sur les flancs de collines rocailleuses. Des vieillards étaient assis à l'ombre ; j'entendis braire un âne quelque part derrière la ville.

Après Semell, je commençai à me lasser du navire et de sa marche lente et tortueuse à travers les îles. J'avais de la peine à supporter les bruits routiniers du bâtiment : le ferraillement des chaînes, la rumeur continue du moteur et des pompes ; le caquetage des passagers de pont. J'avais renoncé à manger à bord, et achetais désormais du pain frais, de la viande cuite et des fruits chaque fois que nous faisions escale. Je buvais exagérément. Je trouvais les rares conversations qu'il m'arrivait d'avoir avec les autres passagers répétitives et sans surprise.

J'avais embarqué dans un état d'extrême réceptivité, ouvert à la nouvelle expérience du voyage, à la découverte de l'Archipel. Mais je me mettais désormais à regretter mes amis et ma famille. Je me souvenais de la dernière conversation que j'avais eue avec mon père la veille de mon départ de Jethra : il était opposé au gros lot et craignait qu'il m'amènât à décider de rester dans les îles.

C'était beaucoup de choses que j'abandonnais pour un billet de loterie, et je continuais de m'interroger sur ce que j'étais en train de faire.

Une part de la réponse était contenue dans le manuscrit que j'avais rédigé deux étés auparavant. Je l'avais emporté avec moi, serré dans mon fourre-tout, mais je l'avais rangé sans le relire ; je ne l'avais d'ailleurs jamais relu depuis que j'avais quitté le cottage. La mise par écrit de ma vie, de mon effort pour me dire la vérité, avait été une fin en soi.

Depuis ce long été dans les collines de Murinan, au-dessus de Jethra, j'étais entré dans une période d'accalmie. Il n'y avait pas eu de bouleversements dans ma vie, peu de passions. J'avais eu des maîtresses, mais nos rapports étaient restés superficiels, et je m'étais fait un certain nombre de nouvelles relations mais pas d'amis. Le pays s'était remis de la récession qui m'avait fait perdre mon emploi, et j'avais retrouvé du travail.

Mais la rédaction de mon manuscrit n'avait pas été du temps perdu. La vérité que renfermaient les mots était toujours là. C'était devenu une sorte de prophétie dans la stricte mesure où c'était un enseignement. En écrivant à mon propos je m'étais défini, et depuis je m'étais souvent surpris à faire ou à penser quelque chose que j'avais déjà mis sur le papier.

Aussi avais-je l'impression qu'il devait y avoir dans ces pages de quoi me forger une ligne de conduite à propos du gros lot. C'était ce dont j'avais besoin, car il n'y avait pas de raison logique de le refuser. Mes doutes étaient d'ordre interne.

Mais à mesure que le navire pénétrait dans des latitudes de plus en plus chaudes, ma paresse physique et mentale augmentait. Je laissai mon manuscrit dans ma cabine et remis à plus tard de réfléchir à la question.

Le huitième jour nous nous retrouvâmes en haute mer, le prochain groupe d'îles n'apparaissant que comme une légère ombre à l'horizon sud. Cette libre étendue d'eau formait une frontière géographique ; au-delà s'étendaient les Petites Serques, au cœur desquelles se trouvait Muriseay.

Nous fîmes une seule halte dans les Serques avant Muriseay, et au début de l'après-midi du jour suivant l'île était en vue.

Après le fouillis d'îlots que nous laissions derrière nous, se trouver

devant Muriseay équivalait à toucher de nouveau un continent. L'île semblait s'étendre à l'infini au-delà de la côte. Des collines bleu-vert partaient du rivage, parsemées de villas peintes en blanc et parcourues de larges routes sinueuses qui enjambaient les vallées sur de grands viaducs. Au-delà des collines, presque à l'horizon selon toute apparence, on apercevait des montagnes brun-pourpre, couronnées de brume.

Au bord de la mer, suivant le dessin de la côte, s'étirait toute une file d'appartements et d'hôtels, modernes, hauts, pourvus de balcons. En dessous, les plages étaient grouillantes de monde et colorées par les taches vives d'énormes parasols et de cafétérias. J'empruntai une paire de jumelles et les pointai sur les plages tandis que nous passions. Muriseay, vu sous cet angle, correspondait tout à fait à l'image stéréotypée de l'Archipel telle qu'on la trouvait représentée dans les films, ou décrite dans les romans à deux sous. Faiandland était une espèce de forteresse nordique, avec son rivage encombré d'usines et de docks, sa mer froide et souvent mauvaise, sa côte tour à tour rocheuse et inaccessible ou plate et en butte à l'exploitation industrielle. Dans la culture de Faiandland l'Archipel du Rêve était synonyme de toute une classe oisive d'émigrés avides de soleil, ou des indigènes qui habitaient les îles. Les descriptions de petites îles dans le genre de celles que nous avions doublées étaient rares ; il y avait plus d'éléments propres à nourrir une action dans un endroit fortement peuplé comme Muriseay. Les romans sentimentaux et les films d'aventures avaient souvent pour cadre un de ces paradis à base d'exotisme archipélien, livré complet avec casinos, hors-bord et cachettes dans la jungle. Les natifs étaient des scélérats, des âmes vénales ou des simples d'esprit ; les visiteurs de riches sybarites ou des fous engagés dans de sombres machinations. Bien sûr, je ne me laissais pas abuser par cette fiction, mais elle n'en avait pas moins un effet puissant et durable sur la mémoire.

Aussi, me trouvant enfin devant une île pourvue d'une véritable assiette économique, j'étais enclin à en avoir comme une double vision. Une partie de moi-même restait réceptive et vigilante, tâchant de voir et de comprendre chaque chose en termes objectifs. Mais une autre partie, plus profonde et plus irrationnelle, ne pouvait s'empêcher de prêter à cette côte bétonnée de Muriseay le charme convenu de la tradition populaire.

Les plages étaient par conséquent peuplées de riches sybarites, en train de se bronzer au soleil doré de la légendaire ardeur de Muriseay. Chacun d'eux était un nabab fuyant le fisc, un coureur de bonnes aventures ou un raté vivant des fonds que lui envoyait sa famille ; les yachts amarrés à une courte distance du rivage étaient le théâtre de jeux d'argent et de meurtres nocturnes, un endroit réservé aux play-boys et aux prostituées de grand luxe, corrompu et fascinant. Derrière

les grands ensembles modernes, je me représentais les sordides masures des paysans du cru, parasites qui vivaient aux dépens des visiteurs, les méprisant, mais néanmoins serviles. Exactement comme dans les films, exactement comme dans les livres de poche bon marché qui remplissaient les éventaires de Jethra.

Thorrin et Dellidua Sineham se tenaient près du bastingage un peu plus loin sur le pont. Eux aussi fixaient un regard intéressé sur le rivage, se montrant du doigt les immeubles du littoral, échangeant des commentaires. Là, version outrageusement romanesque de Muriseay s'évanouit, et j'allai leur prêter mes jumelles. Ces villas et ces appartements devaient surtout être occupés par des gens ordinaires et bien comme il faut dans le genre des Sineham. Je restai un certain temps avec eux, à les écouter parler fiévreusement de la nouvelle résidence et de la nouvelle vie qui les attendaient. Le frère de Thorrin et sa femme étaient déjà là ; ils habitaient le même village et avaient préparé l'appartement pour eux.

Plus tard, je revins à ma place, seul, et regardai le terrain changer à mesure que nous continuions vers le sud. Là les collines descendaient jusqu'à la mer, s'y abîmant à pic, et les blocs d'appartements étaient cachés à la vue ; bientôt nous dépassions des rivages aussi sauvages que ceux que j'avais pu voir dans les îles. Le navire longeait la côte de près, et je pouvais voir dans les jumelles de brusques envolées d'oiseaux au cœur des arbres qui poussaient au bord des falaises.

Nous atteignîmes ce que je pris tout d'abord pour l'embouchure d'un fleuve, et le bateau vira de bord pour s'y engager. Là, l'eau était calme et profonde, d'un étonnant vert bouteille que traversaient par endroits les rayons du soleil. De chaque côté se dressait une jungle épaisse de monstrueuses aroïdées, immobiles dans le silence chargé d'humidité.

Au bout de quelques minutes de navigation dans ce chenal à l'abri du vent, il devint clair que nous avions obliqué vers l'intérieur du pays entre la terre ferme et une île voisine, car il s'évasa en une vaste et calme lagune de l'autre côté de laquelle s'étalait Muriseay Ville.

Maintenant que j'arrivais au terme de mon long voyage, j'éprouvais une étrange impression d'insécurité. Le navire était devenu un symbole de quiétude, la chose qui m'avait nourri et transporté, et où je retournais après m'être aventuré à terre. Je m'y étais habitué et m'y débrouillais aussi bien que dans l'appartement que j'avais laissé à Jethra. Le quitter revenait à faire un nouveau pas dans l'étrange. Nous nous faisons un décor familier de notre environnement ; du pont du navire le paysage ne faisait que passer, mais à présent il me fallait débarquer, mettre pied à terre pour de bon.

C'était un retour au moi gouverné du dedans que j'avais

temporairement perdu en embarquant. Inexplicablement, je me sentais intimidé par Muriseay, cela échappait à toute logique. Ce n'était qu'un lieu de transit, un endroit où je devais changer de bateau. D'autre part, j'étais attendu. Loterie Collago possédait une succursale à Muriseay, et la prochaine partie du voyage devait être arrangée par leurs soins.

Je restai sur la proue du navire jusqu'à ce qu'il eût touché quai, puis retournai auprès des Sineham. Je leur souhaitai bonne chance, leur dis au revoir, puis descendis récupérer mon fourre-tout dans ma cabine.

Quelques minutes plus tard, je remontai le quai, en quête d'un taxi pour me mener en ville.

Les bureaux de Loterie Collago se trouvaient dans une petite rue ombragée à environ cinq minutes du port. Je réglai le chauffeur du taxi et il démarra en trombe, la vieille conduite intérieure couverte de poussière tressautant brutalement sur le revêtement de cailloutis. Au bout de la rue, la voiture vira dans le dur éclat du soleil, se mêlant au chaos grondant de la circulation.

Les bureaux ressemblaient à un vaste magasin d'exposition, avec leur double vitrine donnant sur la rue. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, mais tout au fond, loin des portes et derrière une petite forêt de plantes en pots, se trouvaient une table-bureau et quelques meubles à tiroirs. Une jeune femme était assise là, en train de parcourir un magazine.

J'essayai les portes, mais elles étaient fermées. La jeune femme m'entendit, leva les yeux et enregistra ma présence. Je la vis prendre des clés quelque part.

Il n'y avait guère que quelques minutes qui me séparaient du train-train paresseux et berceur du navire, mais déjà Muriseay Ville m'avait communiqué un vif sentiment de choc culturel. Rien de ce que j'avais pu voir dans les petites îles de l'Archipel ne m'avait préparé à cette cité animée, torride, bruyante, dont je ne connaissais par ailleurs aucun équivalent dans mon pays.

Muriseay, à en faire brutalement l'expérience, se présentait comme un chaos d'automobiles, d'immeubles et de gens. Tout le monde se déplaçait avec une détermination étonnante encore que mystérieuse. Les voitures allaient à une vitesse à laquelle aucun conducteur ne se serait risqué à Jethra, ponctuant leur course de brusques coups de freins, virant sec, donnant sans arrêt du klaxon. Les panneaux de signalisation, en deux langues, ne semblaient obéir à aucun système général, et encore moins à une quelconque cohérence dans l'usage qui en était fait. Les boutiques s'ouvraient toutes grandes sur la rue, contrairement aux magasins huppés des grands boulevards de Jethra, et leurs marchandises encombraient les trottoirs en un pêle-mêle haut en couleurs. Le sol était partout jonché de cartons et de bouteilles vides. Nombre de gens paressaient au soleil, allongés dans l'herbe des squares, appuyés contre les murs des bâtiments ou assis sous les dais éclatants des bars et restaurants en plein air. Une rue

avait été complètement bloquée par ce qui se trouva être un match de football improvisé, incident qui déclencha une bordée d'injures chez mon chauffeur et l'amena à exécuter une marche arrière aussi brusque que dangereuse pour regagner la grand-rue. Pour compliquer encore la situation il y avait les bus, qui fondaient en plein milieu de la chaussée, fenêtres et portières débordantes de passagers, ne faisant confiance qu'au culot pour se faire céder la priorité. La disposition de la cité ne semblait obéir à aucun plan général, avec ses allures de labyrinthe, ses rues étroites qui s'enchevêtraient entre les murs de brique de bâtisses croulantes ; j'étais habitué aux imposantes avenues de Jethra, des avenues, disait la tradition, que l'on avait voulu assez larges pour que toute une compagnie de troupes seigneuriales pût y marcher de front.

Tout cela avait été entrevu et recueilli durant les quelques minutes que j'avais passées dans le taxi, emporté à toute allure dans un genre de véhicule que je n'avais vu qu'au cinéma. C'était une grosse conduite intérieure vétuste, toute cabossée, maculée de poussière et de boue séchée, au pare-brise crépi de cadavres d'insectes. Les sièges étaient recouverts de fourrure synthétique et bien trop moelleux pour être vraiment confortables ; on s'enfonçait dedans avec le léger écoëurement que finit par inspirer un luxe exagéré. Le tableau de bord était habillé de chromes ternis et d'un placage de bois dont le vernis s'écaillait ; l'intérieur du pare-brise était envahi de photos de femmes et d'enfants. Un chien dormait sur le siège arrière, et de la musique pop braillarde et déformée s'échappait à plein volume de la radio. Le chauffeur conduisait d'une main, accompagnant la musique de l'autre sur le toit de la voiture. Chaque virage, négocié en catastrophe, faisait cogner la suspension et déclenchait un mouvement de roulis à l'intérieur du véhicule.

La ville tout entière était la source d'un nouveau type de sensation : l'impression d'une parfaite indifférence à beaucoup de choses que je considérais comme allant de soi – repos, sécurité, lois, respect d'autrui. Muriseay Ville avait l'air d'une cité en perpétuel conflit avec elle-même. Bruit, chaleur, poussière, lumière blanche ; une cité grouillante, vociférante et percutante, désordonnée et débraillée, et pourtant bourrée de vie.

Mais je ne me sentais pas en danger, pas plus que je n'étais excité, sinon d'une manière qu'il conviendrait de qualifier de cérébrale. La course folle du chauffeur de taxi à travers l'intense circulation constituait une performance à couper le souffle, mais elle faisait partie de tout un contexte de désordre et de confusion. Une voiture conduite de la sorte à Jethra aurait eu un accident en quelques minutes, sauf intervention de la police, mais à Muriseay Ville tout baignait dans le même chaos. À croire que j'étais passé dans un autre univers, un

univers où le degré d'activité eût été sensiblement augmenté : comme si la réalité avait été réglée de façon que le bruit fût plus fort, les couleurs plus vives, la foule plus dense, la chaleur plus intense, le temps plus véloce. J'éprouvais un curieux sentiment d'amoindrissement de ma responsabilité, comme si j'avais flotté dans un rêve. Rien ne pouvait me faire de mal ou me menacer à Muriseay, parce que j'étais protégé par le dangereux chaos de la normalité. La voiture n'allait pas s'écraser, ces vieilles bâtisses branlantes ne s'écrouleraient jamais, les gens dégageraient toujours la chaussée à temps, parce que l'on était dans un monde de réactions plus vives, un monde où les catastrophes habituelles ne se produisaient tout simplement jamais.

C'était une impression euphorique, étourdissante, qui me disait que pour survivre ici il me fallait m'adapter aux règles *ad hoc* de l'endroit. Ici je pouvais faire des choses que je n'aurais jamais osées dans mon pays. Les responsabilités contraignantes étaient derrière moi.

Tel était donc mon état d'esprit tandis que je me tenais devant le bureau de Loterie Collago, attendant qu'on m'en ouvrît les portes : j'étais encore sous le coup des premiers émois de cette nouvelle découverte. À bord du navire, si ouvert à la nouveauté que je me fusse estimé, je m'étais en fait enfermé dans une bulle protectrice faite de ma propre vie. J'avais emporté avec moi des attitudes et des espérances. Après seulement quelques minutes dans Muriseay, la bulle avait éclaté, et je continuais d'être assailli par un déferlement de sensations.

La serrure ferrailla et l'un des battants de la porte s'ouvrit.

La jeune femme me dévisagea sans rien dire.

« Je suis Peter Sinclair, dis-je. On m'a dit de venir ici dès mon arrivée à terre.

— Entrez. » Elle tint la porte ouverte, et je pénétrai dans l'agression de l'air conditionné. Le froid sec, à la limite du glacial, qui régnait dans la pièce me fit tousser. Je suivis la fille jusqu'à son bureau.

« J'ai ici le nom de Robert Sinclair. C'est vous ?

— Oui. Je ne me sers pas de mon premier prénom. »

Mes yeux aussi avaient eu besoin de se faire à la relative obscurité de la pièce, car, lorsqu'elle arriva à son bureau et me fit face, je remarquai les traits de la fille pour la première fois. Elle ressemblait d'une manière frappante à Mathilde Englen.

« Vous ne voulez pas vous asseoir ? » Elle m'indiqua le fauteuil réservé aux visiteurs.

Je cédai à son invitation en faisant tout un numéro pour me débarrasser de mon fourre-tout. Il me fallut quelques instants pour

reprendre mon aplomb. La ressemblance avec Mathilde était extraordinaire ! Non dans le détail, mais dans le teint, les cheveux, la silhouette. Les deux femmes eussent-elles été ensemble, la chose n'aurait sans doute pas paru aussi évidente, mais je ne gardais depuis quelques jours qu'une simple image mentale de Mathilde, et ma rencontre soudaine avec cette fille constituait une surprise caractérisée. L'image générale que j'avais en mémoire était pleinement comblée.

Elle était en train de me dire : « Je m'appelle Seri Fulten, et j'ai pour tâche de représenter la Loterie auprès de vous. Si je peux vous aider en quoi que ce soit durant votre séjour ici, ou... »

C'était la compagnie qui parlait à travers elle, et je la laissai débiter son discours sans y faire plus attention. Elle-même était coulée dans le moule de la compagnie : elle portait le même tailleur rouge vif que j'avais vu au personnel du siège de la Loterie à Jethra, le genre d'uniforme que l'on voit à la réception des hôtels, dans les entreprises de location de voitures, les bureaux maritimes. Cette tenue était gentiment avenante, mais neutre et internationale. La seule concession de Seri Fulten à l'individualisme était un petit macaron épinglé à son revers : un portrait d'un chanteur pop très connu.

Je la trouvais séduisante, certes, mais c'était sans doute ce qu'espérait la compagnie. En arrière-plan, la coïncidence avec Mathilde créait des résonances troublantes.

Quand elle en eut fini avec son boniment, je lui dis : « Étiez-vous là uniquement pour m'attendre ? »

— Il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Vous avez deux jours de retard.

— Je l'ignorais.

— Ça ne fait rien. Nous avons pris contact avec la compagnie de navigation. Je ne suis pas restée ici deux jours à vous attendre. »

Je ne lui donnais pas loin de la trentaine et la voyais mariée ou vivant avec quelqu'un. Pas d'alliance, mais cela ne signifiait plus rien.

Elle ouvrit un des tiroirs du bureau et en retira une chemise à la présentation impeccable.

« Vous pouvez garder ça, dit-elle. Vous y trouverez tous les renseignements que vous pouvez désirer sur le traitement.

— Eh bien... je ne suis pas encore vraiment décidé...

— Alors lisez cela. »

Je pris le dossier et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait plusieurs pages de photographies sur papier glacé, probablement des vues de la clinique athanasique, suivies d'une série de questions et réponses. Cet examen m'était une occasion de ne plus regarder dans la direction de mon interlocutrice. Que s'était-il passé ? Était-ce Mathilde que je voyais en elle ? Après avoir échoué auprès d'une femme, j'en

trouve une autre qui lui ressemble et sur laquelle je reporte mon attention ?

Avec Mathilde j'avais toujours eu l'impression que je commettais une erreur sans cesse pour autant de la poursuivre ; elle, en femme qui ne s'en laissait point conter, m'avait repoussé. Mais supposons que j'aie *effectivement* commis une erreur, que j'aie pris Mathilde pour quelqu'un d'autre. Qu'en un renversement de causalité, j'aie cru que Mathilde était cette fille, la représentante de la Loterie.

Tandis que je passais ostensiblement les photographies en revue, Seri Fulten avait ouvert ce qui avait l'air d'être le dossier de la Loterie me concernant.

« Je vois que vous êtes de Faiandland. Jethra, dit-elle.

— Oui.

— Ma famille était originaire de là-bas. Comment est-ce ?

— Certains endroits sont très beaux. Le centre, autour du palais seigneurial. Mais on a construit tout un tas d'usines ces dernières années, et c'est plutôt moche. » Je ne savais pas quoi dire. Jusqu'à mon départ, je n'avais jamais vraiment réfléchi à la question ; Jethra n'était pour moi que le cadre convenu de mon existence. J'ajoutai, après avoir marqué un temps : « Mais j'ai déjà tout oublié. Durant ces derniers jours, je n'ai eu d'yeux que pour les îles. Je ne pensais pas qu'il y en avait tant.

— Vous ne quitterez jamais les îles. »

Elle laissa tomber ces mots du même ton impersonnel qui lui avait servi à débiter le discours de la compagnie, mais je sentis qu'il s'agissait là d'un slogan d'un genre différent.

« Pourquoi dites-vous cela ?

— Ce n'est qu'un dicton. Il y a toujours un autre endroit où aller, une autre île. »

Les cheveux blonds coupés court, la pâleur naturelle de la peau qui perçait sous le hâle. Je me revis soudain découvrant Mathilde en train de prendre un bain de soleil sur le pont du navire, le menton relevé pour éviter d'avoir le cou dans l'ombre.

« Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? dit Seri.

— Oui, s'il vous plaît. Qu'avez-vous à proposer ?

— Il faut que je regarde. L'armoire est généralement fermée à clé. » Elle ouvrit un autre tiroir, à la recherche d'une clé. « À moins que nous nous rendions tout de suite à votre hôtel et prenions un verre là-bas ?

— J'aimerais mieux ça », dis-je. J'étais en voyage depuis trop longtemps ; j'avais hâte de me soulager de mon barda.

« Il faut que je vérifie si la réservation tient toujours. Nous vous attendions deux jours plus tôt. »

Elle décrocha le téléphone, porta le combiné à son oreille et

appuya à plusieurs reprises sur le bouton placé dans la fourche. Elle fronça les sourcils et poussa un bref soupir. Au bout de quelques secondes j'entendis un déclic et elle se mit à former son numéro.

La réponse fut longue à venir. Le combiné contre son oreille, Seri Fulten m'observait par-dessus son bureau.

« Vous travaillez seule ici ? demandai-je.

— Il y a généralement le chef de service et deux autres filles. On est censé être fermé aujourd'hui. C'est jour férié... Allô ? » J'entendis une voix à l'autre bout du fil, petit bruit grêle qui se détachait dans le silence de la pièce. « Ici Loterie Collago. Je voudrais savoir si vous avez toujours une réservation au nom de Robert Sinclair. Vous pouvez me dire ça ? »

Elle m'adressa une grimace et contempla la rue avec ce visage vide d'expression qu'ont tous les gens qui patientent au téléphone.

Je me levai et déambulai dans le bureau. Un certain nombre de vues de la clinique de la Loterie, à Collago, étaient accrochées aux murs ; j'en reconnus quelques-unes d'après les photos que j'avais aperçues en feuilletant la brochure. Je vis des bâtiments modernes bien entretenus, quelques chalets peints en blanc plantés sur une pelouse, des parterres de fleurs, des montagnes qui dressaient leurs dentelures dans le lointain. Tout le monde avait l'air de sourire. Plusieurs photographies montraient des gagnants de la Loterie au moment de leur arrivée dans l'île ou de leur départ, ici des poignées de main et des sourires, là des embrassades. Des vues de l'intérieur faisaient découvrir la propreté aseptique d'un hôpital dans le luxueux décor d'un hôtel.

Cela me rappela le genre de photographies qu'on voyait parfois dans les brochures touristiques. L'une d'elles s'imposa tout particulièrement à ma mémoire : une station de ski dans les montagnes du nord de Faiandland. C'était la même atmosphère exagérée de gaieté et de camaraderie, les mêmes couleurs criardes tout droit sorties d'un catalogue publicitaire.

L'autre bout du bureau était aménagé en salon d'attente : quelques fauteuils confortables entourant une table basse à dessus de verre. Un carnet de billets de loterie s'y trouvait placé bien en vue, offert à la curiosité des visiteurs. Je le ramassai et fis défiler les billets sous mon pouce. Chacun d'eux était soigneusement invalidé par une formule en surimpression (ÉCHANTILLON HORS VENTE), mais ils étaient par ailleurs exactement semblables à celui qui m'avait fait décrocher le gros lot. C'est alors que je parvins à identifier enfin le vague malaise que je n'avais cessé de ressentir dès l'instant où je m'étais retrouvé gagnant.

La Loterie était quelque chose qui existait pour les autres. Ce n'était pas moi qui aurais dû gagner.

Loterie Collago offrait un traitement athanasique en prix : l'immortalité à coup sûr, garantie par la Faculté. La clinique se vantait d'un taux de réussite de cent pour cent ; il n'y avait jusque-là pas une seule mort à déplorer parmi les personnes qui avaient subi le traitement. On disait que la plus ancienne bénéficiaire était âgée de cent soixante-neuf ans, présentait l'aspect physique d'une femme ayant tout juste franchi le cap de la quarantaine, et, prétendait-on, était en pleine possession de toutes ses facultés. Elle apparaissait souvent dans les spots publicitaires de la Loterie à la télévision : en train de jouer au tennis, de danser, de faire des mots croisés.

Ce qui m'avait fait parfois lâcher ce commentaire sardonique que si la vie éternelle signifiait un siècle et demi de mots croisés, je ne demandais pas mieux que de mourir de mort naturelle.

Il y avait aussi un autre sentiment dont je n'étais jamais parvenu à me débarrasser complètement : le gros lot n'allait jamais au bon destinataire ; en somme, il allait aux gens qui jouaient à la Loterie, qui ne se distinguaient que par leur chance.

En dépit de ce que je savais des conseils de la Loterie pour y avoir moi-même eu droit, les gagnants n'évitaient pas toujours les feux de la publicité. Soumis aux questions des médias, ils apparaissaient le plus souvent comme des gens ternes et quelconques, issus de milieux étriqués, dépourvus d'ambition ou d'inspiration, manifestement incapables de se voir vivant éternellement. Ils se livraient devant les journalistes à des homélies où ils parlaient de vouer leur nouvelle vie au bien ou à des œuvres d'utilité publique, mais la similitude de tous ces sentiments semblait indiquer qu'ils leur avaient été soufflés par la Loterie. À part cela, leur principale ambition était généralement de voir grandir leurs petits-enfants, de prendre un long congé ou de se mettre à la retraite pour s'installer quelque part dans une jolie maison.

Bien que j'eusse souvent tourné en dérision les prosaïques aspirations de gagnants si anodins, je découvrais maintenant que j'en étais moi-même devenu un, que je n'avais pas beaucoup plus à offrir. Je n'avais rien fait d'autre pour mériter le gros lot qu'éprouver une pitié passagère, et finalement vide de sens, pour un soldat mutilé dans un parc. Je n'étais pas moins terne ni quelconque que n'importe quel autre gagnant. Je n'avais pas l'emploi d'une vie prolongée. Avant la loterie j'avais mené une vie tranquille et sans histoires à Jethra, et après le traitement athanasique je continuerais sans doute dans cette voie. D'après la publicité cela pouvait durer encore un siècle et demi à tout le moins, peut-être même quatre ou cinq cents ans.

L'athanasie accroissait la vie en quantité mais n'offrait rien du point de vue de la qualité.

Et pourtant, qui irait refuser pareille aubaine ? Je craignais désormais bien moins la mort qu'au temps de mon adolescence ; si la

mort se traduisait par une perte de conscience, elle n'avait rien d'horrible. Mais j'avais toujours eu de la chance avec ma santé, et comme beaucoup de personnes qui échappent à la maladie, je redoutais surtout la douleur et l'invalidité ; la mort effective, le fait de décliner sans pouvoir rien y faire, d'être condamné à la souffrance et à l'immobilité, étaient de ces choses dont la seule pensée me terrifiait. La clinique athanasique dispensait un traitement qui assainissait entièrement l'organisme, qui contrôlait indéfiniment la régénération cellulaire. Il immunisait contre toutes les formes de dégénérescence, cancer ou thrombose, protégeait des infections virales et assurait le maintien de toutes les facultés musculaires et mentales. Après le traitement, je garderais pour toujours mon âge physique actuel de vingt-neuf ans.

Cela me faisait envie ; je ne pouvais pas le nier. Ce qui ne m'empêchait pas de mesurer l'injustice du système de la Loterie, à la fois par la courte expérience que j'en avais et par toutes les critiques passionnées qui s'étaient élevées dans le public. C'était injuste ; je savais que j'étais indigne d'un tel privilège.

Mais qui en était digne ? Le traitement apportait un remède au cancer, mais des centaines de milliers de personnes continuaient de mourir chaque année de cette maladie. La Loterie disait qu'il n'existait aucun remède au cancer, sinon à titre d'effet secondaire de leur traitement. Il en était de même des maladies de cœur, de la cécité, de la sénilité, des ulcères et d'une douzaine d'autres affections sérieuses qui empoisonnaient ou écourtaient la vie de millions de gens. La Loterie disait que le traitement, onéreux et difficile, ne pouvait pas être accordé à tout le monde. La seule formule juste, la seule formule indiscutablement démocratique et non discriminante, était celle de la loterie.

Il ne se passait pas un mois sans que la Loterie fût critiquée. N'y avait-il pas, par exemple, des cas franchement méritants ? Des gens qui avaient passé leur vie à se dévouer pour les autres ? Des artistes, des musiciens, des hommes de science dont l'œuvre serait interrompue par un inévitable déclin ? Des chefs religieux, des défenseurs de la paix, des inventeurs ? Des noms étaient fréquemment mis en avant par les médias, par les hommes politiques, chaque fois au nom d'une amélioration de l'apparente qualité du monde.

Soumise à une telle pression, la Loterie avait proposé un accommodement destiné à faire taire les critiques. Un jury international fut invité à siéger chaque année pour désigner un petit nombre de personnes qui, de son point de vue, méritaient l'élixir de vie. La Loterie s'engageait alors à fournir le traitement.

À la surprise de la plupart des gens du commun, presque tous les lauréats refusèrent le traitement. Parmi eux, se détachant tout

particulièrement du lot, se trouvait un éminent écrivain du nom de Visker Deloinne.

Sa nomination inspira plus tard à Deloinne un livre passionné intitulé *Renonciation*. Il y soutenait qu'accepter l'athanasie revenait à refuser la mort, et que la vie et la mort étant inextricablement liées, cela revenait à refuser aussi la vie. Tous ses romans, disait-il, avaient été écrits en pleine connaissance du caractère inévitable de sa mort, et aucun d'eux n'aurait pu l'être sans cela. La création littéraire était pour lui un moyen d'exprimer sa vie, mais dans son essence cette activité ne différait en rien de toutes celles par lesquelles d'autres personnes exprimaient la leur.

Aspirer à la vie éternelle menait à acquérir le vivre aux dépens de la vie.

Deloinne mourut d'un cancer deux ans après la publication de *Renonciation*. Cet ouvrage était désormais considéré comme son chef-d'œuvre, le sommet de sa carrière littéraire. Je l'avais lu à l'époque où j'étais encore étudiant, j'en étais sorti profondément bouleversé, et pourtant j'étais là, à mi-chemin de Collago, à mi-chemin de la vie éternelle.

J'entendis Seri raccrocher à l'autre bout du bureau, et je me tournai vers elle.

« On a dû annuler votre réservation, dit-elle. Mais on vous a retenu une chambre dans un autre hôtel.

— Pouvez-vous m'indiquer où il se trouve ? »

Elle ramassa un panier de raphia posé par terre et le plaça devant elle sur le bureau. Elle enleva sa veste rouge et l'étendit entre les poignées.

« Je m'en vais tout de suite. Je vous montrerai où c'est. »

Elle verrouilla les tiroirs du bureau, vérifia la fermeture d'une porte intérieure et nous nous retrouvâmes dans la rue. Je me sentis littéralement assailli par la chaleur et regardai autour et au-dessus de moi en un geste instinctif, pensant bêtement qu'une bouche de chaleur devait souffler au-dessus de ma tête. C'était seulement le climat, l'humidité tropicale. Je ne portais qu'un pantalon léger et une chemise à manches courtes, mais avec mon fourre-tout je me sentais complètement déplacé en ces lieux.

Nous nous dirigeâmes vers la rue principale et nous enfonçâmes dans la foule. Les boutiques et les pas de portes étaient ouverts, des lumières flamboyaient et un tohu-bohu de véhicules filait sur la chaussée.

Le tout était animé d'une *détermination* que je n'avais jamais remarquée chez moi ; chacun avait l'air de savoir où il allait et d'obéir aux règles chaotiques de cet endroit invraisemblable.

Seri me pilotait le long des trottoirs grouillants, passant devant

des restaurants, des cafés, des boîtes à strip-tease, des étalages de livres, des cinémas. Tout le monde paraissait jouer des coudes ou crier, personne ne se déplaçait lentement ou silencieusement. Souvent, au coin des rues, des popotes en plein air vendaient des brochettes accompagnées de riz, servies dans des cornets de papier pelure. De la viande, du pain et des légumes s'épalaient à l'air libre sur le seuil des boutiques, en pleine chaleur, attirant des nuages de mouches. Des transistors attachés aux montants de bois des éventaires déversaient à plein ; volume de la musique pop grésillante et distordue. Un camion arroseur passa dans un grondement, inondant la rue et le trottoir sans le moindre égard pour les passants, et des épluchures de légumes vinrent s'amasser dans les caniveaux. Dominant le tout, une odeur nauséuse, pénétrante, bien trop douceâtre pour être saine : peut-être due à la viande avariée ou à l'encens qui brûlait pour étouffer les relents de : fiente. Il y avait en elle quelque chose de « fort », comme si l'atmosphère avait dilaté le parfum suintant des murailles et des rues elles-mêmes.

Au bout de quelques instants j'étais inondé de sueur, un peu comme si l'air chargé d'humidité s'était condensé sur moi. Je fis halte une ou deux fois pour faire passer mon fourre-tout d'une main dans l'autre. Quand nous atteignîmes l'hôtel, nous nous engouffrâmes dedans, dans la fraîcheur bienvenue de l'air conditionné.

Remplir ma fiche d'arrivée ne fut qu'une brève formalité, mais avant de me donner la clé de ma chambre, l'employé demanda à voir mon passeport. Je le lui tendis. Il le plaça sous le comptoir sans même le regarder.

J'attendis quelques instants, mais ne vis aucun signe annonciateur de sa réapparition.

« Pourquoi voulez-vous mon passeport ? demandai-je.

— Il faut le faire viser par la police. Vous pourrez le récupérer au moment de votre départ. »

Quelque chose éveilla mes soupçons, aussi gagnai-je l'endroit où Seri attendait.

Je la questionnai : « Qu'est-ce qui se passe ?

— Est-ce que vous avez un billet de dix crédits ?

— Je pense.

— Donnez-le-lui. Ancienne coutume locale.

— Extorsion, oui !

— Non... il vous en coûtera moins qu'avec la police, qui vous en fera payer vingt-cinq. »

Je revins à la réception, glissai le billet sur le comptoir et reçus ma clé et mon passeport en échange ; pas de regrets, pas d'explications, pas d'excuses. L'employé pressa un tampon de caoutchouc à côté de mon visa pour l'Archipel.

« Resterez-vous prendre un verre avec moi ? demandai-je à Seri.

— Oui, mais ne voulez-vous pas déballer vos affaires ?

— J'aimerais prendre une douche. J'en aurai pour environ un quart d'heure. On se retrouve au bar ?

— Je crois que je vais aller me changer d'abord. J'habite tout près d'ici. »

Je montai dans la chambre, m'étendis quelques minutes sur le lit puis me dépouillai de mes vêtements et me douchai. L'eau était marron pâle et avait l'air très calcaire ; le savon moussait à peine. Environ vingt minutes plus tard, revigoré et habillé de frais, je me rendis au bar au niveau de la rue. Carrément situé en dehors de l'hôtel, il donnait sur une voie transversale, mais il était abrité par une verrière et de gros ventilateurs faisaient régner une certaine fraîcheur autour des tables. Le soir était tombé pendant que j'étais à l'intérieur. Je commandai une grande bière, et Seri arriva peu après. Elle avait troqué son uniforme contre une jupe très évasée et un chemisier d'étamine à demi transparent qui la faisaient moins ressembler à un cliché de société commerciale et davantage à une femme. Elle commanda un verre de vin frappé, assise de l'autre côté de la table, l'air détendu et très jeune.

Elle me posa un certain nombre de questions à mon sujet : comment j'en étais venu à acheter un billet de loterie, qu'est-ce que je faisais dans la vie, d'où ma famille était-elle originaire, et autres questions diverses que s'adressent les gens qui viennent de faire connaissance. J'avais du mal à percer ses intentions. J'aurais été bien incapable de dire si ces questions personnelles parfaitement innocentes étaient dictées par un intérêt poli, authentique ou professionnel. Je ne devais pas perdre de vue qu'elle était mon contact local avec Loterie Collago, qu'elle faisait seulement son travail. Après le vide amoureux que j'avais connu en mer, vide aggravé par les dérobades de Mathilde, il était déconcertant de se retrouver comme ça, sans façon, en compagnie d'une femme aussi séduisante et aimable. Je ne pouvais m'empêcher de porter sur elle un regard avantageux : elle avait une agréable petite silhouette et un joli visage. Elle était manifestement intelligente, mais sans le montrer, avec une sorte de réserve, ce qui lui donnait encore plus de charme à mes yeux. Elle semblait prendre de l'intérêt à la conversation, se penchant légèrement vers moi, souriant beaucoup, mais le sens de la retenue se devinait également chez elle. Peut-être faisait-elle des heures supplémentaires en jouant les hôtesse auprès d'un client de la compagnie ; peut-être était-elle simplement prudente avec un homme qu'elle venait juste de rencontrer.

Elle m'apprit qu'elle était née à Seevl, l'île sinistre qui s'étendait au large de Jethra. Ses parents étaient jethriens d'origine, mais ils

étaient partis s'installer à Seevl juste avant que la guerre n'éclate. Là, son père était devenu doyen de la faculté de Théologie, mais elle avait quitté très tôt le milieu familial. Depuis, elle parcourait les îles, faisant tantôt un métier, tantôt un autre. À présent ses parents étaient morts. Elle ne s'étendit guère, changea rapidement de sujet.

Nous prîmes encore deux verres chacun, et je commençai à avoir faim. La perspective de passer le reste de la soirée avec Seri était des plus engageantes, aussi lui demandai-je où l'on pouvait trouver un bon restaurant.

Mais elle me répondit : « Je suis désolée, mais j'ai un rendez-vous ce soir. Vous pouvez dîner à l'hôtel. C'est la Loterie qui régale. Ou dans n'importe quel restaurant salayen du quartier. Ils sont excellents. Vous avez déjà goûté à la cuisine de Salay ?

— À Jethra. » Ce n'était probablement pas la même chose, mais manger tout seul ne serait pas non plus la même chose.

Je regrettai d'avoir suggéré ce repas car cela lui avait manifestement rappelé ce qu'elle devait faire ce soir-là. Elle termina son verre de vin et se leva.

« Je suis désolée de devoir partir. J'ai été ravie de faire votre connaissance.

— Moi de même, dis-je.

— Demain matin venez me voir au bureau. J'essaierai de vous retenir un passage pour Collago. Il part environ un bateau par semaine, mais vous venez juste d'en rater un. Il y a différents trajets possibles. Je verrai ce qui est disponible. »

L'espace d'un instant je revis l'autre Seri, celle qui portait l'uniforme.

Je lui assurai que je serais là et nous nous dûmes bonne nuit. Elle s'enfonça dans la nuit parfumée sans un regard en arrière.

Je mangeai seul dans un restaurant salayen bondé et bruyant. La table était mise pour deux, et je me sentis plus esseulé que jamais depuis que j'avais quitté le sol natal. Il était d'une insigne faiblesse comme d'une insigne stupidité de jeter mon dévolu sur les deux premières femmes que je rencontrais, mais c'était ainsi et je ne pouvais rien y changer. La compagnie de Seri m'avait heureusement débarrassé de mes pensées pour Mathilde, mais cette femme paraissait destinée à devenir une autre Mathilde. Son rendez-vous du soir n'était-il pas tout simplement sa première dérobade ?

Après dîner, je m'engageai dans les petites rues turbulentes de Muriseay, perdis mon chemin, découvris où j'étais et retournai à l'hôtel. L'air conditionné avait transformé ma chambre en un véritable frigidaire ; j'ouvris donc les fenêtres et restai éveillé durant des heures, les oreilles pleines de bruits de querelles, de musique et de pétarades de motos.

Je dormis un peu trop longtemps, aussi la matinée était-elle fort avancée quand j'arrivai devant les bureaux de la Loterie. Je m'étais découvert à mon réveil un certain sentiment d'indifférence à l'égard de Seri et j'étais bien décidé à ne pas me lancer dans une nouvelle poursuite amoureuse. Je prendrais cette femme pour ce qu'elle était, une employée de la Loterie qui faisait son travail. Quand j'entrai, Seri n'était pas là, et j'en éprouvai une vive déception, qui transformait en un mensonge ma nouvelle détermination.

Deux autres jeunes femmes, toutes deux vêtues de l'élégant ensemble de la compagnie, étaient occupées à leurs bureaux : l'une parlait au téléphone, l'autre tapait à la machine.

Je m'adressai à la dactylo : « Est-ce que Seri Fulten est là, s'il vous plaît ?

— Seri est absente pour la journée. Puis-je vous aider ?

— J'étais censé la retrouver ici.

— C'est vous Peter Sinclair ?

— Oui. »

L'expression de la fille changea ; rien de plus que ce subtil glissement de la raideur à la reconnaissance. « Seri a laissé un message pour vous. » Elle arracha une feuille d'un bloc-notes. « Elle vous prie de la contacter à cette adresse. »

J'en pris connaissance mais, naturellement, cela ne signifiait rien pour moi. « Comment puis-je trouver cet endroit ?

— C'est juste à la sortie de la Grand-Place. Derrière la gare routière. »

J'avais traversé la Grand-Place au cours de ma promenade de la veille au soir, mais je n'avais plus la moindre idée du chemin à prendre pour y arriver.

« Il va falloir que je prenne un taxi, dis-je.

— Vous voulez que je vous en appelle un ? » me proposa-t-elle, et elle décrocha son téléphone.

Pendant que nous attendions l'arrivée du taxi, la fille me lança :

« Êtes-vous un gagnant de la Loterie ?

— Oui, bien sûr.

— Seri ne m'en a rien dit. » La fille sourit, flairant une intrigue, puis elle se pencha sur son travail. J'allai m'asseoir près de la table de

verre.

Un homme surgit de l'arrière-bureau, jeta un bref coup d'œil dans ma direction, puis alla s'installer au bureau que Seri avait occupé la veille. Il y avait dans les rites bureaucratiques de la Loterie quelque chose qui me mettait mal à l'aise, et je me souvins de la façon dont mes doutes s'étaient précisés la première fois où j'étais entré ici. L'image brillante et imperturbablement rassurante projetée par le personnel et son environnement me faisait penser à l'équipage de service d'un avion, à ces hôteses et ces stewards qui s'emploient à calmer les passagers nerveux avec une amabilité toute professionnelle. Mais ce qu'offrait la Loterie n'avait quand même pas besoin d'être accompagné d'éléments réconfortants. Il était bien connu que le traitement était sans danger, ou prétendu tel.

Le taxi arriva enfin et me fit faire à travers le centre-ville le saut de puce qui me séparait de l'adresse laissée par Seri.

Une autre rue secondaire, inondée de soleil : les devantures des boutiques étaient fermées, une fourgonnette attendait au bord du trottoir, moteur au ralenti, des enfants étaient accroupis à l'ombre sur le pas des portes. Comme le taxi repartait, je remarquai que de l'eau fraîche coulait dans les caniveaux des deux côtés de la rue ; un chien s'avança en clopinant pour s'y désaltérer, jetant des regards obliques entre ses coups de langue.

L'adresse correspondait à une lourde porte de bois qui donnait sur un couloir menant à une cour intérieure. Du courrier non réclamé traînait par terre et de grandes poubelles débordaient d'ordures ménagères dans l'herbe laissée à l'abandon. De l'autre côté de la cour, dans un autre couloir, se trouvait un ascenseur que j'empruntai jusqu'au troisième étage. Juste en face de la cage, je vis la porte numérotée que je cherchais.

Seri ouvrit quelques secondes après mon coup de sonnette.

« Oh, vous voilà, dit-elle. J'étais juste sur le point de téléphoner au bureau.

— J'ai dormi tard, expliquai-je. Je croyais que rien ne pressait.

— Rien ne presse... entrez donc un instant. »

Je la suivis à l'intérieur, tout vestige de mon intention de la considérer comme une simple employée se trouvant remis en question par ce nouvel aperçu de sa personne. Combien de gagnants à la Loterie avait-elle ainsi invités chez elle ? Elle portait ce jour-là une blouse décolletée des plus suggestives et une jupe de coutil boutonnée par-devant. Elle offrait la même apparence que la veille au soir : jeune, séduisante, rompant complètement avec l'image que son travail donnait d'elle. Je me souvins de mon dépit quand elle m'avait quitté pour aller retrouver quelqu'un d'autre, et je me rendis compte, au moment où elle refermait la porte, que j'espérais ne trouver en ces

lieux aucun signe de la présence d'un autre homme dans sa vie. C'était un tout petit appartement, comprenant d'un côté une minuscule salle de bains – à travers la porte entrouverte j'aperçus une plomberie vétuste et des vêtements mis à sécher – et de l'autre un salon-chambre à coucher étriqué, encombré de livres, de disques et de meubles. Le lit, à une personne, était fait avec soin. L'appartement donnait par derrière sur une rue principale ; comme les fenêtres étaient ouvertes, on y nageait dans la chaleur et le bruit.

« Vous voulez boire quelque chose ? demanda Seri.

— Avec plaisir. » J'avais vidé une pleine bouteille de vin le soir précédent, et j'en ressentais encore les effets. De nouvelles libations m'éclairciraient les idées... mais Seri ouvrit une bouteille d'eau minérale et remplit deux verres.

« Impossible de vous obtenir un passage, dit-elle, assise au bord du lit. J'ai essayé une compagnie de navigation, mais ils refusent de donner tout de suite confirmation des réservations. Je peux tout au plus vous avoir quelque chose pour la semaine prochaine.

— Le prochain bateau disponible fera l'affaire », dis-je.

C'en était fini, semblait-il, de l'aspect technique de notre rencontre. Elle aurait pu me dire tout cela au bureau, ou laisser le message à une de ses collègues, mais il était clair qu'il y avait autre chose dans l'air.

J'avais avalé d'un coup mon eau minérale ; un vrai plaisir.

« Pourquoi n'êtes-vous pas à votre travail aujourd'hui ?

— J'ai pris deux jours de congé ; j'ai besoin de me reposer. J'avais dans l'idée d'aller passer la journée dans les collines. Ça vous dirait de venir avec moi ?

— C'est loin ?

— Une ou deux heures de route. Ça dépend si le bus tombe en panne ou non. Juste un petit tour. Histoire de passer quelques heures en dehors de la ville.

— Très bien, dis-je, ça me va.

— Je sais que c'est un peu précipité, mais il y a un bus dans quelques minutes. J'espérais que vous arriveriez plus tôt, ce qui nous aurait laissé plus de temps pour discuter de ça. Avez-vous besoin de prendre quelque chose à l'hôtel ?

— Je ne crois pas. Vous dites que nous serons de retour d'ici ce soir ?

— Oui. »

Seri termina son verre, saisit son sac à bandoulière et nous descendîmes dans la rue. La gare routière se trouvait à quelques minutes de marche : un bâtiment sombre et caverneux au centre duquel étaient rangés deux antiques autobus. Seri me conduisit vers l'un d'eux. Il était déjà plus qu'à moitié plein, et l'allée entre les

rangées de doubles sièges était bloquée par des passagers restés debout pour parler à leurs amis. Nous nous frayâmes un passage et trouvâmes deux sièges libres près du fond.

« Où allons-nous ? m'enquis-je.

— À un village que j'ai découvert l'an dernier. On y trouve quelques visiteurs, mais c'est généralement très calme. On est sûr de bien y manger, et il y a une rivière où on peut se baigner. »

Quelques minutes plus tard le conducteur monta et passa au milieu des voyageurs pour encaisser le prix des places. Quand il arriva à nous, j'offris de payer, mais Seri avait déjà un billet de banque à la main.

« C'est la Loterie qui régale », dit-elle.

Le bus eut tôt fait de quitter le centre-ville et se mit à rouler dans des rues plus larges bordées d'immeubles de rapport vétustes et délabrés. L'aspect sordide du décor, qu'accentuait l'éclat blanc du soleil de midi, n'était égayé que par une forêt horizontale de pièces de couleurs vives, en train de sécher à des fils tendus entre les bâtiments. Beaucoup de fenêtres étaient cassées ou condamnées par des planches, et des enfants détalait dans la rue à l'approche de la masse bringuebalante de l'autobus. Chaque fois que l'on ralentissait, des gosses sautaient sur le marchepied et se cramponnaient à la carrosserie sous les invectives du conducteur.

Le dernier des enfants lâcha prise pour aller culbuter dans la poussière du bas-côté quand nous atteignîmes un pont métallique qui enjambait majestueusement la gorge du fleuve. De là, j'eus tout loisir de contempler dans l'eau claire l'autre visage de Muriseay Ville : les yachts blancs des visiteurs, les cafés et les bars riverains, les épiceries-drogueries, les boutiques de luxe.

De l'autre côté de la vallée la route virait brusquement à droite vers l'intérieur des terres, suivant le cours du fleuve. Je regardai de ce côté-là durant quelques minutes, jusqu'au moment où Seri me toucha le bras pour attirer mon attention sur la vue que l'on avait à gauche. Un vaste bidonville s'étendait là. Fait de centaines ou de milliers d'abris de fortune bricolés à partir de tous les matériaux de rebut imaginables : tôle ondulée, cageots, vieux pneus, barils de bière. Beaucoup de ces misérables bicoques ne possédaient pas de toit, ou étaient recouvertes de bâches en lambeaux ou de vieux emballages de plastique. Aucune n'avait de fenêtres, rien que de simples trous, et bien peu pouvaient s'enorgueillir de quelque chose qui ressemblât à une porte. Des adultes et des enfants étaient accroupis au bord de la route, regardant passer le bus d'un œil morne. Des voitures rouillées et de vieux fûts de pétrole encombraient le moindre espace uni. Des chiens couraient partout en liberté.

Je contemplais cette ignoble agglomération avec un sentiment de

vague mais douloureuse culpabilité, conscient que Seri et moi étions les deux seules personnes dans le bus habillées de vêtements neufs ou propres, que pour les autres passagers c'était probablement là le « vrai » Muriseay, qu'ils n'avaient pas les moyens économiques d'accéder à mon hôtel ou à un appartement comme celui de Seri. Je me remémorai l'alignement de résidences de luxe que j'avais vu du navire, ainsi que mes pensées sur la somptueuse image des îles dispensée par les médias.

Je détournai les yeux, les ramenant sur la fenêtre près de laquelle j'étais assis, mais la route s'était écartée du fleuve et le bidonville s'étendait aussi de ce côté-là. Je regardai défiler les cabanes branlantes et essayai d'imaginer ce que pouvait être la vie en ces lieux. Songerais-je seulement au traitement offert par la Loterie, me demandai-je, si j'habitais dans un endroit pareil ?

Le bus quitta enfin l'agglomération et pénétra en pleine campagne. Les montagnes se dressaient au loin. La terre calcinée était cultivée par endroits, mais restait en grande partie inexploitée.

Nous passâmes devant un aéroport sur la droite, ce qui ne manqua pas de me surprendre. Les voyages aériens étaient en principe interdits sur tout l'Archipel, selon les règles fixées par le Pacte de Neutralité. Mais à en juger par les pylônes de capteurs électroniques et les disques des radars sol, l'aéroport de Muriseay était aussi moderne que n'importe quel équivalent du Nord. Comme nous approchions des bâtiments du terminal, je vis plusieurs gros appareils garés au loin, mais à trop grande distance pour qu'il me fût possible de distinguer leurs marques d'identification.

« Est-ce un aéroport de voyageurs ? demandai-je à voix basse à Seri.

— Non, seulement militaire. Muriseay reçoit la plupart des troupes du Nord, mais il n'y a pas de camps ici. Les hommes sont conduits directement aux bateaux, sur la côte sud. »

Certains de mes amis à Jethra faisaient partie d'un groupe de défense des droits civiques qui avait pour but de veiller à l'application du Pacte. Selon eux, beaucoup de grandes îles abritaient des camps militaires, de transit ou de repos. Ces camps ne contrevenaient pas expressément au Pacte, mais représentaient un de ses aspects les plus étranges. Ils étaient utilisés par les deux adversaires, et quelquefois par les deux armées à la fois. Cependant, je n'avais aperçu aucun signe de leur existence, et je supposais qu'ils devaient être situés à l'écart des routes ou des voies maritimes régulières.

Le bus s'arrêta à l'extérieur de l'aéroport, et la plupart des passagers descendirent, agrippant leurs ballots et leurs paquets. Seri me dit qu'ils devaient faire partie du personnel civil : ravitailleurs, nettoyeurs et ainsi de suite. Peu de temps après que nous eûmes

redémarré, la route bien pavée que nous avions suivie jusque-là cessa, pour se transformer en une piste poussiéreuse parsemée de nids-de-poule. À partir de là, le reste du trajet fut marqué par les continuels cahots du bus, le rugissement du moteur en première et les cognements occasionnels de la suspension. Et la poussière : les roues soulevaient des nuages de poussière et de sable qui s'engouffraient dans les fenêtres ouvertes, encrassant les vêtements, marquant les petits plis du visage et crissant sous les dents.

Seri devint loquace, et tandis que la piste s'élevait ; dans les collines basses et que le paysage se faisait plus verdoyant, elle me parla de certaines des îles qu'elle avait visitées et de ce qu'elle y avait vu. Je découvris quelques nouveaux faits la concernant : elle avait travaillé quelque temps sur des navires, avait appris à tisser, avait été mariée pendant une courte durée.

Maintenant que nous étions en pays agricole, le bus faisait souvent halte pour prendre ou déposer des passagers. À chacun de ces arrêts, des gens s'agglutinaient autour du bus, proposant ce qu'ils avaient à vendre. Seri et moi, qui nous distinguons par nos vêtements, formions le plus visible foyer d'attraction. Il nous arrivait d'acheter des fruits, et nous nous fîmes servir une fois du café tiède qui sortait d'un pot d'émail écaillé ; la canicule et la poussière m'avaient alors tellement assoiffé que je ne me fis aucun scrupule de boire dans la tasse qui servait à tout le monde.

Quelques minutes plus tard le bus tomba en panne. Le conducteur alla regarder le moteur ; un jet de vapeur s'échappa du radiateur.

Seri souriait.

« Il me semble comprendre que ça fait partie de la routine, dis-je.

— Oui, mais rarement aussi tôt. Normalement, ça bout quand la route commence à grimper. »

Après une violente discussion avec les passagers de l'avant, le conducteur redescendit et prit la route en sens inverse en direction du dernier village, accompagné de deux hommes.

De façon inattendue, Seri glissa sa main dans la mienne et s'appuya légèrement contre moi. Elle me pressa les doigts.

« Est-ce qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à faire ? demandai-je.

— Nous sommes presque arrivés. Le prochain village.

— On ne pourrait pas marcher ? J'aimerais me dégourdir les jambes.

— Attendons. Le chauffeur est seulement parti chercher de l'eau. On ne le dirait pas, mais ça monte tout le temps. »

Elle ferma les yeux, laissant aller sa tête contre mon épaule. Je gardai les yeux fixés devant moi, contemplant le massif montagneux qui s'élevait à présent juste en face de nous. Bien que nous eussions

grimpé sur une longue distance depuis que nous avons quitté la ville, il continuait de faire chaud et il n'y avait presque pas de vent. Des champs de vignes s'étendaient de chaque côté de la route. J'aperçus de grands cyprès dans le lointain, qui se détachaient en noir sur le ciel. Seri sommeilla quelque temps, mais je commençais à m'ankyloser et je la réveillai. Je descendis du bus et m'avançai un peu sur la route, goûtant l'exercice et le plein soleil. L'atmosphère était moins humide par ici, l'air avait une odeur différente. Je montai jusqu'en haut de la côte que le bus était en train de gravir quand il était tombé en panne ; là, je m'arrêtai et me retournai. La plaine se déployait devant moi, tremblotant dans la chaleur qui montait du sol, mélange de gris, de vert et d'ocre jaune. Au loin à l'horizon, c'était la mer, mais un voile de brume la recouvrait et il me fut impossible d'apercevoir d'autres îles.

Je m'assis, et au bout de quelques minutes je vis Seri remonter la route pour me rejoindre. Elle dit en s'asseyant auprès de moi : « Je n'ai jamais pris ce bus sans qu'il tombe en panne.

— Aucune importance. Nous ne sommes pas pressés. »

Elle glissa de nouveau sa main dans la mienne. « Pourquoi m'avez-vous laissée là-bas ? »

Je préparai mentalement des excuses – l'air frais, l'exercice, la contemplation du paysage – mais me ravisai.

« Je suppose que vous m'intimidez un peu, dis-je. Hier soir, quand vous m'avez quitté au bar, je me suis dit que j'avais commis une bévue.

— C'est seulement que j'avais quelqu'un à voir. Un ami. J'aurais mieux aimé rester avec vous. » Elle regardait ailleurs, mais sa main n'avait pas lâché la mienne.

Plus tard, nous vîmes revenir le chauffeur et ses compagnons avec un bidon d'eau et nous allâmes réintégrer nos places dans le bus. Au bout de quelques minutes notre voyage reprit, aussi empoussiéré et cahotant qu'auparavant. La route se mit bientôt à grimper au milieu des arbres, pour virer ensuite dans un défilé absolument invisible de l'endroit où nous avons fait halte. Des eucalyptus géants poussaient de chaque côté de la route, perdant leur écorce. Au-dessus de nos têtes, une voûte de feuilles bleu-vert, des aperçus de ciel ; en contrebas, apparaissant fugitivement entre les arbres, une rivière sinueuse. Le défilé décrivit une courbe, et la route avec lui, et un magnifique paysage de montagnes, composé de rochers, d'arbres et de vastes éboulis, s'offrit un instant à ma vue. De l'eau cascadaient le long des rochers, bondissant et écumant entre les résineux jusqu'à la rivière en contrebas. La plaine poussiéreuse qui s'étendait autour de Muriseay Ville était désormais hors de vue.

Seri regardait par la fenêtre ouverte comme si, à mon exemple,

elle avait fait cette route pour la première fois. L'ordre de grandeur de ces montagnes commençait à m'apparaître ; par rapport aux normes de Faiandland elles n'étaient ni très élevées, ni très spectaculaires, étant donné que le Grand Massif situé au nord du pays possédait la chaîne de montagnes la plus imposante du monde. Sur Muriseay, les proportions et les espoirs étaient plus modestes, mais l'effet qui en résultait, plus ramassé, n'en était que plus impressionnant. On pouvait entretenir des relations d'ordre affectif avec un tel site : il était à la mesure de l'homme sans tomber pour autant dans la trivialité.

« Ça vous plaît ? me demanda Seri.

— Oui, bien sûr.

— Nous y sommes presque. »

Je regardai vers l'avant sans distinguer autre chose que la piste qui grimpait à travers les arbres, s'enfonçant dans une verte pénombre.

Seri mit son sac à l'épaule et se fraya un chemin jusqu'à l'avant du bus. Elle parla brièvement au conducteur. Quelques instants plus tard, nous arrivâmes à un endroit où la route s'élargissait et où deux bancs de bois se dressaient sur le côté. Le bus s'arrêta, et nous descendîmes.

Un chemin de terre partait de la route en direction du bas. Des branches d'arbre dépouillées de leur écorce étaient encastrées ici et là dans le sol, où elles formaient des marches grossières ; les endroits les plus pentus étaient munis d'un garde-fou. La sécheresse et la fermeté du sol nous permirent de descendre rapidement, et le bruit du moteur du bus s'était à peine évanoui dans le lointain que nous apercevions les toits d'un village au-dessous de nous.

Le chemin aboutissait à un terrain plat où étaient garées un certain nombre de voitures ; il nous suffit de le traverser pour nous retrouver en plein cœur du village. Celui-ci offrait l'agréable spectacle d'une double rangée de vieux bâtiments bien conservés. Un ou deux d'entre eux avaient été convertis en boutiques : il y avait un magasin de souvenirs, un petit restaurant et un garage. Comme nous étions aussi affamés l'un que l'autre, nous nous dirigeâmes tout de suite vers le restaurant et nous assîmes à l'une des tables du fond, sous les arbres.

C'était une joie d'être libérés du vacarme envahissant du bus et de la poussière ; nous étions installés à l'ombre, la rivière coulait au fond du jardin, et au-dessus de nos têtes, tout en haut des arbres, des oiseaux invisibles à nos yeux lançaient d'étranges et brusques appels qui faisaient songer à des bruits de sonnettes. Nous fîmes un repas composé d'un plat unique appelé valti. C'était une spécialité de Muriseay qui réunissait en un mélange coloré du riz, des haricots, des tomates et de la viande, accompagnés d'une sauce safranée très relevée. Seri et moi parlions peu, mais une délicieuse complicité s'était établie entre nous.

Ensuite, nous prîmes à travers le village jusqu'au bord de la rivière. Là, se trouvait aménagée une vaste pelouse où un certain nombre de gens se reposaient à l'ombre des arbres. L'endroit était calme, plongé dans un silence qu'accentuaient étrangement le murmure de la rivière et le chant des oiseaux. Un petit pont de bois, rustique mais solide, menait de l'autre côté de l'eau, où un autre chemin grimpait à l'aventure parmi les arbres. L'air était parfaitement immobile, et l'odeur des eucalyptus imprégnait la chaleur du jour, éveillant en moi le vague souvenir de certains médicaments qui avaient entouré mon enfance. En bas, on pouvait entendre le bruit de

la rivière sur les cailloux.

Nous n'étions engagés sur la pente que depuis quelques instants quand nous tombâmes sur une barrière basculante jetée en travers du chemin. Seri glissa deux pièces de monnaie dans une boîte et la voie fut libre. De l'autre côté de la barrière, le sentier devenait plus raide, aboutissant à une brèche étroite dans le roc. Nous en fîmes l'escalade, et je me rendis compte que les aspérités et les arêtes du rocher étaient devenues lisses à force d'être foulées. À présent le chemin descendait, tandis que les parois rocheuses se faisaient de plus en plus escarpées au-dessus de nous. Quelques buissons et arbustes se dressaient de chaque côté du sentier, mais le roc était à nu de la base au sommet, où une frange de verdure assombrissait le paysage.

Trois personnes remontaient le sentier dans notre direction, mais elles nous croisèrent sans un mot. Un calme oppressant régnait dans l'étroit vallon, et les quelques paroles que Seri et moi échangeâmes durant le trajet furent prononcées à voix basse. Nous observions le genre de retenue qu'adoptent les non-croyants quand ils visitent une église ; ici, au sein des montagnes, existait la même immobilité sereine.

J'entendis couler de l'eau, et comme le sentier obliquait vers le pan rocheux le plus haut, je vis le bassin.

Il y avait une source dans le rocher, qui coulait sur une surface plane avant de se diviser en une multitude de minuscules cascates. Celles-ci se déversaient dans le sombre bassin situé en contrebas avec un clair bruit de ruissellement qu'amplifiait, comme l'aurait fait une caisse de résonance, la paroi concave composant l'arrière-plan. Le bassin lui-même était noir, avec une illusion de vert à mettre au compte des arbustes en surplomb. Sa surface tremblait continuellement, troublée par l'incessant écoulement de l'eau.

Bien qu'il y fût aussi chaud qu'ailleurs, le vallon semblait tout baigné de fraîcheur grâce au seul bruit de l'eau. Inexplicablement, je me sentis frissonner, mais ce n'était là qu'un tic nerveux, un de ces tressaillements mystérieux comme en auraient les morts, dit-on, quand ils sentent quelqu'un marcher sur leur tombe. Le bassin avait la beauté des choses simples, mais quelque chose de déplaisant le gâtait à mes yeux. Une énorme incongruité.

Suspendu au bord de la plate-forme par où arrivait l'eau, s'étalait un bizarre déploiement d'objets usuels. Là, en plein courant, quelqu'un avait accroché un vieux soulier. À côté, se balançait une brassière en tricot que l'eau faisait danser. Puis on trouvait une paire de sandales, une boîte d'allumettes, une pelote de ficelle, un panier de raphia, une cravate, un gant. Tous ces objets présentaient de légers reflets gris, à peine visibles dans l'eau qui les baignait.

Cette juxtaposition avait quelque chose d'énigmatique et

d'inquiétant, comme un cœur de mouton cloué à une porte, ou toute autre trace d'un rituel magique.

Seri m'expliqua : « Tout ça est en train de se pétrifier, de se transformer en pierre.

— Pas réellement.

— Non... mais il y a quelque chose dans l'eau. De la silice, je crois. Tout ce qui est mis à tremper dans cette eau se couvre d'une pellicule calcaire.

— Mais qui peut avoir envie d'un soulier en pierre ?

— Ce sont les gens qui tiennent la boutique de souvenirs. Tout ça est leur ouvrage, bien que n'importe qui puisse déposer quelque chose ici. Les gens de la boutique disent que ça porte bonheur. Mais ce n'est là qu'une curiosité, sans plus.

— C'est donc ça que vous vouliez me faire voir ?

— Oui.

— Pourquoi, Seri ?

— Je ne sais pas exactement. J'ai pensé que vous aimeriez cet endroit. »

Nous nous assîmes dans l'herbe. Pendant que nous étions là, à contempler la fontaine pétrifiante et son bric-à-brac de fétiches domestiques, d'autres visiteurs surgirent du défilé : un groupe d'une dizaine de personnes, avec des enfants qui couraient partout en faisant du tapage. Les objets suspendus sous les cascates leur firent pousser de grandes exclamations, et l'un des hommes se fit photographier penché au-dessus du bassin, une main dans le courant. En partant, il continuait de faire comme si sa main avait été changée en pierre, l'élevant au-dessus de sa tête, telle une serre rigide.

Je me demandai ce qui se passerait si quelque chose de réellement vivant était placé sous l'écoulement d'eau. Y aurait-il formation d'un revêtement calcaire, ou la peau s'y montrerait-elle réfractaire ? Il était évident qu'un être humain ou un animal ne pourrait observer une immobilité complète ni rester exposé assez longtemps. Un cadavre, cependant, pourrait probablement se transformer en une statue de pierre ; la mort organique se figer dans la permanence de l'inorganique.

Assis auprès de Seri, je ruminai en silence ces macabres pensées tandis que les oiseaux continuaient de faire leur étrange bruit au-dessus de nos têtes. Il faisait toujours aussi chaud, mais j'observai une diminution progressive de l'éclat du soleil sur les arbres qui nous surplombaient. Je n'étais pas encore habitué au Grand Sud, et la soudaineté des crépuscules me surprenait toujours.

« À quelle heure fait-il noir ? » demandai-je.

Seri jeta un coup d'œil à sa montre. « Ça ne va pas tarder. On ferait bien de regagner la route. Il y a un bus dans à peu près une

demi-heure.

— S'il n'est pas de nouveau tombé en panne.

— En tenant compte d'une telle panne », rectifia-t-elle en grimaçant un sourire.

Nous remontâmes l'étroit vallon, puis suivîmes le chemin qui menait au pont sur la rivière. Des lumières s'allumaient dans le village quand nous le traversâmes ; le temps de gravir le sentier conduisant à la route, il faisait presque noir. Nous prîmes place sur un des bancs, à l'écoute des bruits du soir. Les cigales stridulèrent quelque temps, puis les oiseaux nous offrirent un bref mais délicieux concert, transposition tropicale de ce que l'on pouvait entendre au lever du jour dans la campagne de Faiandland. Nous entendîmes de la musique monter du village, le tout accompagné par le murmure de la rivière.

Quand l'obscurité fut totale, la tension physique que nous nous efforcions tous deux de dissimuler se relâcha brusquement. Sans qu'aucun de nous deux n'ait eu besoin de faire le premier geste, du moins en apparence, nous nous embrassions passionnément, en dehors de toute équivoque. Mais au bout de quelques instants, Seri s'écarta de moi et dit : « Le bus n'arrivera plus. Il est trop tard. Passé l'aéroport, toute circulation est interdite après la tombée de la nuit. »

Et moi de répondre : « Tu savais cela avant qu'on ne vienne ici.

— Eh bien, oui. » Elle m'embrassa.

« Est-ce qu'on peut passer la nuit quelque part dans le village ?

— Je crois que je connais un endroit. »

Nous redescendîmes lentement le sentier boisé, trébuchant sur les marches, nous guidant sur les lumières du village, à peine visibles entre les arbres. Seri me conduisit vers une maison légèrement en retrait de la route et parla en patois à la femme qui apparut à la porte. De l'argent changea de mains, et nous fûmes menés jusqu'à une pièce aménagée sous les combles : des chevrons peints en noir passaient juste au-dessus du lit. Nous n'avions rien dit tout le long du chemin, laissant tout en suspens, mais dès que nous fûmes seuls, Seri se dépouilla de ses vêtements et s'allongea sur le lit. Je la rejoignis sans perdre un instant.

Une heure ou deux plus tard, vidés de toute tension mais sachant toujours aussi peu de choses l'un de l'autre, nous nous rhabillâmes et nous rendîmes au restaurant. Il n'y avait pas d'autres visiteurs au village, et le propriétaire avait fermé pour la nuit. De nouveau, Seri prononça en patois quelques paroles persuasives et donna de l'argent au bonhomme. Au bout d'un certain temps, on nous servit un repas tout simple composé de haricots au bacon et de riz.

Alors que nous étions en train de manger, je déclarai : « Il faut que je te donne de l'argent.

— Pourquoi ? Je peux toujours me faire rembourser par la

Loterie. »

Nos genoux se touchaient sous la table, les siens enserrant légèrement les miens. « Et toi, faut-il que je te rende à la Loterie ? » dis-je.

Elle secoua la tête. « Je songe à quitter ce boulot. Il est temps que je change d'île.

— Pourquoi ça ?

— Il y a trop longtemps que je suis à Muriseay. J'ai envie d'un endroit plus calme.

— Est-ce la seule raison ?

— Pas tout à fait. Je ne m'entends pas très bien avec le chef de bureau. Et le travail n'est pas exactement ce que j'espérais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Rien de très important. Laissons ça pour un autre jour. »

Comme nous ne tenions pas à retourner tout de suite dans la chambre, nous fîmes un aller et retour dans les rues du village en nous tenant par la main. Il commençait à faire frais.

Nous nous arrê tâmes devant la boutique de souvenirs et contemplâmes sa devanture illuminée. Elle était pleine d'objets pétrifiés, à la fois bizarres et familiers.

« Pourquoi veux-tu quitter ton travail ? dis-je tandis que nous reprenions notre marche.

— Je croyais te l'avoir dit.

— Tu as dit que ce n'était pas exactement ce que tu espérais. »

Seri s'abstint tout d'abord de répondre. Nous traversâmes la vaste pelouse qui s'étendait près de la rivière et fîmes halte sur le pont. On pouvait entendre les myrtes remuer dans la brise. Enfin Seri dit : « Je ne sais que penser à propos de ce gros lot. Je suis pleine de contradictions là-dessus. Or mon travail consiste à aider les gens, à les encourager à se rendre à la clinique pour recevoir le traitement.

— Y en a-t-il beaucoup qui ont besoin d'encouragement ? dis-je en songeant naturellement à mes propres doutes.

— Non. Il y a quelques personnes qui craignent que ce ne soit dangereux. Il suffit qu'on leur dise que ce n'est pas le cas. Tu comprends, tout ce que je fais part de l'hypothèse que la Loterie est une bonne chose. Ce dont je ne suis plus tellement sûre.

— Pourquoi ?

— Eh bien, pour commencer, tu es le plus jeune gagnant que j'aie rencontré. Les autres ont en général quarante ou cinquante ans à tout le moins, et il y en a certains qui sont extrêmement vieux. Ce qui semble indiquer que la majorité des gens qui achètent des billets ont le même âge. Si l'on y réfléchit, ça veut dire que la Loterie ne fait qu'exploiter la peur qu'ont les gens de mourir.

— Ça se comprend, dis-je. Et sans doute est-ce la même peur qui

est à l'origine de l'invention de l'athanasie.

— Oui... mais le système de la Loterie paraît si hasardeux. Quand j'ai débuté dans ce métier, je pensais que le traitement devait être réservé aux gens qui étaient malades. Puis j'ai vu une partie du courrier qui nous arrive. Chaque jour, nous recevons, des centaines de lettres de personnes hospitalisées, qui nous supplient de leur faire subir le traitement. La clinique ne pourrait même pas prendre en charge une fraction de l'ensemble.

— Qu'est-ce que vous faites de ces lettres ?

— La réponse ne va pas te plaire.

— Vas-y.

— On envoie une lettre circulaire à leurs auteurs, accompagnée d'un billet de faveur pour le prochain tirage. Et nous n'envoyons un billet qu'à ceux qui écrivent d'un hôpital pour incurables.

— Voilà qui doit les reconforter, dis-je.

— Ça me déplaît autant qu'à toi. Ça ne plaît à personne au bureau. Par la suite, j'ai commencé à comprendre pourquoi c'était nécessaire. Suppose que nous accordions le traitement à toutes les personnes atteintes du cancer. Pourquoi suffirait-il d'être malade pour mériter le traitement ? Les voleurs, les escrocs et les violeurs peuvent se retrouver cancéreux aussi bien que n'importe qui.

— Ce serait quand même un acte humanitaire, dis-je en songeant que les voleurs et les violeurs pouvaient aussi gagner à la Loterie.

— Ce n'est pas faisable, Peter. Il y a une brochure au bureau. Je te la ferai lire si tu veux. On y trouve les arguments de la Loterie pour ce qui est de son refus de traiter les malades. Il y a des milliers, peut-être des millions de gens qui souffrent du cancer. La clinique ne peut pas les guérir tous. Le traitement est trop coûteux, et trop lent. Il faudrait choisir. Il faudrait examiner tous les cas, rechercher les personnes considérées comme les plus méritantes, réduire leur nombre à quelques centaines d'élus par an. Et *qui* se posera en juge ? Qui peut décider que telle personne mérite de vivre et telle autre de mourir ? Ça pourrait peut-être marcher quelque temps... mais il y aurait alors quelqu'un qui se verrait refuser le traitement, quelqu'un d'influent ou quelqu'un de bien placé dans les médias. Peut-être qu'on leur accorderait le traitement pour qu'ils se tiennent tranquilles, et le système serait aussitôt corrompu. »

Le bras de Seri m'effleura tandis qu'elle pressait sa main sur la mienne. Elle avait froid, comme moi ; nous rebroussâmes chemin en direction de la maison.

Les montagnes se profilaient en noir autour de nous ; tout était silencieux.

« Tu m'as dissuadé de me rendre à la clinique, dis-je. Je ne veux plus rien avoir à faire là-dedans.

— Je pense que tu as tort.

— Mais pourquoi ?

— Je t'ai dit que j'étais pleine de contradictions. » Elle frissonnait.
« Rentrons et je t'expliquerai. »

On aurait dit que la chambre sous les combles avait été chauffée, tant le contraste était grand avec la fraîcheur inattendue de la nuit. Je touchai une poutre ; elle était encore tiède de la chaleur du jour.

Nous nous assîmes au bord du lit, côte à côte, très chastement. Seri me prit la main, m'agaçant la paume du bout des doigts.

« Il faut que tu acceptes le traitement, dit-elle, parce que la Loterie est une affaire honnête et qu'elle est le seul moyen d'éviter la corruption. Avant d'avoir ce travail, j'entendais souvent raconter des histoires. Tu sais, celles que nous avons tous entendues, à propos des gens qui achètent leur admission. La première chose qu'on te dit quand tu es embauché, c'est que tout ça est faux. Et on te montre ce qui fait office de preuve... la quantité totale de drogues qu'on peut synthétiser par an, la capacité maximale de l'équipement. Ça concorde exactement avec le nombre annuel de gagnants. Ils sont systématiquement sur la défensive en ce domaine, au point qu'on en vient à les soupçonner de cacher quelque chose.

— Est-ce le cas ?

— C'est *obligé*, Peter. Tu te souviens de Mankinova ? »

Yosep Mankinova était l'ancien Premier ministre de Bagonne, un pays du nord prétendument non aligné. En raison de son importance stratégique – qu'il devait à ses réserves de pétrole et à une situation géographique qui lui permettait de contrôler des routes maritimes cruciales – Bagonne exerçait une influence politique et économique complètement disproportionnée par rapport à sa taille. Mankinova, un homme politique d'extrême droite, avait gouverné Bagonne durant les années qui avaient précédé la guerre, mais avait été forcé de démissionner il y avait quelque vingt-cinq ans, quand il s'avéra qu'il avait reçu le traitement athanasique en employant la corruption. Aucune preuve décisive ne put être alléguée. Loterie Collago nia farouchement le fait, mais peu de temps après deux des journalistes qui menaient l'enquête moururent dans des circonstances mystérieuses. Les événements succédèrent aux événements, le scandale se calma et Mankinova tomba dans l'obscurité. Mais récemment, quelques mois avant mon départ de Jethra, cette histoire avait refait surface. Un certain nombre de photographies, dont on assurait qu'elles représentaient le Mankinova actuel, parurent dans les journaux. À supposer qu'elles fussent authentiques, elles faisaient apparaître qu'il n'avait pas vieilli depuis sa démission. L'homme de quatre-vingts ans qu'il devait être en paraissait cinquante.

« Il serait naïf de penser que ce genre de chose n'arrive jamais,

répondis-je.

— Je ne suis pas naïve. Mais le nombre de gens qu'ils peuvent traiter est *bel et bien* limité, et ce sont ceux qui gagnent le gros lot et le refusent ensuite qui rendent de pareils coups possibles.

— Te voilà en train de supposer que je mérite de vivre, et quelqu'un d'autre non.

— Non... tout a déjà été décidé par l'ordinateur. C'est seulement au hasard que tu dois d'avoir gagné. Voilà pourquoi tu dois aller jusqu'au bout. »

Je me mis à fixer la descente de lit élimée en pensant que chacune de ses paroles ne faisait que renforcer mes doutes. J'étais naturellement tenté par l'idée d'une longue vie, sans problème de santé, et la décision de refuser pareille chose était de celles qui réclamaient une force de caractère que je n'avais jamais possédée. Je n'avais rien d'un Deloinne, avec ses nobles principes et sa morale austère. J'étais avide de vie, avide de vivre même, pour reprendre la distinction de Deloinne ; une part de moi-même ne pourrait jamais le nier. Mais il y avait là-dedans quelque chose qui continuait de me gêner d'une façon que je ne comprenais que vaguement. Ce n'était pas pour moi.

Je pensais aussi à Seri. Jusque-là nous n'étions que des amants de rencontre, deux personnes qui venaient de faire connaissance, qui avaient déjà fait l'amour et allaient sans doute recommencer, mais qui n'éprouvaient aucun attachement sentimental l'un pour l'autre. Il se pouvait que nos relations se développent, que nous en arrivions à nous connaître plus profondément, peut-être à nous aimer au sens conventionnel du terme. J'essayai d'imaginer ce qui arriverait si je subissais le traitement et elle non. Elle, ou quiconque se trouverait faire partie de ma vie, vieillirait inéluctablement et moi non. Mes amis, ma famille continueraient leur chemin en direction de leur futur biologique, tandis que je serais immobilisé, ou pétrifié.

Seri quitta le lit, ôta sa blouse et fit couler de l'eau dans l'évier. Je contemplai la courbe de son dos tandis qu'elle se penchait pour se laver la figure et les bras. Elle avait un corps mince, classique, plein de vigueur et de souplesse. Sans quitter sa position, elle me regarda par-dessus son épaule avec un sourire en coin.

« Alors, on se rince l'œil ? dit-elle.

— Pourquoi pas ? »

Mais je ne fixais sur elle qu'un regard distrait. Je me demandais quelle décision, si décision il devait y avoir, était la meilleure. C'était, semblait-il, l'éternel conflit entre l'esprit et le cœur. Si je suivais mes instincts, l'appel de mon égoïsme, je devais abandonner mes doutes, aller à Collago et devenir un athanasien ; si j'écoutais ma raison, je ne devais rien faire de cela.

Une fois couchés, nous fîmes de nouveau l'amour, avec moins d'emportement que la première fois, mais avec une affection qui n'était pas présente auparavant. Ensuite, n'ayant nulle envie de dormir, je restai étendu sur le dos au milieu des draps froissés, le regard fixé au plafond. Seri se blottit dans mes bras, sa tête au creux de mon épaule, une main sur ma poitrine.

« Est-ce que tu vas aller à Collago ? dit-elle.

— Je ne sais pas encore.

— Si tu y vas, je viendrai avec toi.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai envie d'être avec toi. Je te l'ai dit, je laisse tomber mon travail.

— Ce serait bien, dis-je.

— Je veux être sûre...

— Que j'irai jusqu'au bout ?

— Non... que tout ira bien pour toi ensuite. Je ne saurais te dire pourquoi. » Elle se redressa brusquement et, s'appuyant sur un coude, plongea ses yeux dans les miens. « Peter, il y a quelque chose que je n'aime pas à propos du traitement. Quelque chose *qui me fait peur*.

— C'est dangereux ?

— Non, pas dangereux. Il n'y a aucun risque. C'est ce qui arrive ensuite. Je ne suis pas censée t'en parler.

— Mais tu vas le faire, dis-je.

— Oui. » Elle me donna un petit baiser. « Quand on arrive à la clinique, il y a d'abord quelques préliminaires. L'un d'eux consiste en un examen médical complet. Il faut aussi répondre à un questionnaire. C'est une des conditions. Au bureau, nous appelons ça le plus long questionnaire du monde. C'est pratiquement toute ta vie qu'on te demande de raconter.

— Autrement dit, il faut que je rédige mon autobiographie.

— Ça revient à peu près à ça.

— On m'en a parlé à Jethra, dis-je. On ne m'a pas dit qu'il s'agissait d'un questionnaire, mais qu'avant le traitement il me faudrait mettre toute ma vie par écrit.

— Est-ce qu'on t'a expliqué pourquoi ?

— Non. J'ai simplement pensé *que ça* devait faire partie du traitement.

— Ça n'a rien à voir avec le traitement lui-même. Ça intervient ensuite, au moment du rétablissement. C'est bien simple, pour faire de toi un athanasien, on assainit ton organisme. On remet ton corps à neuf, mais on fait du même coup le vide dans ton esprit. Tu seras amnésique après cela. »

Je ne dis rien, le regard perdu dans ses yeux graves.

« Ce questionnaire devient l'assise de ta nouvelle vie, poursuivit-

elle. Tu deviens ce que tu as écrit. Ça ne te fait pas peur ? »

Je me remémorai les longs mois passés à la villa de Colan, sur les collines dominant Jethra, ma quête de la vérité, les divers moyens que j'avais mis en œuvre pour découvrir cette vérité, ma certitude d'avoir réussi, et, finalement, le sentiment de renouveau que j'avais éprouvé au terme de mon entreprise. Ce manuscrit, qui se trouvait pour le moment dans ma chambre d'hôtel à Muriseay Ville, contenait ma vie aussi sûrement que les mots contenaient une signification. J'étais déjà devenu ce que j'avais écrit. J'étais *défini* par mon œuvre.

Je répondis : « Non, ça ne me fait pas peur.

— Moi si. C'est pourquoi je veux être avec toi à ce moment-là. Je ne crois pas qu'ils disent la vérité, quand ils prétendent que les patients recouvrent leur identité. »

Je la serrai contre moi ; elle résista d'abord un peu, mais elle ne tarda pas à se détendre et s'allongea de nouveau contre moi.

« Ma résolution n'est pas encore prise. Mais je pense que j'irai sur cette île ; je me déciderai sur place. »

Pour tout commentaire, Seri se blottit contre moi.

« Il faut que je me rende compte par moi-même », repris-je.

Son visage enfoui au creux de mon épaule, Seri dit : « Je peux venir avec toi ?

— Bien sûr.

— Parle-moi, Peter. Tout le long de ce voyage, dis-moi qui tu es. Je veux tout savoir de toi. »

Nous glissâmes dans le sommeil peu après. Pendant la nuit je rêvai que j'étais suspendu à une corde sous une cascade, tourbillonnant et dansant dans l'impitoyable torrent. Progressivement, mes membres se raidissaient, mon esprit se figeait... Puis je changeai de position dans mon sommeil, et mon rêve s'évanouit.

Il pleuvait sur Sheffield. On m'avait donné la petite chambre du devant dans la maison de Félicité ; là, je pouvais être seul. Je restais parfois des heures à la fenêtre à regarder le paysage industriel qui s'étendait au-delà des toits. Sheffield était une ville horrible, fonctionnelle, qui ne conservait plus grand-chose du temps où ses aciéries étaient florissantes ; tout ce que l'on voyait désormais, c'était un lamentable fouillis urbain qui s'enflait à l'ouest jusqu'aux contreforts de la chaîne Pennine et se confondait à l'est, sous les arches de l'autoroute, avec la ville plus modeste de Rotherham. C'était de ce côté de Sheffield que Félicité et James avaient leur maison.

Greenway Park était un îlot bien propre d'habitations et de jardins bourgeois, qu'entouraient les anciens et tristes faubourgs de la ville. Au centre de la petite cité les architectes avaient laissé un espace libre d'environ deux mille mètres carrés, que l'on avait planté de jeunes arbres et où les résidents emmenaient leurs chiens faire leurs besoins. Félicité et James avaient un chien qui répondait au nom de Jasper, ou Pépère, cela dépendait.

Dès que j'eus mis les pieds dans la maison, je sentis s'affronter en moi des sentiments complexes. Je reconnaissais que Félicité se donnait beaucoup de peine pour moi, que j'avais fait un véritable gâchis de ma vie au cottage d'Edwin, qu'il était temps pour moi de retrouver une forme d'équilibre, et j'adoptai par conséquent une attitude soumise et complaisante. Je savais que l'intérêt obsessionnel que je portais à mon manuscrit était responsable de mes erreurs, aussi tâchai-je de le chasser de mon esprit. Mais, en même temps, je persistais à croire que l'œuvre que j'avais entreprise était cruciale pour la saisie de mon identité, et que Félicité m'en avait arraché. J'en éprouvais un vif ressentiment à son égard, et jusqu'à de la colère, et c'en était assez pour me détacher d'elle.

Je devins indifférent à la vie de la maisonnée, me concentrant de façon obsessionnelle sur des détails insignifiants. Rien n'échappait à mon attention. Je n'avais que des critiques à faire sur la maison et ses occupants, leurs habitudes, leurs attitudes. Je détestais leurs amis. Je me sentais asphyxié par leur proximité, leur normalité. Je m'attachai à la façon dont James mangeait, au fait qu'il avait un peu de brioche, qu'il faisait du jogging. Je prenais note des programmes de télévision

qu'ils regardaient, du genre de cuisine que pratiquait Félicité, des propos qu'ils tenaient à leurs enfants. Ceux-ci, Alan et Tamsin, furent un temps mes alliés, car j'étais moi aussi traité comme un enfant.

Je réprimai mes sentiments. J'essayai de participer à leur vie, de leur témoigner la gratitude que je savais devoir éprouver, mais un fossé s'était creusé entre Félicité et moi. Tout, dans son existence, me faisait grincer des dents.

Des semaines et des semaines passèrent. L'automne s'écoula et l'hiver arriva ; Noël fut l'occasion d'un bref répit, car les enfants devinrent plus importants que moi. Mais en général nous nous irritions les uns les autres.

Un week-end sur deux, nous nous embarquions tous les cinq dans la Volvo de James pour le cottage de l'Herefordshire. Je redoutais ces expéditions, alors que Félicité et James semblaient s'en faire une fête. Ça donnait le goût de la campagne aux enfants, disait Félicité, et Jasper appréciait l'exercice.

La maison prenait tournure, disait James, et il téléphonait souvent à Edwin et Marge pour leur faire part de ce qu'il appelait l'avancement des travaux. On me faisait régulièrement travailler au jardin, où j'avais mission de débroussailler les massifs et de transformer les déchets en compost. James, Félicité et les enfants se concentraient sur la décoration. Ma pièce blanche, restée intacte jusqu'à ces visites, fut la première dont ils s'occupèrent : une émulsion magnolia composa un fond élégant pour le type de rideaux que Marge avait décrit par téléphone à Félicité. James engagea des électriciens et des plâtriers du pays, et le modeste cottage ne tarda pas à correspondre exactement à ce que voulaient Edwin et Marge.

Félicité m'aida un jour au jardin, et tandis que j'étais de l'autre côté de la maison, elle arracha le bouquet de chèvrefeuille et le jeta sur le gros tas de débris destiné à devenir du compost.

« C'était un bouquet de chèvrefeuille, dis-je.

— Chèvrefeuille ou pas, c'était mort.

— Les plantes perdent leurs feuilles en hiver, dis-je. C'est la loi de la nature.

— Preuve que ce n'était pas du chèvrefeuille, car c'est une plante à feuilles persistantes. »

Je recueillis l'arbrisseau et le replantai, mais quand nous revînmes deux semaines après, il avait mystérieusement disparu. Cet acte de vandalisme m'attrista profondément, car ce bouquet de chèvrefeuille était quelque chose que j'avais aimé. Je me souvenais des douces exhalaisons auxquelles j'avais droit le soir, pendant que j'écrivais dans ma pièce blanche, et ce fut cet incident qui me ramena finalement à mon manuscrit. Dès que nous fûmes de retour à Greenway Park, je le sortis de mon fourre-tout, où je le tenais caché, et entrepris de le relire

entièrement.

Ce ne fut pas sans peine au début, car j'étais déçu par ce que je découvrais. Comme si, durant les semaines où j'étais resté éloigné de mon ouvrage, les mots s'étaient décomposés ou rabougris. Ce qui apparaissait à mes yeux ressemblait tout au plus à un synopsis. Les dernières pages étaient meilleures, mais cela n'atténua en rien mon amertume.

Je savais que tout était à recommencer, mais quelque chose me retint. J'étais terrorisé à l'idée de ranimer l'intérêt de Félicité pour ce que j'avais écrit ; tant que le manuscrit demeurerait caché dans mon sac, je pouvais l'oublier, et Félicité avec moi. Tout le monde trouvait que j'étais sur la bonne voie.

Le manuscrit était un rappel de mon passé, de tout ce que j'avais pu être. Il représentait un danger pour moi ; il me stimulait et me séduisait, excitait mon imagination, mais la réalité qu'il constituait était une déception.

Je fixai les pages défectueuses étalées sur la table de ma chambre et restai un moment devant la fenêtre à contempler les Pennines, tout là-bas, de l'autre côté de la ville ; puis je mis les feuillets en tas, les disposai d'équerre et les rangeai dans mon fourre-tout. Je revins ensuite me poster devant la fenêtre, passant le reste de l'après-midi à jouer machinalement avec le cache-pot de macramé suspendu au plafond ; toujours à la même place, je vis s'allumer les lumières de la ville tandis que les Pennines se fondaient dans la brume.

À l'approche du Nouvel An le temps se détériora, et avec lui l'atmosphère de la maison. Les enfants ne voulaient plus jouer avec moi, et si James continuait de se montrer amical en surface, Félicité ne me cachait pratiquement plus son hostilité. Elle me servait à table dans un silence excédé, et si j'offrais de donner un coup de main dans la maison, je me faisais rabrouer. Je passais de plus en plus de temps dans ma chambre, debout près de la fenêtre, à regarder la neige au loin sur les collines.

La chaîne Pennine avait toujours occupé une place importante dans mon environnement mental. Ne pas oublier mon enfance dans la banlieue de Manchester : des maisons et des rues sûres avec des voisins et des jardins, l'école tout près, mais toujours, à quelques kilomètres à l'est, sombres, moutonnants et sauvages, les contreforts de la chaîne Pennine. J'étais désormais de l'autre côté des montagnes, mais les collines restaient les mêmes ; une région inculte qui partageait l'Angleterre en deux. Je voyais en elles un symbole de neutralité, un point d'équilibre entre ma vie passée et présente. Peut-être y avait-il, dans les vallées encaissées qui s'ouvraient entre les plateaux calcaires, quelque indication abstraite de l'endroit où j'avais fait la culbute. À vivre sur une petite île comme l'était la terre

britannique, moderne et civilisée, on sentait moins la présence des éléments. Il n'y avait que la mer et les collines, ces dernières étant plus proches à Sheffield. J'avais besoin de l'élémentaire pour voir clair en moi.

Un jour, cédant à une brusque inspiration, je demandai aux enfants s'ils étaient allés visiter les grottes de Castleton, au cœur des Pennines. Ils ne furent pas longs à tanner leurs parents pour qu'ils les emmènent voir le Gouffre Sans Fond, les Grottes de Blue John, la fontaine qui transformait les choses en pierre.

Félicité finit par me dire : « C'est toi qui leur as mis cette idée en tête, Peter ?

— Ce serait chouette d'aller faire un tour dans les collines.

— James ne se risquera pas là-haut dans la neige. »

Heureusement, le temps changea peu après ; un petit coup de redoux accompagné de pluie fit fondre la neige et rendit aux Pennines leur sombre silhouette. Durant quelques jours, tout se passa comme si les enfants avaient oublié mon idée, mais à la fin, sans que j'eusse à intervenir, Alan remit la question sur le tapis. Félicité dit que l'on verrait, me lança un regard mauvais et changea de sujet.

Je revins à mon manuscrit, sentant que quelque chose commençait à s'agiter en moi.

Cette fois, je pris le parti de le lire jusqu'à la fin, toute attitude critique abolie. Je voulais découvrir *ce que* j'avais écrit, non la manière dont c'était écrit. Ce ne serait qu'ensuite que je déciderais de l'opportunité d'entreprendre une autre version.

Sur le plan stylistique, les premières pages étaient les pires, mais dès que j'eus passé ce cap je trouvai mon histoire facile à lire. Mon impression dominante était des plus étranges : je me voyais moins en train de lire qu'en train de me souvenir. Je connaissais mon texte pour ainsi dire sur le bout des doigts, et je sentais qu'il me suffisait de tenir les pages dans ma main et de les tourner une à une pour que l'histoire jaillisse spontanément dans mon esprit.

J'avais toujours cru que j'avais mis l'essence de moi-même dans ces pages, et maintenant que je reprenais contact avec ce qui m'avait préoccupé tout un long été, j'éprouvais un extraordinaire sentiment de sécurité et de confiance. Comme si, après avoir erré loin de moi-même, j'étais de retour au bercail. Je me sentais rassuré, en possession de toutes mes facultés, plein d'allant et d'énergie.

En bas, pendant que je lisais, James était occupé à installer des étagères, bien que la maison fût presque vide de livres. Félicité avait besoin de place pour des plantes en pots et des bibelots. Le bruit de la perceuse électrique interrompait ma lecture, comme des fautes de ponctuation.

J'avais considéré mon travail comme accompli. Durant les

semaines où j'avais languï dans la maison de Félicité, j'avais négligé mon identité. Là, sur le papier, se trouvait tout ce qui m'avait manqué. Je reprenais contact avec moi-même.

Certains passages contenaient des observations d'une étonnante acuité. Les idées avaient de la rondeur, le tout de la consistance. À chaque révélation je sentais revenir ma confiance. Je me remis à vivre, comme je l'avais déjà fait une fois par procuration à travers mon écriture. Je reconnaissais les vérités telles que je les avais créées un jour. Et par-dessus tout, je me retrouvais pleinement dans les fictions que j'avais inventées et les paysages qui leur servaient de cadre.

Félicité, devenue méconnaissable dans la vie réelle tant ses enfants, son mari, ses attitudes l'avaient changée, me devenait explicable en tant que « Kalia ». James apparaissait, simple silhouette, sous le nom de « Yallow ». Gracia était « Seri ». Je vivais de nouveau dans la cité de Jethra, au bord de la mer, face aux îles. Assis à ma table près de la fenêtre dans la maison de Félicité, je contemplais les landes désolées qui s'étendaient au-delà de Sheffield à la façon dont, dans les dernières pages du manuscrit, debout sur une hauteur dans le parc seigneurial de Jethra, je regardais la mer par-delà les toits.

Ces îles de l'Archipel étaient comme les collines de la chaîne Pennine : un territoire neutre, un lieu d'errance, une ligne de partage entre le passé et le présent, un moyen d'évasion.

Je lus le manuscrit jusqu'à la fin, jusqu'à cette dernière phrase inachevée, puis descendis au rez-de-chaussée aider James dans ses travaux de menuiserie. J'étais de bonne humeur et tout le monde s'en trouva mieux. Plus tard, avant que les enfants n'aillent au lit, Félicité suggéra que nous allions tous visiter Castleton pour le week-end ; cela ferait une agréable sortie.

Je restai plein d'entrain jusqu'au jour dit. Félicité prépara un repas froid le matin, en disant que s'il pleuvait on pourrait toujours manger dans la voiture, mais qu'il y avait un endroit pour pique-niquer juste à la sortie du village. Tout cela sentait bon la liberté, l'absence de contraintes, l'aventure. James arracha la Volvo du centre populeux de Sheffield, puis, empruntant la route de Chapel-en-le-Frith, la lança à l'assaut des Pennines ; de hauts pâturages gorgés d'eau se mirent bientôt à défiler sous nos yeux, ainsi que des éboulis calcaires. Des rafales de vent secouaient la voiture pour ma plus grande joie. C'étaient là les collines de mon horizon, les formes lointaines qui s'étaient toujours dessinées à la lisière de ma vie. J'étais assis au milieu du siège arrière, entre Alan et Tamsin, comme me l'avait demandé Félicité. Le chien était couché en rond à l'arrière, dans l'espace réservé aux bagages.

Nous nous garâmes dans un petit refuge à l'entrée du village de Castleton, et descendîmes tous de voiture. Le vent soufflait en

bourrasques autour de nous, nous mouchetant de petites gouttes de pluie. Les enfants se recroquevillèrent dans leurs anoraks imperméables et Tamsin déclara qu'elle avait envie d'aller aux cabinets. James ferma la voiture à clé et éprouva les poignées.

« Je crois que je vais aller me balader tout seul, dis-je.

— N'oublie pas le déjeuner. Nous, on va aller voir les grottes. »

Ils se mirent en route, contents d'être débarrassés de moi. James avait une canne, et Jasper bondissait autour de lui.

Resté seul, je demeurai les mains au fond des poches, à chercher autour de moi un endroit où aller. Il n'y avait qu'une autre voiture sur le parking : une Triumph Herald verte, piquée de rouille. La femme assise au volant ne m'avait pratiquement pas quitté des yeux, et voilà qu'elle ouvrait la portière et se dressait pour mieux se présenter à ma vue.

« Hello, Peter », dit-elle, et je la reconnus enfin.

Cheveux sombres, yeux sombres : deux détails qui me frappèrent tout de suite. Le vent repoussa ses cheveux en arrière, découvrant le front relativement large, les yeux profondément enfoncés. Gracia avait toujours été trop mince, et le vent ne la flattait pas. Elle portait son vieux manteau de fourrure, celui que nous avions acheté sur un banc de Camden Lock un samedi après-midi d'été, celui dont la doublure était déchirée et qui bâillait sous les manches. Il avait toujours été sans boutonnage, et elle le tenait fermé en gardant ses mains dans les poches. Elle se tenait droite malgré tout, me faisant front, faisant front aux attaques du vent. Elle était comme elle avait toujours été : grande, le visage anguleux, négligée dans sa mise, peu faite pour le grand air ou la campagne, plus à sa place dans les appartements et les rues de Londres, les sous-sol des grandes villes. Là elle s'intégrait harmonieusement, ici elle détonnait. J'ai du sang gitan dans les veines, m'avait-elle dit un jour, mais elle quittait rarement Londres, elle n'avait jamais connu la route.

Je m'approchai d'elle, aussi surpris par ce qu'il y avait de familier dans son aspect que par le fait de sa présence ici. Je ne pensais pas, je ne faisais que constater. Il y eut un moment gêné quand nous nous retrouvâmes face à face près de sa voiture, sans pouvoir dire un mot, puis, cédant au même élan, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous nous étreignîmes, pressant nos visages l'un contre l'autre sans nous embrasser ; ses joues étaient froides, et la fourrure de son manteau légèrement humide. Je me sentis envahi par un immense soulagement, un déferlement de bonheur, m'émerveillant de la voir saine et sauve et de nous voir à nouveau ensemble. Je restai ainsi, cramponné à elle, refusant de lâcher la réalité de son corps frêle, et j'étais bientôt en train de pleurer avec elle. Gracia n'avait jamais provoqué mes larmes, ni moi les siennes. Nous donnions dans le sophistiqué à Londres, quoi que cela pût signifier, encore qu'à la fin, dans les mois qui avaient précédé notre séparation, il y ait eu en nous une raideur qui n'était que refoulement de nos émotions. Le flegme qui entraînait dans nos rapports était devenu une habitude, un maniérisme proche d'une seconde nature. Nous nous connaissions depuis trop longtemps pour sortir de nos rails.

Soudain, je sus que Seri, par qui j'avais essayé de comprendre

Gracia, n'avait jamais existé. Gracia, cette Gracia qui me serrait aussi fort que je la serrais, défiait toute définition. Gracia était Gracia : versatile, exhalant un doux parfum, lunatique, imprévisible, drôle. Je ne pouvais définir Gracia qu'en étant avec elle, me définissant à travers elle par la même occasion. Je me mis à la serrer encore plus fort, pressant mes lèvres contre son cou blanc, éprouvant la saveur de sa peau. Son manteau de fourrure s'était ouvert quand elle avait écarté les bras pour m'enlacer, et je pouvais sentir son corps mince à travers son corsage et sa jupe ; elle portait les mêmes vêtements la dernière fois où je l'avais vue, à la fin de l'hiver précédent.

Enfin je m'écartai d'elle, mais en gardant ses mains dans les miennes. Gracia demeura un instant les yeux baissés, puis dégagea ses mains et se moucha dans un mouchoir en papier. Elle prit son sac à bandoulière dans la voiture et claqua la portière. Je la pris de nouveau dans mes bras, mais sans la presser contre moi. Elle m'embrassa, et nous éclatâmes de rire.

« Je ne pensais pas te revoir un jour, dis-je.

— Moi non plus. Je suis restée longtemps à ne pas le vouloir.

— Où avais-tu disparu ?

— Je me suis installée chez un ami. » Un bref instant, elle avait détourné les yeux. « Et toi ?

— Je me suis enterré quelque temps à la campagne. Il fallait que je fasse le point. Depuis je loge chez Félicité.

— Je sais. Elle m'a raconté.

— Voilà pourquoi tu...»

Elle jeta un bref regard vers la Volvo de James et dit : « Félicité m'a dit que tu serais ici. Je voulais te revoir. »

Félicité avait arrangé cette rencontre, bien sûr. Après le week-end que j'avais passé à Sheffield avec Gracia, Félicité avait pris à tâche de l'entourer de son amitié. Mais les deux femmes n'étaient pas amies au sens habituel du terme. Les gestes de Félicité envers Gracia étaient le résultat d'un calcul, une forme de message qui m'était destiné. Elle voyait en Gracia une victime de mes défauts, et le fait de l'aider était sa façon de me marquer sa désapprobation, ainsi que l'expression de quelque chose de plus général : le sens de la responsabilité et la solidarité féminine. Il était révélateur que Félicité n'eût pas arrangé cette rencontre à Greenway Park. Sans s'en rendre compte, elle méprisait probablement Gracia. Celle-ci n'était qu'un oiseau blessé, une pauvre chose à secourir avec une éclisse et une cuillerée de lait chaud. De façon assez naturelle, la sollicitude de Félicité ne commençait qu'à partir du moment où j'étais l'auteur des dégâts.

Nous pénétrâmes dans le village main dans la main, épaule contre épaule, insensibles au froid et au vent. Mon esprit avait retrouvé la vie, de nouvelles perspectives s'ouvraient devant moi. Il me fallait

remonter au-delà de la mort de mon père pour retrouver une impression semblable. J'avais été trop longtemps obsédé par le passé, uniquement préoccupé de moi-même. Tout ce que j'avais accumulé en moi se trouvait aspiré par une bonde : Gracia, morceau de mon passé qui s'entêtait à revenir.

La grand-rue du village était étroite et sinueuse, écrasée par les maisons grises qui la bordaient. Les voitures y circulaient bruyamment, faisant gicler de fines gouttes d'eau sous leurs pneus.

« Est-ce qu'il y aurait moyen de trouver un endroit où boire un café ? » dit Gracia. Elle avait toujours bu des quantités de café instantané bon marché, délayé dans trop d'eau et avec du sucre blanc. Je lui pressai la main au souvenir d'une dispute idiote à ce propos.

Nous découvrîmes un café dans une petite rue transversale : l'avancée d'une maison en terrasse que l'on avait transformée au moyen d'un grand panneau vitré et de tables métalliques. De petits cendriers de verre étaient posés au centre exact de chacune d'elles. Il régnait un tel calme à l'intérieur que je crus l'endroit fermé, mais alors que nous étions assis depuis une minute ou deux, une femme en robe-tablier de guingan bleu vint prendre notre commande. Gracia commanda deux œufs pochés en plus de son café ; elle n'avait pas quitté le volant depuis sept heures et demie du matin, m'expliqua-t-elle.

« Est-ce que tu loges toujours chez cet ami ? dis-je.

— Pour le moment. C'est une des choses dont je voudrais te parler. Il va bientôt falloir que je m'en aille, mais j'ai un logement en vue. Je voudrais savoir si je dois le prendre ou non.

— C'est combien ?

— Douze livres par semaine. Loyer surveillé. Mais c'est un sous-sol et le quartier n'est pas des meilleurs.

— Prends-le, dis-je en songeant au prix des loyers à Londres.

— C'est tout ce que je voulais savoir », dit Gracia, et elle se leva. « À présent, je file.

— Quoi ? »

Je la regardai avec stupeur se diriger vers la porte. Mais c'était oublier le curieux sens de l'humour de Gracia. Elle s'approcha de la vitre embuée, y fit un petit dessin du bout du doigt, puis revint à la table. Elle m'ébouriffa les cheveux en passant. Avant de se rasseoir elle se débarrassa de son manteau d'un mouvement des épaules, le laissant glisser sur le dossier de sa chaise.

« Pourquoi ne m'as-tu pas écrit, Peter ?

— Je t'ai écrit... mais tu n'as jamais répondu.

— Cette lettre arrivait trop tôt. Pourquoi ne m'en as-tu pas écrit une autre ?

— Je ne savais pas où tu étais. Et je n'étais pas sûr qu'on te faisait

suivre ton courrier.

— Tu aurais pu me trouver. Ta sœur y est arrivée.

— Je sais. Le fait est que... je croyais que tu ne voulais plus entendre parler de moi.

— Oh, que si ! » Elle avait pris le cendrier et le faisait tourner entre ses doigts, un vague sourire aux lèvres. « Je crois que je voulais avoir l'occasion de t'envoyer encore une fois sur les roses. Du moins au début.

— Je t'assure que je ne savais pas que tu avais aussi mal réagi », dis-je, et le démon de la conscience me remit en mémoire ces brûlantes journées d'été durant lesquelles j'écrivais obsessionnellement sur mon compte. Il m'avait fallu chasser Gracia de mon esprit dans mon besoin de me trouver moi-même. Était-ce là la vérité ?

À ce moment la serveuse revint et posa deux tasses de café devant nous. Gracia se servit de sucre, remua lentement son breuvage.

« Écoute, Peter, tout ça appartient maintenant au passé. » Elle me prit la main par-dessus la table, la serrant fermement dans la sienne. « J'ai repris le dessus. J'ai eu un tas de problèmes, et ça a été difficile pendant quelque temps. J'avais besoin de respirer. J'ai vu du monde, eu des tas de discussions. Mais je suis remise de tout ça. Et toi ?

— C'est la même chose », dis-je.

À la vérité, Gracia exerçait sur moi une irrésistible attirance sexuelle. Quand nous avions rompu, un des pires aspects de la situation était de l'imaginer au lit avec un autre. Elle se servait souvent de cela comme d'une menace tacite, une menace destinée à consolider notre couple et qui devait pourtant finir par nous séparer. Car lorsque j'avais été enfin convaincu que tout était terminé entre nous, le seul moyen que j'avais de réagir était de lui fermer les portes de mon esprit. Cette attitude possessive était irrationnelle, car en dépit du magnétisme sexuel il ne nous était pas souvent arrivé d'être de bons amants l'un pour l'autre, mais ma conscience de sa sexualité n'en pénétrait pas moins tout ce que je faisais avec elle et toutes les pensées qu'elle m'inspirait. J'en étais conscient en cet instant, assis avec elle dans ce lugubre café : ses cheveux en désordre, ses vêtements flottants et sans recherche, cette peau sans couleur, ce vague dans les yeux, cette tension intérieure. Et par-dessus tout, peut-être, le fait que Gracia s'était toujours souciee de moi, même quand je ne le méritais pas, même quand ses névroses, comme des parasites à la radio, venaient brouiller nos tentatives de communication.

« Félicité m'a dit que tu n'allais pas très bien, que tu t'étais conduit bizarrement.

— C'est bien de Félicité, dis-je.

— Tu en es sûr ?

— Félicité et moi ne nous entendons pas très bien. On a pris des routes différentes. Elle voudrait que je sois comme elle. Nous ne sommes pas attachés aux mêmes valeurs. »

Gracia faisait la moue, les yeux baissés sur sa tasse de café.

« Elle m'a raconté des choses effrayantes sur toi. Je voulais te voir.

— C'est pour ça que tu es là ?

— Non... seulement en partie.

— Quel genre de chose t'a-t-elle raconté ? »

Continuant d'éviter mon regard, elle dit : « Que tu t'étais remis à picoler et à ne pas manger convenablement. »

Gros soulagement que ce fût tout. « Est-ce que ça a l'air d'être la vérité ?

— Je ne sais pas.

— Regarde-moi et réponds.

— Non, ça n'en a pas l'air. »

Elle m'avait lancé un bref coup d'œil, mais son regard continuait de me fuir tandis qu'elle vidait sa tasse. La serveuse arriva avec les œufs de Gracia.

« Félicité est un être matérialiste, dis-je. Elle est bourrée d'idées fausses à mon sujet. Tout ce que je voulais faire après notre rupture, c'était de ficher le camp quelque part tout seul pour essayer de me remettre les idées en place. Je suis resté avec elle ces dernières semaines, et ça n'a pas été facile. »

Je cessai de parler, brusquement distrait par le genre de pensée errante qui m'avait si souvent traversé l'esprit durant les dernières semaines. Je savais que je ne disais pas tout à Gracia ; l'exhaustivité était une exigence qui s'était en quelque sorte épuisée dans mon manuscrit. C'était seulement là que se trouvait la vérité. Faudrait-il que je le lui montre un jour ?

J'attendis que Gracia eût fini son repas – elle mangea rapidement le premier œuf, puis pignocha dans le second ; elle n'était pas femme à fixer très longtemps son attention sur la nourriture – et je commandai alors deux autres cafés. Gracia alluma une cigarette. J'attendais ce geste, me demandant si elle fumait toujours.

Je repris alors la parole : « Pourquoi n'aurais-tu pas pu me voir l'année dernière ? Après notre dispute ?

— Parce que je ne pouvais pas, c'est tout. J'avais eu mon compte et c'était encore trop tôt. J'avais envie de te voir, mais tu étais toujours à me critiquer. J'étais tout simplement démoralisée. J'avais besoin de temps pour me remettre.

— Excuse-moi. Je n'aurais pas dû te dire toutes ces choses. »

Gracia secoua la tête. « Elles n'ont plus grand sens à présent.

— C'est pour ça que tu es ici ?

— J'ai résolu mes problèmes. Je te l'ai dit, je me sens beaucoup mieux.

— As-tu été avec un autre type ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que ça compte. C'est-à-dire que ça aurait pu compter. » Je sentis que j'avancais sur un terrain dangereux, dérangeant quelque chose.

« J'ai été avec quelqu'un pendant un certain temps. C'était l'année dernière. »

L'année dernière : les mots semblaient faire référence à une époque lointaine, mais l'année dernière n'était finie que depuis trois semaines. Ce fut à mon tour de détourner les yeux. Gracia me savait irrationnellement possessif.

« Ce n'était qu'un ami, Peter. Un bon copain. Quelqu'un que j'ai rencontré et qui s'est occupé de moi.

— Le même que celui avec qui tu habites en ce moment ?

— Oui, mais je suis en train de faire mes valises. Ne sois pas jaloux, je t'en prie, ne sois pas jaloux.

J'étais toute seule, j'ai dû entrer à l'hôpital, et quand j'en suis sortie tu n'étais pas là ; Steve s'est amené juste au moment où j'avais besoin de lui. »

J'avais envie de l'interroger sur cet homme, mais en même temps je savais que mon désir était de planter des jalons plus que d'avoir des réponses. C'était aussi stupide qu'injuste ; mais j'en voulais à ce Steve d'être ce qu'il était, d'être un ami. Je lui en voulais encore plus d'éveiller en moi une émotion, la jalousie, dont j'avais essayé de me débarrasser. Quitter Gracia m'avait définitivement guéri de ce sentiment, pensais-je, car il n'y avait qu'avec elle que j'en éprouvais les affres. Steve devenait dans mon esprit tout ce que je n'étais pas, tout ce que je ne pourrais jamais être.

Gracia avait dû voir tout cela dans mes yeux. « Tu n'es vraiment pas raisonnable, dit-elle.

— Je sais, mais je ne peux pas m'en empêcher. »

Elle posa sa cigarette et me reprit la main.

« Écoute, il ne s'agit pas de Steve, dit-elle. Pourquoi crois-tu que je suis venue ici aujourd'hui ? Je te veux *toi*, Peter, parce que je t'aime encore, en dépit de tout. Je veux refaire une tentative.

— Moi aussi, dis-je. Mais est-ce que ça ne risque pas d'être un nouveau fiasco ?

— Non. Je ferai tout pour que ça marche. Quand nous avons rompu, je me suis rendu compte qu'il fallait en passer par là pour être sûrs. C'était moi qui avais tort. Tu faisais tous ces efforts pour arranger les choses, et je n'étais bonne qu'à détruire. Je savais ce qui se passait, je le sentais au fond de moi, mais je n'étais préoccupée que de moi-

même tellement j'étais malheureuse. Je me suis mise à te détester précisément parce que tu faisais tout ton possible, parce que tu n'arrivais pas à voir à quel point j'étais odieuse. Je te haïssais de ne pas vouloir me haïr.

— Je ne t'ai jamais haïe. Simplement, ça n'allait jamais.

— Et je sais maintenant pourquoi. Toutes ces choses qui tendaient l'atmosphère n'existent plus. J'ai un travail, un endroit où vivre, j'ai renoué avec mes amis. Avant, je dépendais de toi pour tout. Maintenant la situation est complètement différente. »

Plus différente qu'elle ne le croyait, car moi aussi j'avais changé. Elle semblait posséder tout ce qui m'avait un jour appartenu. À présent mon unique possession était la connaissance de moi-même, inscrite noir sur blanc.

« Laisse-moi réfléchir, dis-je. Je ne demande qu'à essayer encore, mais... »

Mais l'incertitude était une compagne de si longue date que je m'y étais habitué ; je rejetai la normalité de Félicité, la solidité de James. J'accueillis avec joie la précarité du prochain repas, les fascinations morbides de la solitude, la vie introspective. L'incertitude et la solitude me refoulaient dans l'univers du dedans, me révélaient à moi-même. Il y aurait de nouveau un déséquilibre entre Gracia et moi, du même type, mais les rôles seraient inversés. Saurais-je y faire face mieux qu'elle ?

J'aimais Gracia ; je le savais tandis que j'étais là avec elle. Je l'aimais plus que je n'avais aimé personne, y compris moi-même. Tout particulièrement moi-même, car je n'étais explicable que sur le papier, que par le biais de la fiction et des défauts de la mémoire. Le portrait de moi-même qui se dégageait du manuscrit était parfait, mais c'était le produit d'un artifice. J'avais eu besoin de me réinventer, mais je n'aurais jamais pu inventer Gracia. Je me souvenais de mes essais tâtonnants pour la décrire à travers le personnage de Seri. J'avais laissé bien des choses de côté, et en compensant les omissions je n'étais arrivé qu'à la rendre commode. Un tel mot ne pourrait jamais s'appliquer à Gracia, et aucun autre n'était capable de la décrire exactement. Gracia défiait la description, alors que je m'étais défini facilement.

Cependant, ma tentative n'avait pas été inutile. En créant Seri j'avais échoué, mais j'avais découvert autre chose. Gracia s'était affirmée.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence, durant lesquelles je restai les yeux fixés sur le dessus de la table, attentif aux émotions et aux sentiments complexes qui s'agitaient en moi. Voilà que j'éprouvais de nouveau les pulsions qui avaient déclenché la première ébauche de mon manuscrit : le désir de mettre de l'ordre dans mes idées, de

rationaliser ce qu'il vaudrait peut-être mieux laisser dans l'obscurité.

De même que j'étais désormais voué à être un produit de ce que j'avais écrit, de même Gracia pourrait être comprise à travers Seri. Son autre identité, la Seri commode de mon imagination, serait la clé de sa réalité. Je n'avais jamais été pleinement capable de comprendre Gracia, mais désormais Seri serait là pour me faire voir ce *qu'en vérité* je saisisais d'elle.

Les îles de l'Archipel du Rêve me tiendraient toujours compagnie ; Seri ne cesserait de hanter mes relations avec Gracia.

J'avais besoin de simplifier, de laisser le tumulte s'apaiser. Je savais trop de choses, j'en comprenais trop peu.

Au cœur de tout cela régnait un absolu : la découverte de l'amour que je portais toujours à Gracia. Je lui dis : « Je suis vraiment désolé que tout ait mal marché entre nous. Ce n'était pas ta faute.

— Si, ça l'était.

— Peu importe. C'était aussi ma faute. Tout cela est du passé. » Inopinément, la pensée me vint que cela aussi, la rupture, avait été en quelque sorte circonscrit par mon texte. Se pouvait-il que tout ait été aussi facile ? « Qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

— Ce que tu voudras. C'est pour ça que je suis ici.

— Il faut que je m'en aille de chez Félicité, dis-je. Je ne reste avec elle que parce que je n'ai aucun autre endroit où aller.

— Je t'ai dit que je partais habiter ailleurs. Cette semaine, si j'arrive à me débrouiller. Est-ce que tu veux essayer de vivre avec moi ? »

En entendant ces paroles, je sentis passer en moi un frisson d'excitation sexuelle ; mon imagination était titillée par l'idée de refaire l'amour.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » dis-je.

Gracia m'adressa un bref sourire. Nous n'avions jamais vraiment vécu ensemble, bien qu'à l'apogée de notre liaison il nous fût souvent arrivé de passer plusieurs nuits consécutives ensemble. Elle avait toujours eu un logement à elle, et j'avais le mien. Dans le passé nous avions résisté à l'idée d'habiter ensemble, peut-être parce que nous craignions tous les deux de nous lasser l'un de l'autre. À la fin il n'en avait pas fallu tant pour nous séparer.

Je lui dis alors : « Si je vivais avec toi parce que je n'ai aucun autre endroit où aller, ça ne marcherait pas. Tu le sais très bien.

— Ne raisonne pas comme ça. Ça attire l'échec. » Elle était penchée vers moi par-dessus la table ; nos mains n'avaient pas relâché leur étreinte. « J'ai arrangé ça toute seule. Je suis venue ici aujourd'hui à cause de ce que j'ai décidé. Avant j'étais stupide. C'était *bel et bien* ma faute, quoi que tu en dises. Mais j'ai changé, et je pense que tu as mûri toi aussi. Ce n'était que mon égoïsme qui me faisait

rentrer dans ma coquille à ton contact.

— J'étais très heureux », dis-je, et nous étions soudain en train de nous embrasser, tendant maladroitement nos corps par-dessus la table. La tasse de café de Gracia se renversa et alla se briser par terre. Nous nous mîmes à éponger le café répandu avec des serviettes en papier, et la serveuse arriva avec un torchon.

Plus tard, après avoir parcouru les froides rues de Castleton, nous suivîmes un chemin qui montait dans les collines. Au bout d'environ un quart d'heure de marche, nous arrivâmes au-dessus de la ligne des arbres, à un endroit d'où l'on pouvait voir tout le village. Dans le parking, l'arrière de la Volvo était ouvert. D'autres voitures étaient venues s'aligner à côté d'elle. Parmi elles se trouvait celle de Gracia ; elle m'avait dit qu'elle savait conduire, mais durant tout le temps où je l'avais connue elle n'avait jamais possédé de voiture.

Nous observâmes le petit groupe frileux que formait autour de la Volvo la famille de Félicité.

Gracia dit : « Je ne tiens pas du tout à rencontrer Félicité aujourd'hui. Je lui dois trop.

— Moi aussi », dis-je, sachant que c'était la vérité, mais n'en continuant pas moins à lui en vouloir. Je voulais couper les ponts avec elle au plus tôt, tant mes sentiments envers elle étaient troubles. Je me souvenais de la suffisance de James, des airs protecteurs de Félicité. Tout en profitant d'eux, tout en exploitant Félicité, je détestais tout ce qu'ils représentaient et rejetais tout ce qu'ils m'offraient.

Il faisait froid sur le flanc de la colline battu par le vent qui descendait des landes, et Gracia se serra contre moi.

« Si on allait se mettre à l'abri quelque part ? dit-elle.

— J'aimerais passer la nuit avec toi.

— Moi aussi... mais je n'ai pas un sou.

— J'ai ce qu'il faut. Mon père m'a laissé de l'argent ; j'ai vécu dessus toute l'année. Tâchons de trouver un hôtel. »

Le temps que nous redescendions au village, Félicité et les autres étaient repartis se promener. Nous laissâmes un message sur le pare-brise de la Volvo, puis nous allâmes à Buxton dans la voiture de Gracia.

Le lundi suivant je me rendis avec Gracia à Greenway Park, ramassai mes affaires, remerciai chaleureusement Félicité de tout ce qu'elle avait fait pour moi et quittai la maison aussi vite que possible. Gracia attendait dans la voiture et Félicité ne se déplaça pas pour la voir. L'atmosphère resta tendue tout le temps que dura ma visite. J'eus la soudaine et bizarre impression que c'était la dernière fois que je voyais ma sœur et qu'elle aussi le savait. Je n'en étais pas autrement ému, et pourtant, comme nous roulions sur l'autoroute encombrée qui descendait vers Londres, mes pensées n'étaient pas occupées par

Gracia et ce que nous étions sur le point d'entreprendre, mais par l'ingrat et inexplicable ressentiment que m'inspirait ma sœur. Mon manuscrit était à l'abri dans mon fourre-tout, et je résolus de lire les passages se rapportant à Kalia à la première occasion qui se présenterait à Londres, pour essayer de comprendre. Tandis que nous roulions, il me semblait que toutes mes faiblesses et tous mes échecs étaient expliqués dans le manuscrit, mais qu'il contenait en plus les clés d'un nouveau départ.

Je l'avais créé par la force de l'imagination ; à présent je pouvais libérer cette imagination pour la canaliser en une perception de ma vie.

J'avais ainsi l'impression de passer d'une île à l'autre. À côté de moi il y avait Seri, derrière moi Kalia et Yallow. À travers eux, je pouvais me découvrir dans le lumineux paysage de l'esprit. Je sentis que je tenais enfin un moyen d'échapper aux limitations de la page. Il y avait désormais deux réalités, chacune d'elles expliquant l'autre.

Le bateau s'appelait le *Mulligayn*, un nom que ne justifiait aucun lieu, aucune personnalité ni aucune raison. Enregistré à Tumo, c'était un vieux steamer à charbon que la moindre houle suffisait à faire rouler. Dépourvu de peinture, malpropre et privé d'au moins un de ses canots de sauvetage, le *Mulligayn* était typique des centaines de petits navires de transport qui reliaient les îles peuplées du sud de l'Archipel. Quinze jours durant Seri et moi marinâmes dans ses cabines et ses coursives étouffantes, grognant contre l'équipage parce qu'on n'en attendait pas moins de nous, mais n'ayant pas vraiment sujet de nous plaindre.

Comme mon précédent voyage à Muriseay, cette deuxième partie du parcours fut pour moi l'occasion de découvrir d'autres aspects de moi-même. Je me rendis compte que j'avais déjà adopté certaines attitudes insulaires, comme l'acceptation de la foule, de la saleté générale, des retards dans les horaires des navires, des caprices du téléphone, de la vénalité des fonctionnaires.

Le dicton que m'avait servi Seri la première fois où nous nous étions rencontrés me revenait souvent en mémoire : à l'en croire, je ne quitterais jamais les îles. Plus mon séjour dans l'Archipel se prolongeait, mieux je le comprenais. J'avais toujours la ferme intention de revenir à Jethra, que je dusse ou non subir le traitement de la Loterie, mais je me sentais chaque jour un peu plus prisonnier du charme des îles.

Comme j'avais passé toute ma vie à Jethra, les valeurs de cette cité faisaient pour moi figure de norme. Je ne m'étais jamais avisé qu'elle fût collet monté, vieillotte, conservatrice, hyperréglémentée, sage et repliée sur elle-même. Je m'étais contenté d'y grandir, et tout en étant conscient de ses défauts comme de ses qualités, j'avais épousé ses principes. Maintenant que j'en étais parti, maintenant que le côté je-m'en-foutiste de beaucoup d'insulaires avait tendance à me plaire, je voulais pénétrer davantage cette culture, m'y faire une petite place.

À mesure que mes perceptions se transformaient, l'idée de retourner à Jethra me souriait de moins en moins. J'étais comme envoûté par l'Archipel. À un certain niveau, cette croisière dans les îles distillait un réel ennui, mais la certitude constante qu'il allait y avoir une autre île, un nouvel endroit à visiter et à explorer, ouvrait

en moi de vastes horizons.

Durant la longue traversée de Muriseay à Collago, Seri m'expliqua quelles avaient été les conséquences du Pacte de Neutralité à l'intérieur de l'Archipel. Ce pacte était une invention des gouvernements du Nord qui avait été imposée aux îles de l'extérieur. Il permettait aux deux camps ennemis d'utiliser l'Archipel comme tampon économique, géographique et stratégique contre l'adversaire, en éloignant la guerre de leurs propres territoires pour la porter en tout aventurisme sur le grand continent vide qui s'étendait au sud.

Après la signature du Pacte, un sentiment de suspension du temps et d'apathie était descendu sur l'Archipel, sapant les cultures dans leurs forces vives. Les habitants des îles s'étaient toujours distingués des gens du Nord sur le plan racial et culturel, malgré l'existence de liens économiques et politiques remontant à la nuit des temps. Mais désormais les îles étaient isolées. Ce qui affectait la vie de l'Archipel à tous les niveaux. Voilà qu'on ne recevait plus de nouveaux films du Nord, plus de livres, plus de voitures, pratiquement plus de visiteurs, plus d'acier ni de blé ni d'engrais, plus de pétrole ni de charbon, plus de journaux ni de matériel pédagogique, technique ou industriel. Les mêmes sanctions avaient fermé les seuls marchés extérieurs des îles. Les produits laitiers du Groupe Torqui, la pêche, le bois, les minerais, les objets artisanaux en tout genre n'avaient plus accès aux gros marchés du Nord. Obsédé par ses querelles internes, le continent nord avait fermé ses portes au reste du monde pour la bonne raison qu'il estimait représenter le monde *à lui tout seul*.

Les pires effets du Pacte s'étaient fait sentir dans les années qui avaient immédiatement suivi sa signature. Son existence et celle de la guerre avaient fini par faire partie de la vie quotidienne, et l'Archipel commençait à se redresser, à la fois sur le plan économique et social. Seri m'apprit qu'un remarquable changement d'état d'esprit était apparu au cours des dernières années, une réaction contre le Nord.

Une sorte de nationalisme pan-insulaire était en train de se développer dans l'Archipel. Il y avait eu tout d'abord un regain de foi religieuse, une vague d'évangélisme d'obédience orthodoxe comme il ne s'en était jamais vu depuis un millier d'années. Parallèlement, on avait pu assister à une renaissance intellectuelle : une douzaine d'universités nouvelles avaient été construites ou étaient en cours de construction, et il y en avait d'autres en projet. Les deniers publics servaient à subventionner les nouvelles industries appelées à remplacer les produits d'importation. D'importants gisements de pétrole et de charbon avaient été découverts, et les offres d'assistance ou d'investissements faites par le Nord en violation du Pacte avaient été sèchement refusées. Tout cela s'accompagnait d'une revalorisation des arts, de l'agriculture et de la recherche scientifique : fonds et

subventions pouvaient s'obtenir avec un minimum d'atermoiements administratifs. Seri me dit qu'elle avait eu vent de plusieurs douzaines de colonies nouvelles sur des îles jusque-là inhabitées, chacune menant un genre de vie centré sur sa propre interprétation de ce que signifiait une véritable indépendance culturelle. Ici, c'était une communauté d'artistes ; là, de petites exploitations familiales ; là encore, une occasion d'expérimenter des styles de vie, des programmes d'éducation ou des structures sociales. Toutes étaient unies, cependant, par l'esprit de renouveau, et par la volonté commune de se prouver à elles-mêmes, et à quiconque était curieux de la chose, que c'en était fini de la vieille hégémonie du Nord.

Seri et moi avions l'intention d'être au nombre de ces curieux. Nous nous propositions, après Collago, d'aller d'île en île pendant un bon bout de temps.

Mais avant cela, se dressant sur notre route, il y avait Collago. L'île où une éternité de vie était accordée, où la vie était refusée. Je n'avais toujours pas décidé de ce que j'allais faire.

Nous suivions l'une des principales routes maritimes entre Muriseay et Collago, aussi était-il inévitable qu'il y eût d'autres gagnants de la Loterie à bord. Je ne les remarquai point tout d'abord, absorbé que j'étais par Seri et le spectacle des îles, mais au bout de deux jours je les avais repérés sans difficulté.

Ils étaient cinq qui formaient un petit clan. Il y avait deux hommes et trois femmes, tous d'un certain âge ; le benjamin de la bande, l'un des deux hommes, devait approcher la soixantaine. Ils étaient d'une jovialité inaltérable, mangeant et buvant, remplissant de leur gaieté le salon de première classe, souvent ivres mais toujours fastidieusement polis. Une fois que j'eus commencé à les observer, en proie à une espèce de fascination morbide, je n'eus plus que le désir de les voir sortir de leurs gonds, peut-être expédier un coup de poing à un steward ou se goinfrer au point d'être malades en public ; mais c'étaient déjà des êtres supérieurs, au-dessus de telles excentricités, modestes dans leurs rôles imminents de demi-dieux.

Seri les avait reconnus pour les avoir vus à son bureau, mais elle ne me dit rien jusqu'à ce que je me fusse fait ma propre idée. C'est alors qu'elle la confirma. « Je ne me souviens pas de leurs noms à tous. La femme aux cheveux argentés s'appelle Treeca. Elle m'a fait plutôt bonne impression. Un des hommes s'appelle Kerrin, je crois. Ils sont tous de Glaund. »

Glaund : la nation ennemie. J'appartenais encore assez au Nord pour voir en eux des ennemis, mais assez aux îles pour reconnaître le manque d'à-propos de ce sentiment. Cependant, la guerre avait presque toujours fait partie de *mon* existence, et je n'avais jamais quitté Faiandland. On voyait parfois des films de propagande sur les

Glaundiens dans les cinémas de Jethra, mais je n'y avais jamais beaucoup prêté foi. À s'en tenir aux faits, les Glaundiens formaient une race à la peau plus claire que la mienne, leur pays était plus industrialisé et ils avaient tout un passé expansionniste ; moins authentiquement, on les disait impitoyables en affaires, peu férus de sport et incompetents en amour. Leur système politique était différent du nôtre. Alors que nous vivions en régime féodal sous la bienveillante égide du Seigneur et l'impénétrable appareil des Lois sur la Dîme, les Glaundiens pratiquaient une forme de socialisme d'État, et étaient censés être égaux.

Ces cinq personnes ne me reconnaissaient manifestement pas *comme* un des leurs, ce qui me convenait parfaitement. Je me distinguais d'eux par ma jeunesse et le fait que j'étais avec Seri. À leurs yeux nous devons faire figure de simples vagabonds, passant d'une île à l'autre, jeunes et irresponsables. Aucun d'eux ne semblait reconnaître Seri sans son uniforme. Ils vivaient repliés sur eux-mêmes, unis dans leur athanasie prochaine.

Les sentiments qu'ils m'inspiraient changèrent au fil des jours. Durant un temps je n'éprouvai qu'antipathie à leur égard à cause de la vulgarité dont ils faisaient preuve dans l'étalage de leur chance. Puis je me mis à les prendre en pitié : deux des femmes étaient obèses, et j'essayai d'imaginer ce que pouvait être une éternité de dandinements poussifs. Puis j'eus de la peine pour eux tous, ne voyant en eux que des gens ordinaires à qui la fortune avait souri sur le tard, et qui célébraient l'événement de la seule façon qu'ils connaissaient. Peu après, je passai par une période de dégoût de moi-même, sachant que je les considérais avec quelque condescendance, sans avoir sur eux d'autre avantage que celui de ma jeunesse et de ma santé.

En raison de ce qui nous liait, en raison de ce qu'il y avait de commun entre eux et moi, je fus plusieurs fois tenté de les aborder pour avoir leur opinion sur le gros lot. Peut-être étaient-ils en proie aux mêmes doutes que moi ; je me contentai de présumer qu'ils se précipitaient vers le salut sans trop savoir de quoi il retournait. Mais l'idée d'être entraîné dans leur cercle de joueurs de cartes et de francs buveurs me faisait hésiter. Inévitablement, ils me porteraient le même intérêt que celui que je ne pouvais m'empêcher de leur porter.

Je tentai de comprendre cette volonté de garder mes distances, et de m'en donner l'explication. Parce que je n'étais pas sûr de mes intentions, je n'avais pas envie d'avoir à m'expliquer, pour eux comme pour moi-même. Il m'arrivait fréquemment de saisir des bribes de leurs conversations : de façon décousue et imprécise, il y était souvent question de ce qu'ils feraient « après ». Un des deux hommes était convaincu qu'il deviendrait riche et influent dès qu'il aurait quitté Collago. L'autre ne cessait de répéter qu'il serait « paré pour la vie »,

comme si l'athanasie n'avait été pour lui qu'un moyen d'écouler tranquillement le reste de sa retraite, un bon petit magot dont il parlerait à ses petits-enfants.

Cependant, je savais que si quelqu'un me demandait à quoi je comptais consacrer la longue existence qui m'était offerte ma réponse serait tout aussi vague. Moi aussi je débiterais des homélies où il serait question de travailler pour le bien commun, de retourner à l'Université ou de rallier le Mouvement pour la Paix. Rien de tout cela ne serait vrai, mais c'était les seules choses qui venaient à l'esprit comme occupations dignes d'intérêt ou comme excuse suffisante pour accepter le traitement.

Le meilleur usage que je pouvais faire d'une longue existence serait, bien égoïstement, de vivre longtemps, d'éviter la mort, d'avoir perpétuellement vingt-neuf ans. Ma seule ambition pour « après » était de faire la tournée des îles avec Seri.

Au cours du voyage, je cédai de la sorte à une humeur plus introspective que jamais, ressentant une inexplicable tristesse devant la situation où j'avais trouvé moyen de me mettre. Je me concentrai sur Seri, je regardai les îles toujours recommencées. Les noms défilaient – Tumo, Lanna, Winho, Salay, Ia, Lillen-Cay, Paneron, Junno –, les uns familiers à mes oreilles, les autres non. Nous étions loin au sud à présent, et durant un temps il nous fut loisible de voir dans le lointain la côte du grand continent sauvage de l'hémisphère austral : là, la péninsule de Qataari s'avancait vers le nord au milieu des îles, plantée haut derrière des falaises rocheuses, mais passé ce point la terre s'enfuyait vers le sud et l'illusion d'une mer sans fin revenait, en même temps que le climat se faisait plus tempéré à cette latitude. Après l'aridité de certaines îles des tropiques, le paysage était ici un véritable repos pour les yeux : il était plus vert, plus boisé, avec des villes bien propres qui montaient à l'assaut des collines depuis le bord de la mer, des animaux de ferme en train de paître, des champs cultivés et des vergers. Les marchandises que nous chargions et déchargions étaient elles aussi révélatrices de notre acheminement progressif vers le sud : nous transportions des produits alimentaires, des huiles et du gros outillage dans les eaux équatoriales, plus tard ce fut des raisins, des grenades et de la bière, encore plus tard du fromage, des pommes et des livres.

Je lançai un jour à Seri : « Descendons à terre. Je veux voir cet endroit. »

Il s'agissait d'Ia, une grande île boisée avec des scieries et des chantiers navals. Vu du pont, le tracé de la ville me plut aussitôt, et j'admirai le dynamisme sans hâte des bassins. Ia était une île où j'avais envie de m'arrêter pour m'asseoir sur l'herbe et respirer la terre. Le spectacle qu'elle offrait faisait pressentir des sources d'eau fraîche, des

fleurs sauvages et des fermes blanchies à la chaux.

Seri, toute bronzée à la suite de ses longues heures de flânerie sur le pont, se trouvait auprès de moi tandis que j'étais accoudé au bastingage.

« Nous n'arriverons jamais à Collago si nous débarquons.

— Plus de bateaux ?

— Plus de résolution. Nous pourrions toujours revenir ici. »

Seri tenait à me conduire à Collago. Elle restait plus ou moins un mystère pour moi, en dépit de tout le temps que nous passions ensemble. Nous ne nous parlions guère, et par le fait ne nous querellions que rarement ; par la même occasion, cependant, nous atteignîmes un niveau d'intimité qu'il semblait impossible de pousser plus loin. Le projet d'aller d'île en île venait d'elle. J'en faisais partie, et cela jusqu'au point où, montrant un jour une certaine hésitation à ce propos, je la trouvai prête à y renoncer, mais je sentais que c'était de façon fortuite. Chose déconcertante, faire l'amour ne l'intéressait que sporadiquement. Parfois nous nous glissions à l'intérieur de notre minuscule couchette dans l'étroite cabine, elle disait qu'elle était trop fatiguée ou qu'elle avait trop chaud, et la question était réglée ; à d'autres moments, ses transports m'épuisaient. Elle avait quelquefois des attentions et des élans d'affection qui me ravissaient. Quand nous causions, elle me posait toutes sortes de questions sur moi et sur ma vie passée, tout en restant peu communicative à son propre sujet.

Tout au long de la traversée, mes doutes sur le traitement athanasique subsistant, mes rapports avec Seri s'accompagnèrent du sentiment grandissant de ma propre médiocrité. Quand j'étais loin d'elle – quand elle prenait un bain de soleil toute seule, que j'étais au bar ou en train de spéculer sur mes collègues candidats à l'immortalité – je ne pouvais pas m'empêcher de me demander ce qu'elle me trouvait. Je répondais manifestement à un besoin en elle, mais il semblait que ce besoin fût des plus vagues. J'avais parfois l'impression que si quelqu'un d'autre se présentait elle me quitterait pour lui. Mais personne ne se montra et je jugeais généralement plus sage de ne pas mettre en cause ce qui, par bien des côtés, n'était qu'une amitié occasionnelle.

Vers la fin je déballai mon manuscrit longtemps négligé, et l'emportai au bar pour le relire.

Il y avait maintenant deux ans que j'avais fini de travailler dessus, et c'était quelque chose d'étrange que de tenir de nouveau dans mes mains ce paquet de pages détachées et de me souvenir de la période où je les avais écrites. Je me demandais si je ne l'avais pas laissé dormir trop longtemps, si je ne m'étais pas éloigné de la personne qui avait essayé de résoudre une crise passagère en se confiant à la permanence de l'écrit. Nous ne nous voyons pas changer – il y a

l'apparente continuité de l'image renvoyée par le miroir, la conscience quotidienne du passé immédiat – et il faut l'appui des vieilles photographies et des vieux amis pour qu'apparaissent les différences. Deux ans, voilà qui n'était pas rien, encore que je fusse resté durant tout ce temps dans une sorte de stase.

En ce sens, ma tentative pour me définir avait été un succès. En décrivant mon passé, j'avais voulu façonner mon futur. Si je croyais que ma véritable identité était contenue dans ces pages, cela signifiait que je ne les avais jamais quittées.

Le manuscrit jaunissait et les pages avaient tendance à se corner. Je fis glisser l'élastique qui les maintenait ensemble et me lançai dans leur lecture.

La première chose qui me sauta aux yeux fut une surprise. Dans les deux ou trois premières lignes j'avais écrit que j'avais vingt-neuf ans, en présentant ce détail comme une des rares certitudes dont je pouvais me prévaloir.

Il devait s'agir là d'une affectation, d'une falsification. Il y avait deux ans que j'avais écrit le manuscrit.

Cela ne manqua pas de me désorienter, et j'essayai de me souvenir de ce que j'avais en tête. Puis je vis que c'était peut-être un signe permettant de comprendre le reste du texte. En un sens, cela contribuait à rendre compte des deux ans de stagnation qui avaient suivi : mon récit s'était déjà pris *lui-même* en compte, interdisant tout développement ultérieur.

Je poursuivis ma lecture, essayant de m'identifier avec l'esprit qui avait produit le manuscrit et découvrant, contre toute attente, que rien n'était plus facile. Après avoir lu seulement quelques chapitres, consacrés pour la plupart à mes relations avec ma sœur, je sentis que je n'avais pas besoin d'aller plus loin. Le manuscrit confirmait la certitude qui n'avait pas cessé de m'accompagner, à savoir que ma quête d'une plus haute et plus grande vérité avait été un succès. Les métaphores étaient douées de vie, et mon identité trouvait sa définition par leur entremise.

J'étais seul au bar ; Seri s'était rendue de bonne heure dans notre cabine. Je restai en tête à tête avec moi-même une heure d'affilée, à réfléchir à mes incertitudes et à l'ironie d'une situation où la seule chose au monde dont j'étais sûr se trouvait être une pile passablement loqueteuse de pages dactylographiées. Puis, fatigué de moi-même et las de remâcher les mêmes préoccupations, je descendis me coucher.

Le matin suivant, enfin, nous arrivions à Collago.

Quand j'avais gagné à la Loterie, et compris que l'athanasie était à ma disposition, j'avais essayé d'imaginer à quoi pouvait ressembler la clinique de Collago. Je voyais un gratte-ciel de verre et d'acier, équipé des dernières trouvailles de la médecine moderne, ainsi que des docteurs et des infirmières circulant avec résolution et compétence dans des salles et des couloirs immaculés. En train de se détendre dans des jardins soigneusement dessinés, seraient les nouveaux immortels, peut-être installés dans des fauteuils roulants, des couvertures sur les jambes et des coussins derrière la tête, que des aides-infirmiers pousseraient entre les somptueux parterres proposés à leur admiration. Il y aurait un gymnase quelque part pour que puissent s'exercer les muscles rajeunis ; peut-être y aurait-il même une Université où pourrait se disséminer une sagesse nouvellement acquise.

Les photographies que j'avais vues au bureau de Muriseay illustraient à la lettre tout ce que j'avais pu imaginer. Ce qui m'avait agacé, c'était les visages souriants, les couleurs trop vives, l'effort flagrant pour me vendre quelque chose que j'avais déjà involontairement acquis. La clinique telle que la dépeignait la brochure tenait à la fois du sanatorium et de la station de ski ; tout y était fait pour favoriser le bien-être physique, l'exercice et les rapports sociaux.

Les voies de l'Archipel devaient pourtant toujours me surprendre, car je ne trouvais rien de tout cela. La brochure était mensongère, mais seulement de la façon dont toutes les brochures le sont. Tout ce qu'il y avait sur les photos était là, bien que les visages fussent différents et qu'il n'y eût pas à présent de photographe auquel sourire, mais quand je vis l'endroit de mes propres yeux tout me parut subtilement différent. Les brochures, par leurs omissions, nous encouragent à façonner selon notre désir ce que nous ne voyons pas. Ainsi j'avais présumé que la clinique était en pleine campagne, mais ce n'était là que l'effet d'un angle de prise de vue soigneusement calculé, car elle se trouvait en fait juste en bordure de Collago Ville. D'autre part, j'avais pensé que les jardins, les chalets et les couloirs aseptisés étaient tout ce que comprenaient les lieux, mais les photographies ne montraient pas le bâtiment administratif central. Un manoir incongru en briques sombres qui se dressait au-dessus des chalets de bois

élégamment espacés. Que l'intérieur avait été mis à bas, modernisé et équipé des commodités les plus perfectionnées, c'est ce que je découvris plus tard, mais la vieille bâtisse produisait à première vue une impression étrangement sinistre ; il y avait en elle de la lande et du vent, comme si elle fût sortie de quelque mélodrame romantique du passé.

Un minibus appartenant à la clinique nous avait pris en charge à la descente du navire. Le conducteur avait empilé nos bagages à l'arrière, tandis qu'une jeune femme vêtue de l'uniforme de la Loterie notait nos noms. Comme je m'en doutais, mes cinq compagnons de voyage ne s'étaient pas rendu compte que j'étais des leurs. Tandis que nous gravissions les rues escarpées de Collago Ville, Seri et moi nous étions sentis, au sens presque concret du terme, des intrus dans une réunion privée.

Puis nous atteignîmes les dépendances de la clinique, où nous fut offerte notre première vision des lieux. Les incongruités s'imposèrent d'elles-mêmes, mais je fus surtout frappé par l'exiguïté de l'endroit.

« C'est tout ce qu'il y a ? demandai-je à voix basse à Seri.

— Qu'est-ce qu'il te faut, toute une ville ?

— Mais ça a l'air si petit. Pas étonnant qu'ils ne puissent traiter que quelques personnes à la fois.

— Les possibilités d'accueil n'y sont pour rien. C'est la fabrication des drogues qui fait problème.

— Quand même, où est l'ordinateur, où conserve-t-on tous les dossiers ?

— Tout se passe ici, pour autant que je sache.

— Mais rien que le travail administratif...»

C'était une préoccupation mineure, mais toutes ces semaines passées à me poser des questions m'avaient donné l'habitude du doute. À moins d'avoir d'autres locaux ailleurs, Loterie Collago ne pouvait pas opérer, à l'échelle internationale qui était la sienne, de cet endroit. Et il fallait bien que les billets soient imprimés quelque part ; la Loterie pouvait difficilement avoir des sous-traitants pour ce travail, avec tous les risques de fraude.

J'eus envie de poser la question à Seri, mais il me parut soudain sage de faire attention à ce que je disais. Le bus était minuscule, et les sièges très proches les uns des autres. Installée à l'avant derrière le conducteur, la jeune femme en uniforme ne nous accordait pas beaucoup d'attention, mais elle m'aurait facilement entendu si j'avais parlé même sans élever la voix.

Le bus nous emmena de l'autre côte de la maison. Il n'y avait apparemment plus d'annexes dans cette direction ; les jardins s'étendaient sur une certaine distance, se mêlant imperceptiblement à la nature sauvage qui commençait plus loin.

Tout le monde descendit et nous franchîmes une porte. Nous traversâmes un hall entièrement nu et pénétrâmes dans une vaste salle de réception située sur le côté. À la différence des autres, je portais tout mon bagage : mon fourre-tout, que j'avais jeté par-dessus mon épaule. Mes cinq compagnons de voyage se tenaient cois pour la première fois depuis que je les avais repérés, apparemment intimidés par le fait qu'ils se trouvaient enfin dans les lieux où ils allaient être gratifiés de la vie éternelle. Seri et moi demeurâmes en retrait, près de la porte.

La jeune femme qui nous avait accueillis au port prit place derrière un bureau sur le côté.

« J'ai besoin de vérifier vos identités dit-elle. Nos bureaux locaux vous ont donné une fiche d'admission codée ; si vous voulez bien me la remettre, je vous assignerai tout de suite vos chalets respectifs. C'est là que votre conseiller personnel vous rencontrera. »

Une légère confusion s'ensuivit, les autres passagers ayant laissé leurs fiches dans leurs bagages, ce qui les obligea à revenir sur leurs pas. Je me demandai pourquoi la fille n'avait rien dit dans le bus ; et je remarquai l'expression lasse et revêche qu'offrait son visage.

J'en profitai pour m'avancer immédiatement et m'identifier. Ma fiche d'admission se trouvait dans une des poches latérales de mon sac, et je la déposai devant elle sur le bureau.

« Je suis Peter Sinclair », dis-je.

Sans dire un mot, elle cocha mon nom sur la liste qu'elle avait établie dans le bus, puis forma le numéro de code que portait ma fiche sur un clavier situé devant elle. Des renseignements qui me restaient invisibles avaient dû apparaître sur l'écran qu'elle avait sous les yeux. Il y avait de minces bracelets de métal sur le bureau ; elle en fit passer un dans un sillon encastré à la surface du bureau, sans doute pour l'encoder magnétiquement, puis me le tendit.

« Attachez ceci à votre poignet droit, monsieur Sinclair. Vous logerez au chalet 24 ; un de nos assistants vous en indiquera l'emplacement. Votre traitement commencera demain matin.

— Ma décision n'est pas encore prise, dis-je. Pour ce qui est de subir ou non le traitement, je veux dire. »

Elle leva enfin les yeux vers moi, mais son expression resta froide.

« Avez-vous lu la notice explicative dans notre brochure ?

— Oui, mais j'hésite encore. J'aimerais en savoir plus.

— Votre conseiller vous rendra visite. Il est courant que les gens soient nerveux.

— Ce n'est pas que je sois...» J'étais conscient de la présence de Seri à mes côtés, attentive à ce qui se disait. « J'aurais seulement quelques questions à poser.

— Votre conseiller vous donnera tous les renseignements que

vous désirez. »

Je pris le bracelet en me sentant me raidir dans mon antipathie. Sur la lancée de mon coup de chance, de mes voyages, de mon arrivée et de mon installation ici, je me sentais inéluctablement entraîné vers le traitement, en dépit de mes réticences. Je n'avais pas encore la force de faire machine arrière, de rejeter cette chance de vivre à jamais. J'avais une peur irrationnelle de ce conseiller qui me rendrait visite le matin, me débiterait de lénifiantes platitudes, me pousserait vers la table d'opération et le bistouri, sauvant ma vie contre mon gré.

Les autres étaient à présent de retour, serrant leurs fiches d'admission comme des passeports.

« Mais si je décide de refuser, dis-je. Si je change d'avis... y a-t-il quelque chose qui s'y oppose ? »

— Vous n'êtes tenu par aucune obligation, monsieur Sinclair. Votre présence ici n'implique pas votre consentement. Tant que vous n'avez pas signé la fiche de décharge, vous pouvez partir quand vous voulez.

— Très bien », dis-je, tandis que les vieux optimistes se rassemblaient derrière moi. « Mais il y a encore une chose. J'ai mon amie qui m'accompagne. Je voudrais qu'elle reste avec moi au chalet. »

Elle lança un bref regard en direction de Seri. « Sait-elle que le traitement est pour vous seul ? »

Seri laissa échapper un soupir d'impatience. Je dis : « Ce n'est pas une enfant. »

— Je vais attendre dehors, Peter », dit Seri, et elle partit profiter du soleil.

« Nous ne pouvons pas laisser place aux malentendus, dit la fille. Elle peut rester cette nuit, mais demain il faudra qu'elle trouve un logement en ville. Vous ne demeurerez au chalet que pour une ou deux nuits. »

— Voilà qui me convient parfaitement », dis-je en me demandant s'il y avait encore une chance que le *Mulligayn* fût au port. Je lui tournai le dos et sortit retrouver Seri.

Une heure plus tard Seri m'avait calmé, et nous étions installés dans le chalet 24. Ce soir-là, avant d'aller nous coucher, nous fîmes une promenade nocturne dans les jardins. Des lumières étaient allumées dans le bâtiment principal, mais la plupart des chalets étaient plongés dans l'obscurité. Nous allâmes jusqu'à l'entrée principale, où nous trouvâmes deux hommes de garde avec des chiens.

« C'est comme un camp de prisonniers, dis-je alors que nous nous en retournions. Ils n'ont oublié que les fils de fer barbelés et les miradors. Peut-être qu'on devrait les en avertir. »

— Je ne pensais vraiment pas que c'était comme ça, dit Seri.

— J'ai dû être hospitalisé une fois quand j'étais gosse. Ce que je n'aimais pas, même à l'époque, c'était la façon dont j'étais traité. On aurait dit que je n'existais pas, sinon en tant que corps présentant certains symptômes. C'est la même chose ici. J'ai horreur de ce bracelet.

— Est-ce que tu le portes ?

— Pas pour le moment. » Nous suivions une allée au milieu des parterres de fleurs, mais plus nous nous éloignions des lumières du bâtiment principal, plus nous avions du mal à y voir. Nous repérâmes un petit coin dégagé sur notre droite, et nous nous y assîmes, découvrant que c'était une pelouse. « Je suis décidé à partir. Dès demain matin. Tu pourras comprendre ça ? »

Seri resta un moment silencieuse, puis déclara : « Je continue de penser que tu devrais aller jusqu'au bout.

— Malgré tout ça ?

— Ce n'est qu'un genre d'hôpital. Ils ont l'esprit Assistance publique, c'est tout.

— C'est ce qui me dérange le plus pour l'instant. J'ai l'impression d'être ici pour quelque chose dont je n'ai pas besoin. Comme si j'étais volontaire pour une opération à cœur ouvert ou quelque chose dans ce goût-là. J'ai besoin de quelqu'un qui puisse me donner une bonne raison de continuer. »

Seri ne répondit pas.

« Bon, si c'était toi, est-ce que tu accepterais le traitement ?

— Comment veux-tu que je te réponde ? Je n'ai pas gagné à la Loterie.

— Tu esquives la question, dis-je. Je voudrais n'avoir jamais acheté ce maudit billet. Tout dans cet endroit sonne faux. Je le sens, sans parvenir à m'expliquer pourquoi.

— Je pense seulement que la chance t'est offerte d'avoir quelque chose qu'ont très peu de gens et que beaucoup aimeraient avoir. Tu ne devrais pas tourner le dos à ça tant que tu n'es pas sûr. Ça t'empêchera de mourir, Peter. Cela ne signifie rien pour toi ?

— On est tous condamnés à mourir à la fin, répliquai-je. Même avec le traitement. Ça ne fait que retarder un peu l'échéance.

— Personne n'est mort jusqu'à présent.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je ne peux pas l'être complètement, bien entendu. Mais au bureau on a des rapports annuels sur tous les gens qui ont subi le traitement. Et cela depuis le début. Il y avait de ces gens à Muriseay. Quand ils venaient pour leurs examens, ils ne manquaient jamais de dire combien ils se sentaient bien.

— Quels examens ? dis-je.

Je pouvais voir Seri en face de moi dans l'obscurité, mais je

n'arrivais pas à distinguer son expression.

« Il y a une option pour après. On peut rester sous contrôle médical.

— Alors ils ne sont même pas sûrs que le traitement est efficace !

— La Loterie en est sûre, mais il arrive que les patients ne le soient pas. Je suppose que c'est une sorte de réconfort psychologique de savoir que la Loterie ne les abandonne pas une fois qu'ils sont partis d'ici.

— Ils soignent tout sauf l'hypocondrie », dis-je en me souvenant d'une amie qui était médecin. Elle avait coutume de dire qu'au moins la moitié de ses patients venaient la voir pour profiter de sa compagnie. La maladie était pour eux une habitude.

Seri m'avait saisi la main. « Il faut que tu prennes toi-même ta décision, Peter. Si j'étais à ta place, peut-être que j'éprouverais la même chose. Mais je ne voudrais pas avoir à regretter d'avoir laissé passer cette chance.

— C'est seulement que ça n'a pas l'air vrai, dis-je. La mort ne m'a jamais tracassé parce que je n'ai jamais eu à y faire face. Est-ce que c'est la même chose pour tout le monde ?

— Je ne sais pas. » Seri avait à présent les yeux fixés sur les arbres sombres.

« Seri, je sais que je devrais mourir un jour... mais je n'y *crois* pas, sinon de façon abstraite. Parce que je suis actuellement en vie, il me semble qu'il en sera toujours ainsi. C'est comme s'il y avait une sorte de puissance vitale en moi, quelque chose d'assez fort pour me défendre de la mort.

— L'illusion classique.

— Je sais que ce n'est pas logique. Mais ça signifie quelque chose.

— Est-ce que tes parents sont toujours en vie ?

— Mon père. Ma mère est morte il y a plusieurs années. Pourquoi ?

— Ce n'est pas important. Continue. »

Je dis : « Il y a deux ans j'ai écrit mon autobiographie. Je n'avais pas vraiment conscience de ce qui m'animait à ce moment-là. J'étais dans une passe difficile, je traversais une espèce de crise d'identité. Dès les premières pages, j'ai commencé à découvrir des choses à mon sujet, et l'une d'entre elles était le fait qu'il y avait une continuité de la mémoire. Cela devint une des principales raisons qui me poussaient à écrire. Aussi longtemps que je pouvais m'avoir *en mémoire*, j'existais. Quand je me réveillais le matin, la première chose que je faisais, c'était de me rappeler ce que j'avais fait juste avant de me coucher. S'il y avait une continuité, j'existais toujours. Et je crois que ça marche dans l'autre sens... il y a tout un espace devant moi que je peux anticiper. C'est comme une balance. J'ai découvert que la mémoire

était comme une force psychique derrière moi, et qu'il devait par conséquent y avoir quelque espèce de force vitale s'ouvrant en avant. L'esprit humain, la conscience, existe au centre. Je sais qu'aussi longtemps que l'une est là, je pourrai toujours compter sur l'autre. Tant que je peux me souvenir, je suis défini. »

Seri dit : « Mais quand tu mourras à la fin, parce que tu mourras..., tu seras dépossédé de ton identité. Quand on meurt, on perd sa mémoire en même temps que tout le reste.

— Mais on n'en est pas conscient. Je n'ai pas peur de ça parce que je ne me rendrai compte de rien.

— C'est supposer que tu n'as pas d'âme.

— Je n'essaie pas de soutenir une théorie. J'essaie d'expliquer ce que je ressens. Je sais que je mourrai un jour, mais ce n'est pas du tout comme y croire réellement. Le traitement athanasique est là pour me soigner de quelque chose dont je suis convaincu de ne pas souffrir. La mortalité.

— Tu ne dirais pas cela si tu étais atteint d'un cancer.

— Autant que je sache, je ne le suis pas. Je sais que ça pourrait m'arriver, mais tout au fond de moi je ne parviens pas à y croire. Je n'ai pas peur de ça.

— Moi si.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai peur de la mort. Je ne veux pas mourir. »

Sa voix s'était transformée en un murmure, et elle tenait la tête baissée.

« C'est pour ça que tu es ici avec moi ? À cause de ça ?

— Je veux juste savoir si c'est possible. Je veux être avec toi quand ça arrivera, je veux te voir partir pour la vie éternelle. Je ne peux pas m'en empêcher. Tu m'as demandé ce que je ferais si je gagnais à la Loterie... eh bien, j'accepterais le traitement sans me poser de questions. Tu dis que tu ne t'es jamais trouvé en face de la mort, mais moi je sais ce que c'est.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a longtemps de cela. » Elle se pencha vers moi, et je passai un bras autour de ses épaules. « Je suppose que ça ne devrait plus avoir aucune importance. C'était quand j'étais gosse. Ma mère était malade ; elle mourait à petit feu depuis dix ans. On disait qu'elle était incurable, mais elle savait, et nous savions tous, que si la Loterie l'avait admise elle serait vivante à présent. »

Je me souvins de notre promenade dans le village voisin de la fontaine pétrifiante, lorsque Seri s'était faite l'avocate de la Loterie au sujet de son refus de traiter les malades. Je n'avais alors aucune idée du degré de ses contradictions.

« J'ai pris cet emploi à la Loterie parce que j'avais entendu dire

qu'au bout de quelques années le personnel avait automatiquement droit au traitement. Ce n'était pas vrai, mais je me suis sentie contrainte de rester. Ces gens qui gagnent, qui se présentent au bureau... je ne peux pas les souffrir, mais il faut que je sois près d'eux. Ça a quelque chose de fascinant de savoir qu'ils ne mourront pas, qu'ils ne seront plus jamais malades. Sais-tu ce que c'est de souffrir vraiment ? Il m'a fallu regarder mourir ma mère tout en sachant qu'il y avait quelque chose qui pouvait la sauver ! Tous les mois mon père achetait des billets de loterie. Des centaines ; tout ce qu'il avait pu mettre de côté y passait. Et tout cet argent venait ici, et le traitement qui aurait pu la sauver est accordé à des gens comme toi, à des gens comme Mankinova et à tant d'autres personnes qui n'en ont pas vraiment besoin. »

Je m'écartai d'elle et me mis stupidement à arracher des brins d'herbe. Je n'avais jamais connu la souffrance, rien qui dépassât le martyr passager d'une dent négligée, d'un bras cassé dans mon enfance, d'une cheville foulée, d'un doigt infecté. Je n'avais jamais réfléchi à la chose, jamais pensé à la mort d'autre façon qu'abstraite.

Je n'arrivais pas à mesurer le prix du traitement offert par la clinique, mais c'était uniquement parce que je ne comprenais pas l'alternative.

La vie me semblait longue et sans problème parce qu'il en avait été ainsi jusque-là. Mais la santé était un leurre, un écart par rapport à la norme. Je me souvenais des centaines de conversations prosaïques que j'avais entendues au cours de mon existence, de bribes de dialogues surpris dans les transports publics, les restaurants et les magasins : la plupart semblaient rouler sur la maladie et les misères de l'existence, celles de ceux qui parlaient ou celles de proches. Il y avait près de mon appartement à Jethra un petit magasin où j'achetais un temps des fruits. Au bout de quelques semaines j'étais allé ailleurs, car pour une raison ou pour une autre le marchand encourageait ses clients à parler d'eux ; attendre son tour d'être servi, c'était se trouver exposé à des aperçus cauchemardesques dans la vie d'autrui. Une opération, une attaque, une mort inattendue.

J'avais fui cela, comme si, par contagion, j'avais été menacé de souffrir moi aussi.

« Alors, qu'est-ce que tu penses que je devrais faire ? dis-je finalement.

— Je continue de penser que tu devrais saisir l'occasion par les cheveux. N'est-ce pas évident ?

— Franchement, non. Tu ne fais que te contredire. Tout ce que tu dis renforce mon dilemme. »

Seri demeura silencieuse, les yeux fixés sur le sol. Je me rendis compte que nous étions en train de nous éloigner l'un de l'autre. Nous

n'avions jamais été très proches, sinon dans l'affection et les moments d'intimité sexuelle. J'avais toujours eu de la difficulté dans mes rapports avec elle, sentant que nous avions accidentellement atterri dans la vie l'un de l'autre. Pour un temps nos vies suivaient des lignes parallèles, mais il était inévitable qu'elles finissent par diverger. La pensée m'était venue une fois que ce serait l'athanasie qui nous séparerait, mais peut-être faudrait-il moins que cela pour provoquer notre rupture. *Elle* poursuivrait son chemin, et moi le mien.

« Peter, je commence à avoir froid. » Il y avait un peu de vent qui soufflait de la mer, et nous étions sous une latitude tempérée. Ici l'été ne faisait que commencer, contrairement à ce qui se passait à Jethra, que j'avais quitté dans les premières semaines de l'automne.

« Tu ne t'es pas expliquée, dis-je.

— Est-ce que je le dois ?

— Ça m'aiderait si tu le pouvais. C'est tout. »

Nous regagnâmes notre chalet bras dessus, bras dessous. Rien n'avait été résolu, la décision devrait être mienne. En cherchant une réponse du côté de Seri, j'esquivais l'incertitude qui remplissait mon propre esprit.

Comme cette maison qui nous avait abrités au village, le chalet nous parut chaud après la relative fraîcheur de l'extérieur. Seri s'étendit de tout son long sur un des deux lits étroits et se plongeait dans la lecture d'un des magazines que nous avions trouvés. Je me rendis à l'autre bout de la pièce, où se trouvait un coin avec tout ce qu'il fallait pour écrire : un bureau et une chaise, modernes et de bonne facture, une corbeille à papiers, une machine à écrire, un paquet de feuilles blanches et différents modèles de crayons et de stylos. J'avais toujours apprécié le beau matériel de bureau, et je m'assis quelques minutes devant la machine à écrire, promenant mes doigts sur les touches. Celle-ci était d'une conception plus pratique et d'une robustesse plus grande que la petite portable dont je m'étais servi pour mon manuscrit, et comme cela se passe parfois quand on s'assied au volant d'une voiture nouvelle que l'on se sent tout de suite capable de conduire vite et bien, j'eus l'impression que si je travaillais à ce bureau je pourrais écrire avec aisance et élégance.

« Est-ce que tu sais pourquoi ils ont placé tout ce matériel ici ? demandai-je à Seri.

— C'est dans la brochure, répondit-elle d'une voix irritée sans lever les yeux de son magazine.

— Je ne te dérange pas au moins ?

— Est-ce que tu ne pourrais pas te taire un peu ? J'aimerais bien que tu me fiches la paix. »

J'allai prendre mon fourre-tout où je l'avais rangé et trouvai la brochure. Je la feuilletai en jetant encore un coup d'œil aux

photographies. L'une d'elles représentait l'intérieur d'un chalet, vivement éclairé et inoccupé. Il n'y avait pas de sandales qui traînaient sur la natte recouvrant le sol, pas de vêtements en désordre au pied des lits, pas de boîtes de bière vides alignées sur l'étagère, pas d'ombres sur les murs d'un blanc éclatant.

On pouvait lire en légende : «... chacun de nos chalets est pourvu de toutes les commodités pour la rédaction de votre notice biographique, qui est un élément crucial de notre traitement exclusif. »

Il devait s'agir du questionnaire dont Seri m'avait parlé. Ainsi, il me fallait écrire sur moi-même, raconter l'histoire de ma vie, de façon à être reconstruit selon ce que j'aurais écrit. Personne à la clinique ne pouvait savoir que c'était quelque chose que j'avais déjà fait.

Je rêvassai un moment, songeant aux gens qui étaient avec nous à bord du bateau, chacun assis ce soir à un bureau comme celui-ci, en train de contempler sa vie. Je me demandais ce qu'ils trouveraient à dire.

C'était un retour à l'« hubris » dont je faisais preuve chaque fois que je pensais aux autres. Qu'avais-je moi-même trouvé qui valût la peine d'être dit ? En écrivant, j'avais eu l'humiliation de découvrir que rien de bien intéressant ne m'était arrivé.

Était-ce la vraie raison pour laquelle j'avais tellement inventé ? Ne fallait-il pas, finalement, écarter l'idée selon laquelle la métaphore était le meilleur moyen de débusquer la vérité, pour voir dans le mensonge à soi-même et l'embellissement de soi l'essentiel de mes motivations ?

Je balayai la pièce des yeux, m'arrêtant sur le sommet de la tête de Seri, penchée sur le magazine qu'elle lisait. Ses cheveux blond pâle tombaient en avant, dissimulant son visage. Elle en avait soupé de moi et désirait un peu de répit. J'en étais arrivé à être uniquement préoccupé de moi-même, me complaisant dans l'introspection, posant sans arrêt des questions. Ma vie intérieure ne cessait de s'extérioriser, et Seri avait constamment été là pour en subir le choc. J'avais passé trop de temps dans mon univers intérieur ; moi aussi je commençais à en être fatigué, et je désirais que tout cela finisse.

Seri ne m'accorda aucune attention tandis que je me déshabillais et intégrais l'autre lit. Un peu plus tard elle éteignit les lumières et se fourra dans son propre lit. J'écoutai le bruit de sa respiration jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

Au milieu de la nuit, Seri vint s'étendre à côté de moi. Elle me serra contre elle, me couvrit le visage de baisers, m'embrassant dans le cou et dans l'oreille jusqu'à ce que je me réveille, et nous fîmes l'amour.

Le matin suivant, alors que Seri était sous la douche, le conseiller (qui était en fait une conseillère) arriva au chalet. Presque aussitôt mes doutes s'en trouvèrent comme objectivés.

Elle répondait au nom de Lareen Dobey ; elle se présenta, me pria de l'appeler par son prénom et prit place sur la chaise derrière le bureau. Je fus sur mes gardes dès son arrivée, sentant derrière elle tout le poids du système. Elle était là pour me conseiller, ce qui impliquait qu'elle avait la formation adéquate pour me persuader.

C'était une femme d'âge mûr, mariée, qui me rappelait un professeur que j'avais eu lors de ma première année de lycée. Cela suffit à me donner l'envie de résister à son influence, mais à un niveau plus rationnel il était clair qu'elle considérait comme acquis que j'acceptasse de subir le traitement. Mes doutes avaient maintenant un foyer, et mes pensées s'éclairaient.

Nous eûmes d'abord une petite conversation sans rapport avec la question : Lareen me demanda si j'avais fait bon voyage, quelles îles j'avais visitées. Je me surpris en train de faire mentalement un pas en arrière, fort de ma nouvelle objectivité. Lareen était là pour me conseiller durant le traitement, et ma décision était désormais arrêtée.

« Avez-vous pris votre petit déjeuner, Peter ? dit-elle.

— Pas encore. »

Elle plongea une main derrière un rideau à côté du bureau et en ramena un combiné de téléphone dont je n'avais pas soupçonné l'existence.

« Deux petits déjeuners au chalet 24, s'il vous plaît.

— Pourriez-vous en faire mettre trois ? » dis-je.

Lareen m'adressa un regard interrogateur, et je la mis rapidement au courant à propos de Seri. Elle modifia sa commande et raccrocha.

« Est-ce une amie proche ? me demanda-t-elle.

— Assez proche. Pourquoi ?

— Il nous est arrivé de constater que la présence d'un tiers pouvait être douloureuse. La plupart des gens viennent ici non accompagnés.

— Ma foi, je n'ai pas encore décidé...

— D'un autre côté, le processus de rétablissement peut, de notre point de vue, s'en trouver grandement facilité. Depuis combien de

temps connaissez-vous Seri ?

— Quelques semaines.

— Et comptez-vous que ces relations seront durables ? »

Géné par la franchise de la question, je ne dis rien. Seri pouvait entendre si elle le voulait, et de toute façon je ne voyais pas en quoi cela regardait cette femme. Elle me fixa jusqu'à ce que je détourne les yeux. J'entendis Seri fermer l'eau de la douche.

« Très bien, je comprends, dit Lareen. Peut-être trouvez-vous difficile de me faire confiance.

— Essayez-vous de me psychanalyser ?

— Pas du tout. J'essaie d'en apprendre un peu sur vous, afin de pouvoir vous aider plus tard. »

Je savais que je faisais perdre son temps à cette femme. Le problème n'était pas que j'eusse ou non « confiance » en elle ; c'était de moi dont je n'étais pas sûr. Je ne voulais plus de ce que son organisation m'offrait.

Juste à ce moment-là, Seri sortit de la douche. Elle avait une serviette enroulée autour de son corps et une autre autour de la tête. Elle lança un coup d'œil à Lareen, puis alla à l'autre bout du chalet et tira l'écran de séparation.

Sachant que Seri pouvait m'entendre, je dis : « Autant être franc avec vous, Lareen. J'ai décidé de ne pas accepter le traitement.

— Je vois. Vos raisons sont-elles morales ou religieuses ?

— Ni l'un ni l'autre... enfin, morales, je suppose. » La promptitude de sa question m'avait de nouveau pris par surprise.

« Étiez-vous dans cette disposition d'esprit quand vous avez acheté votre billet ? » Sa voix était intéressée, sans rien d'inquisiteur.

« Non, c'est venu plus tard. » Lareen attendait ; je continuai donc, tout en remarquant de façon subconsciente qu'elle s'y entendait pour orienter mes réponses. Maintenant que j'avais annoncé ma décision, je ressentais un puissant besoin de m'expliquer. « Je ne saurais vraiment décrire ce que c'est ; tout ce que je peux dire, c'est que ma présence ici me paraît anormale. Je n'arrête pas de penser à tous les gens qui ont beaucoup plus besoin du traitement que moi. Je pense aussi que je ne le mérite pas vraiment. Je ne sais pas ce que je vais faire de mon athanasie. Probablement la gâcher, et c'est tout. » Lareen ne disait toujours rien. « Et puis hier, quand nous sommes arrivés ici... C'est comme un hôpital, et je ne suis pas malade.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire.

— N'essayez pas de me convaincre, s'il vous plaît. Mon parti est pris. »

Je pouvais entendre Seri bouger derrière l'écran ; elle se brossait les cheveux.

« Vous savez que vous êtes en train de mourir, Peter ?

— Oui, mais cela ne signifie rien pour moi. Nous sommes tous en train de mourir.

— Il y en a qui meurent plus tôt que d'autres.

— C'est pourquoi ça n'a aucune importance à mes yeux. À la fin je mourrai, que je subisse ou non le traitement. »

Lareen avait inscrit quelque chose sur son bloc-notes. Ce qui signifiait, d'une certaine façon, qu'elle n'avait pas encore admis mon refus du traitement.

« Avez-vous jamais entendu parler d'un écrivain nommé Deloinne ? dit-elle.

— Si, bien sûr. *Renonciation*.

— Avez-vous lu ce livre récemment ?

— Quand j'étais à l'école.

— Nous en avons ici quelques exemplaires. Pourquoi ne pas en emprunter un ?

— Je n'aurais jamais cru qu'une telle lecture était approuvée en ces lieux, dis-je. C'est un texte qui n'est pas exactement en faveur de votre traitement.

— Vous disiez que vous ne vouliez pas qu'on essaye de vous détourner de votre décision. Si vous ne devez pas changer d'avis, je veux que vous soyez sûr de ne pas vous être trompé.

— Très bien, dis-je. Pourquoi mentionnez-vous ce livre ?

— Parce que le point central de l'argumentation de Deloinne est que l'ironie de la vie tient à sa nature finie, et que la terreur de la mort vient de son infinitude. Quand survient la mort, il n'y a pas de retour en arrière possible. Un être humain ne peut par conséquent réaliser ses aspirations, quelles qu'elles soient, que dans un temps relativement bref. Deloinne soutient – de façon erronée, à mon avis – que c'est le caractère passager de la vie qui lui donne son prix. Si la vie est prolongée, comme nous pouvons le faire ici, alors les réalisations de la vie s'en trouvent atténuées. Deloinne fait aussi remarquer, à juste titre, que Loterie Collago n'a jamais fourni de garanties contre une mort éventuelle. Il en arrive ainsi à la conclusion qu'une vie courte et riche est préférable à une vie longue et stérile.

— C'est ma façon de voir les choses.

— Donc vous préférez vivre le temps que dure normalement une vie ?

— Avant de gagner à la Loterie, je ne m'étais jamais posé la question.

— Quelle est pour vous la durée normale de la vie humaine ? Trente ans ? Quarante ?

— Plus que cela, bien sûr. N'a-t-on pas normalement une espérance de vie d'environ soixante-quinze ans ?

— En moyenne, c'est le chiffre. Quel âge avez-vous, Peter ? Trente

et un ans, n'est-ce pas ?

— Non. Vingt-neuf.

— Votre dossier donne trente et un. Mais ça n'a pas d'importance. »

Seri sortit de derrière l'écran, habillée de pied en cap, mais les cheveux flottants et encore humides. Elle avait une serviette autour des épaules et un peigne à la main. Lareen la laissa s'asseoir sur l'autre siège sans se préoccuper d'elle ; en revanche, elle dégrafa un grand imprimé d'ordinateur en forme de dépliant et en examina le premier volet.

« Peter, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous. Deloinne était un philosophe, mais vous cherchez à le prendre à la lettre. Quoi que vous *disiez*, vous croyez instinctivement que vous vivrez éternellement. Les faits sont sensiblement différents. » Elle promenait son crayon sur le feuillet. « Nous y voilà. Votre espérance de vie, à l'heure actuelle, est estimée à un peu moins de quatre ans et demi. »

Je regardai Seri. « C'est absurde !

— Je suis désolée, mais rien n'est moins absurde. Je sais que c'est pour vous difficile à croire, mais je crains qu'il n'en soit ainsi.

— Mais je ne suis pas malade. Je n'ai jamais été malade de ma vie.

— Ce n'est pas ce que dit votre dossier médical. Vous avez été hospitalisé à l'âge de huit ans, et vous êtes resté plusieurs semaines sous traitement.

— Ce n'était qu'une maladie comme en ont tous les gosses. Trouble rénal, paraît-il, mais les docteurs ont dit à mes parents que j'allais bien et je n'ai pas eu de problème depuis. » Je regardai de nouveau Seri, en quête d'un réconfort, mais elle avait les yeux fixés sur Lareen.

« Dans les premières années qui ont suivi vos vingt ans, vous êtes allé plusieurs fois consulter votre médecin traitant. Pour des migraines.

— C'est vraiment ridicule ! C'était une chose sans gravité. Rien qu'un peu de surmenage, au dire du docteur. J'étais à l'Université. Tout le monde avait des migraines ! Mais au fait, comment savez-vous tout cela ? Est-ce que vous êtes vous-même médecin ?

— Non, je ne suis qu'une conseillère. Si c'était aussi dépourvu de gravité que vous le dites, alors il se peut que le pronostic de notre ordinateur soit faux. Vous pouvez vous faire examiner si vous le désirez. Pour l'instant, nous n'avons guère que votre dossier comme référence.

— Faites-moi voir ça », dis-je en désignant la feuille de papier. Lareen hésita, et je crus un instant qu'elle allait refuser. Mais elle finit

par me la passer.

Je la parcourus rapidement. Tout y était exact dans le détail, mais de façon sélective. C'étaient d'abord les indications habituelles : date de naissance, parents, sœur, adresses, écoles fréquentées, traitements médicaux suivis. Je tombai ensuite sur des détails plus inattendus. Il y avait une liste (incomplète) de mes amis, des endroits que je fréquentais et, chose troublante, des précisions sur la façon dont j'avais voté, les dîmes que j'avais payées, l'association politique à laquelle j'avais adhéré à l'Université, mes contacts avec un groupe de théâtre en marge, mes liens avec certaines personnes qui veillaient au respect du pacte. Il y avait une section sur ce que l'ordinateur appelait « signes de déséquilibre » ; il y était mentionné : qu'il m'arrivait fréquemment de boire, que j'avais des amis d'appartenance politique douteuse, étais de tempérament volage, avais été porté à des accès de colère irraisonnés dans mon jeune âge, étais décrit comme « sombre et introverti » par un de mes répétiteurs, comme « fiable à seulement quatre-vingts pour cent » par un ancien employeur, avais été réformé pour raisons « d'ordre psychologique », et que j'avais été très lié durant un temps avec une jeune femme descendant d'immigrés glaundiens.

« Où diable êtes-vous allés chercher tout ce bazar ? dis-je en brandissant la feuille.

— Tout cela n'est-il pas exact ?

— Peu importe ! C'est une distorsion complète de la vérité !

— Mais reconnaissez-vous les faits ?

— Oui... mais il manque un tas de choses.

— Nous n'avons pas demandé ces détails. C'est simplement ce qui est sorti de l'ordinateur.

— Est-ce qu'ils ont des dossiers comme ça sur tout le monde ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Lareen. C'est à votre gouvernement qu'il faut demander ça. Tout ce qui nous intéresse, c'est votre espérance de vie, bien que ces informations supplémentaires puissent avoir un rapport avec la question. Avez-vous lu le rapport médical ?

— Où se trouve-t-il ? »

Lareen quitta son siège et vint se placer à côté de moi. Elle pointa son crayon sur la feuille. « Ces chiffres correspondent à notre code. N'y faites pas attention. Voilà où votre espérance de vie est indiquée. »

L'ordinateur avait imprimé : 35, 46 ans.

« Je ne veux pas le croire, dis-je. Ce doit être une erreur.

— Il est rare que nous nous trompions.

— Que signifie ce chiffre ? Est-ce qu'il représente le temps qu'il me reste à vivre ?

— Il représente l'âge auquel l'ordinateur estime que vous avez les plus grands risques de mourir.

— Mais de quoi est-ce que je souffre ? Je ne me *sens* pas malade ! »

À côté de moi, Seri me prit la main. « Écoute-la, Peter. »

Lareen était retournée à sa place derrière le bureau. « Je peux vous arranger un examen médical, si vous voulez.

— Est-ce que j'ai quelque chose qui ne va pas du côté du cœur ? Ou autre chose dans ce goût-là ?

— L'ordinateur ne précise pas. Mais vous pouvez être guéri sur place. »

J'écoutais à peine. Mon corps m'apparaissait soudain comme une masse de symptômes passés jusque-là inaperçus. Je me souvins des nombreux malaises et indispositions qu'il m'était arrivé de sentir : indigestions, meurtrissures, jambes ankylosées, dos douloureux quand j'avais travaillé trop longtemps, les gueules de bois dont je souffrais parfois, les maux de tête à l'Université, les rhumes de cerveau accompagnés de toux. Autant de désagréments qui semblaient anodins et explicables sur le coup, mais sur lesquels je m'interrogeais à présent. Annonçaient-ils quelque chose de pire ? J'imaginai des artères oblitérées, des néoplasmes, des calculs biliaires, des ruptures de vaisseaux, tapis en moi, me détruisant. Tout cela n'en conservait pas moins un aspect ridicule : en dépit de tout, je continuais de me sentir en aussi bonne santé qu'à l'accoutumée.

J'étais révolté d'être ainsi mis au pied du mur. Je me levai, regardai par la fenêtre au-delà des pelouses, en direction de la mer. J'étais libre, exempt de toute contrainte ; Seri et moi pouvions partir immédiatement.

Et puis le réalisme : peu importait ce qui n'allait pas chez moi, il y avait un remède à cela ! Si je subissais le traitement athanasique, je ne serais jamais plus malade, je vivrais éternellement. Échec à la maladie.

C'était un sentiment euphorique, générateur d'une impression de puissance et de liberté. Je me rendais brusquement compte à quel point la perspective de la maladie pouvait être paralysante : telle personne faisait attention à ce qu'elle mangeait, ou veillait à ne pas trop rester sans exercice, ou à se ménager, consciente des progrès de l'âge, du souffle qui venait à manquer, de la propension à ne pas dormir assez, ou à boire ou à fumer exagérément. Je n'aurais plus jamais besoin de me soucier de ça : je pouvais abuser de mon corps autant que je voulais, ou ne pas m'en préoccuper. Je ne m'affaiblirais jamais, ne déclinerais jamais.

Déjà, à l'âge relativement avancé de vingt-neuf ans, j'avais ressenti les premières pointes d'envie au spectacle des gens plus jeunes que moi. J'étais sensible à l'agilité pleine d'aisance des garçons plus jeunes, à la minceur sans artifice de certaines jeunes filles. Ils avaient tous l'air si dispos, comme si la santé était quelque chose qui allait de

soi. Quelqu'un de plus âgé que moi aurait peut-être trouvé la chose amusante, mais de mon point de vue j'avais déjà remarqué chez moi une certaine baisse de régime. Après le traitement athanasique je demeurerais éternellement à l'âge de vingt-neuf ans. Dans quelques années, ces jeunes gens que j'enviais secrètement seraient physiquement mes égaux, mais j'aurais quelques années de plus d'expérience. Et à chaque nouvelle génération j'acquerrais une plus grande stature mentale.

Ayant reçu ma secousse, la nouvelle de mon espérance de vie, je commençai à reconnaître que le traitement de la Loterie était subtilement différent de l'interprétation qu'en donnait Deloinne. Parce que j'avais lu son livre à un âge impressionnable, Deloinne m'avait influencé à l'excès. J'avais fait miennes ses idées, sans les mettre en question. Deloinne voyait dans l'athanasie une négation de la vie, alors que c'en était une authentique affirmation.

Comme Seri me l'avait fait remarquer, la mort entraînait la destruction de la mémoire. Mais la vie est mémoire. Tant que je suis vivant, tant que je me réveille chaque matin, je me souviens de ma vie, et à mesure que passent les années ma mémoire s'enrichit. Les vieillards sont avisés, pas par nature mais à force d'absorber et de retenir, et par l'accumulation d'un nombre suffisant de souvenirs pour être capables de sélectionner ce qui est important.

La mémoire est aussi continuité, sens de notre identité, de notre place et de notre importance. Je suis ce que je suis parce que je me souviens de la façon dont je suis devenu moi.

La mémoire était cette force psychique dont j'avais parlé à Seri : l'énergie cinétique de la vie, acquis du passé pouvant anticiper l'avenir.

Une durée de vie accrue entraînerait un accroissement quantitatif de la mémoire, mais l'esprit pouvait convertir cette quantité en qualité.

Quand la mémoire s'intensifie, ainsi en va-t-il de la perception de la vie.

D'où la peur de la mort. Parce qu'elle est inconscience, cessation de toutes les fonctions physiques et mentales, la mémoire meurt avec le corps. L'esprit humain, situé au point d'articulation du passé et du futur, disparaît avec tous ses souvenirs. Raison pour laquelle il n'y a pas de remémoration possible après la mort.

La peur de la mort n'est pas seulement la crainte de la souffrance, l'humiliation de perdre ses facultés, la chute dans l'abîme... mais la peur primordiale de pouvoir s'en *souvenir* ensuite.

L'acte de mourir est la seule expérience des morts. Ceux qui vivent ne peuvent pas être vivants si la mémoire englobe cet aspect du phénomène de la mort.

Je me rendais compte, au-delà de ma nouvelle plongée en moi-même, que Seri et Lareen étaient en train de se parler : échanges polis et plaisanteries, endroits que Seri se voyait conseillée de visiter sur l'île, hôtels où elle pourrait loger. Et pareillement, je me rendais compte qu'un homme avait apporté un grand plateau contenant le petit déjeuner commandé, mais mon intérêt n'allait pas à la nourriture.

L'imprimé de l'ordinateur reposait sur le bureau, l'annonce de mon espérance de vie bien visible sur le volet que je pouvais voir. 35, 46 ans... une probabilité statistique, pas vraiment une prédiction.

Un jeune homme de vingt et quelques années avait normalement une espérance de vie d'un demi-siècle.

Bien sûr, il pouvait mourir au bout de trois semaines, mais cela allait à rencontre des statistiques.

Ma propre espérance était évaluée à six années additionnelles. Je pouvais vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans, mais cela aussi allait à l'encontre des statistiques.

Cependant, je n'avais aucun moyen de savoir si les chiffres étaient fiables. Je regardai de nouveau la feuille, imprimée avec l'impeccable netteté propre aux ordinateurs, et relus les différentes données qui témoignaient contre moi. C'était là un tableau partial, qui ne contenait presque aucun élément susceptible d'être interprété en ma faveur. Il en ressortait que je buvais trop, étais d'humeur morose, avais un profil politique plus ou moins suspect. Tout cela était supposé influencer ma santé et mon équilibre physiques ; à partir de là l'ordinateur avait évalué ma durée de vie.

Pourquoi n'avait-il pas pris d'autres faits en considération ? Par exemple, que je faisais beaucoup de natation en été, que j'aimais les aliments frais et bien cuits et mangeais beaucoup de fruits, que j'avais cessé de fumer, étais resté pratiquant jusqu'à l'âge de quatorze ans, faisais preuve de générosité envers les œuvres de bienfaisance, étais bon avec les animaux et avais les yeux bleus ?

Ces détails me semblaient tout aussi pertinents, ou dépourvus de pertinence, encore que chacun d'eux fût susceptible d'influencer l'ordinateur, certains pouvant même me créditer de quelques années supplémentaires.

Je me sentis pris de soupçons. Les chiffres avaient été établis par une organisation qui vendait un produit. Ce n'était un secret pour personne que Loterie Collago tirait bénéfice de ses activités, que sa principale source de revenus était la vente de ses billets, et que chaque athanasien plein de santé qui sortait de la clinique était une réclame ambulante pour toute l'affaire. Il était de leur intérêt que les heureux gagnants acceptent le traitement, et ils les y encourageaient par conséquent de toutes les manières possibles.

Je réservai mon jugement sur le traitement, mais je résolus de ne prendre une décision qu'après un examen médical indépendant. Je continuais de me sentir en bonne santé ; je me méfiais de l'ordinateur ; je considérais l'athanasie comme un défi.

Je me retournai vers les deux femmes. Elles avaient attaqué les toasts et les céréales que l'homme avait apportés. En m'installant, je vis Seri qui me regardait ; elle savait que j'avais changé d'avis.

Le centre médical de la clinique occupait toute une aile du bâtiment principal. Là, tous les bénéficiaires du traitement athanasique étaient passés au crible avant d'aller plus loin. Je n'avais jamais subi d'examen médical complet, et trouvai l'expérience tour à tour fatigante, angoissante, ennuyeuse, humiliante et intéressante. Je me laissai facilement impressionner par le déploiement des appareils modernes chargés d'établir les diagnostics, mais je devais rester dans l'ignorance de la fonction précise de chacun d'entre eux. L'auscultation préliminaire se déroula en liaison avec un ordinateur ; ensuite je fus placé dans une machine que je supposai être un scanner général ; enfin, après une série de radiographies plus détaillées de certaines parties bien précises de mon corps – tête, bas dos, avant-bras gauche et poitrine – j'eus un bref entretien avec un docteur, puis fus prié de me rhabiller et de retourner dans mon chalet.

Seri était partie à la recherche d'un hôtel, et Lareen restait invisible. Je m'assis sur mon lit, réfléchissant aux facteurs psychologiques qui entraient en jeu dans les hôpitaux, la mise à nu du patient n'étant que le premier pas d'un processus par lequel celui-ci est réduit à un morceau de viande doué de vie. Dans ces conditions, l'individualité est supprimée pour la plus grande gloire des symptômes, la première interférant sans doute avec l'appréciation des seconds.

Je relus quelque temps mon manuscrit, pour me rappeler qui j'étais, mais je fus interrompu par l'arrivée de Lareen Dobey et de l'homme qui s'était entretenu avec moi, le docteur Corrob. Lareen m'adressa un pâle sourire et alla prendre place sur la chaise à côté du bureau.

Je me levai, pressentant quelque chose.

« Mrs. Dobey me dit que vous n'êtes pas sûr de vouloir du traitement, dit Corrob.

— C'est exact. Mais je voulais entendre ce que vous aviez à dire.

— Mon avis est que vous devriez accepter le traitement sans tarder. Faute de quoi votre vie serait en grand danger. »

Je lançai un coup d'œil à Lareen, mais elle regardait ailleurs.
« Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Nous avons décelé une anomalie dans l'un des principaux

vaisseaux irriguant votre cerveau. C'est ce que l'on appelle un anévrisme cérébro-vasculaire. Il s'agit d'une altération de la paroi du vaisseau, qui est ainsi menacé de rupture à tout instant.

— Vous me racontez des histoires.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? » Corrob avait l'air pour le moins surpris.

« Vous essayez de m'effrayer pour me faire accepter le traitement. »

Corrob répliqua : « Je ne fais que vous dire ce que nous avons diagnostiqué. Je suis au service de la Loterie en tant que médecin consultant. Et je vous dis que vous avez une affection sérieuse qui, si l'on y fait rien, ne manquera pas de vous tuer.

— Comment se fait-il que cette affection n'ait jamais été dépistée ?

— Peut-être n'avez-vous pas été examiné récemment. Nous savons que vous avez souffert d'une maladie des reins étant enfant. Bien que l'on vous ait sorti de là à l'époque, il vous en est resté une pression artérielle plus forte que la moyenne. Vous admettez aussi avoir l'habitude de boire.

— Normalement ! protestai-je.

— Dans votre cas normalement devrait être pas du tout, si vous aviez souci de votre santé. Vous dites que vous êtes un buveur ordinaire tout en absorbant l'équivalent d'une bouteille de vin par jour. Dans votre état, c'est de la pure folie. »

Je tournai de nouveau les yeux vers Lareen ; à présent elle me regardait.

« C'est dément ! m'exclamai-je en m'adressant à elle. Je ne suis pas malade !

— Ce n'est pas vraiment à vous d'en décider, dit Corrob. Au vu de votre angiographie cérébrale, vous êtes très mal en point. » Il se tenait debout, une main sur la poignée de la porte, comme pressé de partir. « Bien sûr, la décision vous appartient, mais mon avis est que vous devriez subir le traitement tout de suite.

— Est-ce que cela me guérirait ?

— Votre conseillère vous expliquera ça.

— Et il n'y a pas de danger ?

— Non... le traitement est parfaitement sûr.

— Alors la question est réglée, dis-je. Si vous êtes affirmatif...»

Corrob tenait à la main un petit dossier dont j'avais cru tout d'abord qu'il contenait des notes sur un patient. Je me rendais compte à présent qu'il devait me concerner. Il le passa à Lareen. « Il faudrait que Mr. Sinclair puisse être admis immédiatement au bloc athanasique. De combien de temps avez-vous besoin pour l'établissement du profil de restructuration ?

— D’au moins un jour, peut-être deux.

— Il faut donner la priorité à Sinclair. Son anévrisme est des plus sérieux. Il n’est pas question de nous exposer au risque d’une attaque tant qu’il est à la clinique. S’il essaie de faire traîner les choses, il devra quitter l’île ce soir.

— J’en aurai fini avec lui dans la soirée. »

Tout cela avait été dit comme si je n’avais pas été là. Corrob se retourna vers moi.

« Interdiction de prendre des aliments solides après quatre heures de l’après-midi, dit-il. Si vous avez soif, vous pouvez boire de l’eau ou des jus de fruits légers. Mais pas d’alcool. Mrs. Dobey vous rendra visite demain matin, et vous serez admis pour application du traitement. C’est bien compris ?

— Oui, mais je voudrais savoir...

— Mrs. Dobey va vous expliquer ce qui va se passer. » Il franchit la porte et la referma rapidement, laissant un tourbillon d’air dans la pièce.

Je m’assis sur mon lit, ignorant Lareen. J’acceptais ce que le docteur avait dit, même si je continuais de me sentir aussi bien qu’à l’ordinaire. Les médecins avaient le chic pour faire qu’un symptôme soit inférieur à leur science. Je me souvenais d’être allé voir mon médecin traitant pour un problème de sinus bloqués quelques années auparavant. Après m’avoir examiné, il avait découvert que j’avais dormi dans une chambre équipée du chauffage central et, pire, que j’avais utilisé une marque à moi de gouttes nasales décongestionnantes. Soudain, la sinusite était la conséquence de *ma* propre inadvertance, c’était moi qui étais à blâmer. Ce jour-là, je quittai le dispensaire en me sentant coupable et humilié. Et voilà qu’après le départ de Corrob je sentais que j’étais d’une certaine façon coupable de l’altération que présentait un de mes vaisseaux sanguins. J’avais gravement été malade étant enfant, je buvais étant adulte. Pour la première fois de ma vie, je me sentais sur la défensive en ce qui concernait mes habitudes de buveur, j’éprouvais le besoin de nier, d’expliquer ou de justifier.

Cela ne devait pas être sans rapport avec l’attitude défensive de la clinique elle-même ; le personnel, parfaitement conscient des controverses qui entouraient le traitement, rendait ses bénéficiaires complices du système. Les dociles étaient menés en douceur dans un climat de conspiration ; les indociles ou les récalcitrants étaient manipulés sur le plan psychologique et intimidés sur le plan médical.

J’aurais aimé que Seri fût avec moi, et je me demandai combien de temps elle allait rester absente. Je voulais avoir la chance d’être de nouveau un être humain : peut-être aller marcher avec elle, ou faire l’amour, ou rester là sans rien faire.

Lareen referma le dossier qu'elle était en train de lire. « Comment vous sentez-vous, Peter ?

— Comment croyez-vous que je me sente ?

— Je suis navrée... ça ne me fait nullement plaisir que l'ordinateur soit tombé juste. Si cela peut vous consoler, dites-vous qu'on peut au moins faire quelque chose pour vous ici. Si vous étiez encore chez vous, la chose n'aurait sans doute pas été diagnostiquée.

— J'ai encore du mal à y croire. » Dehors, un homme tondait la pelouse ; au loin j'apercevais une partie de Collago Ville avec, à l'arrière-plan, la pointe de terre voisine du port. Je m'écartai de la fenêtre près du lit, et allai m'asseoir avec Lareen. « Le docteur a dit que vous m'expliqueriez en quoi consistait le traitement.

— Pour l'anévrisme ?

— Oui, et l'athanasie.

— Demain vous subirez une opération chirurgicale de type conventionnel pour votre artère malade. Le chirurgien se bornera probablement à implanter un conduit de dérivation jusqu'à ce que l'artère se régénère d'elle-même. Ce qui devrait se passer assez rapidement.

— Que voulez-vous dire par se régénérer ?

— On va vous faire un certain nombre d'injections hormonales et enzymatiques. Ces substances stimulent la reproduction des cellules dans des parties du corps où la chose n'a normalement pas lieu, comme le cerveau par exemple. Dans d'autres parties, les enzymes contrôlent la prolifération anarchique des cellules, empêchant la formation de tumeurs malignes et conservant vos organes en bon état. Autrement dit, après le traitement votre corps se régénérera constamment de lui-même.

— J'ai entendu dire que je devrais passer une visite chaque année, dis-je.

— Ce n'est pas une obligation, mais vous le pouvez si vous le désirez. À cet effet, les chirurgiens procéderont à l'implantation d'un certain nombre de moniteurs microprocesseurs. Ceux-ci peuvent être contrôlés dans n'importe quelle succursale de la Loterie, et si quelque chose ne va pas on vous conseillera sur ce qu'il y a lieu de faire. Dans certains cas, vous pouvez être réadmis ici.

— Lareen, ou le traitement est permanent, ou il ne l'est pas.

— Il est permanent d'une façon particulière. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'est empêcher la déchéance physique. Par exemple, est-ce que vous fumez ?

— Non, j'ai arrêté.

— Supposons que vous vous y remettiez. Vous pourriez fumer autant qu'il vous plairait sans jamais contracter de cancer du poumon. Il n'y a pas de problème là-dessus. Mais vous ne seriez pas à l'abri des

bronchites ou des emphysèmes, et l'oxyde de carbone vous fatiguerait le cœur. Le traitement ne vous empêchera pas d'être tué dans un accident de la route, ne vous protégera pas de la noyade, vous resterez exposé aux hernies et aux engelures, et vous pouvez toujours vous rompre le cou. Nous pouvons enrayer la dégénérescence du corps, et nous pouvons vous immuniser contre les infections, mais si vous abusez de vous-même, vous trouverez toujours moyen de vous faire du mal. »

Rappels de la fragilité du corps humain : ruptures, fractures, meurtrissures. Les faiblesses que l'on connaissait, auxquelles on essayait de ne pas penser, observées chez autrui, surprises dans les conversations de boutiques. Je me découvrais en matière de santé des susceptibilités qui n'avaient jamais été les miennes. Est-ce que l'acquisition de l'immortalité rendait simplement les gens plus conscients de la mort ?

Je dis à Lareen : « Combien de temps cela prendra-t-il ?

— En tout, environ deux ou trois semaines. Il y aura une courte période de convalescence après l'opération de demain. Dès que le médecin consultant vous jugera prêt, les injections enzymatiques commenceront.

— Je ne supporte pas les piqûres, dis-je.

— On n'utilise pas de seringues hypodermiques. C'est un peu plus sophistiqué que ça. De toute façon, vous ne serez pas conscient de ce qui se passera.

— Vous voulez dire que je serai sous anesthésie ? » Soudaine angoisse.

« Non, mais après les premières injections, vous serez dans un état semi-comateux. Ça a sans doute l'air effrayant comme ça, mais la plupart des patients ont avoué avoir trouvé cela agréable. »

Je tenais à mon état d'être conscient. Un jour, alors que j'avais douze ans, une grosse brute m'avait fait tomber de vélo, et j'en avais éprouvé une forte commotion ainsi qu'une amnésie rétrograde de trois jours. La perte de ces trois jours était le mystère central de mon enfance. Bien que je fusse resté inconscient moins d'une demi-heure, j'étais revenu à moi avec l'impression d'avoir été dépossédé de quelque chose. Quand j'étais retourné à l'école, arborant un œil au beurre noir et un magnifique bandage autour de la tête, je m'étais trouvé confronté au fait que ces trois jours n'avaient pas seulement existé, mais que j'avais *moi-même* existé pendant ce temps.

Il y avait eu des leçons, des jeux et des exercices écrits, et probablement des discussions et des disputes, mais je ne me souvenais de rien de tout cela. Durant ces jours j'avais dû être bien éveillé, conscient du monde et de moi-même, sensible à la continuité de la mémoire, sûr de mon identité et de mon existence. Un événement qui

les avait *suivis* les avait pourtant effacés, exactement comme la mort devait un jour réduire à néant tout le contenu de la mémoire. C'était ma première expérience d'une certaine forme de mort, et depuis lors, bien que la privation de la conscience ne me fît pas peur en elle-même, je voyais dans la mémoire la clé de l'existence. J'existais pour autant que je me souvenais.

« Lareen, êtes-vous une athanasienne ?

— Non, je n'ai pas cet avantage.

— Alors vous n'avez jamais fait l'expérience du traitement.

— Ça fait près de vingt ans que je m'occupe des patients. C'est tout ce dont je peux me prévaloir.

— Mais vous ne savez pas l'effet que ça fait, dis-je.

— Pas directement, non.

— La vérité, c'est que j'ai peur de perdre la mémoire.

— Je comprends cela. Mon travail ici consiste justement à vous aider à la recouvrer ensuite. Mais il est inévitable que vous commenciez par perdre tout ce que vous avez actuellement comme souvenirs.

— Pourquoi est-ce inévitable ?

— Il s'agit d'un processus chimique. Pour vous donner la longévité, nous devons empêcher le cerveau de se détériorer. Dans un corps normal, un corps mortel, les cellules cérébrales ne se reproduisent jamais, ce qui fait que vos capacités mentales déclinent régulièrement. Chaque jour vous perdez des milliers de cellules cérébrales. Ici, nous donnons à ces cellules la possibilité de se reproduire, de sorte que, quelle que soit la durée de votre vie, vos capacités mentales restent intactes. Mais quand commence la reproduction cellulaire, cette activité entraîne une amnésie presque totale.

— C'est précisément ce qui m'effraie », dis-je. L'esprit s'enfuyant, la vie se retirant, la continuité perdue.

« Vous ne subirez rien qui ait lieu de vous effrayer. Vous entrerez dans l'état de fugue, qui donne l'impression d'être dans un rêve continu. Vous verrez défiler des images de votre vie, aurez des souvenirs de voyages et de rencontres, ce sera comme si les gens vous parlaient, vous vous sentirez capable de les toucher, éprouverez des émotions. Votre esprit se videra de tout ce qu'il contient. Et cela n'est que votre propre vie. »

Les amarres lâchées, la mort des facultés intellectuelles. L'entrée dans la fugue, où la seule réalité était le rêve.

« Et quand je referai surface, je ne me souviendrai de rien.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— C'est ce que disent toujours les chirurgiens, non ? Ils croient ainsi reconforter les gens.

— C'est vrai. Vous vous réveillerez ici, dans ce chalet. Je serai là, et votre amie aussi, Seri. »

J'avais envie de voir Seri. J'avais envie que Lareen s'en aille.

« Mais je n'aurai plus de mémoire, dis-je. On va me détruire ma mémoire.

— On peut la remplacer. C'est mon travail. »

Dans la fugue le rêve se dissipait, laissant un vide.

La vie revenait plus tard, sous l'aspect de cette femme pleine de patience, aux yeux calmes, qui me rendait mes souvenirs comme si elle n'était qu'une main traçant des mots sur une feuille blanche.

« Lareen, dis-je, comment puis-je savoir que je serai le même après ?

— Parce que rien ne sera changé en vous, à part votre capacité de vivre.

— Mais je suis ce dont je me souviens. Si vous m'enlevez ça, je ne peux plus être la même personne.

— J'ai les qualités requises pour restaurer votre mémoire, Peter. Pour y arriver, j'ai maintenant besoin de votre aide. »

Elle exhiba un élégant classeur contenant une épaisse liasse de feuilles partiellement imprimées.

« Nous ne disposons pas d'autant de temps que nous devrions normalement en avoir, mais vous devriez être capable de venir à bout de cela dans la soirée.

— Faites-moi voir ça.

— Vous devez être aussi franc et véridique que possible, dit Lareen en me passant le classeur. Utilisez autant d'espace que vous voudrez. Il y a du papier en réserve dans le bureau. »

Le paquet de feuilles était lourd et laissait présager des heures de travail. Je jetai un coup d'œil sur la première page, où je pouvais écrire mon nom et mon adresse. Ensuite, les questions portaient sur la vie scolaire. Puis sur les amitiés, l'amour et le sexe. Ces questions semblaient ne pas avoir de fin, toutes soigneusement formulées, comme pour favoriser la franchise des réponses. Je me rendis compte que je n'arrivais pas à les lire, que les mots se brouillaient à mesure que je faisais voler les pages.

Pour la première fois depuis que je m'étais vu signifier ma condamnation à mort, je me sentis pris d'un mouvement de révolte. Je n'avais pas l'intention de répondre à ces questions.

« Je n'ai pas besoin de ça », dis-je à Lareen. Je jetai le questionnaire sur le bureau. « J'ai déjà rédigé mon autobiographie, et il vous faudra vous servir de ça. »

Je me détournai d'elle, furieux.

« Vous avez entendu ce qu'a dit le docteur. Peter. Si vous ne coopérez pas, on vous fera quitter l'île ce soir.

— Je suis tout ce qu'il y a de coopérant, mais je ne vais pas répondre à ces questions. Tout est déjà sur le papier.

— Où cela ? Vous pouvez me faire voir ça ? »

Mon manuscrit était sur mon lit, là où je l'avais laissé. Je le lui donnai. Je ne sais pourquoi, je me trouvai incapable de la regarder en face. Au cours de son bref passage dans mes mains, le manuscrit m'avait communiqué un sentiment de réconfort, le sentiment d'un lien avec ce qui allait bientôt devenir mon passé oublié.

J'entendis Lareen tourner quelques pages ; je me retournai vers elle au moment où sa lecture s'accélérait passé la troisième ou quatrième page. Elle jeta un coup d'œil sur le dernier feuillet, puis le mit de côté.

« Quand avez-vous écrit cela ?

— Il y a deux ans. »

Lareen fixa le manuscrit. « Je n'aime pas l'idée de travailler sans le questionnaire. Comment puis-je être sûre que vous n'avez rien laissé de côté ?

— C'est à mes risques et périls, non ? dis-je. De toute façon, c'est complet. » J'expliquai de quelle façon j'avais écrit, comment je m'étais assigné la tâche d'exprimer intégralement la vérité sur le papier.

Lareen se tourna de nouveau vers la dernière page. « Ce n'est pas fini. Vous en avez conscience ?

— J'ai été interrompu, mais ça n'a pas d'importance. J'étais presque à la fin, et bien que j'aie essayé d'écrire cette fin, ça m'a semblé beaucoup mieux comme ça. » Lareen ne dit rien, se contentant de me regarder pour en savoir plus. Résistant à sa manœuvre, je dis : « Ce n'est pas fini parce que ma vie n'est pas finie.

— Si vous avez écrit cela il y a deux ans, que s'est-il passé depuis ?

— Voilà le hic, n'est-ce pas ? » Je gardai mon hostilité à son égard, mais ses silences stratégiques n'en continuaient pas moins à m'influencer. Il y en eut un autre, auquel je fus incapable de résister. « Quand j'ai rédigé ce manuscrit, j'ai découvert que ma vie s'organisait selon certaines configurations, dans lesquelles s'intégrait tout ce que j'avais fait. Depuis que j'ai arrêté d'écrire, j'ai pu constater que ce qu'il y avait dans ces pages demeurait vrai, que tout ce que j'avais fait ces deux dernières années ne faisait qu'ajouter des détails à une forme générale.

— Il va falloir que j'emporte ça pour le lire, dit Lareen.

— Entendu. Mais prenez-en soin.

— N'ayez crainte, j'y ferai très attention.

— C'est comme une partie de moi-même, quelque chose d'impossible à remplacer.

— Je peux en faire faire une reproduction, dit Lareen en se

mettant alors à rire comme si elle venait de lancer une plaisanterie. Je veux dire que je vais en faire faire une photocopie. Vous pourrez alors récupérer l'original et je travaillerai avec le double.

— C'est ça qu'on va me faire, n'est-ce pas ? dis-je. Je vais être photocopie. La seule différence, c'est que je ne récupérerai pas l'original. Je recevrai le double, mais l'original sera vierge.

— Ce n'était qu'une plaisanterie, Peter.

— Je sais, mais vous m'avez fait réfléchir.

— Voulez-vous reconsidérer la solution du questionnaire ? Si vous n'avez pas confiance dans le manuscrit...

— Ce n'est pas que je n'aie pas confiance. Je vis en fonction de ce que j'ai écrit, parce que je *suis* ce que j'ai écrit. »

Je fermai les yeux, me détournant à nouveau d'elle. Comment pourrais-je jamais oublier ce travail obsessionnel d'écriture et de réécriture, la chaleur de l'été, le spectacle de Jethra depuis le flanc de la colline ? Je me revoyais tout particulièrement sur la terrasse de la villa que m'avait prêtée Colan, le soir où j'avais fait ma découverte la plus passionnante, à savoir que la mémoire était partielle, que la recreation artistique constituait une vérité plus haute que le simple souvenir. La vie pouvait être rendue en termes métaphoriques ; c'était là les configurations dont j'avais parlé à Lareen. Les détails concrets de ma vie scolaire, par exemple, ne présentaient qu'un intérêt anecdotique, alors que considérés métaphoriquement, comme une forme d'apprentissage et de croissance, ils acquéraient une dimension plus large et plus haute. Je me rattachais directement à eux, parce qu'il s'agissait là de mes propres expériences, mais ils se rattachaient aussi au corps plus vaste de l'expérience humaine parce qu'ils remuaient de grandes vérités. Si je m'étais contenté de suivre le fil monotone des événements, de dérouler un catalogue de détails anecdotiques tels que les livraient la mémoire, je n'aurais raconté que la moitié de l'histoire.

Je ne pouvais pas me séparer de mon contexte, contexte dans lequel mon manuscrit devenait un tout, décrivant mon mode de vie, décrivant ma vie.

Je savais donc que répondre au questionnaire de Lareen ne produirait que des demi-vérités. Il n'y avait pas de place pour l'élaboration dans les réponses littérales, pas de possibilité de métaphore, ou *d'histoire*.

Lareen avait l'œil sur sa montre-bracelet.

« Savez-vous qu'il est trois heures passées ? dit-elle. Vous avez sauté le déjeuner, et vous n'êtes pas autorisé à absorber de la nourriture après quatre heures.

— Puis-je avoir un repas à cette heure-ci ?

— Au réfectoire. Dites au personnel que vous commencez votre

traitement demain, et on saura quoi vous donner.

— Où est Seri ? Est-ce qu'elle ne devrait pas être de retour maintenant ?

— Je lui ai dit de ne pas revenir avant cinq heures.

— Je veux qu'elle reste avec moi cette nuit, dis-je.

— C'est votre affaire à tous les deux. Elle ne devra plus être là uniquement quand vous entrerez en clinique.

— Mais ensuite, est-ce que je pourrai la voir ? m'inquiétai-je.

— Naturellement. Nous aurons tous les deux besoin d'elle. » Lareen avait calé mon manuscrit sous son bras, prête à l'emporter, mais elle le reprit soudain en main. « Qu'est-ce que Seri sait de vous, de votre passé ?

— Nous avons parlé un peu pendant la traversée. On s'est raconté notre vie.

— Ecoutez, j'ai une idée. » Lareen me tendit le manuscrit. « Je lirai ceci plus tard, pendant que vous serez à la clinique. Ce soir, faites lire ça à Seri, et parlez-en avec elle. Plus elle en saura sur vous, mieux ça vaudra. Cela peut être très important. »

Je repris le manuscrit, songeant à la façon dont ma vie et mon intimité se trouvaient envahies. En me couchant sur le papier je m'étais mis à nu. Je n'avais pas écrit pour me flatter ou m'excuser ; je m'étais contenté d'être honnête, et chemin faisant je m'étais trouvé souvent détestable. Pour cette raison, l'idée même que quelqu'un pût lire mon manuscrit eût été impensable quelques semaines auparavant. Et voilà que deux femmes que je connaissais à peine étaient sur le point de lire mon ouvrage, et allaient probablement me connaître aussi bien que je me connaissais moi-même.

En même temps que j'étais irrité de cette intrusion, toute une partie de moi-même se précipitait vers elles, les poussant à un examen minutieux de mon identité. Dans leur interprétation, réexpédiée vers moi, je redeviendrais moi-même.

Après le départ de Lareen, je traversai les pelouses en pente douce en direction du réfectoire, où l'on me servit le repas autorisé avant le traitement. Le condamné eut droit à une légère salade qui le laissa sur sa faim.

Seri réapparut dans la soirée, fatiguée d'être restée au soleil toute la journée et d'avoir trop marché. Elle avait mangé avant de rentrer, et j'eus un nouvel aperçu de la situation créée par ce qui se passait. Déjà, notre liaison temporaire se défaisait : nous avions passé toute une journée chacun de notre côté, mangé à des moments différents. Par la suite nos vies se poursuivraient à un rythme différent. Je lui parlai de ce qui était arrivé durant la journée, de ce que j'avais appris.

« Est-ce que tu les crois ? dit-elle.

— À présent oui. »

Seri prit mon visage dans ses mains, m'effleurant les tempes du bout des doigts. « Ils pensent que tu vas mourir.

— Ils espèrent bien que ce ne sera pas pour cette nuit, dis-je. Très mauvais pour leur publicité.

— Il ne faut pas que tu t'agites.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Lits à part pour cette nuit.

— Le docteur n'a rien dit côté sexe.

— Non, mais pour moi c'est comme ça. »

Il n'y avait plus beaucoup de conviction dans ses taquineries, et je sentis monter un lourd silence en elle. Elle se comportait comme un parent concerné avant une opération, faisant de mauvaises plaisanteries à base de bassins de lit et de clystères pour dissimuler une crainte secrète.

« Lareen désire avoir ton aide pour mon rétablissement.

— Et toi, tu le veux ?

— Je ne peux pas imaginer ça sans toi. C'est pour ça que tu es venue, non ?

— Tu sais pourquoi je suis ici, Peter. » Elle me serra dans ses bras, mais se détourna au bout de quelques secondes, les yeux baissés.

« Je veux que tu lises quelque chose ce soir, dis-je. C'est une idée de Lareen.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ai pas assez de temps pour répondre à son questionnaire, dis-je pour simplifier les choses. Mais avant de quitter Jethra, j'ai rédigé un manuscrit. L'histoire de ma vie. Lareen l'a vu, et elle va s'en servir pour ma restructuration. Si tu le lis ce soir, je pourrai en discuter avec toi.

— C'est long ?

— Assez long. Plus de deux cents pages, mais elles sont dactylographiées. Ça ne devrait pas te prendre trop longtemps.

— Où est ce manuscrit ? »

Je le lui donnai.

« Pourquoi ne pas te contenter de me parler, comme tu l'as fait sur le bateau ? » Elle tenait le manuscrit mollement, laissant pendre les pages. « J'ai l'impression que ceci est, euh, quelque chose que tu as écrit pour toi, quelque chose de personnel.

— C'est ce qu'il vous faudra utiliser. » J'entrepris d'expliquer les motifs qui m'avaient poussé à écrire ces pages, ce que j'avais essayé de faire, mais Seri se retira sur l'autre lit et commença à lire. Elle tournait les pages rapidement, comme si elle ne faisait que les parcourir, et je me demandai ce qu'elle allait pouvoir retirer d'une lecture aussi superficielle.

Je la regardai avaler le premier chapitre, le long passage explicatif

où j'exposais mes embarras d'alors, la série de malchances qui s'était abattue sur moi, ma justification de cet examen de soi. Elle aborda le second chapitre et je la vis, tant était grande l'attention que je lui portais, s'arrêter sur la première page et la reprendre au début. Elle revint ensuite sur le premier chapitre.

Elle dit : « Est-ce que je peux te demander quelque chose ?

— Tu ne crois pas que tu devrais en lire un peu plus ?

— Je ne comprends pas. » Elle posa les pages devant elle et me regarda. « Tu m'as bien dit que tu étais originaire de Jethra ?

— C'est exact.

— Alors pourquoi dis-tu que tu es né autre part ? Elle relut le mot. À « Londres »... où ça se trouve ?

— Oh, ça, dis-je. C'est un nom de mon invention... c'est difficile à expliquer. Il s'agit bien de Jethra, mais j'essayais de faire passer l'idée que l'endroit où on se trouve semble changer à mesure que l'on grandit. « Londres » est un état d'âme. Quelque chose qui décrit mes parents, je suppose, ce qu'ils étaient et l'endroit où ils vivaient quand je suis né.

— Laisse-moi lire », dit Seri sans détacher les yeux de sa page.

Elle lisait plus lentement à présent, revenant souvent en arrière. Je commençais à me sentir mal à l'aise, interprétant ses difficultés comme une forme de critique. Parce que je m'étais défini pour moi seul, parce que je n'avais jamais imaginé que quelqu'un pût lire cela un jour, j'avais cru que ma méthode serait évidente. Et voilà que Seri, la première personne au monde qui lisait mon livre, fronçait les sourcils, tournant les pages en avant et en arrière.

« Rends-moi ça, dis-je au bout d'un moment. Je ne veux pas que tu ailles plus loin.

— Il le faut, répliqua-t-elle. Il faut que je comprenne. »

Mais le temps passa sans qu'elle y vît beaucoup plus clair. Elle se mit à me poser des questions :

« Qui est Félicité ?

« Qu'est-ce que c'est que les Beatles ?

« Où est Manchester, Sheffield, Le Pirée ?

« Qu'est-ce que l'Angleterre, et dans quelle île ça se trouve ?

« Qui est Gracia, et pourquoi elle a tenté de se suicider ?

« Qui était Hitler, de quelle guerre parles-tu, quelles villes a-t-on bombardées ?

« Qui est Alice Dowden ?

« Pourquoi Kennedy a-t-il été assassiné ?

« C'était quand les années soixante, qu'est-ce que c'est que la marijuana, c'est quoi un rock psychédélique ?

« Tu mentionnes encore Londres... je croyais que c'était un état d'âme ?

« Pourquoi tu n'arrêtes pas de parler de Gracia ?

« Qu'est-ce qui s'est passé à Watergate ? »

Je dis, mais sans que Seri parût entendre : « Il y a plus de vérité dans la fiction, parce que la mémoire est fautive.

— Qui *est* Gracia ?

— Je t'aime, Seri », dis-je, mais les mots sonnaient creux, même à mes oreilles.

« Je t'aime, Gracia », dis-je en m'agenouillant à côté d'elle sur la moquette élimée. Elle était vautrée contre le lit, à moitié dessus, à moitié en dehors, ayant cessé de pleurer mais gardant le silence. J'étais toujours mal à l'aise quand elle ne disait rien, parce qu'il devenait impossible de la saisir. Quelquefois elle restait silencieuse parce qu'elle avait de la peine, quelquefois parce qu'elle n'avait tout simplement rien à dire, mais quelquefois aussi parce que c'était sa façon à elle de se venger de moi. Elle disait que mes propres silences étaient un moyen de la manœuvrer. Il en résultait un redoublement de complications, et je ne savais plus sur quel pied danser. Même sa colère pouvait être feinte, ce qui entraînait chez moi une réaction qu'elle déclarait prévisible ; inévitablement, quand sa colère était réelle, je la prenais moins au sérieux, exaspérant sa fureur.

Une déclaration d'amour était le seul langage commun qui nous restait, bien que son emploi fût mon fait plutôt que le sien. Le contexte de nos disputes le faisait sonner creux, même à mes oreilles.

Ce soir-là, nous avons eu une vraie scène, même si elle était partie d'une vétille. J'avais promis de garder cette soirée libre pour aller dîner avec elle chez des amis. Malheureusement j'avais oublié ma promesse et acheté des billets pour une pièce qu'elle avait envie de voir. C'était ma faute, j'étais distrait, j'admis tout, mais elle m'accabla quand même de reproches. Ses amis ne pouvaient être joints par téléphone ; l'argent de nos places était perdu. Quoi que nous fassions, il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Ce n'était qu'un début. L'impasse créa une tension qui, à son tour, fit surgir des désaccords plus profonds. J'étais peu aimant, je la considérais comme ma propriété, l'appartement était toujours en désordre, j'étais sombre et renfermé. Elle était névrosée et instable, négligée dans sa mise, toujours à flirter à droite et à gauche. Ce fut un déballage général, qui envahit la pièce comme un lourd nuage de récriminations, brouillant encore plus notre vision l'un de l'autre, accentuant notre froideur et notre éloignement, nous rendant plus vulnérables l'un à l'autre en nous faisant frapper en des endroits que nous ne pouvions voir qu'à peine.

Je lui tenais la main, mais Gracia demeurait froide et sans réaction. Elle gardait la tête tournée de l'autre côté, fixant les oreillers.

Elle respirait régulièrement ; c'en était fini des larmes.

Je déposai un baiser sur sa nuque. « C'est vrai que je t'aime, Gracia.

— Ne dis pas ça. Pas maintenant.

— Pourquoi pas ? N'est-ce pas la seule chose qui reste vraie ?

— Tu essaies seulement de m'intimider. »

Je laissai échapper un grognement d'exaspération et m'écartai d'elle. Sa main retomba. Je me relevai et me dirigeai vers la fenêtre.

« Où vas-tu ?

— Tirer les rideaux.

— Laisse-les comme ils sont.

— Je n'ai pas envie que les gens nous voient. »

Gracia ne fermait jamais les rideaux. La chambre à coucher donnait sur le devant de la maison, et bien que l'appartement fût en sous-sol, la pièce était parfaitement visible de la rue. Si Gracia allait se coucher avant moi, il lui arrivait souvent de se déshabiller avec les lumières allumées et les rideaux ouverts. Une fois j'étais entré dans la chambre pour la trouver assise toute nue sur le lit, en train de lire un livre tout en buvant un café. Dehors, les gens qui quittaient le pub passaient dans la rue.

« Quel puritain tu fais, Peter !

— Je ne veux pas que les gens nous voient nous disputer, c'est tout. » Je tirai quand même les rideaux, et retournai vers le lit. Gracia s'était redressée et allumait une cigarette.

« Qu'est-ce qu'on décide ?

— Ce que j'ai proposé il y a une demi-heure, dis-je. Tu pars en voiture chez Dave et Shirley, et je prends le métro pour essayer de faire changer les billets. Je te retrouverai plus tard.

— Parfait. »

Plus tôt, la même proposition avait été loin d'être parfaite ; elle l'avait fait éclater en larmes : j'essayais de rattraper ma faute, j'essayais de me défiler au moment d'aller voir Dave et Shirley. À présent l'humeur de Gracia avait brusquement changé. Elle m'avait pardonné, et nous n'allions pas tarder à faire l'amour.

Je me rendis dans la cuisine et me fis couler un verre d'eau. Elle était claire et fraîche, mais fade. Je m'étais habitué à la bonne eau galloise de l'Herefordshire ; à l'eau suave des Pennines à Sheffield ; à Londres c'était l'eau de la Tamise, neutralisée grâce aux artifices de la chimie et perpétuellement recyclée ; pâle imitation du produit naturel. Je vidai le verre, le rinçai et le laissai à égoutter sur le côté. La vaisselle de la veille au soir était encore empilée là, grasseuse et sentant fort.

L'appartement de Gracia était situé dans une rue typique de beaucoup de faubourgs proches du centre de Londres. Certaines

maisons appartenait à des particuliers, d'autres à la municipalité. La maison dans laquelle nous habitions devait être modernisée, mais en attendant la municipalité de Camden louait, à court terme et à prix modéré, les appartements qu'elle contenait. C'était loin d'être le grand luxe, mais ce n'était pas pire que l'appartement que j'occupais auparavant et que je louais à grands frais à un particulier. Il y avait au coin de la rue un grill tenu par des Chypriotes qui faisaient des plats à emporter ; plusieurs lignes de bus passaient dans la rue principale, s'arrêtant un peu partout de Kentish Town à King's Cross ; Camden Town possédait deux cinémas, dont l'un passait des films de réalisateurs étrangers pour une chapelle d'amateurs ; à Tufnell Park, proche de deux kilomètres à peine, une compagnie de théâtre shakespearien avait transformé une vieille église en salle de spectacle. Tels étaient les principaux agréments de l'endroit, qui perdait peu à peu ses airs de banlieue ouvrière pour prendre l'aspect engageant d'un quartier bourgeois du cœur de Londres. Les portes pseudo-géorgiennes, les serrures Banham, les tables de cuisine en pin et les vaisseliers gallois arrivaient dans beaucoup de maisons précédemment laissées à l'abandon, et déjà un certain nombre de boutiques de luxe et de charcuteries fines faisaient leur apparition dans la rue principale pour fournir cette nouvelle population exigeante et aisée.

Gracia s'était approchée par-derrière. Elle mit ses bras autour de ma poitrine, m'attirant contre elle, et m'embrassa derrière l'oreille.

« Mettons-nous au lit, dit-elle. On a le temps. »

Je lui résistai à cause de l'inévitabilité de la chose. Gracia se servait du sexe comme vulnérable, sans vraiment comprendre que nos disputes avaient le don d'émousser complètement mon désir. Je n'avais envie que d'être seul après la bataille, de marcher au hasard dans les rues ou d'aller boire un verre. Elle le savait parce que je le lui avais expliqué et parfois, par mon manque de réaction, prouvé. Elle se rendit compte que je lui résistais, et je la sentis se raidir. Du coup, ne tenant pas à ranimer les hostilités, je me retournai et l'embrassai très vite dans l'espoir que cela suffirait.

Un peu plus tard nous étions déshabillés et au lit, et Gracia, dont l'humeur avait désormais changé du tout au tout, se transforma en une amante experte et empressée. Elle me suçait jusqu'à ce que je sois prêt, et même au-delà. Il n'y avait qu'au lit que nous nous entendions. J'aimais lui embrasser et lui caresser les seins : ils étaient petits et doux et roulaient sous mes mains. Les pointes en étaient tendres et elles se dressaient rarement sous mes attouchements. J'aimais Gracia en cet instant, mais je me souvins alors de Seri, et tout alla soudain de travers.

Seri au lit avec moi, ses cheveux blonds en désordre lui barrant le front, les lèvres légèrement écartées, les yeux clos, l'haleine fraîche.

Nous faisons toujours l'amour sur le flanc – une jambe relevée, l'autre repliée sous moi dans le cas de Seri. J'aimais lui embrasser et lui caresser les seins : ils étaient petits mais fermes et me remplissaient juste les mains, leurs durs boutons dardés contre mes paumes. Gracia : ses cheveux sombres répandus sur l'oreiller – quatre jours qu'elle ne les avait pas lavés – tenait ma tête contre la sienne ; j'étais sur elle, essayant de rouler sur le côté, respirant ses effluves. Ça n'allait pas, sans que je puisse en saisir la raison. Gracia me sentit me dérober ; un instinct infailible l'avertissait de la chute de mon désir.

« Peter, n'arrête pas ! »

Elle cambra les reins, se pressant contre moi, puis se saisit brusquement de mon pénis, le faisant coulisser plusieurs fois dans sa main avant de me ramener vers elle. Je continuai, physiquement capable mais vide de toute émotion. Je sentis ses ongles s'enfoncer dans mes omoplates, et je gardai les yeux fermés, des cheveux plein la bouche et le nez. Je conclus... mais c'était Seri qui était avec moi, tournée sur le côté, une jambe passée sous moi. Gracia se détendit progressivement, toujours consciente de mon détachement émotionnel, mais comme elle était physiquement satisfaite ce dernier nuage finit par se dissiper. Je fis comme si elle était Gracia, même si elle l'était en réalité, et la gardai étroitement serrée contre moi tandis qu'elle fumait une autre cigarette.

Plus tard, quand Gracia fut partie en voiture chez Dave et Shirley, à Fulham, j'allai à pied jusqu'à la station de métro de Kentish Town et attrapai une rame pour le West End. Le changement des billets ne posa aucun problème ; il y avait des places libres pour la représentation du lendemain en soirée, et des gens étaient là à attendre d'éventuelles annulations pour entrer. Certain d'avoir enfin trouvé la bonne solution, je pris un autre train pour Fulham.

Dave et Shirley étaient tous deux professeurs et de fervents tenants de l'alimentation biologique. Shirley pensait être enceinte, et Gracia s'enivra et flirta avec Dave. Nous partîmes avant minuit.

Cette nuit-là, tandis que Gracia dormait, je songeai à Seri.

J'avais cru naguère qu'elle et Gracia se complétaient, mais les différences qu'il y avait entre elles devenaient désormais évidentes. Lors de cette fameuse journée à Castleton je m'étais servi de ma connaissance de Seri pour essayer de comprendre Gracia. Mais je commettais en cela l'erreur de supposer que j'avais créé Seri en toute connaissance de cause.

À me souvenir de la façon dont j'avais écrit mon manuscrit, mêlant invention consciente et découvertes inconscientes, je me rendais compte que Seri devait être plus qu'un analogue imaginaire de Gracia. Elle était trop réelle, trop complète, trop motivée par sa propre personnalité. Elle avait une vie à elle. Chaque fois que je la voyais, ou

lui parlais, je sentais cela s'affirmer en elle.

Mais tant que Gracia était là, Seri était à l'arrière-plan.

Quelquefois je me réveillais la nuit pour trouver Seri au lit avec moi. Elle faisait semblant de dormir, mais elle réagissait tout de suite à mon contact. Alors elle devenait, sexuellement, tout ce que Gracia n'était pas. Faire l'amour avec Seri était quelque chose d'excitant et de spontané que l'on ne pouvait jamais prévoir. Gracia savait que je la trouvais sexuellement irrésistible et devenait paresseuse ; Seri ne considérait rien comme acquis, mais trouvait de nouvelles façons de m'exciter. Gracia était une amante experte, n'ignorant rien des choses du sexe ; Seri avait pour elle l'innocence et l'originalité.

Pourtant, une fois que j'avais fait l'amour avec Seri, quand nous étions bien réveillés, toutes lumières allumées, c'était Gracia qui se dressait sur son séant pour fumer une cigarette, ou sortait du lit pour aller aux toilettes, et je devais me faire au départ de Seri.

Le jour, quand Gracia était au travail, Seri était pour moi une compagne occasionnelle. Elle se trouvait souvent dans la pièce à côté, où je sentais sa présence, ou elle m'attendait dehors dans la rue. Quand je pouvais l'attirer près de moi, je lui parlai et m'expliquai. C'était lors de nos excursions que nous étions le plus proches l'un de l'autre. Elle me parlait alors des îles : d'Ia et Quay, de Muriseay, Seevl et Paneron. Elle était née sur Seevl, avait été mariée, et avait beaucoup voyagé dans les îles. Parfois nous nous promenions ensemble sur les boulevards de Jethra, ou nous prenions le tram jusqu'à la côte, et je lui montrais le palais du Seigneur, et les gardes dans leurs curieux costumes du Moyen Âge.

Mais Seri ne venait à moi que lorsque bon lui semblait, et j'en aurais parfois voulu davantage.

Soudain Gracia me lança : « Tu ne dors pas. »

J'attendis quelques secondes avant de répondre : « Non.

— À quoi tu penses ?

— À toutes sortes de choses.

— Je n'arrive pas à dormir. J'ai trop chaud. » Elle se mit sur son séant et alluma. Clignant des yeux dans la clarté soudaine, j'attendis qu'elle entreprenne de fumer une cigarette, ce qu'elle ne manqua pas de faire. « Peter, ça ne marche pas, n'est-ce pas ?

— Tu veux parler de notre cohabitation ?

— Oui, tu en as plein le dos. Pourquoi ne pas le reconnaître franchement ?

— Je n'en ai pas plein le dos.

— Alors c'est de moi. Il y a quelque chose qui cloche. Tu ne te souviens pas de ce qu'il a été convenu entre nous à Castleton ? Que si ça recommençait à aller mal on serait sincère l'un avec l'autre ?

— Je suis sincère. » Je m'aperçus que Seri venait d'apparaître à

l'improvisiste, assise au bout de notre lit, le dos tourné, la tête légèrement penchée de côté, l'oreille tendue. « Il faut que je me fasse à ce qui s'est passé l'an dernier. Tu vois ce que je veux dire ?

— À peu près. » Elle détourna la tête et se mit à jouer avec le bout de sa cigarette dans le cendrier, la faisant tourner entre ses doigts pour donner à la cendre la forme d'un cône. « Et toi, est-ce que tu vois toujours ce que je veux dire ?

— Quelquefois.

— Merci infiniment. Et le reste du temps j'use ma salive pour rien ?

— Ne redéterre pas la hache de guerre, Gracia. Je t'en prie.

— Je ne redéterre pas la hache de guerre. J'essaie seulement d'entrer en communication avec toi. Est-ce que tu écoutes toujours ce que je dis ? Tu oublies des choses, tu te contredis, tes yeux me traversent sans me voir, comme si j'étais une plaque de verre. Tu n'étais pas comme ça avant.

— Oui, c'est vrai. »

Voilà qui était plus facile à admettre. Je voulais m'expliquer, mais je craignais sa colère.

Je pensais aux fois où Gracia était le plus difficile à vivre, quand elle était fatiguée après le travail ou que quelque chose l'avait profondément remuée. La première fois où c'était arrivé, j'avais essayé de faire la moitié du chemin, de lui offrir quelque chose de moi-même. J'aurais voulu qu'elle se libère de ses frustrations de façon à en faire quelque chose qui nous unisse au lieu de nous séparer, mais elle dressait des barrières émotionnelles infranchissables. Elle me rembarrait d'un geste irrité, ou se fâchait tout rouge, ou se dérobaît d'une autre façon. Elle était profondément névrosée, et j'avais beau m'efforcer d'accepter cela, c'était parfois très difficile.

Quand je m'étais mis pour la première fois à dormir avec elle à Londres, quelques mois après la Grèce, j'avais remarqué qu'elle conservait un petit pot de détergent liquide à côté du lit. Elle me raconta que c'était au cas où elle aurait besoin de retirer ses bagues pendant la nuit. (Je lui demandai pourquoi elle ne les ôtait pas avant de se mettre au lit, mais elle me répondit que c'était censé porter malheur.) Quand j'eus appris à mieux la connaître, elle m'expliqua dans un demi-embarras qu'elle souffrait parfois d'une espèce de claustrophobie des extrémités. Je crus que c'était une plaisanterie, mais non. Quand elle était à bout de nerfs, elle ne pouvait supporter ni chaussures, ni bagues, ni gants. Un soir, peu après Castleton, comme je revenais du pub, je découvris Gracia allongée sur le lit en train de sangloter. Son corsage était déchiré sous une aisselle, et la première chose *qui me* vint à l'esprit fut qu'elle avait dû se faire attaquer dans la rue. Je tentai de la consoler, mais elle était en pleine crise de nerfs. La

fermeture éclair d'une de ses bottes s'était coincée, la couture de son corsage avait craqué pendant qu'elle se tortillait sur le lit, incapable d'ôter sa botte. Elle s'était cassé les ongles, avait brisé un verre. Il ne me fallut que quelques secondes pour décoincer la fermeture éclair et enlever la botte, mais en attendant elle s'était complètement retirée en elle-même. Tout le reste de la soirée, elle marcha pieds nus dans l'appartement, son corsage déchiré pendant lamentablement au bord de son sein. Une terreur blanche, farouche, faisait taire toute autre expression dans ses yeux enflés.

Pour l'instant Gracia écrasait sa cigarette et se pressait contre moi.

« Peter, je ne veux pas que ce soit comme ça. Nous avons tous les deux besoin que ça marche.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai tout essayé.

— Je veux que tu t'intéresses à moi. Tu es si distant. Quelquefois c'est comme si je n'existais pas. Tu te conduis... non, ça n'a pas d'importance.

— Si, ça en a. Continue. »

Gracia ne dit rien durant quelques secondes et un nuage de silence s'étendit autour de nous. Puis : « Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ?

— Non, bien sûr que non.

— C'est bien vrai ?

— Gracia, il n'y a personne. C'est *toi* que j'aime... pourquoi aurais-je besoin de quelqu'un d'autre ?

— Tu te conduis comme s'il en était ainsi. Tu as toujours l'air rêveur, et quand on parle ce que tu me dis ressemble à un texte que tu aurais répété avec quelqu'un d'autre. Est-ce que tu te rends compte de ton attitude ?

— Donne-moi un exemple.

— Comment le pourrais-je ? Je ne prends pas de notes. Mais il n'y a aucune spontanéité en toi. Tout a été bien calculé pour moi. C'est comme si tu m'avais fabriquée dans ton esprit à l'image de ce que je devrais être. Tant que je fais ce que tu attends de moi, je suis le scénario que tu as écrit pour moi. Et puis voilà que je m'en écarte parce que je suis sens dessus dessous ou fatiguée, ou parce que je suis moi... et tu ne peux pas faire face. C'est pas de jeu, Peter. Je ne peux pas devenir comme ça l'être que tu imagines.

— Excuse-moi, dis-je en glissant un bras autour de ses épaules pour l'attirer contre moi. Je ne savais pas. Je ne le fais pas exprès. Tu es la seule personne que je connaisse, la seule que j'aie envie de connaître. C'est à cause de toi que je suis parti l'an dernier. Il y avait d'autres raisons, mais c'était essentiellement parce que nous avions rompu et que je ne savais plus où j'en étais. Te voilà maintenant revenue à moi, et tu es au centre de tout ce que je fais et pense. Je ne

veux pas d'un nouveau drame entre nous. Tu me crois ?

— Oui... mais est-ce que tu pourrais le montrer davantage ?

— J'essaie, et j'essaierai encore. Mais je ne peux que le faire à ma façon, la seule façon que je connaisse. » Au bout du lit je sentais le poids de Seri sur mes pieds à travers les couvertures.

« Embrasse-moi, Peter. » Gracia dirigea ma main vers sa poitrine et vint placer sa jambe en travers de ma cuisse. L'énergie nerveuse qui l'animait était excitante ; je réagis aussitôt, sentant la même pression en moi. Nous fîmes donc l'amour, et cette fois Seri n'était pas là. Plus tard, alors que je succombais au sommeil, j'eus envie de parler d'elle à Gracia, de lui expliquer que Seri n'était qu'un aspect de mon orientation vers elle, de lui rappeler le charme envoûtant des îles, mais il était trop tard pour cela.

Plus tard l'aube pointait derrière les rideaux. Je fus tiré du sommeil par l'agitation de Gracia. Sa respiration était rapide. Le lit fut secoué de tremblements, et j'entendis ses bagues cliqueter sur la table de chevet.

Le jour suivant, alors que Gracia était au travail, je me sentis en proie à une profonde apathie. Il y avait de petits travaux ménagers à faire dans l'appartement, et je m'en acquittai avec mon habituel manque d'enthousiasme. Seri ne se montra pas, et après être allé déjeuner au pub local je trouvai mon manuscrit et le parcourus, à la recherche de références à Seri dans l'espoir de la séparer de Gracia. Il me semblait que j'étais en train de confondre Gracia dans mon esprit ; Seri me brouillait les idées. Durant la nuit j'avais appris que Gracia était plus importante que tout.

Mais j'étais fatigué, et les seules tensions libérées par le sexe étaient d'ordre physique. Gracia et moi étions tous les deux incertains de notre identité, et nous n'aboutissions en la recherchant qu'à nous faire du mal. Mon manuscrit constituait un danger. Il contenait Seri, mais il me contenait aussi dans la mesure où j'en étais le protagoniste. Je continuais à en avoir besoin, mais il m'enfermait à l'intérieur de moi-même.

Inévitablement, Seri apparut. Elle était réelle, libre comme l'air, bronzée par le soleil des îles.

« Tu ne m'as guère aidé la nuit dernière, dis-je. J'avais pourtant besoin de toi, pour rassurer Gracia sur ce que j'essaie de faire.

— J'étais toute retournée et je me sentais seule. Je ne pouvais pas intervenir. »

Elle était loin de moi, vague présence flottant dans l'air environnant.

« Mais ne peux-tu pas m'aider ?

— Je puis être avec toi, et t'aider à te retrouver. Je ne peux rien te dire à propos de Gracia. Tu es amoureux d'elle, et cela m'exclut.

— Si tu venais plus près, je pourrais peut-être vous aimer toutes les deux. Je ne veux pas faire souffrir Gracia. Qu'est-ce que je fais ?

— Allons faire un tour, Peter. »

Je laissai mon manuscrit éparpillé sur le lit et la suivis dans les rues.

C'était le printemps, et le long des boulevards les cafés avaient sorti leurs tables dehors et déroulé leurs auvents. C'était ma saison préférée à Jethra, et quitter l'appartement pour profiter de la douceur de l'air et du soleil me fit l'effet d'un remontant. J'achetai un journal.

Nous allâmes à l'un de mes cafés préférés, situé au coin d'un grand carrefour très animé. Deux lignes de tram s'y croisaient, et j'aimais les coups de sonnette caractéristiques, le ferraillement des roues à l'intersection des voies et le réseau des lignes électriques accrochées en l'air. Les trottoirs grouillaient de gens qui semblaient animés d'un mouvement et d'une résolution collectifs, même si individuellement la plupart d'entre eux avaient l'air de profiter seulement du soleil. Les mentons se relevaient après l'hiver. Pendant que Seri passait nos commandes, je jetai un coup d'œil sur les gros titres du journal. Il était question d'envoyer de nouvelles troupes dans le sud ; le dégel précoce avait provoqué des avalanches en montagne et une patrouille de la Police frontalière y avait laissé la vie ; la Seigneurie avait annoncé de nouveaux embargos sur le grain aux États soi-disant non alignés. C'était là des nouvelles déprimantes, qui juraient avec la réalité ambiante. Seri et moi étions assis dans la tiède clarté du jour, à regarder les passants, les trams et le va-et-vient des chevaux, sans nous désintéresser pour autant des gens qui occupaient les autres tables. Il y avait une prédominance de jeunes femmes non accompagnées ; un signe de l'effet social de la mobilisation.

« J'adore Jethra, dis-je. À ce moment de l'année c'est le plus bel endroit du monde.

— Est-ce que tu vas rester ici toute ta vie ?

— Probablement. »

Le soleil se reflétait dans ses cheveux, et voilà qu'elle se rapprochait.

« N'as-tu pas envie de partir en voyage ?

— Où ça ? C'est difficile tant qu'il y a la guerre.

— Partons dans les îles. Une fois que nous serons sortis de Faiandland, nous pouvons aller n'importe où.

— J'aimerais bien. Mais qu'est-ce que je peux faire au sujet de Gracia ? Je ne peux pas me sauver comme ça. Elle est tout pour moi.

— Tu l'as déjà fait une fois.

— Oui, et elle a tenté de se tuer. C'est pourquoi il faut que je reste avec elle. Je ne peux pas prendre le risque que ça se reproduise.

— Ne crois-tu pas que tu pourrais bien être ce qui fait tout son malheur ? J'ai vu la façon dont vous vous détruisez l'un l'autre. Tu ne te rappelles pas comment était Gracia quand tu l'as rencontrée à Castleton ? Elle était pleine de confiance, positive, en train de construire sa vie. Est-ce la même femme que tu as maintenant en face de toi ?

— Quelquefois. Mais elle a changé, je sais.

— Et c'est à cause de toi ! » s'exclama Seri en rejetant ses cheveux par-dessus son oreille droite, comme elle le faisait parfois quand elle s'énervait. « Peter, pour son bien et le tien, il faut que tu partes.

— Mais je n'ai nulle part où aller.

— Viens avec moi dans les îles.

— Pourquoi toujours les îles ? Est-ce que je ne pourrais pas simplement partir de Jethra comme je l'ai fait l'année dernière ? »

J'eus soudain conscience d'une présence à côté de ma table, et je levai les yeux. C'était le garçon.

« Est-ce que cela ne vous ferait rien de baisser la voix, monsieur ? dit-il. Vous dérangez les autres clients.

— Excusez-moi », fis-je en regardant autour de moi. Les clients en question n'avaient pas l'air de faire attention à moi, occupés qu'ils étaient de leur propre personne. Deux jolies filles passèrent devant les tables ; un tramway ferrailla sur la chaussée ; de l'autre côté du boulevard un employé municipal ramassait des crottes de chevaux. « Voudriez-vous nous resservir la même chose, s'il vous plaît ? »

Mes yeux revinrent se poser sur Seri. Elle s'était détournée pendant que le garçon était là, se détachant de moi. Je tendis la main et trouvai son poignet ; je m'en emparai délicatement, éprouvant sa substance.

« Ne me quitte pas, dis-je.

— Je ne peux pas faire autrement. Tu me rejettes.

— Non ! Je t'en prie... tu étais vraiment en train de m'aider tout à l'heure.

— J'ai peur que tu oublies qui je suis. Je te perdrai alors pour de bon.

— S'il te plaît, parle-moi des îles, Seri. »

Je remarquai que le garçon me regardait et me tins coi.

« C'est une échappatoire à tout ceci, ta façon personnelle de t'évader. L'année dernière, quand tu es allé dans la maison de ton ami, tu pensais que tu pourrais te définir en explorant ton passé. Tu essayais de te souvenir de toi-même. Mais l'identité existe dans le *présent*. Ce que livre la mémoire est situé derrière toi, et si tu ne dépends que de cela tu ne seras qu'à moitié défini. Tu dois chercher un équilibre, et embrasser ton futur. L'Archipel du Rêve *constitue* ton avenir. Ici, à Jethra, tu ne pourras que stagner avec Gracia, et lui faire du mal.

— Mais je ne crois pas aux îles.

— Alors tu dois les découvrir pour ton propre compte. Les îles sont aussi réelles que je le suis. Elles existent et tu peux les visiter, exactement comme tu peux me parler. Mais elles sont aussi un état d'âme, une attitude envers la vie. Tout ce que tu as fait jusque-là dans ton existence était dicté par l'attention que tu te portes à toi-même, égoïste, préjudiciable à autrui. Il faut que tu t'ouvres au monde extérieur et que tu affirmes ta vie. »

Le garçon revint et nous servit nos verres ; une bière pour moi et

un jus d'orange pour Seri. « Je vous prierais de régler vos consommations dès que vous aurez fini, monsieur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Simplement qu'il faut vous dépêcher. Merci. »

Seri s'était de nouveau éloignée, et l'espace d'un instant j'entrevis un autre café : une salle crasseuse, des tables en formica maculées de vieilles taches de thé, des vitres embuées, un rafraîchissoir à lait et un panneau-réclame Pepsi-Cola... et puis un tram passa, faisant fuser un nuage d'étincelles bleutées au bout de sa perche, et je vis la rose floraison des arbres, la foule des Jethriens.

Seri reparut et dit : « Tu peux vivre éternellement dans l'Archipel.

— Tu veux parler de la Loterie ?

— Non... les îles sont en dehors du temps. Ceux qui y vont n'en reviennent jamais. Ils se trouvent eux-mêmes.

— C'est là quelque chose qui ne me paraît pas très sain, dis-je. Une fuite dans le rêve.

— Pas plus que tout ce que tu as pu faire précédemment. Pour toi, les îles seront une rédemption. Une évasion de l'évasion, un retour à l'extroversion. Il faut que tu rentres plus profondément en toi-même pour trouver la sortie. Je t'emmènerai là-bas. »

Je demeurai silencieux, les yeux fixés sur les pavés au-dessous des tables. Un moineau sautillait entre les pieds des clients, en quête de miettes à picorer. J'aurais voulu rester là à jamais.

« Je ne peux pas quitter Gracia, laissai-je enfin tomber. Pas encore. »

Seri dit en s'éloignant : « Alors je partirai sans toi.

— Tu parles sérieusement ?

— Je ne sais pas trop, Peter. Je suis jalouse de Gracia parce que tant que tu es avec elle je ne fais que te servir de conscience. Je suis forcée de te regarder la détruire, et te faire du mal à toi-même. À la fin tu risques de me détruire moi aussi. »

Elle avait un aspect si jeune et si séduisant dans le soleil, avec ses cheveux blonds pleins de reflets, sa peau dorée de fille du Sud, son corps libre et juvénile que laissaient apercevoir ses vêtements ultralégers. Elle était assise près de moi, échauffant mes sens, et il me tardait d'être au jour où je pourrais être seul avec elle.

Je réglai les consommations et prit un tram qui allait vers le nord. Comme les rues se rétrécissaient et que la pluie se mettait à tomber, je me sentis gagné par un découragement qui ne m'était que trop familier. Seri, assise à côté de moi, ne disait rien. Je descendis du bus à Kentish Town et m'engageai dans les petites rues miséreuses qui menaient à l'appartement de Gracia. Sa voiture était garée dehors, coincée entre une benne d'entrepreneur et une Dormomile avec un drapeau australien sur la lunette arrière.

Il commençait à faire sombre, mais il n'y avait pas de lumière à la fenêtre.

Seri dit : « Il est arrivé quelque chose, Peter. Dépêche-toi ! »

Je la plantai là et dévalai l'escalier menant à la porte d'entrée. J'étais prêt à me servir de ma clé, mais la porte avait été laissée entrebâillée.

« Gracia ! » J'allumai les lumières du vestibule et me précipitai dans la cuisine. Son sac à bandoulière gisait sur le sol, son contenu répandu sur le lino fatigué : des cigarettes, un mouchoir en papier tout froissé, un miroir de poche, un paquet de Polo, un peigne. Je ramassai le tout et posai le sac sur la table. « Où es-tu, Gracia ? »

Le salon était vide et glacé, mais la porte de la chambre à coucher était fermée. Je fis tourner la poignée et poussai, mais quelque chose la bloquait de l'autre côté.

« Gracia ! Tu es là ? » Je donnai un coup d'épaule dans la porte ; elle bougea légèrement, mais quelque chose de lourd racla le sol derrière elle. « Gracia ! Laisse-moi entrer ! »

J'étais secoué de tremblements, et je sentis mes genoux s'entrechoquer incontrôlablement. Avec une terrible certitude, je sus ce que Gracia avait fait. Je pesai de tout mon poids contre la porte et poussai aussi fort que possible. La porte s'écarta de quelques centimètres et je parvins à glisser une main à l'intérieur pour allumer la lumière. Risquant un coup d'œil en direction du lit, je vis une jambe qui pendait par terre. Je poussai la porte une troisième fois, et la chose quelconque qui la bloquait se renversa dans un grand fracas. Je fis irruption à l'intérieur.

Gracia gisait dans son sang. Elle était étendue sur le dos, à moitié hors du lit. Sa jupe s'était relevée au cours de ses mouvements, révélant la pâleur malsaine de ses jambes nues. Une de ses bottes était inconfortablement tirée sur le pied, coincée à mi-parcours ; l'autre traînait par terre. J'aperçus le reflet métallique d'une lame de rasoir sur la moquette. Du sang s'écoulait de son poignet.

Le souffle coupé, je lui relevai la tête et la giflai. Elle était inconsciente et ne respirait qu'à peine. Je cherchai à voir si son cœur battait, mais je ne sentis rien. Je lançai des regards désespérés autour de moi, en proie à une atroce panique. J'étais certain qu'elle était en train de mourir. Stupidement, je commençai par me soucier de son confort en glissant un coussin sous sa tête.

Puis, tranchant dans mon état de choc, un éclair de bon sens cisaila mon immobilité. Je soulevai son bras tailladé et nouai mon mouchoir autour, aussi serré que possible, en amont de la blessure. De nouveau, je me penchai sur son cœur, et cette fois j'en perçus le battement.

Je me ruai dans le vestibule, décrochai le téléphone payant et

appelai une ambulance. Aussitôt que possible. Trois minutes.

Je revins dans la chambre. Gracia avait roulé de la position dans laquelle je l'avais laissée et risquait de tomber par terre. Je la déposai sur le sol, en tâchant de ne pas la meurtrir, de façon qu'elle fût calée par le lit. J'arpentai la pièce de long en large, pressant mentalement l'ambulance d'arriver. Je dégageai la commode de l'endroit où Gracia l'avait poussée pour bloquer la porte, j'ouvris la porte d'entrée en grand, et allai me planter dans la rue.

Trois minutes. Enfin le bruit lointain de la grande ville : les deux coups de sirène répétés, en train de se rapprocher. Un gyrophare bleu ; les voisins aux fenêtres, quelqu'un s'occupant d'arrêter la circulation.

L'ambulance était conduite par une femme. Deux hommes se hâtèrent à l'intérieur de l'appartement : un chariot d'aluminium posé près du véhicule, une civière transportée à l'intérieur, deux couvertures rouge vif.

De brèves questions : nom de la patiente, est-ce qu'elle habitait ici, combien de temps s'était passé avant que je ne la découvre. Les miennes : est-ce qu'elle vivra, où l'emmenez-vous, je vous en prie dépêchez-vous. Puis le départ : l'insupportable lenteur du demi-tour dans la rue, le coup d'accélérateur, la lumière bleue et la sirène s'éloignant dans le soir.

De retour dans l'appartement, je me servis une deuxième fois du téléphone pour appeler un taxi. En l'attendant, j'allai remettre de l'ordre dans la chambre à coucher.

Je remis la commode à sa place, tirai le couvre-lit, restai stupidement planté au milieu de la pièce. Il y avait du sang sur la moquette ; des éclaboussures sur le mur. Je mis la main sur une éponge et des chiffons et nettoyai le plus gros. Une horrible besogne.

Le taxi n'arrivait toujours pas.

À m'activer ainsi dans la chambre, je finis par être confronté avec ce que j'avais jusque-là évité. Éparpillées sur le lit, à l'endroit où j'avais trouvé Gracia étendue, se trouvaient les pages de mon manuscrit, tournées du côté dactylographié.

Était-ce à cela qu'avait abouti mon ouvrage ?

Beaucoup de pages étaient maculées de sang. Je savais ce qu'il y avait d'écrit dessus, sans avoir besoin de lire les mots. Il s'agissait des passages concernant Seri ; son nom se détachait des pages comme s'il avait été souligné en rouge.

Gracia avait dû lire le manuscrit, elle avait dû comprendre.

Le taxi arriva. Je ramassai le sac de Gracia et courus vers la voiture. Nous roulâmes en pleine heure de pointe jusqu'au Royal Free, à Hampstead.

À l'intérieur du bâtiment, je trouvai mon chemin vers le Service des Urgences.

Au bout d'une longue attente, un aide-soignant vint me trouver. Gracia était toujours inconsciente, mais elle survivrait. Si je le désirais, je pourrais lui rendre visite le lendemain matin, mais il y avait d'abord quelques questions.

« A-t-elle déjà fait une tentative de ce genre ? »

— Je l'ai déjà dit aux ambulanciers. Non. Ce doit être un accident. » Je détournai les yeux pour couvrir le mensonge. N'avaient-ils pas des dossiers ? N'avaient-ils pas pris contact avec son médecin traitant ?

« Et vous dites que vous vivez avec elle ? »

— Oui. Je la connais depuis trois ou quatre ans.

— A-t-elle déjà montré des tendances suicidaires ? »

— Non, bien sûr que non. »

L'aide-soignant avait d'autres cas à examiner ; il me dit que le docteur avait parlé de la faire surveiller, mais si je voulais me porter garant pour elle...

« Cela ne se reproduira plus, dis-je. Je suis sûr que ce n'était pas délibéré. »

Félicité m'avait dit qu'à la suite de sa dernière tentative Gracia avait été placée pour un mois en traitement psychiatrique, mais passé ce délai, on l'avait laissée partir. C'était dans un autre hôpital, une autre partie de Londres. Avec du temps, on découvrirait la chose, mais le service des urgences des hôpitaux et les services sociaux étaient constamment débordés.

Je donnai l'adresse à l'aide-soignant, et lui demandai de faire le nécessaire pour que Gracia eût son sac auprès d'elle quand elle reviendrait à elle. Je lui dis que je viendrais la voir le matin. Je voulais partir ; je trouvais ce bâtiment moderne insupportablement neutre et indifférent. Ce que je désirais de façon perverse, c'était une réprimande en provenance de quelque autorité, une accusation de la part de cet aide-soignant engageant ma responsabilité. Mais il était absorbé par ses soucis et pressé de tous côtés : il tenait à ce que le cas de Gracia fût sans complication.

Je quittai les lieux ; dehors, il bruinait.

J'avais plus que jamais besoin de Seri, mais je ne savais pas comment la trouver. L'acte de Gracia m'avait terriblement secoué ; Seri, Jethra, les îles... c'était là le luxe d'une vaine descente en soi-même.

Et pourtant, par la même occasion, j'étais moins capable que jamais de faire face à la complexité du monde réel. L'affreuse tentative de suicide de Gracia, la part que j'y avais, la destruction contre laquelle Seri m'avais mis en garde. Je m'arrachai à tout cela, épouvanté à la pensée de ce que je risquais de trouver au fond de moi.

Je descendis Rosslyn Hill durant quelques minutes, puis un bus

arriva et je grimpai dedans pour en descendre à Baker Street Station. Je restai un moment dehors, à l'entrée du métro, à regarder de l'autre côté de Marylebone Road l'endroit où Gracia et moi avions déjà atteint un point de rupture. Pris d'une soudaine inspiration, je traversai le passage souterrain et me postai à l'endroit en question. Il y avait là un bureau de placement qui offrait des emplois de clercs de notaire, de secrétaires juridiques et d'assistants de direction ; l'importance des salaires annoncés me surprit. J'avais connu une nuit semblable la dernière fois : Gracia et moi dans une impasse, Seri en train de m'attendre quelque part. C'était à partir de là que j'avais trouvé les îles, même si elles semblaient à présent hors d'atteinte.

La magie des lieux : c'était comme si Gracia était de nouveau là avec moi, me rejetant, désirant que je la quitte, me poussant vers Seri.

Je restai là sous le crachin, à regarder les derniers flots de véhicules s'élancer au feu vert en direction de l'ouest, de la route d'Oxford et de la campagne au-delà. C'était là-bas que j'avais trouvé Seri pour la première fois, et je me demandai s'il me faudrait y aller pour la retrouver.

Gagné par le froid, je me mis à faire les cent pas, dans l'attente de Seri, dans l'attente des îles.

De ceci au moins j'étais sûr :

Je m'appelais Peter Sinclair, j'avais trente et un ans, et j'étais en sécurité. À part ça, tout n'était qu'incertitude.

Il y avait des gens qui s'occupaient de moi et qui faisaient tout pour me rassurer à mon sujet. Je dépendais totalement d'eux et leur étais très attaché. Il y avait deux femmes et un homme. L'une d'elles, une jeune femme blonde très séduisante, s'appelait Seri Fulten. Elle et moi devions nous aimer beaucoup car elle était toujours à m'embrasser, et quand il n'y avait personne d'autre dans les environs, elle faisait joujou avec mes organes génitaux. L'autre femme était plus âgée ; elle s'appelait Lareen Dobey, et bien qu'elle essayât d'être gentille avec moi j'avais un peu peur d'elle. L'homme était un docteur du nom de Corrob. Il me rendait visite deux fois par jour, mais je ne réussis jamais à bien le connaître. Je me sentais rejeté par lui.

J'avais été gravement malade, mais j'étais en train de me rétablir. On me disait que dès que j'irais mieux je pourrais mener une vie normale, et qu'il n'y avait aucun risque de rechute. Ce qui était très rassurant, car je n'avais pratiquement pas cessé de souffrir. Au début, ma tête était bandée, mon rythme cardiaque et ma pression artérielle étaient l'objet d'une surveillance constante, et un certain nombre de petites cicatrices en divers endroits de mon corps étaient protégées par des emplâtres ; plus tard, j'en fus débarrassé petit à petit et la douleur commença à s'apaiser.

Mon état d'esprit se résumait en gros à une intense curiosité. C'était une impression tout à fait extraordinaire, un appétit intellectuel qui semblait insatiable. J'étais quelqu'un d'extrêmement *intéressé*. Rien n'arrivait à m'ennuyer, à m'effrayer, ou à échapper à la sphère de mes intérêts. Quand je me réveillai le matin, pour ne citer qu'un exemple, la totale nouveauté du contact des draps sur mon corps suffisait à retenir toute mon attention. C'était un déferlement de sensations. L'expérience de la Chaleur, du Confort, du Poids, de la Texture et du Frottement suffisait à régaler mon esprit inexercé de toutes les variations et les nuances d'une symphonie. (On me faisait écouter de la musique chaque jour, pour ma plus grande fatigue.) Les fonctions physiques me plongeaient dans un perpétuel étonnement ! Rien que respirer ou déglutir était un miracle de plaisir, et quand je

découvris le pet, et la possibilité d'en imiter le bruit avec ma bouche, cela devint mon divertissement favori. J'appris rapidement à me masturber, mais ce n'était là qu'une phase, qui s'acheva quand Seri prit les choses en main. Aller aux toilettes était une source de fierté.

Progressivement, je me familiarisai avec mon environnement physique.

Mon univers, tel que je le percevais, se composait d'un lit dans une chambre dans un petit chalet dans un jardin dans une île quelque part en mer. Mon savoir s'étendait autour de moi comme une ondulation de conscience. Le temps était chaud et ensoleillé, et les fenêtres de ma chambre étaient presque toujours ouvertes ; quand la station assise me fut permise, on me faisait prendre place dans un fauteuil soit près de la porte ouverte, soit à l'extérieur, sous une agréable petite véranda. J'appris rapidement les noms des fleurs, des insectes et des oiseaux, et vis combien était subtile la façon dont les uns dépendaient des autres. J'adorais le parfum du chèvrefeuille qui venait flatter mes narines à la tombée de la nuit. J'arrivais à me souvenir des noms de tous les gens que je rencontrais : amis de Seri et de Lareen, autres patients, infirmiers, docteurs, l'homme qui tondait régulièrement la pelouse entourant la petite chambre blanche que j'occupais.

J'étais avide de renseignements, de nouvelles et je dévorais tout ce qui me tombait sous la dent.

À mesure que la douleur physique se calmait, je pris conscience de l'ignorance dans laquelle je vivais. Heureusement, il semblait que Seri et Lareen étaient là pour pourvoir à mon instruction. Ensemble ou séparément, elles restaient avec moi des journées entières, dans les premiers temps pour me soigner au plus fort de mon mal, plus tard pour répondre aux questions primaires que je formulais, plus tard encore pour m'expliquer à moi-même durant des heures et des heures.

On touchait là à quelque chose d'autrement complexe, d'autrement intangible : l'univers *intérieur*, qu'il était infiniment plus difficile de percevoir.

Ma principale difficulté venait de ce que Seri et Lareen ne pouvaient me parler que de l'extérieur. Mon unique question – « Qui suis-je ? » – était la seule à laquelle elles ne pouvaient répondre directement. Leurs explications m'arrivaient de l'en-dehors de mon univers intérieur, ce qui me troublait profondément. (Une première énigme : elles s'adressaient à moi à la deuxième personne, et durant un certain temps je ne fus pour moi que « tu » – ou « vous ».)

Et parce que tout m'était communiqué oralement, de sorte qu'il me fallait d'abord comprendre ce qu'on me disait avant de pouvoir en déchiffrer la signification, je n'étais pas pleinement convaincu. Mon expérience se faisait par personne interposée.

Privé de choix, j'étais obligé de faire confiance à mes mentors, et de fait je dépendais d'eux pour tout. Mais il était inévitable que je me misse bientôt à penser par moi-même, et comme j'en étais là, comme mes questions s'orientaient vers le dedans, deux choses apparurent qui menacèrent de détruire cette confiance.

Elles s'imposèrent progressivement à moi, me remplissant de doutes insidieux. Peut-être étaient-elles liées, peut-être étaient-elles distinctes : je n'avais aucun moyen de le savoir. En raison de mon rôle passif, de ma situation de perpétuel écolier, il me fallut des jours pour arriver seulement à les identifier. À ce moment-là il était trop tard. J'avais cessé de me laisser faire, et une contre-réaction s'était déclenchée en moi.

La première vint de la façon dont nous travaillions.

Une journée typique commençait avec l'arrivée de Seri ou de Lareen. Elles me réveillaient, me donnaient à manger et, dans les premiers jours, m'aidaient à me laver, à m'habiller et à me servir des toilettes. Quand j'étais bien installé, que ce soit dans mon lit ou dans un fauteuil, le docteur Corrob venait me faire une de ses visites de routine. Ensuite, les deux femmes s'attaquaient au travail le plus important de la journée.

Elles se servaient pour leur enseignement de grosses liasses de papiers qu'elles consultaient fréquemment. Certaines pages étaient écrites à la main, mais le gros paquet passablement écorné qui formait l'essentiel du lot était dactylographié.

Naturellement, j'écoutais avec la plus grande attention : mon appétit de savoir était rarement satisfait en une seule de ces séances. Mais simplement parce que j'écoutais aussi attentivement, je remarquais continuellement des inconséquences.

Elles se manifestaient de façon différente chez les deux femmes.

Lareen était celle dont je me méfiais le plus. Il y avait en elle quelque chose de sévère et d'exigeant, et elle paraissait souvent à bout de nerfs. Elle n'arrivait pas à cacher ses doutes sur beaucoup de choses dont elle me parlait, et il m'en restait tout naturellement quelque chose. Là où elle doutait, je doutais. Elle se référait rarement aux pages dactylographiées.

Seri me plongeait dans l'incertitude d'une autre façon. Chaque fois qu'elle parlait, je relevais des contradictions. On aurait dit qu'elle *inventait* quelque chose pour moi. Elle se servait presque toujours des feuillets dactylographiés, mais elle n'en faisait jamais vraiment la lecture. Elle les posait devant elle, et s'en servait comme de notes pour ce qu'elle disait. Tantôt elle s'égarait ou se reprenait ; tantôt elle interrompait purement et simplement son discours et me demandait d'ignorer ce qu'elle venait de dire. Quand elle travaillait avec Lareen à côté d'elle, elle était contractée et anxieuse, et ses corrections et ses

ambiguïtés se faisaient plus nombreuses. Lareen intervint plusieurs fois alors que Seri avait la parole, détournant mon attention vers elle. Un jour, visiblement très énervées, les deux femmes me quittèrent brusquement et allèrent marcher ensemble sur les pelouses, lancées dans une conversation très animée ; quand elles revinrent, Seri avait les yeux rouges et une expression abattue.

Mais parce que Seri était gentille avec moi, m'embrassait et restait auprès de moi jusqu'à ce que je m'endorme, je la croyais davantage. Seri avait ses propres incertitudes et me semblait par conséquent plus humaine. Je leur étais également dévoué, mais c'était Seri que j'aimais.

Ces contradictions, que je rangeais soigneusement dans mon esprit et auxquelles je pensais quand j'étais seul, m'intéressaient plus que tous les faits bruts que j'enregistrais. Mais je n'arrivais pas à les comprendre.

C'est seulement lorsque le deuxième type de préoccupation prit toute son importance que je fus en mesure d'avoir une idée générale de ce qui se passait.

Car je me mis bientôt à avoir des souvenirs fragmentaires de ma maladie.

Je continuais de ne presque rien savoir de ce que l'on m'avait fait. Il était évident que j'avais subi une intervention chirurgicale d'une certaine gravité. On m'avait rasé la tête, et j'avais une vilaine plaque de tissu cicatriciel à la base du crâne, juste derrière l'oreille gauche. Je portais des cicatrices plus petites sur la poitrine, le dos et le bas-ventre. En un rigoureux parallèle avec mon état d'esprit, j'étais faible mais je me *senta* en bonne condition physique et plein d'énergie.

Certaines images mentales me hantaient. Cela avait commencé dès que j'étais rentré en possession de ma connaissance, mais c'est seulement lorsque je me rendis compte de ce qui était réel en ce monde que je pus identifier ces images comme étant des fantasmes. Après mûre réflexion, je conclus qu'à un certain stade de ma maladie j'avais dû délirer.

Ces images étaient donc nécessairement des souvenirs éclairs de ma vie avant ma maladie !

Je voyais et reconnaissais des visages, j'entendais des voix familières, j'avais l'impression d'évoluer dans certains décors. Je ne pouvais rien identifier, mais tout avait un puissant parfum d'authenticité.

Ces souvenirs avaient ceci de troublant qu'ils étaient profondément différents, dans leur tonalité et leur retentissement, des prétendus faits me concernant rapportés par Lareen et Seri.

Mais ils avaient ceci de stimulant qu'ils s'accordaient avec les inconséquences que je relevais chez Seri.

Les moments où elle bredouillait ou hésitait, où elle se contredisait, où Lareen l'interrompait, étaient ceux où je sentais que Seri me disait la vérité à mon sujet.

En ces occasions, j'aurais voulu qu'elle m'en dise plus, qu'elle répète son erreur. C'était tellement plus intéressant ! Quand nous étions seuls, je la pressais d'être franche avec moi, mais elle ne voulait jamais reconnaître ses inadvertances. Je ne pouvais pas trop insister : mes doutes étaient trop grands, trop grande encore ma confusion.

Cependant, après plusieurs jours passés de la sorte, je connaissais deux versions de moi-même.

La version autorisée, selon Lareen et Seri, se présentait ainsi : j'étais né dans une grande ville appelée Jethra, dans un pays du nom de Faiandland. Ma mère s'appelait Cotheran Gilmoor, nom qui avait été remplacé par celui de Sinclair à la suite de son mariage avec mon père, Franford Sinclair. Je n'avais plus ma mère. J'avais une sœur appelée Kalia. Elle était mariée à un homme nommé Yallow ; ce n'était que son prénom. Kalia et Yallow habitaient Jethra et n'avaient pas d'enfants. Après mes études secondaires, j'étais entré à l'Université, où j'avais obtenu un beau diplôme de chimie. J'avais travaillé quelques années comme expert chimiste dans l'industrie privée. Récemment, j'avais contracté une grave maladie cérébrale et j'avais embarqué pour l'île de Collago, dans l'Archipel du Rêve, afin d'y recevoir un traitement spécial. Au cours de la traversée j'avais rencontré Seri et nous étions devenus amants. Suite à l'intervention chirurgicale que j'avais subie, j'avais été atteint d'amnésie, et Seri était à présent en train de travailler avec Lareen à me rendre la mémoire.

À un certain niveau de mon esprit j'acceptais cela. Les deux femmes dressaient un tableau convaincant du monde : elles me parlaient de la guerre, de la neutralité des îles, des bouleversements intervenus dans la vie de la plupart des gens à cause de la guerre. La géographie du monde, sa politique, son économie, son histoire, ses sociétés, tout cela m'était décrit de façon plausible et suggestive.

Les ondulations de mon champ de conscience s'étendaient jusqu'à l'horizon ; et au-delà.

Mais intervenait alors ma hantise, fondée sur les inconséquences, et dans mon univers intérieur les ondulations se heurtaient et s'affaissaient.

On me disait que j'étais né à Jethra. On me montrait cet endroit sur une carte, je pouvais en voir des photographies. J'étais un Jethrien. Un jour, cependant, alors qu'elle me décrivait Jethra en gardant un œil sur les pages dactylographiées, Seri avait accidentellement prononcé le nom de « Londres ». J'en éprouvai un choc. (Dans mon délire j'avais éprouvé une sensation que situait et décrivait ce mot. C'était certainement un endroit, peut-être celui où

j'étais né, peut-être pas, mais il existait dans ma vie et il s'appelait « Londres ».)

Mes parents. Seri et Lareen disaient que ma mère était morte. Ce ne fut pour moi ni un choc ni une surprise, car je le savais. Mais elles me dirent, avec une certaine insistance, que mon père était en vie. (Il y avait là une anomalie. Une source de confusion pour mon esprit déjà plongé dans la confusion. Mon père était vivant, mon père était mort... où était la vérité ? Même Seri n'avait pas l'air de bien le savoir.)

Ma sœur. C'était Kalia, mon aînée de deux ans, mariée à Yallow. Une fois, pourtant, aussitôt rappelée à l'ordre par Lareen, Seri l'avait appelée « Félicité ». Autre élément de surprise : dans mes images délirantes la présence sororale s'appelait « Félicité ». (Et d'autres doutes au sein du doute. Quand Lareen ou Seri parlaient de Kalia, elles laissaient supposer quelque chose de fraternellement chaleureux dans nos relations. À travers Seri, je sentais des frottements, et dans mon délire j'avais perçu un climat d'hostilité et de rivalité.)

Le mari et la famille de ma sœur. Yallow ne faisait que de la figuration dans ma vie, mais quand il était mentionné c'était dans les mêmes termes chaleureux et réconfortants que Kalia. (Je connaissais Yallow sous un autre nom, mais il m'échappait. J'attendais que Seri commette un nouveau lapsus, mais sur ce point elle restait cohérente. Je savais que « Félicité » et son mari, que je me représentais sous le nom de Yallow, avaient des enfants ; ils n'étaient jamais mentionnés.)

Ma maladie. Il y avait là quelque chose qui ne collait pas, mais impossible de savoir quoi. (Tout au fond de moi j'étais convaincu de n'avoir jamais été malade.)

Et enfin, Seri elle-même. De toutes ses contradictions, celle-ci était la plus inexplicable. Je la voyais chaque jour des heures durant. De fait, elle m'expliquait quotidiennement à la fois ce qu'elle était et ce qui l'unissait à moi. Dans un océan de courants contraires et de profondeurs cachées, elle était le seul bloc de réalité auquel je pouvais m'accrocher. N'empêche que par ses paroles, ses brusques froncements de sourcils, ses gestes, ses hésitations, elle arrivait à me faire douter de sa propre existence. (Derrière elle existait une autre femme, un complément. Je n'avais pas de nom pour elle, rien qu'une foi absolue dans son existence. Cette autre Seri, ce *doppelganger*, avait hanté mon délire. Elle – « Seri » – était instable et inconstante, imprévisible et fantasque, affectionnée et très sexuelle. Elle éveillait en moi de puissants élans d'amour et de protection, mais aussi d'anxiété et d'individualisme. Son existence dans ma sous-vie était si profondément enracinée que j'avais parfois l'impression de pouvoir la toucher, respirer son parfum, tenir ses mains fines dans les miennes.)

Les doutes qui pesaient sur mon identité devinrent un élément permanent et familier de ma vie. Si je m'arrêtais sur eux, j'avais de moi une image inversée, subtilement différente, comme une photographie en noir et blanc tirée à partir du mauvais côté du négatif. Mais ma préoccupation centrale restait mon retour à la santé, étant donné que je me sentais chaque jour plus robuste, plus dispos, mieux équipé pour reprendre une vie normale.

Seri et moi faisions souvent de longues promenades dans les dépendances de la clinique. Un jour, nous allâmes à Collago Ville avec Lareen pour nous abandonner au spectacle de l'animation des rues et des navires dans le port. Il y avait une piscine à la clinique, ainsi que des courts de squash et de tennis. Je faisais de l'exercice tous les jours, et c'était pour moi un plaisir que de sentir mon corps retrouver sa coordination et sa bonne forme. Je me mis à regagner le poids que j'avais perdu, mes cheveux repoussaient, ma peau brunissait, et même les cicatrices que m'avaient laissées mes opérations commençaient à disparaître. (Le docteur Corrob me dit qu'elles ne se verraient plus d'ici quelques semaines.)

En même temps, d'autres compétences refaisaient leur apparition. J'appris assez vite à lire et à écrire ; j'avais parfois des difficultés de vocabulaire, mais Lareen me prêta un des livres de rééducation de la clinique, et en quelques heures j'eus la maîtrise de ma langue. Ma réceptivité intellectuelle persistait : tout ce qui était neuf à mes yeux était appris – ou réappris, comme le soulignait Lareen – vite et bien.

Bientôt mon goût s'affina. La musique, par exemple, n'avait d'abord été pour moi qu'une bouillie sonore intimidante, mais je devins par la suite sensible à la mélodie, puis à l'harmonie, pour découvrir enfin, avec un sentiment de triomphe, qu'il y avait des types de musique plus agréables que d'autres. La nourriture était un autre domaine où s'affirmèrent mes goûts et mes dégoûts. Mon sens de l'humour s'ajusta : je découvris que les fonctions physiques n'offraient qu'un répertoire limité de divertissements, et que certaines plaisanteries étaient plus drôles que d'autres. Seri quitta son hôtel pour venir habiter le chalet avec moi.

Il me tardait de quitter la clinique. Je jugeais que j'avais retrouvé mon état normal et j'étais las d'être traité comme un enfant. Lareen

m'irritait souvent, avec son insistance d'institutrice à me faire poursuivre mes leçons ; mon sens du goût se développait aussi dans ce domaine, et je n'appréciais pas que l'on continuât de m'expliquer les choses. Maintenant que je pouvais lire, je ne voyais pas pourquoi elle ne se contentait pas de me donner les notes dont elle se servait, et de me laisser lire ces fameuses pages dactylographiées.

Une espèce de brèche fut ouverte par le biais d'un paradoxe. Un soir, dînant au réfectoire en compagnie de Lareen et Seri, je signalai en passant que j'avais perdu mon stylo.

Seri dit : « Il est sur le bureau. Je te l'ai donné cet après-midi. »

Le souvenir m'en revint et je dis : « Ah oui, c'est vrai. »

Dialogue on ne peut plus banal, mais qui m'attira un regard pénétrant de la part de Lareen.

« Vous aviez oublié ? dit-elle. »

— Oui... mais ça n'a pas d'importance. »

Soudain, Lareen souriait, et c'était en soi un changement si agréable que je souriai aussi, sans comprendre.

« Qu'y a-t-il de drôle ? dis-je. »

— Je commençais à croire qu'on avait fait de vous un véritable surhomme. C'est bon de savoir que vous pouvez avoir des absences. »

Seri se pencha par-dessus la table et m'embrassa sur la joue.

« Félicitations, dit-elle. Bienvenue parmi les hommes. »

Je les fixai toutes les deux avec une certaine agressivité. Elles échangeaient de brefs coups d'œil, comme si elles avaient attendu de moi quelque chose de ce genre.

« C'est à ça que vous vouliez arriver ? » demandai-je à Seri.

Elle éclata de rire, mais c'était un rire joyeux. « Ça signifie simplement que tu es redevenu un homme normal. Tu peux oublier. »

Pour je ne sais quelle raison, je me renfrognai ; j'étais un animal domestique qui avait appris un tour, ou un enfant qui pouvait s'habiller tout seul. Plus tard, cependant, je m'expliquai mieux la chose. Être capable d'oublier – ou plutôt, être capable de se souvenir de façon sélective – est un attribut de la mémoire normale. Tout le temps où j'apprenais goulûment, emmagasinant les faits, me souvenant de tout, j'étais anormal. À partir du moment où j'avais des trous de mémoire, je devenais faillible. Je me remémorai mon effervescence des derniers jours, et je sus que ma capacité d'absorption avait pratiquement atteint son maximum.

Après manger nous retournâmes au chalet, et Lareen rassembla ses papiers.

« Je vais m'occuper de vous faire sortir bientôt, Peter, dit-elle. Peut-être d'ici la fin de la semaine. »

Je la regardai ranger ses papiers en une pile bien nette et les glisser dans son classeur. Elle mit les pages dactylographiées dans son

sac.

« Je reviendrai demain matin, dit-elle à Seri. Je crois que vous pouvez dire la vérité à Peter à propos de sa maladie. »

Les deux femmes échangèrent un sourire, et ma petite paranoïa me reprit. Rien ne m'agaçait davantage que de sentir qu'elles en savaient plus que moi à mon sujet.

Dès que Lareen fut partie, je dis : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Calme-toi, Peter. C'est très simple.

— Tu n'as pas cessé de me cacher des choses. » Et je ne disais rien, ne le pouvant pas, des contradictions qui n'avaient cessé de me frapper. « Pourquoi ne pas me dire tout simplement la vérité ?

— Parce que la vérité n'est jamais claire. »

Sans me laisser le temps de répliquer, elle me mit au courant du traitement : j'avais gagné à une loterie, et la clinique m'avait donné la capacité de vivre éternellement.

Je reçus cette information sans la mettre en doute ; je n'avais aucun argument à lui opposer, et ce n'était pas elle qui retenait l'essentiel de mon intérêt. À voir Seri se lancer ainsi dans les révélations, j'attendais des paroles susceptibles de m'expliquer ses contradictions... mais rien ne vint.

Pour ce qui était de mon univers intérieur, je n'avais rien appris.

En s'abstenant de me dire cela plus tôt, les deux femmes avaient indirectement menti. Comment pourrais-je jamais savoir quelles autres omissions et faux-fuyants elles avaient à leur actif ?

« Seri, dis-je, il faut que tu me dises la vérité.

— Je viens de le faire.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Que peut-il y avoir d'autre ?

— Comment diable veux-tu que je le sache ?

— Ne t'énerve pas.

— Est-ce comme avoir des absences ? Si je me mets en colère, est-ce que ça m'évite d'être trop parfait ? Si oui, je vais faire ça beaucoup plus souvent.

— Peter, tu es un athanasien à présent. Est-ce que ça ne signifie rien pour toi ?

— Pas grand-chose, non.

— Ça signifie que je mourrai un jour mais pas toi.

Que presque tous les gens que tu rencontreras mourront avant toi. Tu vivras éternellement.

— Je croyais qu'il était entendu que je n'étais pas parfait.

— Pour l'instant, tu te contentes d'être stupide ! »

M'écartant de son chemin, elle sortit sur la véranda. Je l'entendis aller et venir sur les planches de bois, puis elle se laissa tomber dans

un fauteuil.

Je suppose, bien que l'idée m'en déplaise, que je continuais d'avoir la mentalité d'un enfant, puisque j'étais incapable de contenir ma colère. Quelques instants plus tard, tout contrit, je la rejoignis dehors et mis mes bras autour de ses épaules. Raidie par la déception que je lui avait infligée, Seri commença par me résister, mais au bout d'un moment elle tourna la tête et la posa contre mon épaule. Elle ne dit rien. J'écoutai le bruit des insectes nocturnes et regardai les feux tournants au loin sur la mer.

Quand sa respiration fut redevenue régulière, je dis : « Excuse-moi, Seri. Je t'aime, et je n'ai aucune raison d'être en colère contre toi.

— N'en parlons plus.

— Il le faut, car je veux t'expliquer. Je ne puis être que ce que toi et Lareen avez fait de moi. J'ignore qui je suis et d'où je viens. S'il y a quelque chose que vous ne m'avez pas montré, ou dont vous ne m'avez pas parlé, ou que vous ne m'avez pas donné à lire, je ne pourrai jamais devenir cela.

— Mais pourquoi faut-il que ça te mette en colère ?

— Parce que c'est effrayant. Si vous m'avez dit quelque chose de contraire à la vérité, il n'est pas en mon pouvoir de m'y opposer. Si vous avez laissé quelque chose de côté, je n'ai aucun moyen d'y suppléer. »

Elle s'écarta de moi et me fit face. La lumière qui filtrait de la fenêtre éclairait son visage. Elle avait l'air fatigué.

« L'inverse est vrai, Peter.

— L'inverse de quoi ?

— De cette idée que nous pouvons te cacher quelque chose. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour être honnêtes avec toi, mais c'était presque impossible.

— Pourquoi ?

— Rien qu'à l'instant... je t'ai dit qu'on avait fait de toi un athanasien. C'est à peine si tu as réagi.

— Ça ne veut rien dire pour moi. Je ne me *sens* pas immortel. Je suis ce que vous m'avez fait croire que j'étais.

— Alors crois-moi sur ce point. J'étais avec toi avant que tu ne subisses le traitement, et nous avons parlé de maintenant, de ce qui se passerait après l'opération. Comment puis-je te convaincre ? Tu ne voulais pas du traitement parce que tu craignais de perdre ton identité. »

J'eus soudain un aperçu de moi-même avant que ceci n'arrive : effrayé de ce qui risquait d'arriver, effrayé par *ceci*. Comme ces images délirantes, ce moi était d'une cohérence tentante. Que restait-il de lui, de moi ?

« Est-ce que tout le monde passe par là ?

— Oui, c'est exactement la même chose. Le traitement athanasique rend amnésique, et tous les patients doivent être ensuite rééduqués. C'est le travail de Lareen ici, mais ton cas lui a posé des problèmes particuliers. Avant ton arrivée ici, tu as écrit le récit de ta vie. Je ne sais pas pourquoi tu as écrit ça, ni quand... mais tu as insisté pour que nous procédions à la restauration de ton identité sur cette base. Tout ça s'est fait dans la précipitation, le temps nous manquait. Le soir précédant ton opération, j'ai lu ton manuscrit, et j'ai découvert que ce que tu avais écrit n'avait rien d'une autobiographie ! Je ne sais pas comment on pourrait appeler ça. Je suppose que c'est un roman, en fait.

— Tu dis que *j'ai* écrit ça ?

— C'est ce que tu as déclaré. Tu affirmais que c'était la seule chose qui disait la vérité sur toi, que tu y étais défini.

— Est-ce que ce manuscrit est dactylographié ? m'enquis-je.

— Oui. Mais tu comprends, Lareen travaille normalement avec...

— Est-ce le manuscrit qu'elle apporte tous les matins avec elle ?

— Oui.

— Alors pourquoi n'ai-je pas été autorisé à le lire ? » Quelque chose que j'avais écrit avant ma maladie ; un message qui m'était destiné. Il me fallait absolument voir ça !

« Cela ne ferait que t'embrouiller. Ça n'a aucun sens... c'est une sorte de conte.

— Mais si je l'ai écrit, je devrais sûrement le comprendre !

— Calme-toi, Peter. » Seri se détourna de moi quelques secondes, mais sa main revint prendre la mienne. Sa paume était moite. Puis elle dit : « Le manuscrit, en lui-même, est incompréhensible. Mais nous avons réussi à improviser. Pendant que nous étions ensemble, avant que toi et moi n'arrivions sur cette île, tu m'as dit des petites choses sur toi, et la Loterie possède un dossier détaillé à ton propos. Il y a quelques indications dans le manuscrit. À partir de tout cela nous avons recomposé ton passé, mais le résultat n'est pas entièrement satisfaisant.

— Il faut que je lise ce manuscrit, dis-je.

— Lareen ne te le permettra pas. Pas encore, en tout cas.

— Mais si je l'ai écrit, il est ma propriété.

— Tu l'as écrit avant le traitement. » Seri avait la tête tournée, le regard perdu dans l'obscurité pleine du chaud parfum des fleurs. « Je lui parlerai demain.

— Si je ne peux vraiment pas le lire, dis-je, veux-tu me dire au moins de quoi il y est question ?

— C'est une sorte d'autobiographie romancée. Il y est question de toi, ou de quelqu'un portant ton nom. Ça parle de ton enfance, des années d'école, de ton développement, de ta famille.

— Qu'y a-t-il de romanesque là-dedans ?

— Je ne peux pas te le dire. »

Je réfléchis un instant. « Où est-il indiqué que je suis né ? À Jethra ?

— Oui.

— Est-ce que ça s'appelle Jethra dans le manuscrit ? »

Seri ne répondit pas.

« Ou est-ce que ça s'appelle « Londres » ? »

Toujours pas de réponse.

« Seri ?

— Le nom que tu donnes est « Londres », mais nous savons que c'est mis pour Jethra. Que tu désignes aussi par d'autres noms.

— Lesquels ?

— Je ne peux pas te le dire. » Elle tourna enfin les yeux vers moi.
« Comment savais-tu à propos de Londres ?

— Ce mot t'a échappé une fois. » Je fus sur le point de lui parler des souvenirs fantômes de mon délire, mais d'une certaine façon cela me parut trop difficile, trop incertain, même dans mon propre esprit.
« Sais-tu où se trouve Londres ?

— Bien sûr que non ! C'est un nom de ton invention !

— Quels autres noms ai-je inventés ?

— Je ne sais pas... Je ne m'en souviens pas. Lareen et moi avons épluché le manuscrit en essayant de tout changer en des endroits que nous connaissions. Mais on a eu beaucoup de mal.

— Alors quelle quantité de vrai y a-t-il dans ce que vous m'avez appris ?

— La plus grande possible. Quand tu es revenu de la clinique, tu étais comme un légume. Je tenais *absolument* à ce que tu sois celui que tu étais avant le traitement, mais je ne pouvais pas simplement le désirer. Tout ce que tu es maintenant est le résultat des leçons de Lareen.

— C'est bien ce qui me fait peur », dis-je.

Je fixai les autres chalets en haut de la pelouse ; la plupart étaient plongés dans l'obscurité, mais il y en avait quelques-uns d'éclairés. Là se trouvaient mes compagnons athanasiens, mes frères légumes. Je me demandai combien d'entre eux connaissaient les mêmes doutes. Étaient-ils seulement encore conscients que d'une certaine façon leurs têtes avaient été vidées de tous les biens poussiéreux qui s'étaient accumulés, là pendant leur vie, pour être remeublées selon l'idée que quelqu'un d'autre se faisait d'un meilleur arrangement ? J'avais peur de ce qu'on avait pu m'amener à penser, parce que j'étais le produit de mon esprit et que j'agissais en conséquence. Que m'avait raconté Lareen avant que mon esprit critique ne se forme ? Elle et Seri, animées par les mêmes bonnes intentions, ne m'avaient-elles pas

inspiré des convictions que je n'avais pas avant le traitement ? Comment pourrais-je jamais le savoir ?

Le seul lien avec mon passé était ce manuscrit ; je ne pourrais jamais être complet tant que je n'aurais pas lu ma propre définition de moi-même.

La lune était pâle, voilée de nuages accrochés haut dans le ciel, et les jardins de la clinique étaient figés en un sombre camaïeu. Seri et moi fîmes quelques pas le long des allées familières, retardant le moment de regagner le chalet, mais nous y fûmes finalement ramenés.

« Si je récupère le manuscrit, dis-je, je veux le lire personnellement. C'est mon droit, je pense.

— Ne reviens pas là-dessus. Je ferai de mon mieux pour l'avoir. Ça va comme ça ?

— Ça va. »

Nous échangeâmes un bref baiser tout en marchant, mais il y avait encore en elle quelque chose de lointain.

Quand nous fûmes à l'intérieur du chalet, elle dit : « Tu ne t'en souviens pas, mais avant tout cela nous projections de visiter quelques îles. Est-ce que tu en as toujours envie ?

— Rien que toi et moi ?

— Oui.

— Et toi, qu'est-ce que tu en dis ? N'as-tu pas changé d'avis à mon sujet ?

— Je ne t'aime pas avec les cheveux aussi courts », dit-elle en passant ses doigts sur ma brosse.

Cette nuit-là, tandis que Seri dormait à mes côtés, je restai éveillé. L'île était plongée dans un calme et une solitude auxquels j'avais en quelque sorte fini par m'habituer. Le tableau que Seri et Lareen m'avaient tracé du monde extérieur était fait de bruit et d'agitation, de tout un va-et-vient de navires, de villes grouillantes. J'étais curieux d'en faire l'expérience, de voir les imposants boulevards de Jethra et l'entassement de vieilles bâtisses auquel se résumait Muriseay. Étendu dans le noir, j'imaginai le monde situé autour de Collago, l'étendue sans fin de la mer Centrale et l'innombrable fourmillement des îles. En les imaginant, je les créais, je me créais un paysage mental auquel je pouvais ajouter foi. Je pouvais quitter Collago, aller d'île en île avec Seri, inventer le paysage, les coutumes et les habitants de chaque île au fil de notre voyage. C'était un véritable défi qui s'offrait à mon imagination.

Ce que je savais du monde extérieur ressemblait à ce que je savais de moi-même. De la véranda du chalet, Seri pouvait m'indiquer du doigt les îles avoisinantes, les nommer, me les montrer sur une carte, et décrire leur agriculture, leurs industries et leurs coutumes, mais en attendant de m'y rendre effectivement, je ne pouvais voir en elles que

des objets distants proposés à mon attention.

C'était exactement ce que j'étais à mes yeux : un objet distant, avec sa carte, sa description et tout ce qui permettait de l'identifier, mais que je n'avais pas encore eu la possibilité de visiter.

Avant de partir pour les îles, j'avais ma propre exploration à faire.

Lareen reparut le matin, porteuse d'une agréable nouvelle : il ne me restait plus que cinq jours à passer à la clinique. Je la remerciai, mais je guettais surtout le moment où elle sortirait le manuscrit dactylographié. Si elle l'avait avec elle, il demeura dans son sac.

Malgré ma nervosité, je me prêtais à une matinée de travail avec elle et Seri. Maintenant que je savais que la faillibilité était une vertu, j'en faisais une utilisation stratégique. Durant le déjeuner les deux femmes s'entretenaient à voix basse, et j'eus un instant l'impression que Seri avait transmis ma demande. Plus tard, cependant, Lareen annonça qu'elle avait du travail qui l'attendait dans le bâtiment principal et nous laissa au réfectoire.

« Pourquoi n'irais-tu pas te baigner cet après-midi ? dit Seri. Histoire de te changer les idées.

— Est-ce que tu vas lui demander ?

— Je te l'ai dit... Laisse-moi faire. »

Je la laissai donc seule et me rendis à la piscine. Ensuite je retournai au chalet, mais ni Lareen ni Seri n'étaient visibles. Me sentant désœuvré et sans ressort, je me fis délivrer un billet de sortie par l'un des gardes et descendis à pied à Collago Ville. Par ce beau temps, les rues grouillaient de monde et de véhicules. Je savourai le bruit et le désordre, tout cet affairément qui formait un contraste saisissant avec le solipsisme et l'isolement de mes souvenirs. Seri m'avait dit que Collago était une île de petite dimension, pas très peuplée et située à l'écart des grandes routes maritimes, mais dans mon inexpérience j'avais l'impression que c'était le centre du monde. Si c'était là un échantillon de la vie moderne, il me tardait de connaître le reste !

J'errai quelque temps dans les rues, puis descendis jusqu'au port. Là, je remarquai un certain nombre d'éventaires et de boutiques en plein vent, dressés au-dessus de l'eau, qui proposaient au chaland toutes sortes de drogues miracles. Je longeai lentement les bancs, admirant les agrandissements photographiques des attestations écrites, les réclames alléchantes, les photos d'heureux acheteurs. La profusion des fioles, pilules et autres préparations – décoctions d'herbes, poudres, sels pour traiter l'eau de table, fiches d'exercices de gymnastique, vêtements thermiques, gelée royale, conseils pour la

méditation, et tout ce qui pouvait s'imaginer en matière de produits pharmaceutiques – était telle que l'idée me vint un instant que je m'étais soumis à une épreuve bien inutile. Les affaires n'avaient pas l'air de marcher très fort, mais curieusement, aucun vendeur ne sollicita ma clientèle.

À l'extrémité du port un gros bateau à vapeur était à quai, et je présumai que c'était son arrivée qui avait causé tous ces encombrements en ville. Des passagers débarquaient et des marchandises étaient déchargées. Je m'approchai le plus près possible de la barrière, et regardai tous ces gens issus du monde extérieur se livrer au rituel de la présentation des billets et de la récupération des bagages. Je me demandai quand le bateau reprendrait la mer, et quelle était sa prochaine destination. Se pouvait-il que ce fût une des îles mentionnées par Seri ?

Plus tard, comme je reprenais le chemin de la ville, je remarquai près du quai un minibus que l'on était en train de charger. Un panonceau apposé sur le côté indiquait qu'il appartenait à Loterie Collago, et je regardai avec intérêt les gens assis à l'intérieur. Ils semblaient pleins d'appréhension et fixaient sans rien dire l'activité qui se déployait autour d'eux ; c'était là, supposai-je, une nouvelle fournée de candidats au traitement. J'eus envie de leur parler. Parce qu'ils venaient, pour ainsi dire, d'un monde mental antérieur au traitement, je voyais en eux un lien important avec mon propre passé. Leur perception du monde n'était pas frelatée ; ce qu'ils tenaient pour acquis représentait tout ce que j'avais perdu. Si cela concordait avec ce que j'avais appris, beaucoup de mes doutes se dissiperaient. Et de mon côté, je pouvais leur donner un certain nombre de conseils.

Je possédais une expérience qu'ils n'avaient pas. S'ils savaient d'avance ce qui les attendait, cela pourrait les aider à se rétablir plus vite. Je voulais les presser de mettre à profit ces derniers quelques jours de conscience individuelle pour laisser un mémoire à leur propos, quelque définition ou aide-mémoire personnels grâce auxquels ils pourraient se redécouvrir.

Je me rapprochai encore et plongeai les yeux à l'intérieur du véhicule. Une jeune femme vêtue d'un élégant uniforme pointait des noms sur une liste, tandis que le chauffeur empilait les bagages à l'arrière. Un homme entre deux âges était assis près de la fenêtre la plus proche de moi ; je frappai légèrement sur la vitre. Il se tourna, me vit, puis regarda délibérément ailleurs.

L'hôtesse me remarqua, et se pencha par la portière.

« Quest-ce que vous fabriquez là ? me cria-t-elle.

— Je peux aider ces gens ! Laissez-moi leur parler ! »

La fille plissa les yeux. « Vous êtes de la clinique, non ? Monsieur... Sinclair. »

Je ne répondis pas, pressentant qu'elle connaissait mes intentions et essaierait de les contrecarrer. Le chauffeur revint de l'arrière du véhicule, me poussa de l'épaule en passant et alla s'installer au volant. La fille lui adressa quelques mots et, sans plus attendre, il mit le moteur en route et démarra. Le minibus se mêla lentement à la circulation, puis vira dans l'étroite avenue par laquelle on accédait à la clinique.

Je m'éloignai en passant mes doigts dans ce qui m'avait poussé de cheveux, me rendant compte par la même occasion que cela me rendait facilement repérable en ville. Au bout du port, les passagers qui venaient de débarquer s'agglutinaient autour des étalages d'élixirs.

J'atteignis le calme relatif des rues latérales et déambulai lentement le long des devantures. Je commençais à comprendre l'erreur que j'avais commise avec ces gens : tout ce que j'aurais pu leur dire à présent aurait bien entendu été oublié dès le début de leur traitement. Et leur rôle de représentants de mon passé était une illusion. N'importe qui d'autre avait la même vue non frelatée des choses : les passants dans la rue, le personnel de la clinique, Seri.

Je marchai jusqu'à en avoir les pieds tout endoloris, puis je gravis la côte qui menait à la clinique.

Seri m'attendait au chalet. Elle avait une pile de papiers mal arrangés sur les genoux. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte que la lecture dans laquelle elle était plongée était celle du manuscrit.

« Tu as réussi à l'avoir ! m'écriai-je, et je m'assis auprès d'elle.

— Oui... mais sous condition. Lareen dit que tu ne dois pas le lire tout seul. Nous en ferons la lecture ensemble.

— Je croyais qu'il était entendu que tu me le laisserais lire tranquillement.

— Il était seulement entendu que j'essaierais de convaincre Lareen de le rendre. Elle pense que tu es bien remis, et tant que je t'explique le manuscrit, elle ne voit aucun inconvénient à ce que tu saches de quoi il est question.

— Très bien, dis-je. Allons-y.

— Tout de suite ?

— J'ai passé toute la journée à attendre ça. »

Seri me lança un regard plein de colère et jeta son stylo par terre. Elle se leva, laissant les pages glisser à ses pieds en un tas informe.

« Qu'est-ce qu'il y a ? m'étonnai-je.

— Rien, Peter. Absolument rien.

— Allez... qu'est-ce que c'est ?

— Dieu, tu es tellement égoïste ! Tu oublies que j'ai une vie moi aussi ! Ça fait huit semaines que je suis là, à m'inquiéter de toi, à penser à toi, à te parler, à t'instruire, à ne pas te quitter d'une semelle.

Tu ne crois pas qu'il y a d'autres choses dont je pourrais avoir envie ? Tu ne me demandes jamais comment je vais, ce que je pense, ce que j'aimerais faire..., tu trouves tout naturel que je reste ici indéfiniment. Il y a des moments, je t'assure, où je t'enverrais volontiers balader, toi et ta pauvre vie ! »

Elle me tourna le dos pour se planter devant la fenêtre.

« Excuse-moi », dis-je. J'étais sidéré par sa véhémence.

« Je vais partir bientôt. J'ai des choses à faire.

— Quelles sortes de choses ?

— Je veux visiter quelques îles. » Elle se retourna vers moi. « J'ai ma propre vie, tu comprends. Il y a d'autres personnes avec qui je peux aller. »

Il m'était impossible de répondre à cela. Je ne savais presque rien de Seri ou de sa vie, et ne l'avais en fait jamais interrogée à ce propos. Elle avait raison : je trouvais tout naturel qu'elle fût là, et parce que rien n'était plus vrai je restai sans voix. Ma seule défense, une défense que je ne pouvais pas me résoudre à utiliser pour le moment, était qu'à ma connaissance je ne lui avais pas demandé de rester avec moi, que depuis mon éveil à ma nouvelle conscience elle avait toujours été là, et que n'ayant pas été formé à m'interroger là-dessus, je ne l'avais jamais fait.

Je fixai le tas de pages chiffonnées qu'était devenu le manuscrit, me demandant si je connaîtrais jamais les secrets qu'il contenait.

Nous quittâmes le chalet pour une de nos promenades curatives dans les dépendances de la clinique.

Plus tard, nous dînâmes au réfectoire et j'encourageai Seri à me parler d'elle. Ce n'était pas là un geste symbolique provoqué par ses reproches : en sortant de ses gonds Seri avait ouvert mon esprit à un nouvel aspect de mon ignorance.

Je commençais à apprécier l'étendue du sacrifice que Seri m'avait consenti : il y avait près de deux mois qu'elle faisait tout ce que je lui avais entendu dire, tandis que moi, en enfant capricieux, je ne la payais que de mon affection et de ma confiance, uniquement préoccupé de moi-même.

Soudain, parce que je n'avais jamais envisagé cette possibilité, je fus terrorisé à l'idée qu'elle puisse m'abandonner.

N'en menant pas large, je retournai au chalet avec elle et la regardai rassembler les pages dispersées du manuscrit. Elle les passa rapidement en revue pour s'assurer qu'elles étaient dans l'ordre. Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur mon lit, et Seri souleva les coins des feuillets du bout des doigts tout en les comptant.

« Bon, ces premières pages ne sont pas très importantes. Elles expliquent les circonstances dans lesquelles tu as commencé à écrire. Londres est mentionné une ou deux fois, ainsi qu'un petit nombre

d'autres endroits. Un ami t'aide au moment où tu viens d'essuyer toute une série de déboires. Ce n'est pas très intéressant.

— Ça ne te fait rien que je jette un coup d'œil ? » Je lui pris les feuilles des mains. C'était comme elle me l'avait dit : l'homme qui avait écrit cela était pour moi un étranger, et ses justifications semblaient compliquées et laborieuses. Je mis ces pages à part. « Et ensuite ?

— C'est là que commencent les difficultés, dit Seri en me tendant une page sur laquelle elle attira mon attention du bout de son stylo. « Je suis né en 1947 de Frederick et Catherine Sinclair, dont j'étais le second enfant. » Je n'ai jamais entendu parler de tels prénoms !

— Pourquoi les as-tu changés ? » dis-je en voyant que les prénoms en question avaient été barrés. Au-dessus, elle, ou Lareen, avait inscrit au crayon les prénoms que je savais être ceux de mes parents : Franford et Cotheran Sinclair.

« On pouvait les vérifier. La Loterie les a dans son fichier. »

Je me rembrunis, mesurant les difficultés que j'avais causées aux deux femmes. Dans le même paragraphe il y avait plusieurs autres ratures ou substitutions. Kalia, ma sœur aînée, était nommée « Félicité », un mot dont j'avais appris qu'il signifiait joie ou bonheur, mais que ni Seri ni moi n'avions jamais vu utilisé comme prénom. Plus tard, je découvris que mon père avait été « blessé dans le désert » – une bien singulière expression – tandis que ma mère était standardiste dans « les bureaux du gouvernement » en un endroit appelé « Bletchley ». Après « la guerre avec Hitler », mon père avait fait partie des premiers rapatriés, et ma mère et lui avaient loué une maison dans les faubourgs de Londres. C'était là que j'étais né. La plupart de ces obscures allusions avaient été biffées par Seri, mais « Londres » avait été changé en « Jethra », et je me sentis réconforté d'être ainsi ramené en terrain connu.

Seri me fit parcourir quelque deux douzaines de pages en m'expliquant chacune des difficultés qu'elle avait rencontrées et en m'exposant les raisons des substitutions auxquelles elle avait procédé. Je les approuvai toutes, tant la compréhension s'en trouvait améliorée.

Le récit se poursuivait sur le mode banal et pourtant énigmatique qui était le sien : cette famille avait continué de vivre aux abords de « Londres » durant la première année de « ma » vie, puis on était parti s'installer dans une grande ville du Nord appelée « Manchester ». (Ce nom avait été lui aussi remplacé par celui de Jethra.) Une fois à « Manchester », on abordait l'exposé de « mes » premiers souvenirs, et avec eux les obscurités et les imbroglios se multipliaient.

« Jamais je ne me serais douté de ça, dis-je. Comment diable avez-vous réussi à y voir clair là-dedans ?

— Je ne suis pas sûre que nous y ayons pleinement réussi. Il nous

a fallu laisser tomber beaucoup de choses. Lareen était très fâchée contre toi.

— Pourquoi ? Ce n'est pas vraiment ma faute.

— Elle voulait que tu remplisses son questionnaire, mais tu as refusé. Tu disais que tout ce que nous avions besoin de savoir à ton sujet était là-dedans. »

J'avais dû le croire sincèrement à ce moment-là. À un certain stade de ma vie j'avais écrit cet incompréhensible manuscrit, profondément persuadé qu'il me décrivait, moi et tous les détails de mon existence. Je tâchai d'imaginer le genre de mentalité qu'il fallait pour posséder une telle conviction, contre toute raison. Et pourtant mon nom apparaissait sur la première page. Un jour, avant le traitement, j'avais écrit cela en sachant parfaitement ce que je faisais.

Je me sentis douloureusement dépossédé de moi-même. Derrière moi, comme de l'autre côté d'un mur infranchissable, il y avait une identité, des intentions et une intelligence que j'avais perdues. J'avais besoin que cet esprit m'explique ce qui avait été écrit sous sa dictée.

Je jetai un coup d'œil sur le reste des pages. Les ratures et les substitutions de Seri continuaient. Où *avais-je* voulu en venir ?

La question était pour moi plus intéressante que les détails eux-mêmes. En y répondant, je pourrais avoir un aperçu de moi-même, et par conséquent du monde que j'avais perdu. Étaient-ce ces noms et ces endroits fictifs – les Félicité, les Manchester, les Gracia – qui m'étaient revenus dans mon délire, pour me hanter par la suite ? Ces images délirantes continuaient de faire partie de ma conscience, constituaient une partie fondamentale quoique inexplicable de ce que j'étais devenu. Les ignorer revenait à tourner le dos à une meilleure compréhension de moi-même.

J'étais toujours réceptif, toujours avide d'apprendre.

Au bout d'un moment je dis à Seri : « On peut continuer ? »

— Ça ne va pas en s'éclaircissant.

— Peut-être, mais ça me ferait quand même plaisir. »

Elle me reprit quelques pages. « Tu es sûr que cela ne te pose pas de problème ? »

— Pas encore.

— Lareen était persuadée que tu réagirais mal. » Elle laissa échapper un petit rire. « Ça paraît un peu bête maintenant, quand je pense à tout le mal qu'on s'est donné. »

Nous lûmes quelques pages de plus, mais Seri avait passé trop de temps sur le manuscrit et elle fut gagnée par la fatigue.

« Je vais continuer tout seul, dis-je.

— Très bien. Je ne crois pas qu'il y ait de danger à ça. »

Elle s'étendit sur l'autre lit et se plongea dans un roman. Je poursuivis ma lecture du manuscrit, peinant sur ses contradictions

comme Seri avait dû le faire une fois, ou plutôt plusieurs. Je lui demandais parfois de m'aider, et elle me disait ce qu'elle avait eu en vue, mais chaque nouvelle interprétation ne faisait qu'accentuer ma curiosité. Cela confirmait ce que je savais de moi-même, mais cela confirmait aussi mes doutes.

Plus tard, Seri se déshabilla et se glissa dans son lit pour dormir. Je continuai de lire, le manuscrit posé sur mes genoux. L'air du soir était tiède. J'étais torse nu et pieds nus, et je pouvais sentir tout en lisant le contact agréablement rugueux de la natte de jonc sous mes pieds.

Il me vint à l'esprit que si le manuscrit contenait la moindre vérité, ce ne pouvait être qu'une vérité anecdotique. Il ne semblait pas y avoir de structure profonde, pas de dimension métaphorique.

C'était les anecdotes que Seri avait le plus souvent biffées. Elle m'en avait signalé une ou deux, en m'expliquant qu'elle les trouvait incompréhensibles. Elles l'étaient aussi pour moi, mais parce que je n'opposais aucune résistance à la forme de l'histoire, je me mis à accorder une plus grande attention aux détails.

Un des plus longs passages biffés – il occupait plusieurs pages – traitait de la soudaine arrivée dans « ma » vie d'enfant d'un certain « oncle William ». Il entrait dans l'histoire avec tout le panache d'un pirate, y apportant des senteurs marines et des visions d'îles exotiques. Il m'avait subjugué parce que toute sa personne était un objet de scandale et de réprobation, parce qu'il fumait une ignoble pipe et qu'il avait des verrues sur les mains ; mais il me fascinait aussi dans le temps de ma lecture, parce que le passage était écrit avec humour et conviction et se présentait comme le récit vraisemblable d'une expérience déterminante. Je me rendais compte qu'oncle William, ou Billy, comme il me semblait me souvenir qu'on l'appelait, était une personnalité qui m'attirait autant maintenant que lorsque j'étais enfant. Il avait réellement existé, il avait réellement vécu.

Et pourtant Seri l'avait biffé. Comme elle ne savait rien de lui, elle avait essayé de le détruire.

En ce qui me concernait, il faudrait plus que quelques traits de plume pour le supprimer. Il y avait une vérité qui s'attachait à oncle William, une vérité qui dépassait le fait anecdotique.

Je me souvenais de lui ; je me souvenais de ce jour.

Soudain, je sus comment me souvenir du reste. La question n'était pas de savoir si l'on pouvait tirer un trait sur la matière du récit, ou changer des noms. Ce qui importait, c'était le texte lui-même, sa forme et sa structure, ces significations qui n'étaient que suggérées, les métaphores que j'avais jusque-là été incapable de discerner. Le manuscrit était plein de souvenirs.

Je repris le texte au début et me mis à le lire attentivement. Et

naturellement, les événements qui m'avaient conduit à ma pièce blanche dans le cottage d'Edwin me revinrent en mémoire, ainsi que tout ce qui s'était passé auparavant. À mesure que je me souvenais, je me sentais rassuré, lié à mon vrai passé, puis la peur me prit. En me souvenant de moi-même, je découvrais à quel point j'étais perdu.

À l'extérieur du chalet blanc, le petit monde de la clinique était calme. Les vaguelettes de ma conscience élargirent leurs cercles, embrassant Collago Ville, le reste de l'île, la mer Centrale et ses innombrables îles, Jethra. Et pourtant où se trouvait tout cela ?

Je lus le manuscrit jusqu'au bout, jusqu'à la scène inachevée entre Gracia et moi au coin de Baker Street Station, puis je rassemblai les feuillets et les disposai en une pile bien régulière. Je récupérai mon fourre-tout sous le lit et rangeai le manuscrit au fond. Sans faire de bruit, pour ne pas réveiller Seri, j'emballai mes vêtements et le reste de mes affaires, vérifiai que j'avais mon argent sur moi et me préparai à partir.

Je regardai Seri une dernière fois. Elle dormait sur le ventre, comme un enfant, la tête reposant sur le côté. J'aurais voulu l'embrasser, caresser doucement son dos nu, mais je ne pouvais pas prendre le risque de la réveiller. Elle tenterait de me retenir si elle croyait que je partais. Je la contemplai en silence durant deux ou trois minutes, me demandant qui elle était en réalité, et sachant qu'une fois parti je ne la reverrais jamais.

La porte céda sans bruit ; dehors il faisait noir, et un vent tiède soufflait de la mer. Je retournai à mon lit pour y prendre mon fourre-tout, mais en chemin je heurtai du bout du pied quelque chose qui traînait par terre près du sac de Seri. L'objet alla tinter contre le pied métallique de son lit. Elle remua dans son sommeil, puis retrouva son immobilité. Je m'accroupis pour ramasser ce que j'avais pu chasser ainsi du pied. C'était une petite fiole vert sombre, de forme hexagonale. Le bouchon manquait et l'étiquette avait été enlevée, mais je sus instinctivement ce qu'avait dû être son contenu, et pourquoi Seri l'avait achetée. J'en reniflai le col ; ça sentait le camphre.

Alors je faillis ne pas partir. Je restai debout près du lit, à contempler tristement la jeune femme endormie, innocemment fatiguée, toute à ma dévotion, si vulnérable dans sa nudité, les cheveux emmêlés sur le front, les lèvres légèrement entrouvertes.

Finalement je reposai la fiole d'élixir où je l'avais trouvée, ramassai mon fourre-tout et quittai les lieux. Je passai les portes dans le noir et suivis la descente jusqu'à Collago Ville. Là, j'attendis près du port jusqu'à ce que la ville s'éveille, et dès que les bureaux maritimes ouvrirent, je m'enquis du départ du prochain vapeur. Il y en avait un qui avait quitté le port la veille ; le prochain départ n'aurait pas lieu avant trois jours. Impatient de quitter l'île avant que Lareen et Seri ne

me retrouvent, je pris le premier ferry venu et traversai l'étroit bras de mer qui me séparait de l'île la plus proche. Plus tard, le même jour, j'empruntai un autre bateau. Quand je fus certain que personne ne me retrouverait – j'étais sur l'île d'Hetta, dans une auberge isolée – j'achetai des indicateurs maritimes et des cartes et me lançai dans l'organisation de mon retour à Londres. J'étais hanté par le manuscrit inachevé, par la scène inaboutie avec Gracia.

Le fait était que Gracia m'avait poussé à bout. Sa tentative de suicide était quelque chose de trop gros pour trouver place dans ma vie. Elle faisait ainsi table rase de tout, n'admettant rien d'autre. Cet acte extrême éclipsait même la nouvelle qu'elle en réchapperait. Qu'elle eût ou non sérieusement envisagé de mourir était secondaire par rapport à son geste. Elle avait réussi à me mettre hors de moi.

J'étais hanté par l'image que je me faisais d'elle en cet instant précis : étendue à demi consciente sur un lit d'hôpital, avec des flacons et des tubes et ses cheveux pas lavés. J'aurais voulu être avec elle.

J'avais échoué à un endroit que je connaissais bien : l'intersection de Baker Street et de Marylebone Road, une partie de Londres définitivement associée à Gracia dans mon esprit. Il pleuvait de plus en plus fort, et la circulation soulevait un brouillard de fines gouttelettes qui s'envolaient autour de moi dans les courants d'air de la ville. Je me souvins du vent froid qui soufflait des plateaux à Castleton, des camions qui passaient.

Il y avait des heures que je n'avais pas mangé, et je ressentis la légère euphorie qu'entraîne un taux de sucre insuffisant. Cela me fit penser aux longs mois d'été de l'année précédente, lorsque j'étais si acharné à écrire dans ma pièce blanche qu'il m'arrivait de passer deux ou trois jours sans presque rien manger. Dans cet état d'excitation mentale, mon imagination fonctionnait mieux, je percevais plus clairement la vérité. À ce moment-là, je pouvais fabriquer des îles.

Mais Jethra et les îles pâlissaient devant la réalité horriblement humide de Londres, exactement comme je pâlais devant la mienne. Pour une fois j'étais libéré de moi-même, pour une fois je regardais autour de moi et pensais mélancoliquement à Gracia.

À cet instant précis, alors que je n'espérais plus sa venue, Seri apparut.

Elle gravissait les dernières marches du passage souterrain, de l'autre côté de Marylebone Road. Je vis ses cheveux blonds, son dos droit, cette démarche élastique que je connaissais si bien. Mais comment avait-elle pu entrer dans le passage souterrain sans que je la visse ? Je me tenais près de la seule autre entrée, et elle n'était pas passée devant moi. Je la regardai, médusé, entrer d'un pas vif dans le

hall de la station de métro.

Je dévalai les escaliers en dérapant légèrement sur les marches lustrées par la pluie, et m'empressai de regagner l'autre côté. Quand j'atteignis le hall, elle avait déjà franchi le portillon d'accès et se trouvait en haut de l'escalier qui conduisait à la Metropolitan Line. Je m'élançai derrière elle, mais le contrôleur installé près du portillon demanda à voir mon ticket. Furieux, je retournai au guichet et pris un aller simple pour n'importe où.

Une rame était à quai ; le panneau indicateur annonçait qu'elle allait à Amersham. Je suivis rapidement la courbe du quai, regardant par les fenêtres, regardant en direction des voitures de tête. Je ne réussis pas à la repérer, même après avoir fait toute la longueur du train. Se pouvait-il qu'elle en eût pris un autre ? Mais c'était le soir ; il n'y avait des départs que toutes les dix minutes.

Je revins sur mes pas à toute allure, au moment où le chef de train annonçait que les portes allaient fermer.

C'est alors que je la vis : assise près de la fenêtre dans une des voitures de queue. Je pouvais voir son visage, baissé, comme si elle avait été en train de lire.

Les portes pneumatiques sifflèrent bruyamment et glissèrent les unes vers les autres. Je sautai dans la voiture la plus proche, me forçant un passage entre les portes sous pression. Des voyageurs du soir levèrent les yeux, regardèrent ailleurs. Des bulles isolantes les enveloppaient.

Le train démarra, faisant jaillir des étincelles bleutées sur les rails humides au moment où il changea de voie, et s'enfonça dans le long tunnel. Je me rendis à l'arrière de la voiture, de façon à me trouver près de la porte la plus proche de Seri quand nous nous arrêterions à la prochaine station. Je me penchai vers la lourde vitre de sécurité encastrée dans la porte, contemplant mon reflet dans la noire paroi du tunnel. Nous atteignîmes enfin la station suivante, Finchley Road. Je sautai sur le quai dès que les portes s'ouvrirent, et courus jusqu'à la voiture où j'avais vu Seri. Les portes se refermèrent derrière moi. Je me dirigeai vers la place qu'elle occupait quelques instants plus tôt, mais elle n'était plus là.

À présent, le train roulait à l'air libre, ferraillant à travers les faubourgs populeux et décrépits de West Hampstead et Kilburn ; à cet endroit la voie était parallèle à la rue de mon ancien appartement. Je remontai la voiture presque vide sur toute sa longueur, dévisageant les passagers, m'assurant que Seri n'avait pas changé de place. Parvenu au fond, je jetai un coup d'œil dans l'autre voiture par les fenêtres des portes de communication, et je la vis.

Elle était debout, comme moi un peu plus tôt, contre les portes coulissantes, en train de regarder défiler les maisons. Je passai dans sa

voiture – une gifle d'air froid et humide, un instant d'équilibre périlleux – et les voyageurs levèrent les yeux, pensant que je devais être un contrôleur. Je m'élançai vers l'endroit où j'étais sûr de l'avoir vue, mais elle s'était encore déplacée. Il n'y avait là personne qui lui ressemblât tant soit peu, avec qui j'aurais pu la confondre.

Tandis que le train fonçait vers la prochaine station, je passai mon temps à aller et venir dans l'allée centrale, préférant l'illusion d'une quelconque activité aux affres du désœuvrement. Dehors, la pluie ruisselait en sillons obliques sur les vitres sales. À Wembley Park l'arrêt se prolongea quelques minutes ; c'était ici que se faisait la correspondance avec la Bakerloo Line, et un train était attendu de l'autre côté du quai. Je remontai mon train sur toute sa longueur, à la recherche de Seri, mais elle avait disparu. Quand le train de la Bakerloo arriva, elle était dedans ! Je la vis descendre, traverser le quai et monter dans la voiture que j'avais prise d'abord.

Je regagnai le train, mais bien sûr elle m'échappa de nouveau.

Je trouvai une place assise et m'absorbai dans la contemplation du plancher aux lattes usées, jonché de mégots de cigarettes et de papiers de bonbons. Le train continua sa course, par Harrow, par Pinner, pour foncer enfin en pleine campagne. Je me sentis de nouveau glisser dans un état comateux de paresse mentale, heureux de savoir que j'étais supposé suivre Seri. J'étais bercé par la chaleur de la voiture, le balancement du train, vaguement conscient du mouvement des voyageurs qui descendaient à chaque station où nous faisons halte.

Le train était presque vide quand nous arrivâmes à une station du nom de Chalfont & Latimer. Je jetai un coup d'œil dehors comme nous arrivions en gare, distinguant le quai mouillé et les lampes qui brillaient au-dessus, les traditionnelles affiches de cinéma et adresses d'écoles de langues. Des voyageurs attendaient près des portes, et parmi eux se trouvait Seri. Dans mon état de somnolence, je m'aperçus à peine de sa présence, mais quand elle me sourit et descendit je sus que je devais la suivre.

Je me déplaçai lentement et gauchement et passai les portes juste avant qu'elles ne se referment. À ce moment-là, Seri avait déjà franchi le portillon et était de nouveau hors de vue. Je continuai sur ma lancée, jetant mon ticket au contrôleur et poursuivant mon chemin sans lui laisser le temps d'en vérifier la validité.

La station était située près d'une grande avenue ; comme j'en sortais, le train que j'avais emprunté passa bruyamment sur le pont métallique. Je regardai à droite et à gauche, à la recherche de Seri. Elle était déjà à une distance appréciable, en train de marcher d'un pas vif dans la direction de Londres. Je m'élançai derrière elle, entrecoupant ma marche de petites galopades.

L'avenue était bordée de maisons individuelles de facture moderne, bâties en retrait de la chaussée et du trottoir, dont elles étaient séparées par des allées de ciment, des pelouses et des parterres de fleurs impeccables et des courettes dallées. Des éclairages extérieurs imitant des lanternes de voitures faisaient luire le sol trempé. Derrière les fenêtres garnies de rideaux, je pouvais apercevoir la dure clarté bleutée des écrans de télévision.

Seri gardait sans effort son avance sur moi, maintenant son pas vif sans paraître se presser ; j'avais beau courir, la distance qui me séparait d'elle restait la même. Hors d'haleine, je ralentis mon allure jusqu'à adopter un pas normal. Il avait cessé de pleuvoir quand j'étais dans le train, et l'air était déjà plus doux, plus en rapport avec la saison.

Seri atteignit la fin de la partie éclairée de l'avenue et s'engagea sur la portion de route qui traversait la campagne entre Chalfont et Chorleywood. Je la perdus de vue dans le noir ; je me remis à courir. Au bout d'une minute ou deux, je me retrouvai moi aussi en pleine obscurité, mais je pouvais voir Seri à la lumière des phares des voitures qui passaient. Des prés et des champs s'étendaient de chaque côté de la route. Devant moi, dans la direction du sud-est, j'apercevais dans le ciel nuageux le halo lumineux de Londres.

Seri s'arrêta et se retourna vers moi, peut-être pour s'assurer que je la voyais. Des voitures passèrent en déployant des draperies de poudrin et de lumière. Pensant qu'elle m'attendait, je me remis à courir en pataugeant dans les flaques du bas-côté défoncé. Parvenu à portée de voix, je criai : « Seri, je t'en prie, arrête-toi, parle-moi !

— Il faut que tu voies les îles, Peter. »

Il y avait une barrière à l'endroit où elle avait fait halte ; elle la franchit juste comme j'arrivais, à bout de souffle, mais le temps que je lui emboîte le pas, elle était déjà au milieu des champs. Sa chemisette blanche et ses cheveux clairs semblaient flotter dans le noir.

Je repris ma marche titubante ; la terre retournée collait à mes souliers. Je fatiguais, j'étais passé par trop de tribulations. Seri attendrait.

Je m'arrêtai, dérapant sur les mottes grumeleuses, et je me penchai en avant pour reprendre ma respiration. Je restai là, la tête pendante, les mains sur les genoux.

Quand je relevai les yeux, j'aperçus la silhouette fantomatique de Seri au bas de la déclivité, près de ce qui semblait être une haie. Derrière elle, sur le versant d'une colline en pente douce, la fenêtre d'une maison était éclairée. Des arbres se détachaient vaguement en noir sur l'horizon tout proche.

Elle n'attendit pas : je vis sa forme blanche se déplacer le long de la haie.

Je respirai un grand coup : « Seri ! Il faut que je me repose ! »

Mon appel lui fit marquer un temps, mais si elle me lança une réponse je ne l'entendis pas. On y voyait mal : une tache pâle bougea comme un papillon devant un rideau, puis disparut.

Je regardai en arrière. La grand-route se signalait par des lumières qui filaient derrière les arbres et des bruits lointains de roues et de moteurs. Penser me faisait mal à la tête. J'étais en pays étranger, en mal de traduction, mais mon interprète m'avait quitté. J'attendis que ma respiration redevînt régulière, puis me remit lentement en marche, soulevant et reposant les pieds sans hâte, comme un prisonnier dans ses chaînes. La boue transformait mes jambes en poids morts, et chaque fois que je réussissais à en faire tomber un peu de mes souliers j'en avais encore plus qui venait s'y coller. Quelque part, invisible à mes yeux, Seri devait observer ma progression laborieuse, accompagnée de grands balancements de bras, dans la glèbe.

J'atteignis enfin la haie et m'essuyai les pieds dans l'herbe haute qui poussait là. Veillant à ne pas m'éloigner des bordures, je m'avançai dans la direction prise par Seri. Je scrutai l'obscurité du côté de l'endroit où j'avais vu la maison à la fenêtre éclairée, en quête d'un point de repère, mais j'avais dû me tromper car il me fut impossible d'en retrouver la moindre trace. Un vent doux et étale venait de l'autre côté de la haie, lourd d'une odeur de salure qui m'était familière.

Un passage s'ouvrait dans la haie et je le franchis. Le sol continuait de descendre de façon presque imperceptible. Je fis quelques pas dans le noir, me préparant à sentir sous mes pieds la déplaisante viscosité de la terre détrempée, mais de ce côté l'herbe était courte et sèche.

Un horizon se dessina devant moi : lointain et uni, semé de petites lumières intermittentes presque invisibles en leur éloignement. Le ciel s'était dégagé et offrait un déploiement d'étoiles d'un éclat et d'une clarté comme il m'était rarement arrivé d'en voir. Je m'abandonnai un instant à mon émerveillement, puis revint à l'occupation plus terre à terre consistant à enlever le reste de boue qui s'attachait à mes chaussures. Je trouvai un bout de bois et m'assis pour gratter la gadoue collée à mes pieds. Quand j'eus fini, je me renversai légèrement en arrière, appuyé sur mes mains, pour laisser mon regard glisser le long de la pente jusqu'à la mer.

Mes yeux s'habituèrent à la lumière des étoiles, et je distinguai à fleur d'eau les taches noires que faisaient les îles. Les lumières que j'avais vues venaient d'une petite ville sur une île juste en face de moi. À ma droite se trouvait un promontoire qui s'avançait dans la mer avec la calme détermination que donne l'ancienneté, dominant une petite baie. À ma gauche, le terrain était plus plat, mais j'aperçus des

rochers et des amas sableux au-delà desquels la côte s'incurvait pour devenir invisible.

Je m'avançai et arrivai bientôt sur la grève, après avoir dévalé un talus de terre et de silex et traversé à la course un tapis d'algues sèches et de sable fin qui semblait se broyer sous mes pieds. Je courus jusqu'au bord de l'eau et restai immobile dans le noir, à écouter le bruit caractéristique de la mer. Je me sentais pleinement rassuré et épanoui, capable de faire face à n'importe quoi, libre de tout souci, revigoré par les essences de l'océan. Le léger mordant du sel, du sable tiède et des algues en train de sécher était un puissant catalyseur de souvenirs d'enfance : vacances, parents, menus accidents, et ce sentiment d'effervescence et d'aventure qui, pour moi, avait toujours eu raison des jalousies et des rivalités entre Kalia et moi.

Mes vêtements avaient séché dans l'air tiède, et je me sentais plein d'allant. Seri avait disparu, mais je savais qu'elle réapparaîtrait quand elle serait prête. Je fis un aller et retour sur toute la longueur de la plage, puis me mis à la recherche d'un endroit où dormir. Je trouvai un coin de sable sec abrité par des rochers, et m'y creusai un petit gîte. Il faisait assez chaud pour dormir découvert, aussi m'étendis-je simplement sur le dos, les mains derrière la tête, les yeux fixés sur le resplendissant fourmillement des étoiles. Je ne tardai pas à m'endormir.

Je me réveillai au bruit de la mer, à l'éclat du soleil et aux cris des mouettes. Je me sentis tout de suite d'attaque, comme si la transition du sommeil à l'état de veille était quelque chose d'aussi simple que d'allumer une lampe ; durant des mois, je n'avais connu que des réveils lents et cotonneux, marqués par un engourdissement général de l'esprit et du corps.

Je me dressai sur mon séant, et promenai mon regard sur la mer argentée et le croissant de sable blanc, de ce blanc qu'on voit aux ossements, le visage baigné par la chaleur du soleil. Sur le côté, la pointe de terre était jaune de fleurs sur l'arrière-plan d'un beau ciel bleu. Posée sur le sable à côté de moi, à une longueur de bras de distance, se trouvait une petite pile de vêtements. Il y avait là une paire de sandales, une jupe de coutil, une chemisette blanche ; sur le tout, au creux d'une légère dépression ménagée dans le tissu : un petit tas argenté de bagues et de bracelets.

Une tête minuscule, noire dans le contre-jour, dansait parmi les vagues. Je me mis debout, plissant les yeux sous le rayonnement du soleil, et agitai le bras. Elle avait dû me voir, car je n'étais pas plutôt debout qu'elle agitait un bras en retour et fendait l'eau dans ma direction. Je la vis arriver les pieds chaussés de sable, les cheveux plaqués sur la tête, le corps ruisselant de gouttes d'eau froide. Elle m'embrassa et me déshabilla, et nous fîmes l'amour. Ensuite, nous

partîmes nous baigner.

Le temps que nous longions la côte jusqu'au plus proche village, le soleil était haut dans le ciel et le chemin de terre qui suivait le rivage brûlant sous nos pieds. Nous mangeâmes dans un restaurant en plein air, dans une touffeur bourdonnante d'insectes et de bruits lointains de motocyclettes. Nous nous trouvions dans le village de Paiô sur l'île de Paneron, mais il y faisait trop chaud pour Seri et elle voulait aller ailleurs. Il n'y avait pas de port à Paiô, juste une rivière peu profonde qui descendait jusqu'à la mer, et quelques petits bateaux amarrés aux rochers. Un bus devait arriver dans l'après-midi, mais on pouvait louer des bicyclettes. Paneron Ville était à trois heures de vélo, de l'autre côté du massif montagneux central.

Paneron fut la première des nombreuses îles que nous visitâmes. Notre périple devint quelque chose de forcené, une perpétuelle bougeotte. J'aurais voulu prendre le temps de savourer chaque endroit où nous passions, de découvrir Seri. Mais elle était en train de se découvrir d'une façon que je ne comprenais que vaguement. Pour elle, chaque île représentait une nouvelle facette de sa personnalité, chacune contribuait à la conforter dans le sentiment de son identité. Elle était incomplète sans les îles, elle se déployait aux quatre coins de l'océan.

« Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? » dis-je dans le port d'une île qui portait l'étrange nom de Smuj. Nous attendions le ferry qui devait nous transporter sur une nouvelle île. Smuj m'intriguait : j'avais trouvé en ville une carte de l'intérieur, où s'étendaient les restes d'une ancienne cité. Mais Seri avait toujours besoin de changer d'île.

« Je veux aller à Winho, dit-elle.

— Restons au moins une nuit de plus. »

Elle me saisit par le bras, le regard plein d'une farouche détermination. « Il faut qu'on aille autre part. »

Il n'y avait que huit jours que durait notre voyage, et j'avais déjà du mal à distinguer les îles que nous avions visitées. « Je suis fatigué de bouger sans arrêt. Soufflons un peu.

— Mais nous nous connaissons à peine. Alors que chaque île nous reflète.

— Je n'arrive pas à faire la différence.

— C'est parce que tu ne sais pas regarder. Il faut te livrer complètement aux îles, te laisser prendre à leur charme.

— Nous n'en avons pas l'occasion. Dès qu'on débarque quelque part, on repart pour un autre endroit. »

Seri eut un geste d'impatience. Le bateau approchait du quai, faisant flotter autour de nous une puissante odeur de vapeurs de mazout.

« Je te l'ai dit, articula-t-elle. Dans les îles tu peux vivre

éternellement. Mais tu ne sauras pas comment tant que tu n'auras pas trouvé le bon endroit.

— Pour le moment je serais bien incapable de repérer le bon endroit même en ayant les pieds dessus. »

Nous nous embarquâmes pour Winho, et de là pour d'autres îles. Quelques jours plus tard nous étions à Semell, et je remarquai qu'il y avait régulièrement des bateaux en partance pour Jethra. Ce voyage me frustrait, et ce que j'avais appris de Seri me décevait. Elle me communiquait son agitation, et je me mis à penser à Gracia et à me demander comment elle allait. J'étais parti trop longtemps et n'aurais, de toute façon, pas dû l'abandonner. Je commençais à me sentir coupable.

Je fis part de mes sentiments à Seri. « Si je rentre à Jethra, est-ce que tu viendras avec moi ?

— Ne me laisse pas.

— J'ai envie que tu viennes avec moi.

— J'ai peur que tu ailles retrouver Gracia et que tu m'oublies. Il y a encore des îles à visiter.

— Qu'est-ce qui se passera quand nous aurons atteint la dernière ?

— Il n'y en a pas. Elles continuent à l'infini.

— C'est bien ce que je pensais. »

Nous étions sur la place centrale de Semell Ville ; il était midi. Des vieillards étaient assis à l'ombre, les magasins avaient leurs volets tirés, dans les oliviers qui poussaient sur les collines caillouteuses derrière la ville on pouvait entendre braire un âne et tinter des clochettes de chèvres. Nous buvions du thé glacé, l'indicateur de la compagnie de navigation posé entre nous sur la table. Seri appela le serveur et commanda une pâtisserie aux épices.

« Peter, tu n'es pas encore prêt à rentrer. Tu ne vois pas ça ?

— Je suis inquiet pour Gracia. Je n'aurais pas dû la quitter.

— Tu n'avais pas le choix. » Un bateau à moteur démarra dans le port ; dans la chaleur dormante, on aurait dit que c'était le seul bruit mécanique dans toutes les îles. « Tu ne te souviens pas de ce que je t'ai dit ? Il faut que tu te livres complètement aux îles, que tu t'enfonces en elles. Elles t'ouvrent la possibilité de te connaître. Tu ne l'as pas encore exploitée. Il est trop tôt pour rentrer.

— Tu ne fais que m'égarer, répliquai-je. Je ne devrais pas être ici. Ce n'est pas ça... ce n'est pas pour moi. Il faut que je rentre chez moi.

— Et tu vas continuer à détruire Gracia.

— Je n'en sais rien. »

Le matin suivant un bateau mouillait à Semell ; nous y prîmes place. C'était une courte traversée – deux jours et demi, avec deux escales en route – mais dès que nous eûmes grimpé à bord, ce fut

presque comme si nous étions déjà à Jethra. C'était là que le navire était enregistré, et la nourriture du restaurant avait le goût fadasse du pays. La plupart des autres passagers étaient des Jethriens. Seri et moi n'échangions que de rares paroles. Cela avait été une erreur d'aller avec elle dans les îles ; elles n'avaient pas répondu à mon attente.

Nous touchâmes Jethra en fin d'après-midi, et débarquâmes rapidement. Nous prîmes les escaliers roulants jusqu'à la rue, bousculés par la foule des heures de pointe. La rue était encombrée par un flot de voitures et je jetai un coup d'œil aux placards des journaux : les chauffeurs d'ambulance menaçaient de faire grève, et les pays de l'OPEP annonçaient une nouvelle augmentation du prix du pétrole.

« Tu viens avec moi ? dis-je.

— Oui, mais pas plus loin que l'appartement de Gracia. Tu ne veux plus de moi. »

Mais ce fut soudain tout le contraire, et je pris sa main pour la serrer dans la mienne. Je la sentais sur le point de m'abandonner une nouvelle fois, exactement comme Jethra s'était éloigné avant même que je n'eusse foulé ses rues.

« Qu'est-ce que je vais faire, Seri ? Je sais que tu as raison, mais je ne peux pas aller jusqu'au bout.

— Je n'essaierai plus de t'influencer. Tu sais comment trouver les îles, et je serai toujours là.

— Est-ce que ça veut dire que tu comptes m'attendre ?

— Ça veut dire que tu auras toujours la possibilité de me voir. »

Nous étions debout au milieu du trottoir, en plein dans le va-et-vient des piétons. Maintenant que j'étais de retour à Londres, mon impatience de rentrer m'avait quitté.

« Allons à notre café, dis-je.

— Sais-tu comment le retrouver ? »

Nous remontâmes Praed Street, mais tout était trop net. À l'intersection avec Edgware Road je commençai à désespérer.

Seri dit alors : « Je vais te montrer. »

Elle me prit la main, et au bout de quelques pas j'entendis la sonnette d'un tram. Je sentis qu'un changement subtil avait affecté l'apparence de la cité. Nous obliquâmes dans un des grands boulevards qui traversaient les beaux quartiers, et nous arrivâmes bientôt au carrefour où se trouvait le fameux café-terrasse. Nous y restâmes un bon moment, jusqu'après le coucher du soleil, mais je sentis alors mon agitation me reprendre.

« Il y a un bateau qui part ce soir, dit Seri. On peut encore le prendre. »

Je secouai la tête. « Il n'en est pas question. »

Sans attendre de voir ce qu'elle voulait faire, je laissai quelques

pièces sur la table et me mis à marcher en direction du nord. La soirée était chaude, pour Londres, et il y avait foule dans les rues. Beaucoup de pubs débordaient sur le trottoir, et les restaurants étaient assiégés.

J'avais conscience de la présence de Seri sur mes talons, mais elle ne disait rien et je ne me retournai pas vers elle. Elle ne m'offrait qu'une évasion, mais une évasion *hors de, pas vers*, de sorte qu'il n'y avait rien pour remplacer ce que je laissais derrière moi.

Mais en un sens elle n'avait pas eu tort : il était nécessaire que je visse les îles pour me trouver moi-même. Cela m'avait purgé de quelque chose.

Dans le vide qui subsistait, je reconnaissais mon erreur. J'avais cherché à comprendre Gracia à travers Seri, alors qu'en réalité elle me complétait. Elle m'apportait ce dont *je* manquais, en devenant l'incarnation. Je croyais qu'elle expliquait Gracia, mais en réalité elle ne faisait que me définir à mes propres yeux.

Tout en marchant dans ces rues devenues ordinaires, je voyais la réalité sous un nouvel aspect. Seri apaisait, là où Gracia érodait. Seri émoustillait, là où Gracia décourageait. Seri était équilibrée, là où Gracia était névrosée. Seri était douée et pâle, tandis que Gracia était turbulente, effervescente, lunatique, excentrique, aimante et vivante. Seri était douce par-dessus tout.

Création de mon manuscrit, elle était destinée à m'expliquer Gracia. Mais les événements et les lieux décrits dans le manuscrit étaient des prolongements imaginaires de moi-même, tout comme les personnages. J'avais pensé qu'ils représentaient des personnes bien précises, mais je me rendais compte à présent qu'ils n'étaient tous que des manifestations différentes de moi-même.

Il faisait nuit noire quand nous atteignîmes la rue où Gracia avait son appartement. Je pressai le pas jusqu'à ce que j'arrive en vue de la maison. J'aperçus de la lumière dans la pièce située sur le devant. Comme d'habitude, les rideaux n'étaient pas tirés, et je détournai les yeux, ne voulant pas jouer les voyeurs.

« Tu vas entrer la voir, n'est-ce pas ? dit Seri.

— Oui, bien sûr.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

— Je ne sais pas, Seri. Les îles n'étaient pas ce que j'aurais voulu. Je ne peux plus me cacher.

— Est-ce que tu aimes Gracia ?

— Oui.

— Sais-tu que tu vas recommencer à la détruire ?

— Je ne crois pas. »

Le plus grand mal que j'avais fait à Gracia avait été de me réfugier dans mes rêves. Je devais les rejeter.

« Tu penses que je n'existe pas, dit Seri, parce que tu penses

m'avoir créée. Mais j'ai une vie à moi, Peter, et si c'était toi qui me la procurais, tu saurais que ce n'est pas vrai. Jusque-là tu n'as vu qu'une partie de moi-même.

— Je sais. » Mais elle n'était qu'une partie de moi-même. Elle concrétisait mon désir de fuir, de me cacher d'autrui. Elle incarnait l'idée selon laquelle mes malheurs venaient de l'extérieur, alors que j'étais en train d'apprendre qu'ils venaient du dedans. Je voulais être fort, mais Seri me rendait faible.

Je perçus une certaine aigreur dans sa voix lorsqu'elle lâcha : « Alors fais ce que tu veux. »

La sentant se détacher de moi, j'essayai de lui prendre la main. Elle se déroba adroitement.

« Je t'en prie, ne t'en va pas, dis-je.

— Je sais que tu vas m'oublier, Peter, et peut-être est-ce aussi bien. Je serai là où tu voudras bien me trouver. »

Elle s'éloigna, sa chemisette blanche resplendissant dans les lumières de la ville. Je la regardai en songeant aux îles, en songeant aux mensonges en moi qu'elle représentait. Sa *mince* silhouette, souple et élancée, ses cheveux courts qui dansaient légèrement au rythme de ses pas. Elle me quitta ; elle n'avait pas encore atteint l'angle de la rue que je ne la voyais déjà plus.

Seul, n'ayant pour compagnes que les voitures garées au bord du trottoir, j'éprouvai un brusque et euphorique sentiment de soulagement. Quelle que fût la façon dont elle s'y était prise, Seri m'avait délivré de mes évasions consolatrices. J'étais libéré de la définition que je m'étais fabriquée, et je me sentais enfin capable d'être fort.

De l'autre côté du minibus australien en stationnement, la fenêtre de Gracia jetait une lumière orangée derrière les grilles. Je m'avançai, décidé à mettre fin à nos difficultés.

Quand j'eus atteint le bord du trottoir, je fus en mesure de plonger les yeux dans la pièce, et je vis Gracia pour la première fois.

Elle était assise sur le lit en pleine vue des éventuels passants, le dos droit, les jambes repliées sous elle en tailleur. Elle tenait une cigarette dans une main et faisait de grands gestes de l'autre tout en parlant. C'était une pause dans laquelle je l'avais vue plusieurs fois ; elle prenait une part active à la conversation, parlait de quelque chose qui l'intéressait. Surpris – car j'avais supposé qu'elle serait seule – je reculai avant qu'elle ne me remarquât. Je me déplaçai jusqu'à un endroit d'où je pouvais voir le reste de la pièce.

Une jeune femme était là avec elle, pelotonnée dans le seul fauteuil de la pièce. Je n'aurais su dire qui c'était. Elle était à peu près de l'âge de Gracia, vêtue de façon conventionnelle, et portait des lunettes.

Elle écoutait ce que Gracia disait, hochant de temps en temps la tête, prenant rarement la parole.

Quand je fus sûr qu'aucune des deux ne m'avait vu, je m'approchai un peu plus. Un cendrier plein de mégots était posé sur le sol à côté du lit. Deux tasses de café vides se trouvaient à côté. La pièce avait l'air d'avoir été récemment mise en ordre : les livres formaient des rangées bien droites sur les étagères, il n'y avait pas de vêtements qui traînaient dans le coin habituel et les tiroirs de la commode étaient fermés. Toute trace de la tentative de suicide de Gracia avait depuis longtemps disparu : le mobilier avait été remis en place, les dégâts subis par la porte réparés.

C'est alors que je remarquai un petit pansement adhésif sur la face intérieure du poignet de Gracia. Elle ne paraissait pas y prêter la moindre attention et se servait aussi librement de ce bras que de l'autre.

Elle parlait beaucoup, mais, chose plus importante, elle semblait heureuse. Je la vis plusieurs fois sourire, et elle s'esclaffa franchement en une occasion avec ce petit mouvement de la tête sur le côté que je lui avais vu si souvent, dans les anciens jours.

J'eus envie de me précipiter à l'intérieur, mais la présence de l'autre femme me retint. Je me réjouissais de l'aspect de Gracia. Elle était aussi mince qu'à l'ordinaire, mais cela mis à part, elle rayonnait de santé et d'entrain ; elle me remettait la Grèce en mémoire, les bains de soleil et le vin parfumé à la résine, là où nous avions commencé. Elle paraissait rajeunie de cinq ans depuis la dernière fois où je l'avais vue, ses vêtements avaient l'air propres et repassés de frais, et elle s'était fait couper les cheveux, adoptant un nouveau style de coiffure.

Je regardai les deux femmes quelques minutes, puis, à mon grand soulagement, l'inconnue se leva. Gracia sourit, dit quelque chose et elles éclatèrent de rire toutes les deux. La femme se dirigea vers la porte.

Ne désirant pas me faire surprendre à mon poste d'observation, je m'éloignai un peu le long de la rue et passai sur l'autre trottoir. Une minute ou deux après, la femme apparut en haut de l'escalier menant à la rue et se glissa au volant d'une des voitures en stationnement. Dès qu'elle fut partie, je traversai rapidement la chaussée, arrivai devant la porte de Gracia et glissai ma clé dans la serrure.

Les lumières étaient allumées dans le vestibule, et une odeur d'encaustique flottait dans l'air.

« Gracia ? Où es-tu ? » La porte de la chambre à coucher était ouverte, mais elle n'y était pas. J'entendis un bruit de chasse d'eau et celui de la porte des toilettes que l'on ouvrait.

« Je suis revenu, Gracia ! »

Je l'entendis dire : « Jean, c'est toi ? » Puis elle apparut et me vit.

« Hello, Gracia, lançai-je.

— Je croyais... Oh mon Dieu, c'est toi ! D'où sors-tu ?

— J'ai été obligé de partir pour quelques...

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Tu ressembles à un clochard !

— J'ai... euh, dormi à la dure, dis-je. Il m'a fallu m'absenter. »

Nous étions debout à quelques pas l'un de l'autre, sans sourire, sans un mouvement pour nous embrasser. Je me disais en moi-même que c'était là Gracia, la véritable Gracia, et j'arrivais à peine à y croire.

Elle était devenue une figure surnaturelle, *idéale* dans mon esprit, quelque chose de perdu et d'inaccessible. Et pourtant elle était là devant moi, réelle et palpable, une Gracia au meilleur de sa forme, sereine et belle sans cette terreur tenace au fond des yeux.

« Où étais-tu passé ? L'hôpital a essayé de te retrouver, ils ont appelé la police... Où es-tu allé ?

— J'ai quitté Londres durant quelque temps, à cause de toi. »

J'avais envie de la serrer dans mes bras, de sentir son corps contre le mien, mais il y avait quelque chose en elle qui me fit garder mes distances. « Et toi ? Tu as l'air tellement mieux !

— Je vais très bien à présent, Peter. Mais sûrement pas grâce à toi. » Elle regarda ailleurs. « Je ne devrais pas dire cela. On m'a dit que tu m'avais sauvé la vie. »

Je m'approchai d'elle et essayai de l'embrasser, mais elle détourna la tête, de sorte que je n'arrivai qu'à lui effleurer la joue. Quand je levai les bras pour les refermer autour d'elle, elle recula. Je la suivis, et nous pénétrâmes dans la fraîche obscurité du salon, où se trouvaient la télévision et la chaîne haute-fidélité – une pièce que nous n'avions que rarement utilisée.

« Qu'est-ce qu'il y a, Gracia ? Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ? »

— Pas maintenant. Je ne m'attendais pas à te voir, c'est tout.

— Qui est Jean ? dis-je. Est-ce la fille qui était ici ?

— Oh, c'est une assistante sociale. Elle vient me voir tous les jours pour s'assurer que je ne vais pas remettre ça. Ils s'occupent de moi, vois-tu. Après m'avoir renvoyée chez moi, ils ont découvert que je n'en étais pas à mon premier essai, et ils me tiennent à l'œil. Ils pensent que c'est dangereux pour moi de vivre seule.

— Tu as l'air en pleine forme, dis-je.

— Je vais bien à présent. Je ne recommencerai plus. Tout ça, c'est fini. »

Sa voix avait quelque chose de tranchant, quelque chose de dur qui me rebuta. Cette dureté semblait d'ailleurs commandée par l'intention de me rebuter.

« Je suis vraiment désolé si j'ai paru t'abandonner, dis-je. On m'a dit que tu étais entre de bonnes mains. Je croyais savoir pourquoi tu avais fait ça, et il fallait absolument que je parte. »

— Tu n'as pas à te justifier. Ça n'a plus d'importance.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Bien sûr que ça a encore de l'importance !

— Pour toi... ou pour moi ? »

Je fixai sur elle un regard impuissant, mais rien dans son expression n'indiquait qu'elle pût m'aider.

« Est-ce que tu m'en veux ? dis-je. »

— Pourquoi t'en voudrais-je ?

— Parce que je t'ai fait faux bond.

— Non... je ne dirais pas que je t'en veux.

— Quoi alors ?

— Je ne sais pas. » Elle fit quelques pas dans la pièce, mais sans manifester cet énervement que je lui connaissais bien. Son attitude était plutôt évasive. Cette pièce, comme la chambre, avait été rangée et astiquée. Je la reconnaissais à peine. « Allons devant. Je voudrais une cigarette. »

Je la suivis dans la chambre, et tandis qu'elle s'asseyait sur le lit

et allumait une cigarette, je tirai les rideaux. Elle me regarda faire sans rien dire. Je m'installai dans le fauteuil qu'avait occupé l'assistante sociale.

« Gracia, raconte-moi ce qui t'est arrivé... à l'hôpital.

— Ils m'ont retapée et renvoyée chez moi. C'est tout. Puis les services sociaux ont trouvé un dossier sur moi, et je me suis fait un peu enguirlander. Mais Jean est bien. Elle sera contente de ton retour. Je lui passerai un coup de fil demain matin pour lui annoncer la nouvelle.

— Et toi ? Est-ce que tu es contente que je sois revenu ? »

Gracia sourit tout en tendant le bras vers le sol pour faire tomber la cendre de sa cigarette. Je sentis que j'avais eu une parole ironique.

« Qu'est-ce qui te fait sourire ? m'enquis-je.

— J'avais besoin de toi quand je suis revenue à la maison, Peter, mais je ne *voulais* pas de toi. Si tu avais été là, tu n'aurais fait que me démolir encore sans que je puisse compter sur les gens de l'aide sociale. J'ai été soulagée de ne pas t'avoir dans les pattes. Ça m'a facilité les choses.

— Pourquoi t'aurais-je démolie ?

— Parce que tu l'as toujours fait ! C'est ce que tu n'as pas cessé de faire depuis qu'on s'est rencontrés. » Gracia tremblait et se rongea les ongles, tandis que la cigarette se consumait de haut en bas dans sa main. « Quand je suis revenue ici, je n'avais envie que d'être seule pour réfléchir et me remettre les idées en place ; tu n'étais pas là, et c'était exactement ce que je voulais.

— Donc je n'aurais pas dû revenir du tout, dis-je.

— Je ne voulais pas de toi ici à ce moment-là. Il y a une différence.

— Et tu veux de moi maintenant ?

— Non. Enfin... je ne sais pas. J'avais besoin d'être seule et j'ai pu l'être. Ce qui peut se passer ensuite, c'est une autre affaire. »

Nous restâmes tous les deux silencieux, éprouvant probablement le même dilemme. Nous savions tous deux que nous étions dangereux l'un pour l'autre tout en ayant désespérément besoin l'un de l'autre. Il n'y avait aucun moyen rationnel de discuter de cela : ou nous résolvions le problème en reprenant la vie commune, ou nous en parlions en termes fortement chargés d'émotion. Gracia s'efforçait de rester calme ; je ne songeais qu'à me servir de ma nouvelle force intérieure.

Nous continuions d'être tous les deux pareils, et c'était peut-être ce qui nous condamnait. Je l'avais abandonnée pour essayer de mieux me comprendre, elle avait eu besoin de solitude. Je me sentis intimidé par les changements intervenus en elle : l'appartement nettoyé et rangé, la nouvelle coiffure, le rétablissement physique. Elle me faisait

prendre conscience de ma tête hirsute et mal rasée, de mes vêtements sales, de ma puanteur.

Mais j'étais moi aussi passé par une phase de rétablissement, et comme cela ne se voyait pas il fallait bien que je lui en parle.

Finalement, je lui dis : « Moi aussi je suis plus fort, Gracia. Je sais que tu vas penser que ce ne sont là que des mots, mais je le crois sincèrement. C'est pour cela qu'il fallait que je parte. »

Gracia s'arracha de sa contemplation silencieuse de la moquette fraîchement passée à l'aspirateur. « Continue. Je t'écoute.

— Je croyais que tu avais fait ça par haine de moi.

— Non. J'avais *peur* de toi.

— Très bien. Mais tu as fait ça à cause de moi, à cause de ce que nous étions devenus l'un pour l'autre. Je comprends ça maintenant... mais il y avait autre chose. Tu avais lu mon manuscrit.

— Ton quoi ?

— Mon manuscrit. J'ai écrit mon autobiographie, et elle était là. Sur le lit, le jour où je t'ai trouvée. Tu étais manifestement en train de la lire, et j'ai compris que ça t'avait retournée.

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler.

— Rappelle-toi ! » Je parcourus la pièce du regard, me rendant compte que depuis mon retour je n'avais vu le manuscrit nulle part. Je ressentis un frisson de panique : Gracia l'avait-elle détruit, jeté ? « C'était un tas de feuilles de papier attachées ensemble : Où est-il ?

— J'ai mis toutes tes affaires à côté. J'ai fait le ménage. »

Je la plantai là pour me ruer dans le salon. À côté de la platine de la chaîne stéréo, près des disques – neuf disques bien séparés des siens – il y avait une petite pile de mes livres. Dessous, tenu par deux rubans élastiques disposés en croix, se trouvait mon manuscrit. Je fis sauter les élastiques et tournai quelques pages : tout était là. Quelques feuillets n'étaient pas dans l'ordre, mais il n'en manquait aucun. Je retournai dans la chambre ; Gracia avait allumé une autre cigarette.

« Voilà de quoi je voulais parler », dis-je en lui mettant le manuscrit sous les yeux. C'était pour moi un immense soulagement de le voir intact. « C'est ceci que tu lisais, n'est-ce pas ? Ce fameux jour. »

Gracia plissa les yeux, mais je sentis que ce n'était pas pour y voir mieux. « Je voulais justement te poser une question à ce propos...

— Laisse-moi t'expliquer, l'interrompis-je. C'est important. J'ai écrit ceci pendant que j'étais dans l'Herefordshire, avant d'aller chez Félicité. Je suis sûr que c'était ce qui créait ce malaise entre nous. Tu pensais que je voyais quelqu'un d'autre, alors qu'en réalité je ne faisais que penser à ce que j'avais écrit. C'était ma manière de me trouver moi-même. Mais je n'ai jamais vraiment terminé ce texte. Quand tu étais à l'hôpital et que j'ai été sûr qu'on s'occupait bien de toi, je suis parti pour essayer de l'achever. »

Gracia ne dit rien ; elle continuait de me fixer.

« Je t'en prie, dis quelque chose, lançai-je.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce manuscrit ?

— Mais tu l'as lu ! Ou tu en as lu une partie.

— J'y ai jeté un coup d'œil, Peter, mais je n'en ai pas lu une ligne. »

Je posai les pages dans un coin, les mettant automatiquement d'équerre avant de les lâcher. Je n'avais pas seulement pensé à ma littérature pendant que j'étais dans les îles. Pourquoi la vérité était-elle si difficile à dire ?

« Je veux que tu lises a, dis-je. Il faut que tu comprennes. »

Gracia se réfugia de nouveau dans le silence, les yeux fixés sur son cendrier.

« Est-ce que tu as faim ? dit-elle enfin.

— Ne détourne pas la conversation.

— Laissons ça pour plus tard. J'ai faim, et tu as l'air de ne rien avoir mangé depuis des jours.

— On ne peut vraiment pas en finir avec ça tout de suite ? insistai-je. C'est très important.

— Non, je vais préparer quelque chose. Pourquoi ne prendrais-tu pas un bain pendant ce temps-là ? Tes vêtements sont toujours là.

— Entendu », dis-je.

La salle de bains était aussi impeccable que le reste de l'appartement. On n'y trouvait plus les sempiternels tas de vêtements sales, tubes de dentifrice vides et morceaux de papier hygiénique souillés. Quand je tirai la chasse, la cuvette des W.C. se remplit d'une eau bleue moussante. Je fis un rapide séjour dans la baignoire, tout en entendant Gracia s'activer dans la cuisine. Puis je me rasai et enfilai des vêtements propres. En passant sur la balance de Gracia, je m'aperçus que j'avais perdu du poids pendant ma fugue.

Nous dînâmes sur la table de la pièce de derrière. Un repas tout simple à base de riz et de légumes, mais il y avait longtemps que je n'avais pas mangé quelque chose d'aussi bon. Je me demandais comment j'avais survécu pendant ma fugue, où j'avais dormi, ce que j'avais pu manger. Où étais-je allé ?

Gracia mangeait sans hâte, mais contrairement à son moi d'autrefois, elle finit son assiette. J'avais l'impression d'avoir devant moi quelqu'un que je connaissais à peine, bien qu'elle restât reconnaissable au sein même de sa transformation. Elle était la Gracia que j'avais souvent souhaitée : délivrée de ses névroses, ou paraissant telle, délivrée de ses tensions et de ses problèmes intérieurs, délivrée des perturbations qui provoquaient ses brusques changements d'humeur. Je sentais en elle une nouvelle détermination. Elle faisait un immense effort pour reprendre son aplomb, et cela me remplissait

d'admiration et de tendresse pour elle.

Notre repas terminé, je me sentis pleinement satisfait. Le nouveau plaisir physique d'un corps et de vêtements propres, d'un estomac plein, de la conviction que j'étais sorti d'un long tunnel d'incertitude, me donnait le sentiment que nous pouvions repartir à zéro.

Ce qui n'avait pas été le cas après *Castleton* ; la chose avait été prématurée pour elle comme pour moi.

Gracia fit du café, et nous transportâmes nos tasses de grès dans la chambre à coucher. Nous nous sentions plus à notre aise dans cette pièce. Dehors, des portières de voitures claquaient occasionnellement, et nous entendions de temps en temps des gens passer devant la fenêtre. Je m'assis sur le lit avec Gracia : elle me faisait face, les jambes repliées sous elle. Nos tasses de café étaient par terre à côté de nous, le cendrier entre nous.

Comme elle restait silencieuse, je dis : « À quoi tu penses ?

— À nous. Tu me compliques la vie.

— Pourquoi ça ?

— Je ne m'attendais pas à ton retour. Pas encore, en tout cas.

— Et pourquoi ça te complique la vie ?

— Parce que tu as changé et que je ne vois pas très bien en quoi. Tu dis que tu vas mieux, que tout va bien marcher à présent. Mais nous avons tous les deux déjà dit ça, nous avons tous les deux entendu ça.

— Tu ne me crois pas ?

— Je crois que tu es sincère... bien sûr que je le crois. Mais j'ai encore peur de toi, peur de ce que tu pourrais me faire. »

Je lui caressai légèrement le dos de la main ; c'était le premier geste de véritable intimité entre nous, et elle n'avait eu aucun mouvement de recul.

Je déclarai : « Gracia, je t'aime. Ne peux-tu pas me faire confiance ?

— J'essaierai. » Mais elle évitait mon regard.

« Tout ce que j'ai fait ces derniers mois, je l'ai fait à cause de toi. Ça m'a éloigné de toi, mais j'ai vu que je faisais fausse route.

— De quoi es-tu en train de parler ?

— De ce que j'ai écrit dans mon manuscrit, et de ce que ça m'a fait faire.

— Je ne veux pas parler de ça, Peter. » Elle me regardait de nouveau, et je lui vis encore cet étrange plissement des yeux.

« Tu m'as dit que tu étais d'accord tout à l'heure. »

Je balançai mes jambes hors du lit, traversai la chambre et repris l'épaisse liasse de pages où je l'avais laissée. Je me rassis en face de Gracia, mais elle avait retiré sa main.

« Je veux t'en lire une partie, dis-je. T'expliquer ce que ça

signifie. »

Tout en parlant, je tournai les pages à la recherche de celles qui n'étaient plus dans l'ordre. Elles se trouvaient pour la plupart au début. Je remarquai que beaucoup de feuillets étaient mouchetés de taches de sang séché, et qu'une large bavure de brun maculait le bord des pages. Les parcourant du regard, je vis le nom de Seri se détacher nettement, encore et encore. J'aborderais la question à un moment ou à un autre, expliquerais qui était Seri, ce qu'elle était devenue pour moi, ce que je comprenais d'elle à présent. Tout cela, plus l'état d'esprit que le manuscrit représentait, les îles, les escapades, les relations difficiles avec Félicité. Et encore les hautes vérités que contenait mon histoire, la définition de moi-même, la façon dont elle m'avait figé et enfermé dans mon univers intérieur, pétrifié dans mes émotions.

Il me fallait faire entrer Gracia là-dedans, afin de pouvoir moi-même en sortir.

« Peter, tu me fais peur quand tu es comme ça. » Elle avait allumé une cigarette, son geste le plus habituel, mais cette fois je retrouvai chez elle la tension des anciens jours. L'allumette atterrit dans le cendrier, où elle continua de brûler.

« Quand je suis comment ?

— Tu vas encore me mettre dans tous mes états. Ne continue pas.

— Qu'est-ce qui te travaille, Gracia ?

— Range-moi ces papiers. Je ne peux pas supporter cela !

— Il faut que je t'explique. »

Elle fit courir sa main sur sa tempe, lissant frénétiquement ses cheveux. Elle ne réussit qu'à déranger sa nouvelle coiffure. Sa nervosité était contagieuse. J'y réagis comme je réagissais à sa sexualité. Je ne pouvais pas y résister, et nous n'en retirions pourtant que de rares satisfactions. Je vis alors ce qui avait manqué entre nous depuis mon retour ; comme elle bougeait le bras, son chemisier comprima légèrement sa poitrine, et j'eus envie d'elle. Il fallait la fureur qui couvait en nous pour nous porter vers le sexe.

« Qu'est-ce que tu veux expliquer, Peter ? Que reste-t-il à dire ?

— Il faut que je te lise ceci.

— Cesse de me tourmenter ! Je ne suis pas folle... tu n'as *rien écrit du tout* !

— C'est comme ça que je me suis défini. L'année dernière, quand je suis parti.

— Peter, est-ce que tu es fou ? Ces pages sont blanches ! »

J'étais les pages tout abîmées sur le lit, comme un illusionniste met un jeu de cartes en éventail. Les mots, l'histoire de ma vie, la définition de mon identité se déployaient devant moi. Tout était là : les lignes de texte dactylographié, les fréquentes corrections, les

marques au crayon, les notes et les ratures. Le noir des caractères, le bleu du stylo à bille, le gris du crayon, le brun des gouttes de sang séché en forme de petites baleines. C'était tout moi.

« Il n'y a rien là-dessus, Peter ! Pour l'amour de Dieu, ce ne sont que des feuilles blanches !

— Oui, mais... »

Je contemplai les pages, me rappelant ma pièce blanche dans le cottage d'Edwin. Cette pièce se situait à un niveau supérieur de réalité et de vérité qui transcendait son existence littéraire. Tel était mon manuscrit. Les mots étaient là, inscrits sur le papier en caractères indélébiles, exactement comme je les avais écrits. Mais pour Gracia, qui ne voyait pas l'esprit qui les avait fabriqués, ils n'avaient pas d'existence. J'avais écrit sans avoir écrit.

L'histoire était là, mais pas les mots.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » cria Gracia d'une voix aiguë, presque hystérique. Elle tripotait une de ses bagues à sa main droite.

« Je lis. »

J'avais trouvé la page que je voulais lui montrer : elle se situait au chapitre 7, dans lequel Seri et moi nous rencontrions pour la première fois à Muriseay Ville. La scène était parallèle à notre première rencontre, sur l'île de Kos, dans la mer Égée. Le personnage de Seri travaillait au bureau local de Loterie Collago, alors que Gracia était à ce moment-là en vacances ; Muriseay Ville était une cité pleine d'animation, alors que Kos n'était qu'un petit port. Les événements différaient, mais ils véhiculaient la vérité plus haute de leur retentissement. Gracia reconnaîtrait tout cela.

Je séparai la page des autres et la lui tendit. Elle la posa sur le lit entre nous. Dans le mauvais sens.

« Pourquoi ne veux-tu pas regarder ça ? dis-je.

— Qu'est-ce que tu essaies de me faire ?

— Je veux seulement que tu comprennes. Je te prie de lire ça. »

Elle s'empara de la page, la froissa dans sa main et la jeta à travers la pièce. « Je ne peux pas lire une feuille blanche ! »

Ses yeux étaient embués, et elle avait réussi à retirer sa bague.

M'apercevant enfin qu'elle était incapable de faire le saut de l'imagination nécessaire, je dis, avec autant de douceur que possible : « Je peux t'expliquer ?

— Non, ne dis plus rien. J'en ai assez. Est-ce que tu vis complètement dans le rêve ? Qu'est-ce que tu imagines d'autre ? Sais-tu qui je suis, qui je suis vraiment ? Sais-tu où tu es et ce que tu fais ?

— Tu n'arrives pas à lire les mots, dis-je.

— Il n'y a rien à lire. Rien. »

Je me levai du lit et rapportai la page chiffonnée. Je la lissai du plat de la main, et la remis à sa place parmi les autres. Je me mis à

rassembler les feuilles pour leur faire retrouver leur masse familière et rassurante.

« Il faut que tu comprennes ceci », dis-je.

Gracia baissa la tête, pressant une main sur ses yeux. Je l'entendis dire d'une voix à peine distincte : « Et voilà que ça recommence.

— Quoi donc ?

— On ne peut pas continuer, c'est évident. Rien n'a changé. » Elle s'essuya les yeux avec un mouchoir en papier. Laisant sa cigarette se consumer dans le cendrier, elle sortit à toute vitesse de la pièce. Je l'entendis décrocher le téléphone dans le vestibule et former un numéro. Un instant après, elle introduisit une pièce de monnaie dans la fente, déclenchant ce bruit caractéristique de caisse enregistreuse.

Bien que sa voix fût étouffée, comme si elle m'avait tourné le dos, je l'entendis dire : « Steve... ? Oui, c'est moi. Est-ce que tu peux m'héberger pour cette nuit ?... Ça va, je t'assure. Rien que pour cette nuit... Oui, il est revenu. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout va très bien... Non, je prendrai le métro. Je vais bien, je t'assure... Dans environ une heure ? Merci. »

J'étais debout quand elle revint dans la chambre. Elle écrasa sa cigarette, et tourna son visage vers moi. Elle semblait rassérénée.

« As-tu entendu ? dit-elle.

— Oui. Tu vas chez Steve.

— Je reviendrai demain matin. Steve me déposera en allant au travail. Est-ce que tu seras encore là ?

— Gracia, je t'en prie, ne pars pas. Je ne te parlerai plus de mon manuscrit.

— Écoute, j'ai juste besoin de me calmer un peu, de parler à Steve. Tu m'as mise sens dessus dessous. Je ne m'attendais pas à te revoir maintenant. »

Elle allait et venait dans la chambre, ramassant ses cigarettes et ses allumettes, son sac, un livre. Elle prit une bouteille de vin dans le placard, puis se rendit dans la salle de bains. Quelques instants plus tard, elle était dans le vestibule, près de la porte de la chambre, en train de vérifier si ses clés étaient bien dans son porte-monnaie, une poche en plastique de supermarché contenant ses affaires de nuit et sa bouteille de vin se balançant à son poignet.

Je vins me placer près d'elle.

« Je n'en reviens pas, dis-je. Pourquoi me fuis-tu ainsi ?

— Pourquoi as-tu fui, *toi* ?

— C'est ce que j'essayais de t'expliquer. »

Elle affichait une expression neutre, évitant mes yeux. Je savais qu'elle s'efforçait de garder le contrôle d'elle-même ; jadis, nous aurions discuté jusqu'à l'épuisement, nous serions mis au lit, aurions fait l'amour, continué le matin. Cette fois elle avait mis un terme à la

séance : l'appel téléphonique, le brusque départ, la bouteille de vin.

Alors même qu'elle était là, à attendre que je la laisse partir, elle était déjà absente, à mi-chemin de la station de métro.

Je lui pris le bras. Cela lui fit tourner les yeux vers moi, mais pas pour longtemps.

« Est-ce que tu m'aimes encore ? dis-je.

— Comment peux-tu poser une question pareille ? » me retourna-t-elle. J'attendis, jouant délibérément de mon silence. « Rien n'a changé, Peter. J'ai tenté de me tuer parce que je t'aimais, parce que tu ne faisais pas attention à moi, parce qu'il était impossible de vivre avec toi. Je ne veux pas mourir, mais quand je suis perturbée je n'arrive plus à me contrôler. J'ai peur de ce que tu pourrais me faire. » Elle prit une profonde inspiration, mais son souffle était inégal, et je sus qu'elle retenait ses larmes. « Il y a quelque chose tout au fond de toi que je ne peux pas toucher. Je le sens surtout quand tu te rencognes, comme quand tu parlais de ton fichu manuscrit. Tu vas me rendre cinglée !

— Je suis revenu ici parce que je suis sorti de moi-même, dis-je.

— Non... non, ce n'est pas vrai. Tu t'illusionnes, et tu essaies de m'illusionner de même. Ne recommence plus jamais. Je ne peux pas tenir le coup ! »

Elle éclata alors en sanglots, et je relâchai son bras. J'essayai de l'attirer contre moi, de la serrer dans mes bras pour la réconforter, mais elle s'arracha à mon étreinte en pleurant. Elle se rua sur la porte d'entrée et la claqua derrière elle.

Je restai planté dans le vestibule, à l'écoute d'échos imaginaires de cette bruyante sortie.

Je revins dans la chambre et demeurai un long moment assis au bord du lit, à fixer la moquette, le mur, les rideaux. Passé minuit je me secouai et mis un peu d'ordre dans l'appartement. Je vidai les cendriers et les lavai en même temps que la vaisselle du dîner et les tasses à café. Puis je dénichai mon vieux fourre-tout de cuir et le remplis d'autant de vêtements que je pus. Je rangeai le manuscrit en dernier, en forçant dessus pour le faire rentrer. Je vérifiai que tous les interrupteurs électriques étaient débranchés, qu'aucun robinet ne gouttait. En partant, j'éteignis toutes les lumières.

Je descendis à pied jusqu'à Kentish Town Road, où je rencontrai quelques voitures. J'étais trop fatigué pour désirer dormir encore à la dure, et songeai à trouver un hôtel bon marché pour la nuit. Je me souvenais d'une rue près de Paddington où il y en avait plusieurs, mais je voulais sortir de Londres. Je m'arrêtai, indécis.

J'étais comme assommé par la façon dont Gracia m'avait rembarré. J'étais retourné vers elle sans avoir la moindre idée de ce que j'allais dire, ou de ce qui pouvait se passer, mais il me semblait

que ma nouvelle force intérieure viendrait à bout de tous les problèmes. En fait, c'était elle la plus forte.

La fermeture éclair de mon fourre-tout était ouverte, et je pouvais apercevoir le manuscrit à l'intérieur. Je le sortis et tournai les pages à la lumière d'un réverbère. L'histoire s'étalait sous mes yeux, mais les mots avaient disparu. Certaines pages étaient dactylographiées, mais les caractères étaient couverts de gribouillages. Je vis des noms défiler : Kalia, Muriseay, Seri, Ia, Mulligayn. Le sang de Gracia était toujours là. Les seuls mots cohérents, sans ratures, se trouvaient à la dernière page. C'étaient ceux de la phrase que je n'avais pas terminée.

Je remis le manuscrit dans le sac, et m'accroupis dans l'entrée en retrait d'un magasin. Si les pages s'étaient vidées de leurs mots, si mon histoire n'existait plus, cela signifiait que je pouvais prendre un nouveau départ.

Il y avait maintenant plus d'un an que j'étais allé occuper le cottage d'Edwin, et il était arrivé beaucoup de choses dans ma vie qui n'étaient pas consignées dans le manuscrit. Mon séjour au cottage lui-même, les semaines passées chez Félicité, mon retour à Londres, ma découverte des îles.

Et surtout, le manuscrit ne contenait pas le récit de sa propre écriture, et des découvertes qu'il m'avait permis de faire.

Assis là dans cette entrée exposée à tous les vents, mon fourre-tout entre mes genoux, je sus que j'étais prématurément revenu vers Gracia. Ma définition de moi-même était incomplète. Seri avait raison : j'avais besoin de m'immerger complètement dans les îles de l'esprit.

Un frisson d'excitation me parcourut à la pensée du défi qui m'était lancé. Je quittai l'entrée du magasin et pris à grands pas la direction du centre. Demain je m'organiserais, trouverais un endroit où loger, prendrais peut-être un emploi. J'écirais quand je pourrais, construirais mon univers intérieur et m'enfoncerais dedans. Là j'arriverais à me trouver, là j'arriverais à vivre, là j'arriverais à l'extase. Gracia ne me repousserait plus.

J'avais l'impression d'être seul dans la ville, au milieu des devantures mortes illuminées, des maisons plongées dans l'obscurité, des trottoirs déserts, des affiches luminescentes. Je sentis une vague de conscience se détacher de moi, élargir son cercle, englobant l'ensemble de Londres. Je dépassai à grandes enjambées les rangées de voitures, les sacs de détritrus attendant d'être ramassés, les cartons plastifiés et les boîtes de boissons diverses au rebut. Je traversai à toute vitesse des carrefours où les feux passaient d'une couleur à l'autre pour des voitures inexistantes, passai devant des murs souillés de graffiti à la bombe à peinture, devant des bureaux clos et des stations de métro fermées. Les bâtiments dressaient leurs formes pâles

autour de moi.

Devant moi il y avait la perspective des îles.

J'imaginai que Seri était avec moi à bord du navire. Après avoir quitté Hetta, où je m'étais momentanément réfugié loin de la clinique, notre première escale avait été Collago, et je savais qu'il était possible que Seri eût embarqué à ce moment-là. J'étais resté au centre du navire pendant qu'il mouillait au port, à observer secrètement la montée des passagers, mais je ne l'avais pas vue parmi eux ; cependant, je pouvais très bien l'avoir manquée.

Pendant toute la durée du voyage, de Hetta à Jethra, via Muriseay, je ne cessai de l'entrevoir. Parfois c'était une vision d'elle à l'autre bout du navire : une tête blonde au port particulier, une certaine combinaison de couleurs dans les vêtements, une démarche caractéristique. En une occasion ce fut un parfum bien spécial que j'associai à sa présence, détecté de façon presque subliminale dans le salon bondé. Un nom ne cessait de me revenir à l'esprit : Mathilde, que j'avais un jour prise pour Seri. J'allai voir dans mon manuscrit ce qui se référait à elle.

Je rôdai obstinément par tout le navire à ces moments-là, en quête de Seri, sans pour autant désirer forcément la trouver. J'avais besoin de sortir de mon incertitude, car, contradictoirement, je voulais à la fois qu'elle fût à bord avec moi, et qu'elle n'y fût pas. J'étais solitaire et troublé, car elle m'avait créé après le traitement ; en même temps, il me fallait rejeter sa vision du monde pour pouvoir me trouver.

Cette illusion qui me faisait voir Seri s'intégrait dans une dualité plus générale.

Je percevais les choses avec deux esprits. J'étais ce que Seri et Lareen avaient fait de moi, et j'étais ce que j'avais découvert de moi dans le manuscrit original.

J'acceptai l'inconfortable réalité du navire bondé, sa course tortueuse à travers la mer Centrale, les îles où nous faisions escale, le pot-pourri de cultures et de dialectes, l'étrangeté de la nourriture, la chaleur et l'étourdissante beauté du paysage. Tout cela formait autour de moi quelque chose de solide et de tangible, et pourtant je savais que rien ne pouvait être vrai.

J'étais effrayé de savoir qu'il y avait cette dichotomie dans le monde que je percevais, comme si cesser d'y croire pouvait faire

disparaître le navire sous mes pieds.

Je me sentais un personnage de première importance à bord du navire, car je jouais un rôle essentiel dans la continuité de son existence. Tel était mon dilemme. Je savais que je n'étais pas chez moi dans les îles. Je reconnaissais en moi une vérité profonde et consistante concernant mon identité : je m'étais découvert à travers les métaphores de mon manuscrit. Mais le monde extérieur, perçu de façon anecdotique, avait une solidité et une complexité spacieuses.

Il était voué au hasard, il échappait à tout contrôle, il manquait de rigueur narrative.

Je comprenais mieux cela en considérant les îles.

Il m'avait semblé tandis que je me remettais de l'opération, qu'à mesure que je m'informais sur l'Archipel du Rêve je le créais de fait dans mon esprit. J'avais senti s'élargir autour de moi la conscience que j'en avais.

Je l'imaginai différemment au gré du moment, à mesure que ma compréhension changeait. Le vocabulaire de mon imaginaire étant limité, j'avais élaboré ma création lentement. D'abord les îles n'étaient que des formes vagues. Puis venaient les couleurs – hardies, violemment primaires –, puis elles étaient ornées de fleurs et remplies d'oiseaux et d'insectes, pourvues de constructions, appauvries par des déserts, peuplées d'habitants, suffoquées par la jungle, fouettées par des orages tropicaux et balayées par des grandes marées. Au début ces îles fictives n'avaient aucun rapport avec Collago, le lieu de ma naissance spirituelle, puis Seri m'avait communiqué un jour cette information apparemment innocente que Collago faisait elle-même partie de l'Archipel. Instantanément, ma construction mentale des îles changea : la mer se trouvait remplie de Collagos. Plus tard, continuant de m'instruire, j'apportai d'autres modifications. À mesure que se développait en moi ce que j'appelais le sens du goût, j'imaginai les îles selon des principes esthétiques ou moraux, les dotant de caractéristiques romanesques, culturelles et historiques.

Cependant, malgré ces continuelles modifications, il y avait une certaine netteté dans mon concept des îles.

Leur réalité, telle qu'elle m'apparaissait du navire, était par conséquent riche de surprise, ce qui faisait le véritable attrait du voyage.

J'étais transporté par le paysage toujours changeant. Les îles différaient les unes des autres selon la latitude, la géologie sous-marine, la végétation, les ressources commerciales, industrielles ou agricoles. Un groupe d'îles, porté sur mes cartes sous le nom de groupe Olldus, était défiguré par des siècles de volcanisme : là les grèves étaient noires, les hautes falaises croulantes de basalte et de lave pétrifiée, et les pics montagneux nus et déchiquetés. Dans la

même journée nous voguions à travers un amas d'îles anonymes, basses et couvertes d'un fouillis inextricable de palétuviers. Là le navire fut envahi par des nuées d'insectes qui nous accompagnèrent, piquant et mordant, jusqu'à la tombée de la nuit. Les îles Tamer nous accueillirent avec des ports, tout un déploiement de villes et de terres agricoles, et de la nourriture propre à varier l'ordinaire limité du navire.

Je passais la plus grande partie des heures diurnes au bastingage, à contempler le déroulement de ce spectacle sans fin, gorgeant mes sens de la somptuosité du décor. Je n'étais d'ailleurs pas le seul ; beaucoup d'autres passagers, apparemment natifs des îles, montraient la même fascination. Les îles défiaient l'interprétation ; on ne pouvait qu'en faire l'expérience.

Je savais que je n'aurais jamais dû créer ces îles comme éléments de mes affabulations. La diversité même de la richesse visuelle était au-delà de n'importe quelle puissance créatrice, excepté celle de la nature. Je découvrais les îles et les absorbais, elles me venaient de l'extérieur, elles me confirmaient la réalité de leur existence.

La dualité n'en subsistait pas moins. Je savais que la définition dactylographiée de moi-même était réelle, que ma vie se vivait ailleurs. Plus j'appréciais la gamme, la variété et l'authentique beauté de l'Archipel du Rêve, moins j'étais capable d'y croire.

Si Seri était comprise dans cette perception, elle non plus ne pouvait pas exister.

Pour affirmer ma connaissance de ma réalité intérieure, je relisais mon manuscrit tous les jours. Chaque fois il prenait plus de sens, me permettant de voir au-delà des mots, d'apprendre et de me rappeler des choses qui n'étaient pas écrites.

Ce navire était un moyen d'atteindre mon but, en ce qu'il m'emportait dans un voyage intérieur. Une fois que je l'aurais quitté pour la terre ferme, que je marcherais dans la ville que je connaissais sous le nom de « Jethra », je serais chez moi.

Ma compréhension de la réalité métaphorique augmentait, et avec elle ma confiance en moi. Par exemple, je résolus le problème de la langue.

Après le traitement j'avais été amené à la conscience à travers le langage. Je parlais désormais la même langue que Seri et Lareen. Je n'avais jamais réfléchi à cela. Parce que j'y étais venu comme à une langue maternelle, j'en faisais instinctivement usage. Que j'eusse écrit mon manuscrit dans cette langue était quelque chose qui me paraissait naturel. Je savais qu'elle était parlée, comme première langue, par des gens comme Seri et Lareen, et par les docteurs et le personnel de la clinique, et que l'on pouvait se faire comprendre avec elle dans tout l'Archipel. C'était elle qui servait pour les annonces à bord, elle que

l'on lisait dans les journaux et sur les affiches.

(Ce n'était pas, toutefois, la seule langue parlée dans les îles. Il y avait un nombre confondant de dialectes, et différents groupes d'îles possédaient leur propre langue. De plus, il existait une sorte de patois des îles, parlé dans tout l'Archipel, mais dépourvu de forme écrite.)

Le lendemain du jour où le navire avait quitté Muriseay, je m'étais soudain avisé que ma langue s'appelait l'anglais. Le même jour, alors que je m'étais mis à l'abri du soleil sur le pont des embarcations, je remarquai une ancienne pancarte rivée à la paroi de métal derrière moi. Elle était recouverte d'une douzaine de couches de peinture, mais il était encore possible de distinguer les caractères légèrement en relief. On y lisait : *Défense de cracher*[1]. Il ne me vint pas une seconde à l'esprit de voir là-dedans une langue des îles ; je sus immédiatement que le bateau était, ou avait été à un certain moment, français.

Et pourtant, où étaient la France et l'Angleterre ? J'examinai mes cartes de l'Archipel, à la recherche des tracés littoraux, mais en vain. Je savais toutefois que j'étais anglais, que quelque part dans mon esprit embrouillé je possédais quelques mots de français, de quoi commander à boire, demander son chemin, ou se retenir de cracher.

Comment la langue anglaise avait-elle pu se répandre dans tout l'Archipel comme la langue des autorités, des professions, des journaux, des petits commerçants ?

Comme tout le reste désormais, cela renforça ma confiance dans la vie intérieure, accentua ma méfiance de la réalité extérieure.

Plus nous nous rapprochions du nord, moins il y avait de passagers à bord. Les nuits étaient fraîches, et je passais plus de temps à l'intérieur de ma cabine. Le dernier jour je me réveillai avec l'impression que j'étais désormais prêt à débarquer. Je passai la matinée à relire mon manuscrit pour la dernière fois, sentant que je pouvais enfin le lire en toute intelligence.

Il me semblait qu'il pouvait se lire à trois niveaux.

Le premier était contenu dans les mots que j'avais véritablement écrits, le texte dactylographié, qui rapportait ces anecdotes et ces expériences qui avaient tellement dérouté Seri.

Puis il y avait les substitutions et suppressions faites au crayon par Seri et Lareen.

Enfin il y avait ce que je n'avais *pas* écrit : l'espace entre les lignes, les allusions, les omissions délibérées et les tranquilles assurances.

Le moi qui avait été l'objet du discours. Le moi qui était censé l'avoir tenu. Le moi dont je me souvenais, pour lequel je pouvais anticiper.

Dans mes mots se trouvait la vie que j'avais vécue avant le

traitement à Collago. Dans les corrections de Seri se trouvait la vie que j'avais empruntée, puisant mon existence dans des citations et de vagues notes au crayon. Dans mes omissions se trouvait la vie à laquelle je voulais revenir.

Là où le manuscrit devenait blanc, j'avais défini mon futur.

Il y avait une dernière île avant Jethra : une sinistre éminence du nom de Seevl vint à notre rencontre vers le soir. Tout ce que je savais de Seevl, c'était que Seri m'avait dit y être née et qu'il s'agissait de l'île la plus proche de Jethra. Notre escale à Seevl me parut inhabituellement longue : beaucoup de gens débarquèrent et une quantité considérable de marchandises fut chargée. J'arpentais impatientement le pont, pressé d'arriver au terme de mon long voyage.

La nuit tomba pendant que nous étions à Seevl Ville, mais une fois que nous eûmes quitté le port étroit et contourné le gros dos d'un sombre promontoire, j'aperçus les lumières d'une immense cité sur la ligne basse du littoral droit devant nous. Le vent était glacial et il y avait une forte houle.

Le navire était calme ; j'étais l'un des rares passagers à bord.

Puis quelqu'un vint se placer derrière moi ; je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir qui c'était.

« Pourquoi m'as-tu fuié ? dit Seri.

— Je voulais rentrer chez moi. »

Elle glissa une main autour de mon bras et se serra contre moi. Elle frissonnait.

« Tu m'en veux de t'avoir suivi ?

— Non, bien sûr que non. » Je passai un bras autour d'elle, déposai un baiser sur sa joue froide. Elle portait un mince blouson par-dessus sa chemisette. « Comment m'as-tu retrouvé ?

— Je suis allée à Seevl. Tous les bateaux pour Jethra s'y arrêtent. Il suffisait d'attendre que le bon se présente.

— Mais pourquoi m'as-tu suivi ?

— Je veux être avec toi. Je ne veux pas que tu restes à Jethra.

— Ce n'est pas à Jethra que je vais.

— Si ça l'est. Ne te berce pas d'illusions. »

Les lumières de la cité se rapprochaient, bien visibles par-delà le moutonnement noir de la houle. Les nuages au-dessus formaient une masse orange sale reflétant leur flamboiement. Derrière nous, les quelques îles encore en vue étaient à peine distinctes, simples formes sombres. Je les sentais s'éloigner de moi, pour le plus grand soulagement de mon esprit.

« Voilà où j'habite, dis-je. Les îles ne sont pas ma patrie.

— Mais tu es devenu partie d'elles. Tu ne peux pas les abandonner comme ça derrière toi.

— C'est tout ce que je *peux* faire.

— Alors tu vas devoir me laisser moi aussi.

— Sur ce point ma décision est déjà prise. Je ne voulais pas que tu me suives. »

Elle me lâcha le bras et s'éloigna. Je courus après elle et la repris contre moi. Je tentai de l'embrasser, mais elle détourna la tête. « Seri, ne me complique pas la tâche. Il faut que je retourne d'où je viens.

— Cela ne répondra pas à ton attente. Tu te retrouveras à Jethra, et ce n'est pas ce que tu cherches.

— Je sais ce que je fais. » Je songeai à l'aspect catégorique du manuscrit : l'indiscutable blanc qui marquait l'avenir.

Le navire avait viré à une bonne distance de l'entrée du port. Un bateau-pilote s'approchait, se détachant en noir sur la mer brasillante.

« Peter, je t'en prie, ne t'entête pas.

— Il y a quelqu'un que je dois essayer de retrouver.

— Qui ça ?

— Tu as lu le manuscrit, dis-je. Son nom est Gracia.

— Arrête, je t'en prie. Tu vas te faire du mal. Tu ne dois rien croire de ce qu'il y a dans ce manuscrit. Tu as dit à la clinique que tu comprenais, que tout ce qu'il racontait était une sorte de fiction. Gracia n'existe pas ; Londres n'existe pas. Tu as tout imaginé.

— Tu t'es trouvée à Londres avec moi une fois, dis-je. Tu étais alors jalouse de Gracia, tu disais qu'elle te dérangeait.

— Je ne suis jamais sortie des îles ! » Elle jeta un coup d'œil sur la cité rougeoyante, et ses cheveux se plaquèrent contre ses yeux. « Je n'ai jamais mis les pieds ici, à Jethra.

— Je vivais avec Gracia, et tu étais là toi aussi.

— Peter, nous nous sommes rencontrés à Muriseay, quand je travaillais pour la Loterie.

— Non... je me souviens de tout à présent. »

Elle me fit face, et je sentis se préparer quelque chose de nouveau. « S'il en était ainsi, tu ne serais pas à la recherche de Gracia. Tu sais qu'en vérité Gracia est morte ! Elle s'est suicidée il y a deux ans, quand vous avez eu cette dispute, avant que tu ne partes rédiger ton manuscrit. Quand elle est morte, tu n'as pas pu admettre que c'était par ta faute. Tu te sentais coupable, tu étais malheureux... bon. Mais tu ne dois pas croire qu'elle est toujours vivante rien que parce que ton manuscrit le dit. »

Ses paroles me causèrent un choc ; son sérieux ne m'avait pas échappé.

« Comment sais-tu cela ?

— Parce que tu me l'as dit à Muriseay. Avant que nous ne

partions pour Collago.

— Mais c'est la période dont je ne peux pas me souvenir. Elle n'est pas dans le manuscrit.

— Donc tu ne peux pas te souvenir de tout ! conclut Seri. Il nous a fallu attendre quelques jours le prochain bateau pour Collago. Nous étions à Muriseay Ville. J'y avais un appartement, et tu t'y étais installé avec moi. Parce que je savais ce qui se passerait quand tu subirais le traitement, je te pressais de tout me dire de ton passé. C'est alors que tu m'as raconté... au sujet de Gracia. Elle s'est suicidée, et tu as demandé à un ami de te prêter sa maison pour aller t'y défouler dans l'écriture.

— Je ne m'en souviens pas. » Derrière nous le bateau-pilote s'était rangé sur le flanc du navire, et deux hommes en uniforme montaient à bord. « Est-ce que c'est Gracia son vrai nom ?

— C'est le seul nom que tu m'aies dit... le même que dans le manuscrit.

— Est-ce que je t'ai dit où j'étais allé écrire le manuscrit ?

— Dans les collines de Murinan. À l'extérieur de Jethra.

— L'ami qui m'a prêté sa maison... il s'appelait Colan, n'est-ce pas ?

— C'est exact. »

Une des insertions de Seri : au crayon au-dessus de la ligne dactylographiée. Sous le nom de Colan, barré d'un trait, Edwin Miller, un ami de la famille. Entre les deux noms un espace blanc, un vide, une pièce peinte en blanc, l'impression d'un paysage s'élargissant au-delà des murs blancs, une mer parsemée d'îles.

« Je sais que Gracia est vivante, dis-je. Je le sais parce que chaque page de mon histoire est imprégnée de sa présence. Je l'ai écrite pour elle, parce que je voulais la retrouver.

— Tu l'as écrite parce que tu te reprochais sa mort.

— Tu m'as emmené dans les îles, Seri, mais ce n'était pas ça et j'ai dû te repousser. Tu disais que je devais me livrer complètement aux îles pour me trouver. Je l'ai fait, et j'en suis délivré. J'ai fait ce que tu voulais. » Seri n'avait pas l'air d'écouter. Elle regardait ailleurs, par-delà les flots houleux, vers les hauteurs et les landes qui se détachaient en noir derrière la ville. « Gracia est vivante parce que tu l'es. Tant que je peux te voir et te toucher, Gracia est vivante.

— Peter, tu te mens à toi-même. Tu sais que ce n'est pas vrai.

— Je sais ce qu'est la vérité, parce que je l'ai découverte un jour.

— La vérité n'existe pas. Tu vis en fonction de ton manuscrit, et tout ce qu'il contient est faux. »

Nous regardâmes ensemble vers Jethra, divisés par une définition.

Il y eut un temps mort à bord du navire, un nouveau drapeau fut hissé, puis nous nous remîmes en route à vitesse réduite, évitant les

obstacles cachés sous l'eau. J'avais hâte de mettre pied à terre, de découvrir la ville.

Seri alla s'asseoir loin de moi sur l'un des bancs à claire-voie disposés sur le côté du navire. Je restai à la proue, à observer notre approche.

Nous dépassâmes une longue jetée de béton à l'embouchure du fleuve et pénétrâmes en eau calme. J'entendis tomber un peu plus le bruit des sonneries et le régime des moteurs. Nous glissions dans un quasi-silence entre les rives lointaines. Je promenai un regard avide sur les quais et les bâtiments de chaque côté, à la recherche d'une note familière. Les villes paraissent différentes vues de l'eau.

J'entendis Seri dire : « Ce sera toujours Jethra. »

Nous traversions une vaste zone de docks, un port de première importance, très différent des simples abris des villes insulaires. Des grues et des entrepôts se profilaient en noir sur la berge, et de grands navires déserts y étaient amarrés. À un moment, par une brèche, je vis des voitures passer sur une route, rapides et silencieuses ; des lumières, de la vitesse et toute une mystérieuse activité apparaissaient fugitivement entre les bâtiments. Plus avant, nous passâmes devant un complexe vivement illuminé d'hôtels et d'immeubles d'habitation disposés autour d'un vaste port de plaisance, où des centaines de canots automobiles et de yachts étaient amarrés. Des lumières aveuglantes de toutes les couleurs semblaient dirigées droit sur nous ; des gens étaient sur les quais, regardant notre navire glisser, moteurs au ralenti.

Nous arrivâmes à une portion de fleuve plus large, où toute une rive était occupée par un espace vert. Des lampions et des guirlandes étaient suspendus dans les arbres, une fumée multicolore s'élevait à travers les branches, des gens étaient attroupés autour de feux en plein air. Il y avait un plancher dressé sur échafaudage, entouré de lumières, où des gens dansaient. Un silence de mort régnait sur toute la scène, ses échos se trouvant étrangement étouffés par le bruissement du fleuve.

Le navire vira et nous nous dirigeâmes vers la rive. Devant nous s'étalait à présent une enseigne lumineuse appartenant à la compagnie de navigation, et de puissants projecteurs baignaient de leur éclat blanc un vaste appontement entièrement désert. Quelques voitures étaient garées au fond, mais on n'y voyait pas la moindre lumière allumée et il n'y avait là personne pour nous accueillir.

J'entendis retentir la sonnerie du télégraphe sur la passerelle, et un instant plus tard les dernières vibrations des moteurs expirèrent. La perspicacité du pilote avait quelque chose de surnaturel : désormais sans moyen de propulsion ni manœuvre de la barre, le bâtiment glissait lentement vers son poste. Le temps que le grand flanc d'acier

viennne s'appuyer contre les vieux pneus et les butoirs de corde, toute impression de mouvement fut pratiquement abolie.

Le navire était immobile ; le silence de la ville s'étendit sur nous. Au-delà du wharf, les lumières de la ville étaient trop brillantes pour qu'on les vît correctement ; elles rayonnaient plutôt qu'elles n'éclairaient.

« Peter, attends ici avec moi. Le bateau repart demain matin.

— Tu sais bien que je descends à terre. » Je me retournai vers elle. Elle était recroquevillée sur son banc, cherchant protection contre les vents du fleuve.

« Si tu trouves Gracia elle te repoussera, comme tu me repousses.

— Donc tu admetts qu'elle est vivante ?

— C'est toi qui m'as dit le premier qu'elle n'était plus. À présent tes souvenirs sont différents.

— Je la trouverai, insistai-je.

— Alors je vais te perdre. Ça ne te fait rien ? »

Dans la vive clarté de la ville je vis son chagrin.

« Quoi qu'il arrive tu seras toujours avec moi.

— Ce ne sont là que des paroles. Que fais-tu de tous les projets que nous avons ? »

Je la fixai, incapable de répondre. Seri m'avait créé à Collago, mais auparavant, dans ma pièce blanche, je l'avais créée elle. Elle n'avait pas de vie indépendante de la mienne. Mais sa désolation était bien réelle, une vérité poignante s'y attachait.

« Tu crois que je ne suis pas vraiment là, dit-elle. Tu crois que je n'existe que pour toi. Une adjonction, un complément... j'ai lu ça dans ton manuscrit. Tu m'as donné une vie, et tu essaies maintenant de me la refuser. Tu crois savoir ce que je suis, mais tu ne peux *rien* savoir de plus que ce que je t'ai fait être. Je t'aimais quand tu étais désespéré, quand tu dépendais de moi comme un enfant. Je t'ai parlé de nous, je t'ai dit que nous étions amants, mais tu as lu ton manuscrit et tu as cru autre chose. Je te voyais tous les jours en me souvenant de ce que tu avais été, et je ne songeais qu'à ce que j'avais perdu. Peter, crois-moi à présent..., tu *ne peux pas* vivre dans une fiction ! Tout ce dont nous avons parlé avant que tu ne t'enfuires...»

Elle se mit alors à pleurer, et j'attendis, les yeux fixés sur le sommet de sa tête, enveloppant de mes bras ses fines épaules. Dans la nuit ses cheveux étaient plus sombres, le vent les avait ébouriffés, les embruns les avaient fait friser. Quand elle releva les yeux, ceux-ci étaient immenses et pleins d'une profonde et vieille souffrance.

En cet instant je sus qui elle était vraiment, qui elle remplaçait. Je la serrai très fort, me repentant de toute la peine que j'avais causée. Mais lorsque je déposai un baiser sur son cou, elle pivota sur son siège et me regarda dans les yeux.

« Est-ce que tu m'aimes, Peter ? »

Elle souffrait à cause de la tendresse que j'allais chercher en elle. Je savais qu'elle était une projection de mes désirs, une concrétisation de la façon dont j'avais fait faux bond à Gracia. L'aimer revenait à m'aimer moi-même ; la renier revenait à infliger une inutile souffrance. J'hésitai, m'encourageant au mensonge.

« Oui », fis-je, et nous nous embrassâmes. Sa bouche sur la mienne, son corps souple contre le mien. Elle était réelle, exactement comme les îles étaient réellement là, comme le navire était solide sous nos pieds, comme la cité brillait de tous ses feux, en attente.

« Alors reste avec moi », dit-elle.

Au lieu de cela nous nous rendîmes à l'arrière, récupérâmes mon fourre-tout, puis descendîmes le long des coursives aux échos métalliques jusqu'à l'endroit où une passerelle avait été jetée du rivage. Nous nous y engageâmes en levant les pieds au-dessus des traverses de bois, et en nous courbant pour passer sous une des amarres qui maintenaient le navire à quai.

Nous traversâmes l'appontement, franchîmes la rangée de voitures en stationnement, trouvâmes une allée qui menait à des escaliers, et ceux-ci à une rue. Un tram passa en silence.

« As-tu la moindre idée de l'endroit où l'on est ? dis-je.

— Non, mais ce tram allait vers le centre. »

Je savais que c'était Jethra, mais aussi que cela allait changer. Nous suivîmes la direction du tram. Cette rue qui desservait les docks était laide, balayée de courants d'air, et donnait l'impression que la lumière du jour ne ferait que souligner son délabrement. Nous la suivîmes sur une longue distance, puis arrivâmes à un vaste carrefour où un édifice de marbre blanc orné de colonnades s'élevait en retrait dans un décor de pelouses.

« C'est la Seigneurie, dit Seri.

— Je sais. »

C'était une vieille connaissance. Autrefois c'était le siège du gouvernement, puis, quand le Seigneur était parti s'installer à la campagne, c'était devenu une attraction touristique, puis, la guerre venue, ce ne fut plus rien. Durant toute ma vie à Jethra cela n'avait rien été, juste un édifice à colonnades ayant perdu sa signification.

À côté du palais s'étendait un parc public ; un chemin éclairé par des lampes le divisait en deux parties égales. Reconnaisant un raccourci, je marchai devant. Le sentier menait au sommet de la colline qui occupait le centre du parc, et nous ne tardâmes pas à dominer une bonne partie de la ville.

« C'est là que j'ai acheté mon billet de loterie », dis-je.

C'était un souvenir trop vivace pour être oublié. Ce jour-là, le petit stand de bois, le jeune soldat à la minerve en uniforme d'apparat.

À présent, il n'y avait personne en vue, et je regardai par-dessus les toits dans la direction de l'embouchure du fleuve et de la mer. Quelque part par là-bas se trouvait l'Archipel du Rêve : territoire neutre, lieu d'errance, d'évasion, frontière entre le passé et le présent. Je sentis mourir l'enchantement des îles, conscient que Seri regardait elle aussi. Elle était à jamais liée aux îles, avec lesquelles elle s'identifiait ; si leur enchantement mourait, allait-elle devenir quelconque ?

Je jetai un regard vers elle, avec son visage tiré et ses cheveux soulevés par le vent, son corps mince, ses yeux dilatés.

Nous reprîmes notre chemin au bout de quelques minutes, redescendant la colline pour rejoindre l'un des grands boulevards traversant le cœur de Jethra. Nous y trouvâmes plus de circulation, hippomobile et auto, en train de suivre scrupuleusement les voies balisées à l'écart des lignes de tramways. Le silence se mourait. J'entendis la sonnerie d'un tram, puis le frottement de roues cerclées de métal sur la chaussée. La porte d'un bar s'ouvrit brusquement, déversant un flot de lumière et de bruit. J'entendis des tintements de verres et de bouteilles, une caisse enregistreuse, un rire de femme, de la musique pop à plein volume.

Un tram passa à toute vitesse dans la rue, ferrailant à un carrefour.

« Est-ce que tu as envie de manger quelque chose ? » proposai-je comme nous passions devant un café-terrasse. L'odeur de cuisine était irrésistible.

« C'est comme tu veux », dit-elle, alors nous continuâmes de marcher. Je ne savais absolument pas où nous allions.

Nous arrivâmes à une autre intersection, que je reconnus vaguement sans comprendre pourquoi, et d'un accord tacite nous fîmes halte. J'étais fatigué, et le fourre-tout me sciait l'épaule. Le grondement de la circulation dans les deux directions nous obligeait à élever la voix.

« Je ne sais pas pourquoi je te suis, dit Seri. Tu vas me quitter, n'est-ce pas ? »

Je ne dis rien jusqu'à ce que je me sente forcé de répondre : Seri avait l'air épuisée et terriblement malheureuse.

« Il faut que je trouve Gracia, lançai-je enfin.

— Il n'y a pas de Gracia.

— Il faut que j'en sois sûr. »

Quelque part par ici il y avait Londres, et quelque part dans Londres il y avait Gracia. Je savais que je la trouverais dans une pièce toute blanche, une pièce avec des feuilles blanches éparpillées sur le sol, comme des îlots de vérité, augurant l'avenir. Elle serait là, et elle verrait comment j'étais sorti de mes rêves ; à présent j'étais complet.

« Ne poursuis pas tes chimères, Peter. Reviens dans les îles avec moi.

— Non. Je ne peux pas. Il faut que je la retrouve. »

Seri attendit, les yeux fixés sur le trottoir jonché de détrit.

« Tu es un athanasien », dit-elle, et il me semblait qu'elle disait cela en désespoir de cause, en dernier recours. « Sais-tu ce que cela signifie ?

— J'ai bien peur que ça ne signifie plus rien pour moi. Je ne crois pas que ce soit jamais arrivé. »

Seri tendit une main vers moi pour m'effleurer le haut du cou, derrière l'oreille. J'avais encore là un endroit sensible, et je reculai avec une petite grimace de douleur.

« Dans les îles tu vivras éternellement, dit-elle. Si tu quittes les îles, tu deviendras un homme quelconque. Les îles sont éternelles, tu seras hors du temps. »

Je secouai énergiquement la tête. « Je n'y crois plus, Seri. Ce monde n'est plus pour moi.

— Alors tu ne crois plus en moi.

— Non, c'est exact. »

Je fis un geste pour la prendre dans mes bras, mais elle me repoussa.

« Je ne veux pas que tu me touches. Va retrouver Gracia. »

Elle pleurait. Je demeurai immobile, ne sachant que faire. J'avais peur que Londres ne soit pas là, que Gracia ait disparu.

« Est-ce que je te retrouverai ? dis-je.

— Quand tu auras appris où regarder. »

Je me rendis compte trop tard qu'elle m'avait abandonné. Je me retrouvai loin d'elle, vacillant sur mes jambes, et m'arrêtai au bord de la route, guettant une brèche dans la circulation. Des trams et des carioles passaient à toute vitesse. Puis je vis qu'il y avait un passage souterrain ; je m'y précipitai, perdant Seri de vue. Je me mis à courir et grimpai quatre à quatre les escaliers qui aboutissaient à la surface de l'autre côté. Un instant je crus savoir où j'étais, mais lorsque je tournai les yeux

FIN

[1] En français dans le texte. (N.d.T.)